

RON HANSEN

LA NIÈCE D'HITLER

roman



BUCHET • CHASTEL

RON HANSEN

LA NIÈCE D'HITLER

Roman traduit de l'anglais par Sylviane Lamoine



BUCHET • CHASTEL

Titre original :

HITLER'S NIECE

Pour Bo.

I

Linz, 1908

Elle vit le jour à Linz, en Autriche, le 4 juin 1908, à une époque où Hitler, raté de dix-neuf ans, survivait tant bien que mal à Vienne, souffrant de la faim et du manque d'attention. Elle fut baptisée avant la fin du mois à l'Alter Dom, l'ancienne cathédrale de Linz, et reçut le nom d'Angelika (Anguéllica) Maria Raubal, en l'honneur de sa mère Angela, la demi-sœur d'Hitler ; toutefois la famille ne tarda pas à appeler le bébé Geli (Guéli), diminutif qui devait lui rester toute sa vie.

C'est ce dimanche après-midi, lors de la petite fête qui suivit la cérémonie, qu'Hitler vit sa nièce pour la première fois. Angela entendit quatre coups sourds frappés à la porte d'entrée et trouva Adolf planté dans Bürgergasse devant la maison Raubal, pâle et squelettique, engoncé dans un col montant amidonné orné d'un nœud papillon de soie rouge et dans le costume anthracite mal coupé qu'il portait à l'enterrement de sa mère en décembre, sa large moustache si peu fournie qu'elle semblait tracée au crayon, les cheveux châtains comme sa sœur et pas plus longs qu'une barbe de cinq jours. Dans un élan d'amour inconditionnel, Angela l'invita à entrer et le prit dans ses bras, mais elle eut l'impression de tenir un bout de bois. Puis elle vit arriver en courant depuis la gare le seul ami de son frère, August Kubizek, dont le père était tapissier à Linz. Angela le serra lui aussi sur son cœur.

— Vous nous avez manqué, Gustl ! lui dit-elle.
— Vous aussi, vous m'avez manqué !
— Léo ! Paula ! s'écria-t-elle en direction de la cuisine. Venez voir qui est là !

Elle remarqua alors que son demi-frère tenait un chapeau haut de forme en soie dans une main, et que de l'autre il faisait

tournoyer dans un geste saugrenu une canne noire à pommeau d'ivoire, comme s'il était un monsieur nanti.

— Tante Johanna est là également, lui dit-elle. Et l'évêque.

— Seigneur ! répondit Hitler.

À cet instant, Léo Raubal, le mari d'Angela, inflexible inspecteur des impôts de vingt-neuf ans, sortit précipitamment de la cuisine une chope à la main, en bras de chemise et sans cravate. Tout ce qu'Adolf avait exécré chez son père, Léo Raubal se targuait de l'admirer, et on aurait cru entendre feu Aloïs Hitler lorsqu'il s'exclama :

— Mais c'est monsieur Fainéant en personne ! Le bohème ! L'unique rival de Rembrandt ! Quel honneur de vous avoir enfin chez nous !

— Léo, sois gentil ! dit Angela.

— Mais il n'y a pas plus gentil que moi ! Je suis saint Nicolas ! La charité faite homme !

Paula, la sœur d'Hitler âgée de douze ans, dont la santé mentale laissait à désirer, et que l'on surnommerait plus tard « la Traînarde », était restée à l'écart dans la cuisine, enroulant un bout de ficelle autour de son poignet et fixant d'un œil énamouré Kubizek, qu'elle aimait bien, jusqu'à ce que Hitler lui tende un paquet.

— J'ai un cadeau pour toi, Paula !

Sans pantoufles, sur des chaussettes qui, à force, n'étaient plus très blanches, elle se précipita pour le prendre, puis regarda d'un air indécis l'emballage festif en papier de soie qu'Hitler avait décoré de ses mains.

— Tu peux le déchirer, lui dit celui-ci.

— Mais non, je ne veux pas !

— Oh, par pitié, vas-y ! lança Léo Raubal.

Elle déchira le papier et découvrit en dessous un gros roman ardu, *Don Quichotte*.

— Ça se prononce comment, le titre ?

Hitler le lui dit.

Elle ouvrit le livre, et à l'intérieur, au lieu du petit mot affectueux de la part de ce frère qu'elle vénérait, ne serait-ce qu'un « Pour ma chère Paula », elle trouva une liste établie de la

main d'Hitler d'autres ouvrages qu'elle pourrait lire avec profit : biographies, livres d'histoire, de politique ou de littérature.

— Merci, Adolf, dit-elle, les traits défaits par la déconvenue, et elle s'en fut ranger *Don Quichotte*.

— Quelle bonne idée ! dit Raubal à Hitler. C'est tout à fait le genre de choses qui plaît aux petites filles !

— Elle va bien ?

— C'est là-haut que ça ne va pas, répondit Raubal en se touchant la tête.

Tante Johanna Pölzl, la sœur de la mère d'Hitler, âgée de quarante-cinq ans, riche et bossue, sortit d'une des chambres et s'engagea dans le couloir. Elle sourit.

— Je faisais un somme avec le petit Léo quand j'ai entendu ta voix, Adi.

— Ma tante préférée ! s'exclama Hitler. Ma tantine chérie ! Comment allez-vous ?

— Oh, juste un peu fatiguée, répondit tante Johanna. J'ai l'habitude.

Elle tendit sa main gauche qu'il baissa, imité par August Kubizek.

Angela prit la petite dans son berceau et la tint à la hauteur du visage d'Hitler, pour qu'il puisse l'embrasser sur le front.

— Tu l'es, jolie ! lui dit son oncle en remuant la main gauche de Geli avec son index.

Elle serra le doigt dans son poing refermé.

— Fräulein, accordez-moi le plaisir de me présenter : Herr Adolfus Hitler.

— C'est ton oncle, Angelika, dit Angela.

Elle secoua le bébé pour le faire sourire, mais Geli se contentait de fixer les cheveux d'Hitler.

— Tu vois ? Elle t'aime.

— Et pourquoi pas ? répondit Hitler.

Léo Raubal interpella August Kubizek.

— Une bonne bière, ça vous dit ?

— Vous avez pris de l'avance, on dirait, répondit le jeune homme en se dirigeant vers la cuisine.

— Oh, à peine un pichet !

Angela confia Geli à tante Johanna et suivit August pour aller sortir les pommes de terre du four, mais Hitler resta dans le salon.

Surgissant dans la cuisine une chope de bière à la main, apparut un évêque costaud aux cheveux blancs, portant des lunettes sans monture et vêtu d'une soutane d'un noir d'encre, boutonnée et passepoilée de rouge.

— Bienvenue, Herr Kubizek ! dit-il d'une voix trop forte. Alors, le conservatoire de musique, ça vous plaît ?

— Beaucoup, monseigneur.

— Cet enfant est un véritable prodige, dit le vieux prêtre à Raubal. Vous jouez du violon, de l'alto, du piano... et quoi d'autre ?

— Aussi de la trompette et du trombone.

— Amadeus Mozart ! fit le vieux prêtre.

Angela sortit un plat du four et le posa sur la table de la cuisine, sur un dessous de plat en fer.

— Voici les pommes de terre. Et il y a des rollmops dans la glacière.

Raubal tendit à Kubizek une chope et un poêlon de tranches de *Kielbasa* froides marinées dans la bière, puis fixa intensément le front haut et le visage rond et féminin du jeune homme.

— Et notre Adolf, qu'est-ce qu'il fabrique à Vienne, pendant que vous étudiez la musique ?

— Oh, il travaille ; très dur même. Parfois jusqu'à deux ou trois heures du matin.

— À quoi ? demanda Raubal, stupéfait.

— Des aquarelles d'églises, du Parlement, du Palais du Belvédère. Il étudie la mythologie nordique et teutonique. Il écrit sur tout un tas de sujets. Et il s'intéresse à l'urbanisme. Adolf passe ses après-midi sur le Ringstraße, à observer tout très attentivement, et la nuit, il en redessine des parties entières. Des choses étonnantes, vraiment. Il a fait des plans pour un nouvel Opéra. Et également pour un pont sur le Danube, ici à Linz.

— Et irais-je jusqu'à supposer que personne ne le paie pour ça ? ironisa Raubal.

— Nous sommes les amis de la pauvreté, alors ce n'est pas un problème.

— Vous savez ce que c'est, la pauvreté pour Hitler ? Une pension d'orphelin de vingt-cinq kronen par mois, plus mille qu'il a empruntés à sa tante Johanna.

— Vous voudrez autre chose à manger ? demanda Angela.

On ignora sa question.

— Et à combien se monte le salaire d'un honnête travailleur, marié, père de deux enfants, et tuteur de sa folle de sœur ? continua Raubal. Quatre-vingt-dix kronen par mois. Alors ne venez pas me parler de votre amitié avec la pauvreté. Dix-neuf ans, poursuivit Raubal en s'adressant au prêtre, et un millier de kronen à sa disposition !

— Une fortune, approuva l'évêque.

— La vie est chère à Vienne, dit Kubizek, les yeux fixés sur sa bière.

— L'argent, ça donne des microbes, dit Paula, en allant s'asseoir sur une chaise de la cuisine, à la manière furtive d'un petit chat. Des tas de microbes qui vous courrent sur la peau.

Raubal dévisagea un instant sa belle-sœur, puis se tourna vers l'évêque.

— Et voilà ce que je dois endurer.

— Ah, rien n'est jamais facile, répondit le vieux prêtre.

Angela revint dans le salon et reprit le bébé des bras de tante Johanna. Hitler regarda Geli se tortiller et ouvrir grand la bouche avant de pousser un drôle de petit cri fatigué, comme un gond qui a besoin d'être graissé.

— Elle a faim, dit Angela.

Elle s'installa sur le divan et déboutonna machinalement sa robe bleue pour offrir à Geli un sein gonflé et endolori. Elle vit alors que son demi-frère, offusqué, s'était réfugié dans la salle à manger et regardait par la fenêtre, les mains fermement jointes derrière le dos. Elle se souvint qu'il se cachait dans sa chambre pour s'habiller, ou se mettait les mains devant la bouche, pris de malaise, quand elle parlait d'accouchement, et que tout ce qui avait trait au corps le dégoûtait.

— Tu n'oublieras pas de me donner ta nouvelle adresse avant de partir, lui cria-t-elle. Où habites-tu ?

— À quelques minutes de la Westbahnhof, dans le VI^e arrondissement. Un appartement au 29, Stumpergasse.

Sans interrompre la tétee, Angela nota son adresse.

— Et ta propriétaire ?

— Frau Maria Zakreys. Une Polonaise. À côté il y a des Hongrois qui crient toute la journée. Au-dessus, des Slaves et des Turcs. Les Habsbourg ont fait de Vienne une ville orientale.

D'un mouvement las, tante Johanna s'affala dans une bergère, l'avant-bras sur le front.

— Tu n'aimes pas cet appartement, Adi ?

Angela regardait Geli téter, et entendait Adolf pérorer sur la ville. Presque chaque soir, il allait au Burgtheater ou à l'Opéra — *Tristan et Isolde* pas plus tard qu'hier, et *Le Vaisseau fantôme* jeudi —, mais il ne pouvait se le permettre que parce que August avait des places gratuites avec le conservatoire. Sinon, la vie était si chère qu'il avait dû mettre son manteau d'hiver au clou. Et il y en avait de plus mal lotis. Pas étonnant que la ville passe pour être remplie de *Raunzer*, de râleurs. C'était un endroit dangereux, où la vie était dure.

Tante Johanna répondit par des « tss tss tss », tandis qu'Angela présentait l'autre sein à Geli. Hitler s'était mis à tourner autour de la table de la salle à manger. Est-ce que tante Johanna savait qu'il avait arpентé les rues de Vienne un après-midi entier, sans trouver un seul véritable Autrichien ? Parfaitement. Hier, il était allé dans un café pour lire le journal, et tous ceux qu'il avait vus accrochés aux montants de bois étaient en tchèque, en italien, en polonais, en croate ; pas un seul en allemand ! Égalité des races, pfff ! Une honte. Hitler se tourna à demi, mais voyant que Geli téait toujours, il se planta devant le portrait d'Aloïs, le père strict, pompeux, irritable et autoritaire, qui était mort en 1903.

— Le mal prospère là-bas ! poursuivit-il. Un soir, August et moi nous avons vu *L'Éveil du printemps*, une pièce à vous faire dresser les cheveux sur la tête, et j'ai estimé qu'il fallait que je l'emmène à Spittelberggasse, la sentine de tous les vices.

— La sentine de tous les vices ? demanda tante Johanna.

— Des maisons de prostitution, expliqua-t-il.

— Mon Dieu !

Angela le pensait misogyne ; elle se demanda s'il avait jamais tenu la main d'une fille.

— Tu me choques, Adolf, dit-elle en souriant.

— Je n'ai aucune envie de contracter la syphilis, je vous assure. En fait, August et moi avons fait le voeu solennel de toujours garder pure la sainte flamme de la vie. Mais si mon but est de fonder l'État idéal, j'ai le devoir d'enquêter de loin sur les monuments purulents et illicites élevés à la gloire de la perversion de notre époque.

— On ne comprend pas un traître mot à ce que tu racontes, dit tante Johanna en fronçant les sourcils.

Angela sourit à Geli, qui oubliait de téter, les yeux dans le vague, sa petite menotte aussi délicate qu'une mite posée gentiment sur l'énorme urne blanche du sein d'Angela. Pouvait-on éprouver plus d'amour pour un enfant sans s'évanouir de bonheur ? Est-ce que le jour viendrait où Angelika aurait moins d'importance à ses yeux ? En entendant les trois hommes rire aux éclats dans la cuisine, elle se demanda si ce qu'ils disaient était vraiment drôle ou si c'était la *Schadenfreude* de Léo. Léo qui applaudissait quand un serveur faisait tomber des assiettes, qui trouvait toutes les chutes comiques, qui taquinait souvent les enfants jusqu'à les faire pleurer ; Léo qui s'était intéressé à Angela Hitler parce qu'on lui avait dit qu'elle ferait une bonne *Hausfrau* et que c'était une nature joyeuse qui aimait bien la plaisanterie. Elle avait vingt ans alors, robuste et belle avec son visage carré, et il lui tardait tellement de partir de chez sa belle-mère ! Aujourd'hui elle en avait vingt-cinq, et, songea-t-elle, bien des choses avaient changé.

Tante Johanna parlait, puis Adolf.

— Notre logement donne sur une cour intérieure lugubre. Même l'après-midi, je dois allumer une lampe à pétrole puante pour dessiner.

— Pourquoi ne peins-tu pas à l'Académie des beaux-arts ? demanda Angela.

Elle entendit son demi-frère bouger dans le silence qui s'ensuivit, puis quand elle leva les yeux, elle vit qu'il s'était détourné de la fenêtre de la salle à manger et avait glissé la main à l'intérieur de sa veste. Il traversa la pièce d'un air méchant, et

produisit une feuille de papier pliée qu'il lissa d'un geste sarcastique sur le bras du divan, près de la tête de Geli.

Décision officielle, pouvait-on lire, *Adolf Hitler, né à Braunau am Inn, Haute Autriche, le 20 avril 1889. Religion : catholique. Père fonctionnaire (décédé). Scolarité : Realschule, quatre classes. Travaux présentés : insuffisants ; trop peu de portraits.*

— Tu n'as pas été accepté ?

— Bravo, tu comprends vite, Angela !

— Oh, Adolf, je suis sincèrement désolée pour toi. Et tu n'as rien pu faire ?

— Apprendre à dessiner des têtes ? suggéra tante Johanna.

— Je suis allé voir le directeur, dit-il en s'efforçant de se dominer. Professor Siegmund l'Allemand. Un Juif. Il m'a dit que je n'étais pas très doué pour la peinture, mais que je devrais essayer l'architecture.

— Et ?

— J'ai avoué que j'avais arrêté mes études ici à l'âge de seize ans et que je n'avais pas mon diplôme.

Et le visage rouge, comme en ébullition, il se mit à vitupérer contre l'intransigeance des professeurs lors de l'exténuante épreuve de quatre heures, les traitant de petits bureaucrates, de fonctionnaires démodés et fossilisés. Dépourvus de goût, d'équité, de bon sens. Aucune loyauté envers leur héritage.

Tante Johanna soupira.

— Tu es bien conscient, naturellement, dit-elle, que si tu avais étudié dans une école technique tu serais diplômé à présent ? Mais non, tu es un artiste, tu ne veux rien écouter. Une tête de mule, comme ton père. Tu suis ta route, sans t'occuper de personne, comme si tu n'avais pas de famille. Ça fait six mois que ma sœur est morte, et c'est la première fois que tu nous rends visite.

Hitler se jeta à ses genoux dans un geste mélodramatique, et d'une voix aiguë, pleurnicharde et plaintive, le visage pressé contre la cuisse de tante Johanna, il avoua ses échecs, son irresponsabilité, son talent stérile ; il admit également que c'était la honte, la vanité et son besoin impérieux de lui faire plaisir qui avaient anéanti ses bonnes intentions. Et désormais

il se sentait condamné à gâcher sa vie dans la crasse d'un environnement douteux, glacé en hiver, étouffant en été, sa jeunesse à jamais perdue, sans autre revenu que la vente de ses tableaux, trop fier pour demander une assistance financière, avec le Chagrin et la Pauvreté pour seuls compagnons.

— Là, là, dit Johanna en lui caressant les cheveux.

C'est reparti comme avec sa mère, pensa Angela. Lorsqu'elle grandissait avec lui, elle avait trop souvent vu Klara céder à ses abjectes lamentations, et à présent elle ne pouvait plus le supporter. Elle boutonna sa robe, plaça Geli devant son épaule gauche qu'elle avait protégée d'un torchon, et, en tapotant doucement le dos du bébé, se dirigea vers la cuisine.

L'évêque essuyait des larmes de rire et Léo était assis par terre, complètement ivre, les idées confuses. Angela sortit un plat d'œufs à la russe de la glacière et mit un pot de cornichons sur la table. Léo se leva, se fourra un œuf dans la bouche, et farfouilla dans le pot avec les doigts. Angela prit une fourchette. August Kubizek, assis à côté de l'évier, racontait :

— Nous n'avons pas plus tôt acheté à deux un billet de loterie à dix kronen qu'Adolf s'imagine déjà que nous avons gagné. Sa main à couper. Il n'arrête pas de dire que nous allons louer une maison de l'autre côté du Danube, qu'il la meublera à son goût, peindra des trompe-l'œil sur les murs, et qu'il en fera notre propre conservatoire. Nous aurons aussi une gouvernante, une dame d'une culture exquise et d'un tempérament placide. D'âge mûr, naturellement, car, selon ses propres paroles, pas question d'éveiller des espoirs que nous ne pourrions accueillir favorablement.

— Serait-il possible que le jeune Hitler ait une vocation religieuse, monseigneur ? demanda Raubal avec un clin d'œil.

— Vous me donnez la chair de poule, Herr Raubal.

Le vieux prêtre regarda le bébé par-dessus ses lunettes et sourit en caressant ses cheveux bruns et duveteux.

— Elle s'est endormie, murmura-t-il.

— Je ferais mieux de la coucher.

— Et quand le numéro gagnant a été annoncé, poursuivait Kubizek, et que ce n'était pas le nôtre, Adolf a été effondré. Anéanti. Il a crié que c'était injuste. Que les autorités nous

avaient volé le gros lot. Et il a dû rester allongé dans le noir pendant deux jours. Alors je me suis dit « Quelle imagination fantastique ! Ce que les autres considèrent comme leurs rêves les plus fous, pour lui c'est bien réel. »

Angela se dirigea vers le couloir juste au moment où Léo junior, qui avait deux ans, sortait de la chambre des enfants, encore mal réveillé. Après avoir couché Geli, elle hissa le bambin sur sa hanche pour qu'il puisse poser les bras et le menton sur le berceau et regarder un instant sa sœur dormir en suçant frénétiquement son pouce. Puis Angela changea et débarbouilla son fils et l'emmena comme un présent à la cuisine, où elle trouva Hitler, qui avait tombé la veste à cause de la chaleur et abandonné tante Johanna au profit de la compagnie des hommes.

— Et la confirmation, ce fut encore pire, disait l'évêque. C'était à la Pentecôte 1903, 1904 ?

— 1904, précisa Hitler, avec indifférence.

— De tous les garçons qui faisaient leur confirmation, il était le plus boudeur, le plus désagréable, le moins bien préparé ; comme si la religion ne représentait qu'un immense ennui pour lui, et que la confirmation lui répugnait. Il a fallu lui tirer les mots de la bouche. Tu ne vas plus à la messe ni à la confession, je parie ? demanda l'évêque en remplissant son pichet.

— J'ai été païen toute ma vie, répondit Hitler d'un ton moqueur.

Raubal le frappa sur le crâne du plat de la main.

— Aïe ! fit Hitler en secouant la tête.

— Monseigneur essaie de sauver ton âme.

Le vieux prêtre se tourna vers Raubal.

— Il s'est échappé du repas de confirmation pour jouer aux Indiens avec des gamins de neuf ans. Et dire qu'il en avait quinze !

— Tout s'explique, dit Raubal.

— Léo, fit remarquer Angela, sois poli !

Elle se tourna vers Adolf. Elle était son aînée de six ans et se rappelait avec attendrissement les jours ensoleillés où elle le mettait dans sa poussette et paradait avec lui comme s'il était

son enfant. Depuis ce temps-là elle lui avait toujours tout pardonné. Elle lui toucha le poignet.

— Tu as faim, Adolf ?

Son demi-frère examina d'un œil morne les pommes de terre, la *Kielbasa* froide, les œufs à la russe, les cornichons, les rollmops, le morceau de gouda et, se plaignant que c'était de la nourriture juive, demanda à Angela de lui faire de la *Mehlspeise*, une sorte de bouillie sans viande.

Elle se dirigeait vers le garde-manger lorsque Raubal se mit à crier.

— Ne fais rien de spécial pour lui ! Mange comme nous, Adolf !

Kubizek finit sa bière et se leva.

— Vous avez un piano. Si je jouais quelque chose ?

— Nous allons faire un duo ! ajouta Hitler, tout excité.

Tout le monde se rendit dans le salon où trônait un superbe piano à queue Heitzmann, que Klara avait offert à Hitler à l'époque où il lui semblait que son fils était bourré de talents formidables ne demandant qu'à être stimulés. Kubizek s'assit sur le côté droit du tabouret et joua la mélodie des *Plaisirs de jeunesse* de Diabelli, tandis qu'Hitler, courbé sur la partie gauche du clavier, martelait la partie d'accompagnement. À la fin, des applaudissements enthousiastes les encouragèrent à se lancer dans un menuet d'Haydn, mais Hitler joua si laborieusement que quand ils eurent fini, Paula dit, en toute franchise :

— Maintenant, on veut entendre August tout seul.

Hitler se leva, non sans rappeler que c'était son piano.

Raubal proposa que Kubizek fasse honneur à l'évêque en jouant quelque chose de Bruckner, l'ancien organiste de l'Alter Dom.

— Anton Bruckner, soupira le vieux prêtre. Il pouvait transformer n'importe quelle église en cathédrale.

Puis il s'assit lourdement sur le sofa à côté de tante Johanna au moment où Kubizek attaquait la *Symphonie n° 7*.

Angela fit basculer la bergère vers l'arrière pour la tirer vers le sofa, et s'assit avec le petit Léo sur ses genoux.

Tous écoutèrent en silence pendant quelques minutes. Puis tante Johanna se pencha vers Angela et lui chuchota à l'oreille :

— Adolf m'a demandé son héritage.

— Quel héritage ?

— Ce que j'ai l'intention de lui laisser quand je ne serai plus là — il le veut maintenant. Et ta part également. Il dit qu'il remboursera tout en temps voulu.

Angela posa sur le sol le remuant bambin.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Que je ne savais pas ce qui était pire, son avidité ou son effronterie.

— Vous parlez de moi ? demanda Hitler.

Les mains derrière le dos, il écoutait son ami, mais son regard était dirigé vers les deux femmes.

— Tu n'as donc pas de morale ? demanda Angela.

Hitler se tourna à nouveau vers son piano à queue.

Trop *beschwipst* pour faire attention à la musique, l'évêque s'adressa à tante Johanna.

— Pölzl, c'est de quelle nationalité ? demanda-t-il.

— Morave, répondit-elle. Tchèque.

— Comme Hitler, pensons-nous, ajouta Angela. Ça vient d'Hidlar, ou Hidlarèek. Ce qui veut dire « petit propriétaire ». La sœur de tante Johanna et mon père étaient tous les deux de la région autrichienne de Waldviertel.

— Du village de Spital, précisa tante Johanna.

— Près de la frontière tchécoslovaque.

— Je vois, dit l'évêque en croisant les mains sur son ventre.

Kubizek se rendit compte qu'ils parlaient et s'arrêta après les premières pages de la partition.

— Bref, vous voyez l'idée, dit-il sans se formaliser.

— Continue, Gustl ! s'exclama Hitler.

— Il fait trop chaud pour se concentrer.

L'évêque était toujours intéressé par la généalogie.

— Et quel était le nom de votre grand-mère, Angela ?

— Du côté de mon père ? Maria Schicklgruber.

— Un nom bien autrichien. Et votre grand-père ?

Hitler apparut alors, les mains croisées sur le bas-ventre, une veine de colère se tortillant sur son front.

— C'est une confession ? Publique ?

— Attention à ce que tu dis, l'avertit Raubal.

— On ne sait pas, répondit Angela au prêtre.

L'évêque réfléchit un instant avant de comprendre.

— Votre père était illégitime ?

— Nous avons entendu dire, commença Raubal, que leur grand-mère était bonne chez un homme...

— Tu n'en sais rien ! hurla Hitler. Ce sont des ragots ! De la spéculation imprudente !

— Pourquoi fais-tu toujours autant de bruit ? demanda Raubal avant de poursuivre : chez un homme du nom de Frankenberger, et qu'elle est tombée enceinte. Du patron ou du fils, nous ne sommes pas sûrs.

— Tu n'es sûr de rien du tout. Ce n'est pas la vérité.

— Cela arrive si fréquemment, dit le vieux prêtre. Une jeune fille pauvre. Et l'ennui, la présence d'un garçon de son âge, l'appât de la richesse.

— On s'en va, Gustl, annonça Hitler en allant chercher sa veste, son chapeau haut de forme en soie, sa canne à pommeau d'ivoire.

— Nous changerons de sujet, promit l'évêque.

Angela se leva.

— Ne sois pas comme ça, Adolf.

— Comment veux-tu que je sois ? Sans vergogne ?

— Au revoir, oncle Adolf ! dit Léo junior en agitant la main.

Hitler vissa son haut-de-forme sur son crâne et se pencha sur sa canne en demandant avec un faux sourire :

— Et Frankenberger, monseigneur, quel genre de nom est-ce ? Pourquoi vous êtes-vous abstenu de poser la question ? Je me demande si c'est juif ?

— Ça se pourrait.

— J'ai rarement passé un après-midi si désagréable, dit Hitler en s'arrêtant devant la porte d'entrée. Mais cela ne se reproduira plus. Je ne veux plus rien avoir à faire avec ma famille.

Sur ce, il s'enfuit de la maison sous les sifflets et les applaudissements de Léo Raubal.

II

34, Schleissheimerstraße, 1913

À l'automne 1913, craignant qu'Adolf ne soit mort ou mourant, Angela Raubal laissa Léo junior avec Paula et emmena sa fille de cinq ans à Munich, dans l'espoir de retrouver son demi-frère recherché par les autorités fédérales d'Autriche pour défaut de présentation au service militaire.

Angela avait alors trente ans et était veuve depuis trois ans. Léo Raubal avait succombé brutalement à un catarrhe bronchique en 1910, et en guise d'héritage, sa femme s'était retrouvée avec trois enfants à charge et une pension mensuelle à peine suffisante pour payer le loyer.

August Kubizek avait assisté à la messe d'enterrement de Léo Raubal à Linz, puis à la réception donnée pour les amis et la famille à la maison de Bürgergasse, s'attendant sincèrement à y trouver Adolf, et cruellement déçu par son absence. Assis sur le sofa à côté d'Angela, il lui raconta qu'à l'automne 1908 il avait effectué huit semaines d'entraînement militaire avec le 2^e régiment d'infanterie austro-hongrois, et qu'à son retour dans l'appartement de Stumpergasse, en novembre, il avait découvert qu'Hitler était parti brusquement sans laisser d'adresse. Depuis, son ami ne lui avait donné aucun signe de vie.

— Certes, nous avions des divergences d'opinions, et des disputes terribles, mais avec Adolf c'était la routine. Cela fait un moment que je retourne la situation dans tous les sens, sans trouver d'explication pour son dépit ou son silence. Il n'avait jamais laissé entendre qu'il partirait, même sous le coup de la colère. Je me sens tellement méprisé et abandonné.

— Moi aussi, répondit Angela.

Kubizek se souvint que Léo venait d'être enterré et se reprit :

— Oh, pardon. Je ne suis qu'un égoïste. Votre perte est bien plus grande.

— En effet, répondit Angela d'un ton sinistre.

En 1913, les emplois étant rares à Linz, et, autant qu'elle pouvait en juger, les hommes disponibles et assez courageux pour épouser une veuve avec trois enfants carrément introuvables, Angela finit par se résoudre à embarquer sa petite famille pour Vienne, où elle avait trouvé une place de femme de chambre dans un hôtel modeste. Elle n'avait toujours pas revu son frère, et n'avait reçu qu'une lettre de lui, mais si formelle et si distante qu'elle l'avait prise pour une forme de sarcasme.

Mais Paula se révoltait constamment, et les enfants avaient besoin de l'autorité et de la sécurité d'un père, même si celui-ci était aussi puéril et colérique que leur oncle. Donc Angela finit par faire ce qu'August Kubizek avait omis de faire auparavant, c'est-à-dire consulter les registres de police de Vienne, où elle découvrit que le dernier domicile connu d'Adolf Hitler était au 58, Sechshauserstraße, où il s'était présenté comme « écrivain ». Mais cela datait de trois ans. Sur le seul autre document de police qu'il avait rempli, il n'y avait qu'un blanc à la rubrique adresse.

Elle se rendit au 58, Sechshauserstraße, où une locataire âgée, qui pensait avoir vu un soir Hitler dormir sur un banc du parc, suggéra à Angela d'essayer les foyers pour indigents.

Ce qu'elle fit les jours suivants, les visitant tous systématiquement les uns après les autres. Au foyer pour hommes de Meldmannstraße, quelques-uns des sans-abri se souvenaient bien d'Hitler, de ses vêtements répugnantes qui grouillaient tellement de poux qu'ils avaient été forcés de le maintenir sur son lit pendant qu'on le déshabillait et que l'on passait tout ce qu'il possédait au kérosène. D'autres se le rappelaient en train de vociférer contre les Habsbourg, de chanter *Die Wacht am Rhein* en se rasant, transi jusqu'aux os parce qu'il avait vendu son manteau d'hiver à l'automne, ou de s'appliquer à faire des aquarelles des monuments célèbres, qu'il vendait ensuite aux touristes dans la rue, ou encore de traîner dans une librairie ésotérique de la vieille ville. C'est donc là qu'elle se rendit ensuite.

Dès qu'elle fut entrée dans la boutique, l'odeur de nourriture moisie et de chemises sales, les particules de poussière s'amalgamant dans l'air rance, le fatras dément de livres et de brochures s'amoncelant par terre ou s'entassant de guingois dans des bibliothèques débordantes à deux doigts de se renverser lui donnèrent envie d'en ressortir aussitôt. Sur les murs s'étalaient des cartes d'astrologie et des plans d'alchimie, ainsi que des photos encadrées de personnages bizarres au regard furieux qu'elle espérait bien ne jamais rencontrer. Elle entendit un homme crier « Qui est-ce ? » depuis l'arrière-boutique. Lorsqu'elle se nomma, le propriétaire ouvrit immédiatement le rideau qui séparait les deux pièces, lui prit les mains dans ses mains moites, et se présenta comme Ernst Pretzsche. Bossu et courtaud, bien plus petit qu'Angela, il semblait absolument fasciné par le fait que celle-ci soit la demi-sœur d'Hitler, et il se rapprochait de plus en plus en parlant de son amitié avec ce cher Adolf et de sa beauté à elle, alors que la seule pensée qui venait à l'esprit d'Angela était qu'il ressemblait à un crapaud. Elle lui demanda où était Hitler, mais il ne semblait pas disposé à le lui révéler tout de suite. La main sur le cœur, il s'exclama :

— Avoir un tel génie dans sa famille ! Je mentirais en disant que je ne vous envie pas, Frau Raubal. Le jeune Hitler ! Cette confiance en soi, cette passion, cette volonté, ce regard mystique !

— Vous l'avez vu récemment ?

Pretzsche se contenta d'essuyer une tasse avec son mouchoir et de la lui remplir de café froid, avant de lui offrir le tabouret derrière la caisse, tout en lui racontant sa propre histoire, comment il avait grandi au Mexique où son père, apothicaire de profession et anthropologue à ses heures, étudiait les rites magiques et le culte du sang des Aztèques.

— Mais vous n'aimez pas les sciences occultes, dit-il.

— Ça se voit tant que ça ?

Son visage ne cessait de changer d'expression, comme si s'en tenir à une seule représentait pour lui un exploit de coordination.

— Inutile de prendre un ton condescendant.

— Vous ne m'avez toujours pas dit où est Adolf.
— Vous ne me croyez pas quand je vous dis que je le connais.
— Mais si !
— Restez ! dit-il en se précipitant dans une allée. Je vais vous montrer un livre qu'il m'a revendu !

Et il produisit un vieil exemplaire tout piqué et corné de *Parzival*, de Wolfram von Eschenbach, expliquant à Angela qu'Eschenbach était un poète lyrique du XIII^e siècle dont la célèbre légende du saint Graal avait inspiré Richard Wagner pour son opéra.

Elle lui prit le livre des mains et vit la signature d'Adolf sur la page de garde. Puis elle le feuilleta et fut stupéfaite de voir les pages couvertes de l'écriture d'Hitler, qui remplissait les blancs de ses commentaires, corrections de syntaxe, citations d'autres autorités en la matière, saluait une note utile d'un point d'exclamation, ou barrait une autre d'un NON ! rageur.

— C'était son livre préféré ? demanda-t-elle.

— Oh, oui, parmi une centaine d'autres. La Rome antique, le yoga, l'hypnotisme, l'astrologie, la phrénologie, les religions orientales, Wotan. Malheureusement, il n'avait pas les moyens de s'acheter des livres. Alors j'ai eu pitié de lui et lui ai permis d'en emprunter.

— Mais pourquoi était-il si pauvre ?

Pretzsche tripota un stylo-plume dans sa poche de chemise tout en surveillant la porte d'entrée. Personne d'autre n'était en vue.

— Le jeu peut-être, ou les femmes. Peut-être qu'il prenait des leçons particulières. Qui sait où passe l'argent ?

Angela lui rendit sa tasse de café et se leva du tabouret.

— Cela fait un moment que vous ne l'avez pas vu ?

— Une bonne année. Peut-être plus.

— Vous avez une idée de l'endroit où il pourrait être ?

Un sourire hésitant déforma sa grande bouche lorsqu'il s'enquit d'un air bizarrement innocent :

— Vous n'êtes pas remariée, Frau Raubal ?

Elle se dirigea vers la porte.

— Attendez ! s'écria-t-il.

Et, comme elle continuait, il lança :

- En Bavière !
- Elle se retourna :
- Où ?
- N'y a-t-il pas d'artistes là-bas ?

Installée avec sa fille dans un wagon de deuxième classe du train qui traversait l'Autriche d'est en ouest, Angela sortit d'un panier de pique-nique leur déjeuner composé de *Wienerwürstl*, pain de seigle, moutarde douce et radis noirs. Elle expliqua à sa fille que *München* voulait dire *bei den Mönchen*, chez les moines. Des moines franciscains encapuchonnés y brassaient la bière depuis le XII^e siècle. Et à présent il y avait des centaines et des centaines de brasseries.

- On va voir quelqu'un ? demanda Geli.
 - Tu ne te souviens pas de ton oncle, je suppose ?
- Geli secoua la tête.

Angela lui parla de lui. Elle était son aînée de six ans, et avait grandi en considérant ce tout petit garçon comme son joujou, sa poupée préférée. Elle l'appelait *Schatzi*, trésor. Mais c'était un *Muttersöhnchen*, un fifils à sa maman, et elle se disputait souvent avec Frau Klara Hitler le privilège de le prendre ou de le cajoler ; d'ailleurs leurs conversations étaient toujours plus faciles si Adolf en était le sujet. Klara Pölzl était bonne chez les Hitler lorsqu'elle s'était trouvée enceinte d'Aloïs, son oncle, qui l'avait épousée quatre mois plus tard, au décès de la mère d'Angela. Plus jeune que son mari de vingt-trois ans, la docile Klara ne le considéra jamais autrement que comme un être supérieur et tout au long de leur vie commune, elle appela son tyrannique époux « mon oncle ». S'il était absent et qu'elle avait besoin de gronder, Klara n'avait qu'à désigner le râtelier de pipes d'écume de mer et de calebasses, symboles de l'autorité paternelle. Angela raconta à Geli que la famille avait vécu trois ans à Passau am Inn en Allemagne du Sud, et qu'elle avait souvent entendu Adolf parler de son enfance dans cet endroit comme des années les plus heureuses de sa vie. D'ailleurs, il avait encore une pointe d'accent bavarois. Elle lui avoua qu'à douze ans, elle s'était entraînée à embrasser sur son petit frère, et que lorsqu'elle était tombée passionnément amoureuse d'un

garçon du lycée qui ignorait jusqu'à son existence, elle avait trouvé une consolation en retournant son affection sur Adolf, en lui faisant des mamours, en lui répétant combien il était beau, doué et intelligent, à quel point tout lui était dû. Oh, comme elle l'avait adoré alors ! Même leur père, Aloïs, qui était difficile à satisfaire et dont les critiques incessantes avaient fait fuir de la maison son fils aîné, Aloïs junior, même son père était outrageusement fier d'Adolf et rebattait les oreilles de ses amis avec les excellentes notes que son fils obtenait à l'école bénédictine de Lambach, sa superbe voix de ténor lorsqu'il chantait à l'église, sa mémoire pour les faits de toutes sortes et ses dons artistiques. Mais Adolf ne se souvenait que des réprimandes de son père, de ses critiques, de ses raclées.

— Il ne retient que la sainteté de sa mère, dit Angela. Tu penseras toujours que je suis une sainte ? demanda-t-elle.

— Mmm, mmm, fit Geli avec un sourire.

À la *Hauptbahnhof*, la gare centrale de Munich, Angela demanda à une femme qui vendait des bijoux d'occasion sur une couverture où demeuraient les écrivains et les artistes.

— Vous les trouverez tous à Schwabing, lui dit celle-ci.

Elle prit donc le tram avec sa petite fille pour un trajet d'environ huit cents mètres, et descendit devant le premier café du quartier. Là, Angela entreprit de montrer aux passants une vieille photo d'un Hitler morose à la *Realschule* de Steyr. Au bout d'une heure, devant un cabaret appelé *Les Onze Bourreaux*, elle avait trouvé un caricaturiste de rue à la barbe blanche, qui, une fois certain qu'il n'avait pas affaire à une créancière, lui raconta que, bien qu'il ne fût pas particulièrement ami avec Adolf Hitler, il leur arrivait de discuter du communisme ensemble, et qu'Adolf devait vendre ses aquarelles d'après cartes postales à la galerie d'art Stuffle, *Maximilianstraße*. Et à la galerie elle apprit enfin que son demi-frère vivait au 34, *Schleissheimerstraße*, au-dessus de la boutique de tailleur de Josef Popp.

C'est une sympathique *Frau Elisabeth Popp* qui souhaita la bienvenue en Allemagne à Angela et Geli, et, juste pour confirmer qu'il s'agissait bien du même *Herr Hitler*, sortit une fiche qu'il avait remplie de son écriture rapide et cinglante le

25 mai 1913 : « Adolf Hitler, peintre d'architecture originaire devienne. »

— Un vrai charmeur autrichien, dit la propriétaire. Si chevaleresque et amusant. Mais également très mystérieux ! On ne sait jamais ce qu'il a en tête.

Frau Popp pensait qu'il était sorti, mais les emmena dans sa chambre meublée au deuxième étage pour qu'elles l'y attendent. Elle confia à Angela qu'elle n'avait pas de souci à se faire, Herr Hitler était tranquille, agréable, serviable et délicat, de plus elle ne l'avait jamais vu avec des kangourous.

Angela trouva ce compliment plutôt étrange, jusqu'à ce qu'elle comprenne que kangourou était un mot d'argot pour désigner une prostituée.

La propriétaire ouvrit la porte avec un passe-partout.

— Il lui arrive souvent de rester chez lui plusieurs jours d'affilée, sans pratiquement boire ni manger, le nez dans ses bouquins. Voulez-vous que je reste avec vous ?

— Ça va aller, répondit Angela, et Frau Popp entreprit de descendre en crabe l'escalier aussi escarpé qu'une falaise.

L'appartement était meublé d'un lit de plumes, d'un sofa couleur lavande, d'une lampe à pétrole, d'une chaise à barreaux et d'une table, sans oublier deux oléographies symétriques représentant un schnauzer et un basset. Geli, que sa mère avait installée sur le sofa, se mit à balancer ses jambes et à se défaire de ses souliers délacés tandis qu'Angela cherchait de quoi manger. Elle ne trouva qu'une boîte de biscuits anglais presque vide et quatre dragées au chocolat. Elle donna un biscuit à Geli, puis se dirigea vers la table où s'élevait une pile de livres empruntés à la Bayerische Staatsbibliothek. Elle prit un ouvrage intitulé *Das Kapital* et le feuilleta en craignant le pire, mais fut soulagée de ne pas y trouver l'écriture de fou de son demi-frère. Elle commença à lire le premier chapitre, qu'elle trouva difficile, et entendit la porte s'ouvrir.

Angela se retourna et essaya de voir Adolf dans l'Artiste maigre et famélique qui se tenait devant elle, un mètre soixante-dix et pas plus de soixante kilos, portant l'injustice sur son visage d'un blanc laiteux, et la main toujours posée de façon théâtrale sur la poignée de la porte, comme s'il allait la claquer.

Ses cheveux, assez propres mais qu'il ne faisait pas couper, tombaient en avalanche sur son col vert effiloché, sa première tentative de barbe ressemblait à un crayonnage d'enfant sur le visage d'une affiche, et ses vêtements de récupération étaient aussi bizarrement assortis que ceux d'un clown : chaussures montantes aux lacets cassés, gilet jaune d'or sous un costume violet trop serré et trop court de manches, chemise verte, cravate rouge sang.

Apparemment, la propriétaire avait prévenu Hitler de la visite de sa famille, car il ne fit que lancer un regard rapide à la petite fille sur le sofa, puis un œil courroucé vers le livre qu'Angela avait à la main quand il entra.

— Je me suis immergé dans une doctrine de destruction appelée marxisme, dit-il.

— C'est de la politique ? demanda Angela.

— C'est de tout. Économie, politique, culture. Un fléau mondial.

Angela regarda le livre en dessous, *Le Livre des psaumes allemands : le livre de prières des ariosophes, des mystiques de la race et des antisémites*, de Jörg Lanz von Liebenfels. Et encore au-dessous, un livre de Berthold Otto, *L'État futur en tant que monarchie socialiste*. Dans sa tête, elle entendit son mari, et ne put s'empêcher de demander :

— Et c'est avec toute cette lecture que tu comptes gagner ta vie ?

— Chère Frau Raubal, répondit Adolf avec un sourire factice, qui peut dire avec certitude ce qui lui sera utile ou pas dans la vie ?

Geli tripotait son lacet, et n'osait pas regarder son oncle. Celui-ci s'assit gaiement près d'elle, et lui secoua le genou.

— Alors, Angelika, tu es une très grande fille, à présent !

Très sérieusement, Geli leva la main droite, les cinq doigts écartés.

— J'ai tout ça.

— Tout ça ! Moi, j'ai tous mes doigts des mains et des pieds, deux yeux, deux oreilles, mais pas de nez. Ça fait combien ?

Elle rit, mais haussa les épaules.

— Vingt-quatre ans, répondit-il.

Puis il croisa les jambes et, les mains entrelacées sur son genou, il interrogea Geli comme il aurait interrogé une serveuse de la Löwenbräukeller.

— Et vous, Fräulein Raubal, qu'est-ce que vous avez lu de bien ?

— Je ne sais pas encore lire, répondit Geli, pleine de regret.

— Tu aimes Munich, Adolf ? demanda Angela.

— Et comment ! Et Schwabing est la capitale des arts en Europe.

Angela regarda son chevalet sur lequel trônait une peinture inachevée du théâtre Cuvilliés. Par terre se trouvait une autre peinture, assez belle quoiqu'un peu académique, représentant Saint-Michel, une église du XVI^e siècle, où était enterrée la famille royale Wittelsbach.

— Je ne suis pas tombé dans la piété, dit Hitler. Mais les églises se vendent bien.

Angela montra un dessin au crayon de la *Hauptbahnhof* à sa fille.

— Tu connais ce bâtiment, Angelika ?

Celle-ci secoua la tête.

— Mais si ! Où es-tu descendue du train ?

— Ah, oui !

Angela regarda une aquarelle de la tour Sendlinger en fronçant les sourcils.

— Pourquoi est-ce que les gens sont si minuscules ?

— J'ai des problèmes avec les proportions, dit-il, irrité et embarrassé. Pourquoi êtes-vous venues ?

— Tu sais que le service militaire est obligatoire en Autriche ?

— Angela, tu me surprends ! Tu travailles pour le gouvernement autrichien, maintenant ?

— Regarde ce que j'ai reçu !

Elle sortit un document officiel de son sac à main et le lui tendit. Il y était écrit que Herr Hitler devait se présenter aux autorités militaires de Linz dans les quinze jours. Faute de quoi il serait poursuivi, et s'il était prouvé qu'il avait quitté l'Autriche dans le but de se soustraire à ses obligations militaires, il serait possible d'une lourde amende et d'une peine de prison.

Adolf plia le document et le rendit à sa sœur.

— Je n'ai pas peur de la prison.

— Tant mieux, dit Angela, parce que la police m'a dit que tu serais arrêté à la frontière.

— Et pour quelle raison voudrais-je revenir en Autriche ?

— Pour nous !

— Qui ça, nous ?

— Ta famille ! s'écria-t-elle.

Et il se mit à se ronger les ongles tandis qu'elle l'exhortait à trouver un vrai travail à Linz ou à Vienne, à faire son service militaire en Autriche, et à l'aider à s'occuper de sa sœur qui, à dix-sept ans, avait l'âge mental d'une enfant.

Puis ce fut au tour d'Adolf d'argumenter, et elle se rendit compte qu'elle n'était pas de taille devant son ardeur, pendant qu'il faisait les cent pas dans son appartement, très excité, les mains en mouvement, la voix suraiguë, et haranguait sa demi-sœur sur la nullité de l'armée austro-hongroise, composée de Tsiganes et de métis, sur Vienne, ville des infâmes Habsbourg et Babylone du conglomérat des races, sur son propre génie wagnérien en tant que penseur et artiste, qu'elle voulait étouffer dans un labeur oppressant et fastidieux.

Angela avait l'habitude de cette tyrannie de la colère. Elle le supplia de voir les choses de son point de vue à elle, mais comme elle détestait son propre ton pleurnichard autant que la méchanceté et le mépris d'Adolf, qui lui rappelaient tant leur père, elle finit par faire comme Klara.

— Mon cher Adolf, ne te mets pas dans cet état. Tu as faim ?

C'était manifestement le cas, mais il ne voulait pas l'admettre.

— Veux-tu que j'aille faire des courses ? Nous parlerons plus tard, quand nous aurons mangé. Tout le monde se sentira mieux.

Il prit à nouveau conscience de la présence de sa nièce sur le sofa.

— Ne sois pas trop longue, dit-il d'un air inquiet.

— Je peux l'emmener, si tu veux.

Il haussa les épaules.

— Je n'ai pas l'habitude d'avoir de la compagnie. Je suis un ermite. Elle ne me dérangera pas ?

— Tu seras bien sage, hein, Geli ?

— Et tu te tairas ? demanda-t-il.

La fillette regarda sa mère d'un air apeuré.

— Elle sera gentille, dit sa mère.

De la main droite, Hitler replaça sa mèche à gauche.

— Garder les mioches, ce n'est pas un travail d'homme, tu sais.

Angela soupira, prit son chapeau et son sac, et sortit. Une feuille de papier recouverte d'écriture était posée sous un encier sur le rebord de la fenêtre, près du lit.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda la petite fille en la montrant du doigt.

— Un poème. Sur ma mère. Elle n'est plus là.

— Oh ! fit-elle. Tu me le lis ?

Oncle Adolf soupira, mais se tourna pour l'attraper.

— *Penses-y !* lut-il. C'est le titre. Elle écoutait avec un grand sérieux.

*Quand ta mère aura vieilli
Et que toi aussi, tu auras vieilli,
Quand tout ce qui était léger autrefois
Sera devenu un fardeau,
Quand ses chers yeux fidèles
Ne regarderont plus la vie comme avant,
Quand ses jambes seront fatiguées
Et ne la porteront plus –
Donne-lui l'appui de ton bras,
Accompagne-la avec bonheur et joie
L'heure viendra où, en pleurs, tu
L'accompagneras dans son dernier voyage !
Et si elle demande quelque chose, réponds-lui.
Et si elle te le redemande, sois patient.
Et si elle te le demande à nouveau, parle-lui
Non pas méchamment, mais affectueusement !
Et si elle ne te comprend pas bien,
Explique tout avec bonne humeur.*

*L'heure viendra, l'heure amère
Où sa bouche ne demandera plus rien !*

— Oh, fit-elle.

— C'est un bon poème ?

Elle acquiesça gravement.

Hitler replaça la feuille de papier sous l'encrier, puis se laissa tomber en arrière sur le lit, un bras sur les yeux, comme s'il s'évanouissait.

— Tu es triste ? demanda Geli.

— Fatigué, répondit-il au bout de quelques secondes.

Comme le tissu du sofa lui grattait les cuisses, Geli se laissa glisser par terre.

— J'ai chaud, dit-elle.

— Ma chérie, il faut que je me repose un peu.

Elle alla vers le rebord de la fenêtre, attirée par le tic-tac d'une pendule. Elle colla son oreille sur le cadran. Elle se mit sur la pointe des pieds pour regarder le terrain de jeux en face, mais il n'y avait pas d'enfants. Elle trouva trois pinceaux dans un verre plein d'eau. Elle souleva légèrement le plus gros, et regarda le filet de peinture bleue s'en échapper en flottant et se changer en fumée, puis il n'y eut plus que de l'eau colorée. Elle regarda son oncle pour s'assurer qu'elle était bien sage. Les poings d'Adolf se serraiient et se desserraient. Ses belles mains étaient dépourvues de poils. Une de ses chaussures montantes était par terre, l'autre froissait le couvre-lit. Geli s'accroupit et regarda sous le lit. Il y avait un gros tas de magazines. Elle tira celui qui était au-dessus de la pile et l'ouvrit sur ses genoux après s'être assise sur le plancher verni. Elle suivit du doigt les grandes lettres de la couverture.

— *Ostara*, dit son oncle.

Elle leva les yeux et le vit sur son lit en train de la regarder d'un œil critique, avec le même air de dire « c'est à moi » qu'elle voyait fréquemment chez son frère.

— Ostara est l'ancienne déesse germanique du printemps.

Elle tourna avec peine les pages du magazine, et tomba sur un dessin bizarre représentant une jolie femme blonde dont les vêtements étaient tombés et qui semblait pleurer et frapper de

ses poings un être velu, ou un singe, ayant l'air de vouloir s'allonger sur elle.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle.

— C'est ce que les Juifs font aux vierges aryennes. Tu ne comprendrais pas.

Elle tourna une page.

— Qu'est-ce qu'il y a écrit ?

— *Êtes-vous blonde* ? lut-il. *Si oui, vous créez la culture et vous soutenez la culture. Êtes-vous blonde ? Si oui, des dangers vous menacent.*

Hitler s'assit par terre à côté de sa nièce et prit d'autres magazines dans la pile.

— Le numéro sur « La race et le bien-être », énuméra-t-il. Celui-là, sur « La physique sexuelle ou l'amour comme énergie odylique ».

Puis il guida l'index de Geli sur les lettres fantaisie d'une autre couverture.

— « Les dangers des droits des femmes et la nécessité d'une moralité masculine des maîtres. »

Et encore un autre :

— Ah, voici mon préféré, Angelika : « Comment juger le caractère d'après la forme des crânes. »

— Pourquoi c'est ton préféré ?

Hitler fit retomber ses mains sur la tête de la fillette, et tâta toute la surface de son crâne sous ses cheveux, disant d'une voix féroce :

— Parce que je peux dire si Angelika est vilaine ou gentille rien qu'en sentant les bosses de sa caboché !

La nièce d'Hitler poussa des petits cris de ravisement.

Lorsque Angela rentra des courses, elle les trouva tous deux assis par terre, en train de se passer mutuellement les mains sur le visage, rouges et hilares.

— J'ai trouvé à manger, dit-elle.

Hitler se recoiffa de la main et rectifia la position.

— Quoi ?

— *Leberkäs, sauerkraut, et strudel.*

— Et du café ?

— De la chicorée. Et du lait. Plein de choses.

Elle se mit à ranger les provisions et Hitler tint Geli contre lui en lui disant en aparté :

— Tu vois, c'est ça, avoir une mère !

III

Le caporal et le Schatzkamme, 1919

À la fin de la première année de la Grande Guerre, Angela, qui était allée mettre au clou un collier d'émeraudes pour pouvoir acheter à manger, passa devant une vitrine exposant une célèbre photo de presse prise à Munich en août 1914. Cette photo montrait une immense foule qui s'était rassemblée devant la Feldherrnhalle afin de manifester son enthousiasme délirant pour l'alliance de l'Allemagne avec l'Autriche dans la guerre contre la Russie et la Serbie, conflit censé se terminer en l'espace de quelques semaines. Quelle ne fut pas sa surprise de voir Adolf dans les premiers rangs de ce rassemblement, pâle et frêle, les cheveux courts, le chapeau levé dans un hourra, plus heureux qu'elle ne l'avait jamais vu. Elle apprit qu'Adolf avait adressé une supplique à Louis III pour pouvoir s'enrôler dans l'armée bavaroise et que, malgré son mauvais état de santé, il avait été accepté comme volontaire. Même si cela signifiait qu'il devrait renoncer à sa nationalité autrichienne, Hitler était fou de joie.

« Je n'ai pas honte de dire que je tombai à genoux et que je remerciai de tout cœur le ciel de m'avoir donné le bonheur de pouvoir vivre ce moment », écrivit-il par la suite à Angela.

Celle-ci ne reçut que peu de lettres de son demi-frère au cours de ces quatre années de guerre, mais comme Hitler correspondait régulièrement avec Josef et Elisabeth Popp, ses anciens propriétaires, ceux-ci donnaient souvent de ses nouvelles aux Raubal de Vienne. C'est ainsi qu'ils apprirent qu'Hitler servait dans le 16^e régiment bavarois d'infanterie de réserve, que ses amis l'appelaient « Brodequins » ou « Adi ». À présent il était *Meldegänger*, ordonnance et estafette entre les quartiers généraux sur le front, « fonctionnant », comme il l'expliquait dans une lettre, « comme un téléphone de

campagne », la cible favorite des tireurs isolés. « Mon but suprême, écrivait-il, est de suivre aveuglément mes supérieurs et de ne contredire personne. » Grâce aux cartes postales qu'elle recevait de temps en temps des Popp, Angela sut qu'il était à Ypres, à Messines, à la bataille de la Somme. Sa nourriture préférée était des *zwieback*, des biscuits, avec du miel. Le sergent Max Amann lui avait obtenu de repeindre le mess des officiers. Dans son rapport, un de ses supérieurs avait noté qu'il était « modeste et effacé », ce qu'il prit comme un grand compliment. Il avait recueilli un petit terrier blanc qu'il avait appelé Foxl, Petit Renard. Il avait entrepris d'apprendre par cœur *Le Monde comme volonté et comme représentation* de Schopenhauer, dont il gardait un exemplaire dans son paquetage.

Même à Noël, alors qu'elle attendait un compte rendu personnel de son année passée sur le front, Angela ne reçut que ce poème :

*Souvent, par les nuits glacées, je me rends
Au pied du chêne de Wotan dans la vallée tranquille,
Et je m'unis à de sombres puissances !
La lune m'offre ses charmes et sa magie
Et tous ceux qui le jour me provoquent
Deviennent craintifs et insignifiants !
Les obus les fusils et les baïonnettes
N'ont plus d'emprise sur moi !
Je suis Wotan et responsable
De ma destinée !
Les ennemis avec leur épée étincelante
Sont tous changés en statues de pierre !
Ainsi les faux se séparent des vrais
Tandis que je consulte l'ancien registre des mots
À la recherche de formules de bénédiction et de
prospérité
Pour les purs, les justes et les bons !*

Angela apprit indirectement qu'il avait été blessé par un obus, et que l'infirmière qui l'avait réveillé à l'hôpital de

campagne était la première femme qu'il voyait depuis deux ans. Ensuite il était allé en convalescence à Beelitz, près de Berlin, où il n'avait trouvé que « la faim et la misère noire ». Faute de lait, les enfants buvaient du café, et les chats étaient surnommés « lapins des toits ». Ensuite il participa aux offensives de Ludendorff sur la Somme, l'Aisne et la Marne. Elle sut juste avant l'armistice qu'il avait été aveuglé par une attaque de gaz près du village de Wervick. Une autre lettre des Popp lui apprit qu'il était à nouveau « bon pour le service », et qu'il vivait dans « la porcherie » de la caserne de Türkenstraße, près de son ancien quartier de Schwabing. Frau Popp raconta qu'elle lui avait apporté une tête de veau vinaigrette qu'il avait dévorée en une seule fois. Elle lui dit qu'Hitler ne lui avait pas expliqué ce qu'il faisait encore dans l'armée, mais qu'il avait été stupéfait d'apprendre que les Raubal n'avaient jamais reçu ses lettres. *Menteur*, pensa Angela.

Puis, six ans après la visite d'Angela et de Geli à Munich, Hitler débarqua à leur appartement de Vienne près de la Westbahnhof, en permission. Geli avait alors onze ans et son oncle trente. Elle le trouva beau avec ses bottes cirées, sa tunique grise à col montant, et sa moustache légèrement parfumée, en aile de mouette, qu'on appelait *Kaiserbart*. Elle examina attentivement les médailles de son héros en l'écoutant les décrire à sa nièce et à son neveu de treize ans plein d'admiration : croix de fer de première classe, croix de fer de seconde classe, croix militaire de troisième classe avec épées, le diplôme du régiment pour bravoure exceptionnelle, la médaille des Blessés et la médaille du Service de troisième classe, puis il fit tâter à Léo à travers son pantalon de lainage gris la cavité qu'un obus avait creusée dans sa cuisse gauche. Au bout de quatre ans de guerre, Hitler n'avait pas obtenu un grade plus élevé que celui de *Gefreiter*, ou caporal, à cause de son origine autrichienne, expliqua-t-il à Léo, et du fait que la fonction d'estafette, qu'il préférait entre toutes malgré le danger, ne pouvait être exercée par quelqu'un d'un grade supérieur.

Paula, qui avait à présent vingt-trois ans, apporta avec des gestes mal assurés leur plus beau service à thé en porcelaine, puis lui fit la révérence en minaudant avant de retourner dans la

cuisine où Angela s'affairait à préparer un dessert autrichien appelé *Kaiserschmarren*. Et on envoya Léo à la boulangerie, car le seul pain qu'ils avaient à la maison était une infâme mixture d'épluchures de pommes de terre et de sciure de bois.

La chorégraphie familiale fit donc que la nièce d'Hitler resta seule avec lui dans le salon, à le regarder dans un silence fasciné, tandis que, assis au bord du vieux fauteuil de son beau-frère, une tasse et une soucoupe de porcelaine de Dresde tenues de façon plutôt maniérée, laissant son thé tiédir puis refroidir, il se lançait dans une diatribe interminable sur la guerre d'usure que l'Allemagne aurait fini par gagner sans les pacifistes, les tire-au-flanc et les traîtres qui avaient signé l'armistice.

Elle se dit que ça devait être ça, avoir un père ou un mari. Avant tout, être affectueuse, le complimenter sur son allure superbe, lui offrir du pain d'épice ou du strudel, se prélasser dans un salon bien chauffé, entendre sa voix, et être l'eau tranquille sur laquelle il fait ricocher ses opinions. Elle essaya de paraître à l'aise. Elle prit la liberté d'ajuster ses chaussettes et sa jupe, mais il ne le remarqua pas. À part cela, elle garda les chevilles croisées, les mains jointes, la tête penchée en signe de fascination. Lorsqu'elle perdait le fil de ce qu'il disait, elle souriait avec douceur, et oncle Adolf se sentait encouragé à continuer son monologue.

Souvent, en Belgique, lui raconta-t-il, ils furent forcés de s'abriter de tirs d'artillerie nourris pendant des jours et des jours. Dans des tranchées glacées et dégoulinantes de boue. De l'eau jusqu'aux genoux. Et c'était un soulagement de charger, en entendant le premier shrapnel siffler au-dessus de leurs têtes. En le voyant exploser à la lisière de la forêt, fracassant les arbres comme de vulgaires fétus de paille.

— Nous observons tout cela avec curiosité, racontait-il. Nous n'avons aucune notion du danger. Nous avançons en rampant, et au-dessus de nos têtes on n'entend que des hurlements et des sifflements. Des débris d'arbres nous entourent. Les obus explosent et font voler des nuages de pierre, de terre et de sable. Même les arbres les plus solides sont déracinés. Nous nous dirigeons vers un ruisseau, et bien qu'il nous offre une certaine protection, nous ne trouvons qu'une eau verdâtre, fétide et

empoisonnée. Nous ne pouvons pas nous éterniser là, et s'il nous faut tomber au combat, nous décidons de tomber en héros. Nous attaquons et nous battons en retraite quatre fois. Et sais-tu, Geli, que de toute ma compagnie, il n'est resté qu'un seul autre soldat, et qu'il a fini par tomber, lui aussi ? Et donc je reste tout seul. Une balle emporte la manche droite de ma capote, mais je suis toujours indemne. Je me trouve une cachette en vitesse. À deux heures de l'après-midi d'autres soldats me rejoignent, nous avançons pour la cinquième fois, et nous occupons enfin la forêt et les fermes. Nous abattons tous les animaux, jusqu'à ce que les champs soient rouges de leur sang. Quelques jours plus tard, nous partons.

Apparemment épuisé, Hitler s'affala dans le fond du fauteuil de son beau-frère, et sirota son thé très sucré, attendant une réaction de sa nièce, qui ne savait pas quoi répondre. Elle pensa qu'elle n'avait pas su le comprendre, car son histoire semblait pleine de choses atroces rendues avec douceur, mais son visage était rose d'exaltation, et ses yeux à la pâleur étrange étaient délicatement rivés aux siens.

— Nous avons lu les histoires des batailles à l'école, lança-t-elle. C'était horrible. Les filles en pleuraient.

Hitler continua à la fixer un instant, la mettant mal à l'aise. Elle se dit avec inquiétude qu'il essayait de lire dans ses pensées. Et puis, lentement, comme quelqu'un qui commence juste à s'habituer à son corps, il s'enroula sur la gauche pour poser délicatement sur une desserte bien encaustiquée sa tasse et sa soucoupe qui tintèrent aussi doucement que des dents saines qui s'entrechoquent.

— Une autre fois, je mangeais dans une tranchée avec plusieurs camarades, poursuivit-il, et soudain il m'a semblé entendre une voix me dire « Lève-toi et va là-bas ». Cette voix était si claire et si insistante que j'ai obéi mécaniquement, comme à l'ordre d'un supérieur. Je me suis levé immédiatement et j'ai marché une vingtaine de mètres le long de la tranchée, emportant avec moi ma fourchette et ma gamelle. Je me suis assis sur une boîte de munitions qui se trouvait là pour finir mon repas, mon esprit agité de nouveau en repos. J'étais à peine assis qu'un éclair et un boum assourdissant ont retenti dans la

partie de la tranchée où j'étais quelques instants auparavant. Un obus avait explosé sur les amis que je venais de quitter. Ils ont tous été tués.

— Nous sommes si contents que vous soyez en vie, dit Geli.

Léo rentra en trombe de la boulangerie et fit la grimace en voyant Geli seule avec leur oncle.

— Attendez-moi, oncle Adolf ! Ne lui racontez plus rien.

Mais comme il apportait le pain dans la cuisine, Angela lui dit de se changer pour le dîner.

— Deux minutes ! cria Léo depuis le couloir.

Hitler se pencha en avant et raconta à sa nièce une nouvelle histoire, sur le ton de la confidence.

— Octobre 1918.

Belgique, près de Wervik. Son régiment d'infanterie, plein à ras bord de défaitistes, de pessimistes et de futurs déserteurs, avait été attaqué par l'artillerie britannique avec un poison appelé gaz moutarde et avait dû battre en retraite. Hitler avait perdu la voix, son visage avait enflé comme un ballon de baudruche et il était devenu aveugle. À l'hôpital de Pasewalk, tout près de Berlin, il avait appris la nouvelle de la reddition de l'Allemagne dans la forêt de Compiègne, et son cœur avait saigné comme une seule fois auparavant, quand sa mère était morte dans les affres du cancer. Recouvrerait-il la vue ? La question n'était plus là. La question était : sa patrie bien-aimée allait-elle mourir comme sa mère ?

À ce point de son discours, Adolf plaça une main étonnamment moite sur le genou de sa nièce.

— Mais, Angelika, dit-il, alors que j'étais étendu sur ma paillasse cette nuit-là – et tu dois imaginer mon état : effrayé, dérouté, plein de haine, dans le désespoir le plus noir – un miracle s'est produit ! Comme Jeanne d'Arc, j'ai entendu des voix. Elles me disaient toutes « Sauve l'Allemagne ! ».

Geli se mit à rire, car elle pensait qu'il plaisantait, mais son visage était sérieux et ses yeux lancèrent des éclairs de fureur. Elle pensa une seconde qu'il allait la frapper.

Mais il contrôla ses émotions.

— Je reconnais que c'est étrange, dit-il calmement. Tout à fait extraordinaire. Mais figure-toi que quand j'ai ouvert les

yeux, je n'étais plus aveugle ! Et j'ai aussitôt fait le vœu d'entrer en politique et d'offrir ma vie, dans l'espoir de changer le destin de l'Allemagne.

— En politique ? demanda-t-elle.

Elle pensait que tous les politiciens venaient de l'aristocratie. Elle sentait sa main toujours sur son genou. Est-ce qu'il allait le secouer comme lorsqu'il la taquinait ?

— Tu vois ce que ces histoires ont en commun ? Je suis un enfant de la providence, Fräulein Raubal.

Il enleva sa main et sourit avant de poursuivre :

— Tu entendras beaucoup parler de moi. Tu verras, quand mon heure sera venue.

Bien que sa solde se fut arrondie en un joli petit pécule pendant ces années au front, et que la pauvreté des Raubal fût aussi manifeste que les bocaux qu'ils utilisaient en guise de verres, Adolf se garda bien d'offrir à Angela un peu d'argent pour la nourriture. Pourtant, elle lui avait préparé un tel festin qu'il le remarqua, lui qui, pareil à un enfant, ne se préoccupait que de lui-même. Il glissa une serviette dans son col et la déploya sur ses médailles, tout en souriant à cette table couverte de plats de boulettes tyroliennes à la choucroute, de betteraves rouges à la sauce raifort, et de quatre pigeonneaux sur un lit de céleri en branche et d'oignons.

— Quelle prodigalité, Angela ! s'écria-t-il. Où est le veau gras ?

— C'est que nous n'avons pas souvent l'occasion de vous voir, caporal Hitler.

Angela reçut un regard furibond qui s'adoucit toutefois quand Hitler, en guise de réponse, harponna un pigeonneau avant de le lâcher vulgairement dans son assiette. Puis il entreprit de le découper avec tant d'ardeur que les flammes des bougies vacillèrent dans les chandeliers. *Tout à l'heure, il va se lécher les doigts*, pensa Angela. Les Raubal en restèrent bouche bée, jusqu'à ce que, avec une sévérité et une assurance dignes de son père, Hitler leur dise sans lever les yeux :

— Allez-y, commencez.

Manger ne l'empêcha pas de parler. Seules ses facultés d'écoute semblaient affectées. Il ne lui vint pas à l'idée de se renseigner sur les emplois d'Angela ou de Paula, leurs opinions, les passe-temps des enfants ou leur scolarité. En revanche, il raconta aux Raubal qu'il avait un temps monté la garde dans un camp de prisonniers de guerre, près de Traunstein, sur la frontière autrichienne. Mais ses supérieurs s'étaient rendu compte de sa perspicacité et de sa loyauté envers l'Allemagne, même si c'était aujourd'hui une république dirigée par les Juifs, et on l'avait renvoyé à Munich pour s'assurer de la fidélité des soldats de la Reichswehr en espionnant la cinquantaine d'organisations communistes, anarchistes, socialistes, centristes, même le parti royal bavarois – la politique étant l'une des rares industries florissantes dans l'Allemagne d'après-guerre. Pour occuper ce poste d'instructeur politique, il avait suivi des cours de propagande et de politique à l'université Ludwig-Maximilian où, par chance, tous ses professeurs étaient, comme lui, nationalistes, antigauche et anticléricaux ; et il pouvait à présent affirmer avec certitude que ces quatre ans de guerre valaient trente ans d'université.

— J'ai un doctorat en chagrin, un doctorat en trahison, et un doctorat en choses de la vie. Les autres sujets ne m'intéressent pas.

Il leur annonça fièrement qu'il faisait partie du commando d'instructeurs et qu'il donnait régulièrement des conférences aux soldats de la Reichswehr sur « Les conditions de paix et la reconstruction », et « Les slogans sociaux et économico-politiques », conférences destinées à stimuler leur patriotisme allemand. Il avait reçu de nombreux compliments de la part de son public, qui trouvait ses prestations « fougueuses » et le saluait comme un « orateur populaire né ».

— Tu penses que tu es le plus doué de la famille, dit Paula abruptement.

Adolf ignora la Traîarde et se tourna vers Angela.

— Mais je ne suis pas doué pour la cuisine, dit-il. C'est ma grande sœur qui a ce talent.

— J'en ai de la chance ! répondit Angela en se levant pour débarrasser.

Et Hitler reprit la parole. Angela vit que Paula bâillait ouvertement, que Geli, le menton sur le poing, la mine abattue, tripotait sa fourchette, et que Léo dévisageait Adolf d'un œil rond, comme médusé par la capacité de son oncle à prendre plaisir à sa propre compagnie, tout en ne procurant qu'ennui aux autres.

Angela se pencha pour embrasser son fils sur la tête et pensa : *Et vous, vous représentez tous une fortune qu'Adolf est en train de gaspiller.*

Le samedi, Hitler se réveilla à midi dans la chambre d'Angela, tout étonné de trouver l'appartement vide, à l'exception de Geli. Angela et Paula étaient au travail – il n'avait pas eu la curiosité de demander où – et Léo jouait au football dans le parc Wurstelprater. Pendant une heure, Geli le regarda tourner en rond, s'asseoir pour se relever aussitôt, ouvrir et refermer la glacière, faire les cent pas devant les fenêtres, prendre en main des photographies encadrées de parents éloignés qu'il regardait en fronçant les sourcils – ayant oublié leurs noms – avant de les reposer bruyamment.

— Vous aviez quelque chose à faire, mon oncle ? demanda Geli.

— Quelque chose d'important, répondit-il en se retournant vers elle. Mais j'imagine que je ne peux pas t'abandonner ici.

Elle ne lui dit pas qu'elle avait onze ans, et l'habitude de se trouver seule dans l'appartement. Au contraire, elle s'arrangea pour rester en sa compagnie.

— Vous pourriez m'emmener ?

Ce qu'il fit. Hitler ne lui révéla pas où ils allaient, mais se contenta de remonter Rotenturmstraße vers Sankt Stephansplatz d'un pas lent et gracieux, Geli à sa suite, acceptant d'un air austère l'hommage des Autrichiens qui soulevaient leur chapeau en l'honneur de sa croix de fer. Geli portait une de ses tenues préférées, une robe bleu foncé à col marin ainsi qu'un nœud bleu et un ruban de gros-grain dans ses cheveux châtain clair qui bougeaient au rythme de ses pas. Elle se trouvait jolie, mais le regard lointain d'Hitler ne s'attardait

pas sur elle. Elle essaya de lui prendre la main, mais il la retira. De temps en temps, elle devait sautiller pour le rattraper.

— On va visiter la Hofburg ? demanda-t-elle lorsqu'il tourna dans Spiegelgasse.

— Pas entièrement, bien sûr. Seulement le Schatzkammer. Tu y es déjà allée ?

Elle secoua la tête.

— Incroyable ! s'exclama-t-il.

Puis il lui confia qu'il s'était fait un bon ami à la société secrète Thulé, un groupe occulte de penseurs de Munich. Le nom Thulé venait d'une très ancienne île de l'Atlantique Nord, entre la Scandinavie et le Groenland, qui avait été à l'origine de la civilisation nordique et d'une race supérieure de végétariens blonds aux yeux bleus. Cet ami lui avait dit qu'il devait absolument visiter le Schatzkammer.

Elle pensa que, décidément, les hommes s'intéressaient à des choses bizarres.

— Il s'appelle comment ? demanda-t-elle.

Il lui dit que son ami s'appelait Dietrich Eckart, qu'il était poète, auteur dramatique, et rédacteur en chef de l'hebdomadaire antisémite, antirépublicain et antibolchevique *Auf gut Deutsch* (En bon allemand).

— Nous cherchons ensemble un messie national.

Ils arrivèrent à la Hofburg, le palais impérial des Habsbourg et de l'ancien empire austro-hongrois, qui tombait en ruine. Le Weltliche Schatzkammer, le trésor impérial, se trouvait à l'intérieur du palais, et comprenait d'innombrables couronnes, sceptres, ornements et bijoux, d'imposantes robes d'apparat, ainsi que tous les autres attributs de la majesté. Toutefois, en déambulant dans le musée avec son oncle, Geli eut l'impression qu'Hitler était écœuré soit par la magnificence excessive des fastes royaux, soit par la présence des centaines de Tchèques, de Hongrois, de Croates et de Juifs qui se pressaient autour des vitrines, car il ne faisait que froncer les sourcils ou feindre de s'éventer pour faire disparaître des odeurs imaginaires, jusqu'à ce qu'ils arrivent devant la couronne impériale des Habsbourg. Il souleva Geli afin qu'elle puisse voir les rubis et les saphirs qui l'ornaient.

— Tout ce qui ne va pas en Autriche commence ici. Qui pourrait demeurer fidèle aux Habsbourg alors qu'ils ont choisi comme insigne dynastique la couronne de Bohême au lieu de la somptueuse couronne des empereurs germaniques ?

— Mon oncle, je ne comprends pas pourquoi vous avez voulu venir ici, dit-elle.

— Tu vas comprendre, répondit-il en la posant.

Et il se remit à avancer, jouant furieusement des coudes à travers un groupe d'officiels étrangers, passant devant quelques autres objets sans les regarder, avant de s'arrêter devant la vitrine de la « Sainte Lance », comme l'indiquait un écriteau. Un étui de cuir contenant un fer de lance martelé et noirci par le temps, avec un clou fixé à l'aide de fils d'or, d'argent et de cuivre, reposait sur du velours rouge.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Geli.

Hitler ne daigna pas répondre. Il croisa les bras et fixa la vitrine d'un regard lugubre, comme si, à cet instant, il ne pouvait tolérer que ses propres pensées.

Geli trouva un panneau écrit à la main, qui expliquait que de nombreuses personnes croyaient que cette Sainte Lance était celle que le centurion romain Longinus avait enfoncee dans le flanc de Jésus lors de la crucifixion. Un clou censé provenir de la Croix y avait été adjoint au XIII^e siècle. Otton le Grand l'avait possédée, mais ce n'était que l'un des quarante-cinq empereurs qui s'en était emparé entre le couronnement de Charlemagne à Rome et la chute du Saint Empire romain germanique mille ans plus tard. Tous avaient cru à la légende selon laquelle quiconque possédait la lance tenait la destinée du monde entre ses mains.

— Vous vous intéressez à l'histoire ? demanda Geli.

— Au pouvoir, répondit-il.

Puis il resta planté là, en silence et tout tremblant, et demeura ainsi, sans s'occuper de sa nièce, jusqu'à la fermeture du Trésor une heure plus tard.

IV

Le putsch de la brasserie, 1923

Les mois passèrent, puis un jour les Raubal reçurent une lettre du caporal Hitler leur disant qu'il faisait partie du « Bureau de la presse et de l'information » de la 7^e division, sous les ordres d'un certain capitaine Ernst Röhm. Et ils s'étaient liés d'amitié au point de se tutoyer, ce qui avait permis à Adolf d'acquérir un prestige bien utile au sein du corps des officiers.

Un soir, au café Brennessel, Röhm et Dietrich Eckart, célèbre traducteur de *Peer Gynt* et « camarade de combat contre Jérusalem », l'avaient invité à rejoindre les quarante membres du parti ouvrier allemand, arguant qu'ils avaient besoin d'un bon orateur comme lui qui soit célibataire – « de façon à avoir les femmes de notre côté » –, rusé en politique et ferme dans ses convictions, qui ne soit ni officier, ni intellectuel, ni issu des classes dirigeantes, et dont on savait qu'il ne craignait pas les balles, car les communistes essaieraient de l'éliminer.

Au début, Hitler n'avait guère été impressionné par ce parti déclinant – qu'il décrivit dans ses mémoires comme « un cercle oratoire de lycée » et « une cuisine de club de la pire sorte » – mais le Haut Commandement le considérait comme une bonne défense contre les sentiments antimilitaristes et antinationalistes de la classe ouvrière, et lui avait promis tout le soutien financier nécessaire. Il avait donc fini par adhérer et en était à présent le chef de la propagande, disposant de sa machine à écrire Adler personnelle, et travaillant avec l'ex-sergent Max Amann, lequel occupait les fonctions de directeur commercial, dans une salle de la brasserie Sterneckerbräu, dans Herrenstraße, qui ressemblait plus « à un tombeau qu'à un bureau ». Grâce à Röhm, leur parti était désormais un parti de soldats, poursuivait-il dans sa lettre à Angela, et l'on pouvait fréquemment voir des compagnies entières de la Reichswehr

débouler dans les rues en civil, pourchassant et lynchant ceux qu'il appelait « les ennemis de l'Allemagne », c'est-à-dire les bolcheviques, les partisans de la république de Weimar et les Juifs.

Quelques semaines auparavant, racontait-il, dans la grande salle de la Hofbräuhaus, il avait parlé avec fougue pendant deux heures et demie devant un public hostile d'environ deux mille communistes et socialistes. Toutefois, ils détestaient l'inefficace république de Weimar autant que lui, quoique pour des raisons différentes, et à la fin de son discours un concert d'applaudissements ponctuait chacune de ses phrases. « En quittant ce meeting, écrivait-il, mon cœur éclatait de joie, car je savais qu'un grand loup terrible était né, destiné à combattre ce troupeau, vil séducteur du peuple. »

Les Raubal reçurent une autre lettre en juillet 1921, les informant qu'il était revenu à la vie civile, et qu'il louait un appartement au-dessus d'une droguerie au 41, Thierschstraße, non loin de l'Isar. Sur son instance, son organisation s'appelait désormais le Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei (NSDAP), le parti national-socialiste des ouvriers allemands, connu surtout par l'acronyme formé par la première et la cinquième syllabes, nazi, qui, expliquait-il aux Raubal, signifiait « copain » en argot bavarois, car « nous sommes les amis de l'homme du peuple ». C'est lui qui avait dessiné leur étendard rouge sang, avec le symbole de paix du vieux monde, le *svastika*, une croix noire aux branches coudées, mais dans le sens inverse, inscrite dans un cercle blanc, afin de représenter le chaos et le conflit, « car nous sommes en guerre ».

Au cours de l'année passée, écrivait-il, il avait été l'orateur attitré de quatre-vingts meetings de masse, ne cessant de vilipender l'effondrement financier du gouvernement judéo-marxiste de Berlin, et réclamant à sa place une « dictature patriotique ». C'est à lui seul que l'on devait l'augmentation spectaculaire du nombre des adhérents du parti, qui comptait à présent trois mille membres ; cependant ses fondateurs, qui craignaient sa prééminence et l'afflux de tant d'anciens soldats forts en gueule dans les meetings, avaient cherché à affaiblir son influence par une alliance avec un groupe socialiste à

Augsbourg. « Ayant appris cela, je les ai réduits au silence en menaçant de démissionner. Sans moi, ils n'avaient pas d'avenir, ils le savaient, et ils se rendirent à mes raisons. » D'ailleurs, dans une lettre obséquieuse, le parti reconnut ses grands succès, son habileté, son sacrifice, et ses « exceptionnels talents d'orateur », et lui offrit le poste de président, sans s'embarrasser d'autres débats parlementaires et des désordres de la démocratie. Il en était donc désormais le Führer, le chef absolu et tout-puissant. Et c'était ainsi que cela devait être, naturellement.

— Ensuite il demande de nos nouvelles, conclut Angela en pliant la lettre.

— Et il dit que nous lui manquons beaucoup ? ironisa Léo.

— C'est pas drôle, répondit Geli.

— Adolf est si occupé qu'il en oublie les autres, dit leur mère.

— Mais c'est merveilleux cette réussite ! dit Paula. Sans aucune qualification ni instruction !

L'oncle de Léo envoya au collégien un prospectus sur la section gymnastique et sports du parti, qui proposait des activités telles que boxe, marche, et football à ses jeunes membres, et utilisait leurs muscles comme « une force offensive à la disposition du mouvement ». En bas du prospectus, Hitler avait écrit : « Es-tu intéressé ? » et indiqué que le nom de l'organisation avait été changé en Sturmabteilung (SA) ou section d'assaut. On distribuait aux énergiques jeunes gens de la SA, écrivait-il, des bonnets de laine, des chemises brunes, et des brassards ornés de croix gammées, afin de leur « instiller des sentiments de solidarité et de discipline ». Le capitaine Ernst Röhm était à leur tête, et « il les considère comme sa propre armée, bien qu'ils ne doivent obéissance qu'à moi seul ».

Léo Raubal était bel et bien intéressé par la Sturmabteilung, mais surtout parce qu'il avait énormément besoin d'un père, et parce que son célèbre parent semblait enfin s'intéresser à lui. En travaillant après l'école et le week-end, Léo économisa assez d'argent pour acheter un billet de chemin de fer pour Munich, à l'occasion de la première fête du NSDAP, qui aurait lieu le 27 janvier 1923.

La vallée de la Ruhr, la principale région minière et industrielle allemande, venait d'être envahie par cent mille militaires français et belges, au prétexte que l'Allemagne, en prenant du retard dans le versement des réparations en bois et en charbon, n'avait pas rempli les scandaleuses obligations du traité de Versailles. Furieux, les Allemands ripostèrent par des grèves, des manifestations de masse, de la résistance passive et du sabotage ; en conséquence le *Rentenmark* s'effondra sur le marché mondial, passant en quelques semaines du taux déjà inflationniste de sept mille marks à cinquante mille marks pour un dollar. En l'espace de huit mois, le *Rentenmark*, tombé à cent trente milliards pour un dollar, n'allait avoir pratiquement plus aucune valeur. La valse des étiquettes était telle que les ouvriers apportaient leur paye à la maison dès qu'ils l'avaient touchée pour que les femmes se dépêchent d'aller faire les courses avant que les prix n'augmentent de nouveau. Le gouvernement de Weimar était contraint d'employer quarante-neuf garçons de bureau à porter d'énormes corbeilles à papier remplies de billets, rien que pour payer un ticket de train. Les enfants ne sortaient pas faute de souliers. Le charbon était si précieux qu'on ne chauffait pas les maisons. Le chômage était épidémique, la faim et la maladie chroniques, le désordre régnait dans les rues, le nihilisme et l'irrésolution faisaient rage, et de tous les chanceliers, industriels, généraux et politiciens ergoteurs qui parlaient pour le Reich naufragé, seul Adolf Hitler semblait personnellement aussi indigné que le peuple, et plus il protestait contre l'avalanche de malheurs qui s'abattait sur l'Allemagne, plus grande était l'estime vouée aux membres du parti national-socialiste.

Arborant son bonnet de laine tout neuf, Léo, qui accompagnait fièrement son oncle en voiture dans sa tournée des villes bavaroises, entendit Hitler prendre la parole le 27 janvier dans douze immenses rassemblements publics, n'offrant aux Allemands que deux choix, soit l'étoile rouge du communisme, soit la croix gammée du national-socialisme. À son retour, Léo décrivit à sa famille l'enthousiasme fanatico du peuple pour Hitler et son propre saisissement en voyant six mille SA observer un garde-à-vous rigide pendant le discours

d'Hitler sur l'esplanade du Marsfeld balayé par le vent, résistant au froid féroce par la seule force de leur volonté. Röhm veilla à ce que Léo reçoive une copie de ce discours, et dans l'appartement viennois, celui-ci allait répéter les propos d'Hitler aux SA. « Vous qui combattez à nos côtés ne pourrez pas gagner de nombreux lauriers, encore moins de grands biens matériels. En effet, il est plus probable que vous finissiez en prison. Mais vous devez vous sacrifier. Celui qui aujourd'hui est votre chef doit être avant tout un idéалиste, ne serait-ce que parce qu'il dirige ceux que le monde essaie de détruire. Mais je veux rêver. » La foule était en extase. Ensuite, raconta Léo, Hitler l'avait emmené au très chic salon de thé du Carlton dans Brienerstraße, où il s'était entretenu avec ses intimes d'une foule de sujets.

— Tout le monde écoute respectueusement la moindre de ses paroles. Quel personnage extraordinaire ! dit le jeune garçon à Geli et Angela.

Cette dernière n'entendit plus parler de son demi-frère avant novembre 1923, quand elle lut dans un journal autrichien que le général Erich Ludendorff et Adolf Hitler avaient fait une tentative de putsch en Allemagne.

Le jeudi 8 novembre au soir, les ministres du cabinet projetant de restaurer la monarchie Wittelsbach en Bavière participaient à un meeting à la Bürgerbräukeller. Là, trois mille personnes attablées devant une chope de bière – qui coûtait alors un milliard de marks – écoutaient le discours quelque peu soporifique du Commissar Gustav von Kahr contre le communisme. À vingt heures trente précises, le capitaine Hermann Göring envahit la salle avec vingt-cinq SA armés de mitrailleuses. Des femmes hurlèrent, des tables furent renversées, des pichets de bière rebondirent sur le sol, et les hommes qui tentaient de s'enfuir furent stoppés. Vêtu d'une queue-de-pie noire, comme pour un mariage chic, Hitler s'avança vers la tribune, se jucha sur une chaise et tira en l'air avant de s'écrier :

— Silence ! La révolution nationale a éclaté ! La Reichswehr est avec nous, et la salle est cernée !

Ensuite Hitler ordonna au général de la Reichswehr Otto von Lossow, le commandant militaire de Bavière qui était, pensait-il, un allié, au colonel Hans von Seißer, chef de la police de l'État, et à Gustav von Kahr, le chef du gouvernement, de le suivre dans une salle voisine. Il leur proposa à tous des postes de haut niveau dans un gouvernement populaire national qui mettrait l'ancien intendant général d'armée Erich Ludendorff, âgé de cinquante-huit ans, à la tête d'une grande armée nationale, laquelle marcherait sur Berlin, tout comme Benito Mussolini et ses Chemises noires avaient marché avec succès sur Rome treize mois auparavant. Tous trois étaient des aristocrates d'âge mûr, haut placés dans la Reichswehr, et regardaient cet ancien caporal de trente-quatre ans avec mépris. Hitler avait montré son browning en prononçant ces mots :

— Il contient encore quatre balles : trois pour vous, mes collaborateurs, si vous m'abandonnez, et une pour moi si j'échoue, avait-il poursuivi en plaçant son arme contre sa tempe.

Sur ce, un Ludendorff furieux arriva en grand uniforme, arborant toutes ses décorations. Même s'il pensait qu'Hitler avait été trop loin de façon unilatérale, il était persuadé qu'un changement révolutionnaire était nécessaire en Allemagne, et il désirait avoir une conversation privée avec les trois politiciens pour réfléchir à des compromis.

Hitler revint sur l'estrade sous les sifflets, les huées et les lazzis, mais il commença par assurer à la foule que les ministres étaient à présent derrière lui à cent pour cent, puis, avec sa roublardise et son sens inné de la psychologie de masse, il trouva ce qu'il fallait dire pour convertir les diverses factions en présence, laissant entendre par des louanges envers « Sa Majesté le prince héritier Rupprecht de Bavière » qu'il pourrait restaurer la monarchie des Wittelbach, et vitupérant contre la république de Weimar et les sales Prussiens qui dirigeaient cette Babel dépravée qu'était devenue Berlin, où « nous rétablirons un nouveau Reich, un Reich de puissance et de gloire, amen ! ».

C'était un chef-d'œuvre oratoire. En quelques minutes, il avait complètement gagné la salle à sa cause. Un historien présent ce soir-là parla de « tour de passe-passe, de magie », comme si Hitler les avait retournés « comme des gants ».

« L'approbation se déchaîna bruyamment, plus aucune opposition ne se fit entendre. »

Le général Ludendorff ramena à la tribune les ministres du cabinet, qui s'étaient engagés à entrer dans un gouvernement de coalition, et la foule en délire entonna *Deutschland über Alles* pendant qu'un Hitler euphorique serrait des mains dans la salle retentissant de hourras. Et à Gustav von Kahr, qu'il venait de menacer de mort, il fit cette promesse : « Excellence, je vous suivrai fidèlement comme un chien ! »

Entendant ces mots, un sceptique se tourna vers un policier apeuré et dit : « Ce qui manque ici, c'est un psychiatre ! »

Après minuit, le capitaine Röhm et ses SA prirent le contrôle du quartier général de von Lossow, dans Schönfeldstraße, les « ennemis du peuple » – principalement des Juifs – furent arrêtés, la police reçut l'ordre de ne pas intervenir tandis que les six ponts de Munich étaient bloqués avec des mitrailleuses, les mille aspirants officiers de l'école d'infanterie rejoignirent les rangs des nazis, et quelques Chemises brunes, après avoir recherché dans l'annuaire téléphonique les noms à consonance juive, se rendirent à leur adresse pour les agresser.

Les serveurs commençaient à nettoyer la Bürgerbräukeller où s'attardaient encore quelques SA ivres, lorsque Hitler, qui y avait établi son QG, découvrit que Ludendorff avait autorisé les ministres à partir, puisqu'ils avaient promis leur coopération, et qu'« un officier, avait lancé Ludendorff au caporal d'un ton glacial, ne renierait jamais sa parole ».

Hitler se laissa tomber sur un siège, déconfit et découragé, sentant que sa révolution était dès lors condamnée, d'autant plus qu'il reçut d'autres mauvaises nouvelles de Berchtesgaden, où le prince héritier Rupprecht avait froidement rejeté le poste de régent par intérim que lui offrait Hitler et en outre envoyé au Commissar von Kahr l'ordre suivant : « Écrasez ce mouvement à n'importe quel prix. Utilisez la troupe s'il le faut. » À trois heures du matin, toutes les stations de radio allemandes envoyoyaient le message que von Kahr, von Seißer et von Lossow s'étaient désolidarisés du putsch d'Hitler, et que leur soutien, obtenu sous la menace, était nul et non avenu.

Au lever du soleil, les putschistes, toujours à la Bürgerbräukeller, apprirent que le QG de Röhm était assiégé par la Reichswehr et la police de l'État. Affirmant que « le ciel tombera sur nos têtes avant que la Reichswehr bavaroise se tourne contre moi », le général Ludendorff suggéra un défilé dans le centre-ville afin de mettre le peuple de leur côté, et en supervisa les préparatifs en buvant du vin rouge.

Un orchestre était censé ouvrir le cortège en jouant des marches, mais comme les musiciens n'avaient été ni payés ni nourris, ils produisirent une version braillarde de la marche préférée d'Hitler, la *Badenweiler*, avant de partir, mécontents. Se retrouvèrent donc en tête du défilé, Ludendorff casqué et vêtu d'un manteau marron, Hitler dans son trench-coat blanc et son chapeau mou, et à côté de lui un homme de confiance, Max Erwin von Scheubner-Richter, lui-même suivi par Alfred Rosenberg et Hermann Göring, puis par les cent hommes du *Stoßtrupp Adolf Hitler*, la garde personnelle d'Hitler, précurseur de la SS, équipés de carabines, grenades, et casques d'acier grands comme des casseroles. Ensuite venait une automobile avançant au ralenti, une mitrailleuse posée sur le siège arrière, puis un régiment entier de SA à peine dessaoulés, portant des fusils dont les percuteurs avaient été enlevés, et enfin un bon millier de commerçants, ouvriers, aspirants officiers, et étudiants, défilant tous « à la va-comme-je-te-pousse », selon les termes d'un témoin.

Vers midi, il faisait gris et froid, et les premiers flocons commencèrent à tomber alors que les putschistes traversaient la Marienplatz où le drapeau nazi flottait en haut de l'hôtel de ville, en direction de la Feldherrnhalle, bâtiment gris à arcades de style florentin, dont l'accès était bloqué par une centaine de policiers en uniforme vert. Scheubner-Richter serra la main de Rosenberg avec ces mots « Ça va mal finir », puis il prit le bras d'Hitler et retira son pince-nez, en lui disant : « C'est peut-être la dernière fois que nous marchons ensemble. »

Les manifestants chantaient Ô *Deutschland hoch in Ehren*, et ceux qui avaient des carabines et des baïonnettes mirent la police en joue.

— Rendez-vous ! Rendez-vous ! s'écria Hitler.

C'est alors qu'un coup de feu retentit, qu'un sergent de police fut tué. Les policiers hésitèrent, puis, une fraction de seconde avant d'en recevoir l'ordre, ils ouvrirent le feu sur le cortège. Scheubner-Richter fut tué dès les premières salves, et dans sa chute il tira si violemment sur le bras d'Hitler que celui-ci en eut l'épaule gauche démise. Ulrich Graf, le garde du corps d'Hitler, se jeta devant lui et fut touché onze fois avant de tomber, mais survécut. Alfred Rosenberg rampa vers l'arrière. Le vieux soldat Ludendorff se plaqua au sol dès le début de la fusillade, se protégeant derrière le corps de Scheubner-Richter jusqu'au retour du calme, puis se releva et reprit sa marche en avant, l'œil courroucé, la main dans sa poche gauche, toujours persuadé que personne ne le tuerait, ce qui fut le cas.

Hermann Göring, qui, en tant qu'as de l'aviation, avait été décoré de la plus haute distinction militaire allemande, *Pour le Mérite*, et la portait ostensiblement sur sa belle veste de cuir noir, fut touché en haut de la cuisse et à l'aine. Il gagna le Palais de la Résidence à quatre pattes et se cacha derrière les statues des lions, où il fut découvert par un ami et amené chez le premier médecin qu'ils trouvèrent, au 25, Residenzstraße. Lorsque cet ami lui demanda de l'aide, le docteur Robert Ballin répondit :

— Naturellement, je porterai assistance à tout homme blessé, mais je dois attirer votre attention sur le fait que ce sont des Juifs qui demeurent ici.

Ils entrèrent néanmoins.

On compta vingt tués, dont quatre policiers, et des centaines de blessés dans cette escarmouche qui n'avait duré que quelques minutes. Sur les seize nazis qu'Hitler allait transformer en héros et martyrs, il y avait quatre commerçants, trois employés de banque, trois ingénieurs, un chapeleur, un serrurier, un sommelier, un domestique, un capitaine de cavalerie à la retraite, et un conseiller de la Cour suprême de Bavière, sur qui on trouva le brouillon taché de sang d'une nouvelle constitution nazie.

Ainsi se termina le putsch. Par la suite, un journaliste nommerait ce jour *Kahrfreitag*, Vendredi Kahr, un jeu de mots sur vendredi saint en allemand, *Kar-Freitag*. Quelques-uns des

révolutionnaires se réfugièrent dans un pensionnat de jeunes filles tout proche, rampant sous les lits pour échapper à la police ; d'autres cachèrent leurs armes dans les fours et les sacs de farine d'une *Konditorei* ; d'autres encore reprisent tout bonnement leur travail comme s'ils n'avaient été que des badauds.

Avec l'aide du docteur Walter Schultze, Hitler quitta les lieux, au supplice, les cheveux dans les yeux, blême de honte et de déception, et monta dans une Opel jaune avec une croix rouge sur le côté. Un vieil ami, Emil Maurice, prit le volant et le conduisit vers la frontière autrichienne, au sud, aussi vite que possible.

— Quel fiasco ! soupira Hitler.

Puis il se tut jusqu'à Murnau ; là, il se souvint que Ernst Hanfstaengl, l'attaché de presse du parti auprès des journaux étrangers, possédait une maison de campagne dans les environs, à Uffing, sur le lac Staffelsee.

Ils s'y rendirent. Le silence était stupéfiant. Les champs et la pelouse étaient recouverts de neige. Un fermier menait ses vaches laitières le long du mur de granit haut d'un mètre cinquante qui entourait la propriété. Emil Maurice et le docteur Schultze se firent tout petits dans la voiture, tandis qu'Hitler s'avançait péniblement vers la porte d'entrée et fut accueilli par Egon, un bambin de trois ans avec qui il jouait souvent, et qui l'appelait Onkel Dolf. Egon appela sa mère, qui était au premier. Frau Helena Hanfstaengl apparut, superbe, dans la sérénité de sa grossesse. C'était une Américaine d'origine allemande, dont Hitler se croyait amoureux. Sans rien dire du putsch, ni expliquer pourquoi son bras gauche était en écharpe, il lui baissa la main et demanda humblement s'il pouvait passer la nuit chez elle. Elle l'installa dans une chambre mansardée. C'est là, que, menaçant toujours de se suicider, il fut arrêté par la police le dimanche soir, et emmené à la forteresse de Landsberg.

Quant à Ernst Hanfstaengl, il avait fui à Rosenheim, sur la frontière autrichienne, où la secrétaire d'un médecin l'aida à passer la frontière clandestinement. Il fut surpris d'apprendre que le Führer avait choisi de se cacher à Uffing plutôt qu'en Autriche. D'ailleurs, l'étrange réticence d'Hitler à retourner

dans son pays natal devint encore plus mystérieuse aux yeux d'Hanfstaengl lorsque, en 1938, au moment de l'*Anschluss*, il apprit qu'une des premières tâches de la Gestapo, la *Geheime Staatspolizei*, fut de récupérer dans les locaux de la police viennoise un carton de dossiers concernant Adolf Hitler à l'âge de vingt ans. Et ceux qui savaient ce que contenaient ces dossiers furent bientôt retrouvés morts.

V

La veuve joyeuse, 1923

Comme l'avocat d'Hitler, Lorenz Roder, l'avait engagé à ne pas rentrer en Allemagne avant quelques mois, Herr Ernst Hanfstaengl se cacha chez un nazi de Salzbourg jusqu'à ce que l'ennui devienne si insupportable qu'il décide de faire un petit voyage vers l'est, histoire de rendre visite à la famille de son Führer, par simple curiosité.

Les Raubal n'ayant pas le téléphone, ils ne figuraient pas dans l'annuaire de Vienne, mais Hanfstaengl mena son enquête et découvrit que Frau Angela Raubal travaillait à temps complet comme cuisinière d'un foyer de jeunes filles juives dans le quartier de Zimmersmannsdamm. Angela y était très estimée, lui dit-on. Un jour, elle avait refoulé un rassemblement antisémite devant le foyer rien que par son imposante présence, et les repas qu'elle préparait étaient si scrupuleusement casher qu'un rabbin orthodoxe amenait des ménagères juives dans les cuisines du foyer, afin qu'elle leur montre comment procéder. Une des pensionnaires croyait savoir que la famille Raubal louait un appartement à l'avant-dernier étage d'un immeuble de Blumengasse, près de la Westbahnhof.

Ernst Hanfstaengl s'imaginait Angela comme une femme redoutable, une version féminine du tyrannique Adolf, aussi se munit-il de cadeaux – une boîte de chocolats et un livre de reproductions d'art publié par sa famille, *Vieux maîtres de la pinacothèque* – avant de se rendre chez les Raubal un mercredi après-midi de décembre. Des enfants vieillis avant l'âge par la misère le regardèrent d'un air pitoyable gravir les marches de bois que l'usure avait creusées comme des cuillères, et continuèrent à l'observer tandis que, arrivé au troisième étage, il attendait sur un palier sale qu'un des Raubal réponde aux coups frappés à leur porte.

— Qui est-ce ?

— Herr Hanfstaengl, madame. Un ami de la famille.

Paula Hitler entrouvrit la porte d'à peine dix centimètres pour lui lancer un coup d'œil prudent.

— De quel côté ?

— Du côté d'Adolf.

— Angela ! cria-t-elle en lui claquant la porte au nez.

Hanfstaengl entendit des pas pressés dans le couloir, puis Angela ouvrit la porte en grand. Elle ressemblait bien moins à Hitler qu'il ne l'aurait cru, ce n'était qu'une belle et solide *Hausfrau* de quarante ans, maltraitée par la vie, une femme de charge du genre de celles que son épouse engageait dans la rue lorsque leur résidence en ville avait besoin d'un grand ménage.

— Ernst Hanfstaengl, se présenta-t-il, je suis l'attaché de presse du parti auprès des journaux étrangers.

Manifestement, elle n'aimait pas la politique d'Hitler, mais elle s'efforça de le cacher en baissant les yeux sur ses mains rouges et gercées.

— Nous avons appris pour l'émeute. Comment va Adolf ?

— Nous avons perdu quelques chers camarades au cours du combat et cela le navre, autrement il va bien. Vous savez à quel point l'adversité le stimule.

Non, elle ne savait pas. Elle sembla soudain gênée, comme si elle n'avait pas l'habitude des hommes, de leur carrure et de leur vigueur.

— Entrez donc, dit-elle, puis elle rougit et s'écarta en le voyant remplir l'entrée de l'appartement.

— Oh, j'allais oublier, dit-il en lui tendant ses cadeaux.

— Des chocolats ! Et un livre ! s'exclama Angela, feignant de les apercevoir à l'instant. C'est trop gentil.

— Vous êtes drôlement grand, lança Paula.

C'était une femme corpulente de presque vingt-huit ans. Elle se tenait cachée derrière la glacière dans la cuisine, si bien qu'on ne voyait que sa tête penchée sur le côté. Elle avait le visage un tout petit peu plus rempli qu'Adolf, sinon la ressemblance était frappante.

Hanfstaengl souleva son chapeau et sourit.

— Vous devez être Fräulein Hitler !

— Eh oui, je dois, je suis obligée, j'ai pas le choix.

Elle disparut de leur vue et lança :

— On n'a pas d'argent ! Allez-vous-en tout de suite !

— Tais-toi, Paula ! cria Angela, avant de se tourner vers Hanfstaengl et de lui confier, l'air peiné : Elle est un peu dérangée, vous savez.

Elle comprit à son froncement de sourcils qu'il n'était pas au courant : Hitler avait caché cela. Elle se rendit compte que c'était l'heure du *Kaffee und Kuchen*.

— Donnez-moi votre manteau, il nous reste un peu de café, je crois.

Mais Hanfstaengl ne pouvait détacher son regard de l'appartement misérable, de la paillasse crasseuse de Léo dans le couloir, du vieux sofa vert boiteux qui servait de lit à Geli, des quelques autres meubles minables qui n'avaient pas encore été vendus.

— J'espère que vous me pardonnerez cette remarque, Frau Raubal, mais il semble que vous ayez eu une mauvaise passe récemment, tout comme nous en Allemagne, dit-il.

— Nous prenons nos repas au foyer, alors nous sommes moins à plaindre que la plupart, répondit Angela.

— Nous avons perdu une guerre, dit-il d'un air sombre, et le monde fait en sorte que nous ne l'oubliions pas.

Puis son regard se porta plus loin dans le couloir, et Angela vit qu'il souriait à Geli.

Elle était en train de faire de la géométrie par terre dans la chambre qu'Angela partageait avec Paula, mais elle avait été tellement intriguée par cet accent américain qu'elle s'était recoiffée en vitesse, après avoir passé sa plus belle jupe de lainage gris et le chandail en angora rose qu'Angela trouvait trop moulant pour une gamine de quinze ans. Puis elle était apparue dans l'entrée d'une démarche nonchalante, et s'était trouvée face à un homme pas très beau mais jovial, à la mâchoire proéminente, mesurant un bon mètre quatre-vingt-dix, vêtu d'un costume anglais gris clair et d'un pardessus en cachemire noir, une main gigantesque tenant un chapeau mou gris qui avait laissé sa marque sur ses cheveux bruns luisant de Gomina, coiffés avec une raie au milieu.

— Et vous devez être Angelika, dit-il. Vous êtes bien jolie.

— Mes amis m'appellent Geli.

Elle sentit sa main se perdre dans la sienne tandis qu'il se présentait d'abord comme Herr Ernst Hanfstaengl, puis sous le surnom que ses amis et sa famille lui donnait : Putzi, un petit nom hérité de l'enfance qui voulait dire « mignon ».

— Dites-le, s'il vous plaît.

— Putzi.

— Maintenant, nous en avons fini avec les formalités, dit-il en rendant sa main à Geli.

Angela montra les paquets à sa fille.

— Regarde, Geli, des chocolats ! dit-elle avant de crier en direction de la cuisine : Paula, tu n'en veux pas ?

— Beurk ! fit celle-ci.

La main de Putzi Hanfstaengl trouva l'avant-bras de Geli comme il se penchait vers Angela pour suggérer :

— Vous savez ce que je voudrais faire, Frau Raubal ? Au lieu de prendre le café ici, j'adorerais inviter toute votre famille à l'extérieur.

Léo Raubal était encore à son école où il donnait un coup de main au veilleur de nuit, et la Traîarde préféra aller se promener dans Stadtpark, comme elle en avait l'habitude, un sac de *zwieback* écrasés à la main, cherchant en vain des pigeons à nourrir. Il n'y eut donc qu'Angela et Geli pour accompagner Hanfstaengl boire un moka *mit Obers* et déguster le fameux gâteau du très chic café Sacher.

Dans le taxi qui les y emmenait, il entreprit cordialement Angela sur *Les Protocoles des sages de Sion*, une petite brochure qu'Hitler voulait absolument qu'elle lise afin de bien comprendre qui était l'ennemi juré du parti. Avec une intensité qu'elle trouva digne d'un spectacle de patronage, Putzi informa Angela que le Mouvement nationaliste juif des sionistes avait été fondé lors d'un congrès à Bâle, en Suisse, en 1897. Ouvertement dans le but de ramener les Juifs dans leur patrie de Palestine, mais, lui dit-il, au cours de leurs séances secrètes, les sages de Sion avaient élaboré un plan odieux pour que les Juifs s'emparent du monde. Chacun de leurs discours avait été

pris en sténo, et ces notes envoyées par porteur à Francfort-sur-le-Main, où elles avaient été conservées dans les archives de la loge maçonnique du Soleil Levant. Mais la police secrète du tsar avait réussi à les intercepter, et la brochure avait été publiée en russe juste avant la révolution. C'est alors qu'Alfred Rosenberg, un architecte balte que l'on désignait souvent comme « l'idéologue en second d'Hitler », s'était enfui à Munich, et, craignant que cette conquête juive fut déjà bien commencée, avait rejoint le parti national-socialiste, et traduit le texte en allemand. Le célèbre constructeur d'automobiles Henry Ford avait été si indigné par les *Protocoles* qu'il les avait fait publier en Amérique sous le titre *The International Jew*.

— Et que disent-ils ? demanda Putzi de façon rhétorique. « Nous », — les Juifs — « nous provoquerons agitation, luttes et haine dans toute l'Europe puis sur les autres continents. Nous empoisonnerons les relations entre les peuples en répandant famine, indigence et fléaux. Nous abrutirons, séduirons et ruinerons la jeunesse. Nous utiliserons la corruption, la traîtrise et la trahison tant que celles-ci nous serviront à accomplir nos plans. Nous dépeindrons les méfaits des gouvernements étrangers sous des couleurs criardes et nous créerons un tel ressentiment envers eux que les gens préféreront mille fois un esclavage leur garantissant l'ordre à la liberté offerte par d'autres. »

— Vous voulez dire que c'est ce qu'il se passe en ce moment ? demanda Angela en fronçant les sourcils.

— Oh, ainsi vous l'avez constaté en Autriche également ?

— Les Juifs que je connais ne sont pas comme ça.

— Il y a Juif et Juif, répondit-il. Je ne peux que vous conseiller d'être prudente.

Putzi prit son stylo-plume, déchira une feuille de son carnet d'adresses, et écrivit dessus *Les Protocoles des sages de Sion*. Il tendit le papier à Angela et la regarda avec satisfaction le ranger religieusement dans son sac à main. Puis il vit que Geli, assise à l'avant, réprimait un bâillement.

— Ah, ces adultes, dit-il avec un sourire, ils n'arrêtent jamais, n'est-ce pas ?

— Je n'écoutais pas vraiment, répondit-elle. Je savoure la balade. C'est la première fois que je prends un taxi.

Ils étaient arrivés devant le café Sacher, et Putzi Hanfstaengl sortit son portefeuille en souriant.

— Ce soir sera le soir des premières fois.

Le café Sacher était une première pour Angela aussi. Elle fut affolée par les prix affichés sur le menu, les femmes hautaines en fourrure, l'opulence vieille Europe du mobilier, et eut honte de sa robe défraîchie et tachée sur le devant, de son manteau de gabardine verte tout lustré qui datait d'avant-guerre, et de ses cheveux qu'elle coupait elle-même avec des ciseaux de cuisine depuis les temps durs qui avaient suivi l'armistice. Elle avait beau n'avoir que quarante ans, juste quatre ans de plus qu'Hanfstaengl — qu'elle n'arrivait pas à appeler Putzi — elle se sentait terne et masculine en sa compagnie, sans charme ni gaieté. Au bout d'un moment elle oublia la haine des Juifs qu'il prônait, et se mit à trouver sympathique cet homme imposant, généreux et joyeux. Elle aima même sa laideur — qui donnait une saveur de comédie désabusée à toutes ses paroles. Mais apparemment, il avait du mal à se détacher de l'admiration que lui témoignait Geli, et ne sembla s'adresser qu'à la jeune fille quand il raconta qu'il venait d'une vieille famille de marchands d'art et d'éditeurs, en Europe et en Amérique, qu'il était diplômé de Harvard, où il avait été membre du Hasty Pudding Club, qu'il avait travaillé pendant douze ans sur la 5^e Avenue à New York, qu'il était retourné en Allemagne pour faire une thèse sur l'histoire du XVIII^e siècle, qu'il était allemand par son père et américain par sa mère et que son grand-père, un général de la guerre de Sécession, avait tenu les cordons du poêle à l'enterrement d'Abraham Lincoln.

Angela pensa que ce nom lui disait quelque chose ; elle jeta un œil perplexe à Geli. *Lincoln* ?

— Un président américain, dit Geli sans détacher son regard admiratif de Putzi.

— C'est bien ce que je pensais.

Mais Angela n'avait pas fini de se sentir laissée de côté. Geli flirtait avec Putzi de façon éhontée, gloussant sottement au plus

petit trait d'humour, ne ratant pas une occasion de lui toucher les mains, lui témoignant une admiration flatteuse.

— La première fois que j'ai rencontré votre oncle, c'était à la brasserie Kindl Keller. Je nourrissais quelques doutes envers lui et son programme, mais j'ai été totalement conquis par son style oratoire. Et je me suis rappelé quelque chose que le président Teddy Roosevelt m'avait dit il y a longtemps, lors d'une visite dans son domaine de Sagamore Hill. Il m'avait dit que, si dans le cadre de ma profession, j'avais raison de n'acheter que les œuvres les plus belles, je devais me souvenir qu'en politique on est souvent obligé de choisir le moindre mal. C'est pourquoi j'ai adhéré au parti.

— Le moindre mal, dit Angela. Drôle de compliment !

Mais Hanfstaengl était trop absorbé par Geli pour l'entendre.

Il racontait que sa femme Helena et lui avaient décidé de prendre Hitler sous leur aile, qu'ils avaient amélioré son apparence, lui avaient trouvé un smoking et un bon tailleur, lui avaient appris comment se tenir à table, et interdit d'ajouter quatre cuillerées de sucre dans l'un des meilleurs gewürzstraminer du prince Metternich.

— Mais je n'ai pas encore réussi à lui faire changer cette moustache en forme de timbre-poste. Il ressemble à un maître d'école ou à un employé de banque qui vit avec sa mère.

Il dit également qu'ils avaient mis leur salon à la disposition d'Hitler pour ses lectures de l'après-midi, qu'ils l'avaient invité à des réceptions avec leurs amis fortunés, lui avaient remonté le moral en jouant des préludes de Wagner au piano « avec des fioritures litsztiennes et un joli rythme romantique ».

Le maître d'hôtel lui resservit du café, et il continua son récit.

— Dans les premiers temps de son incarcération à Landsberg, Hitler a voulu suivre l'exemple du Sinn Fein irlandais et entreprendre une grève de la faim. Roder, son avocat, a contacté ma femme, et Helena a envoyé de suite un message à Adolf, lui disant qu'elle ne l'avait pas empêché de se suicider à Uffing pour qu'il meure de faim dans la forteresse. N'était-ce pas exactement ce que ses ennemis voulaient ? Voyez-vous, Hitler a tant d'admiration pour ma femme que ses

conseils ont renversé la balance, et il se porte beaucoup mieux à présent.

— Vous avez toute notre reconnaissance, dit Geli.

— Et vous, toute mon admiration, répondit-il en s'inclinant.

— Vous restez longtemps à Vienne ? demanda Angela.

Geli lui lança un regard furieux, comme si sa mère avait étourdiment jeté de l'eau froide sur un gâteau.

— Oh, non ! répondit-il. Qui peut travailler ici ?

Et il les gratifia de ses observations sur la gaieté et la frivolité de Vienne, recourant au français pour dire : « *Elle danse, mais elle ne marche pas.* »

Ce fut la fille d'Angela qui eut la tâche de traduire, du haut de ses quinze ans. Ce qu'elle fit, ajoutant sur le ton que les adolescentes prennent avec leur mère : « C'est du français. » Puis elle sourit à Putzi.

— Dites quelque chose en anglais.

Hanfstaengl réfléchit un instant.

— Vous m'avez l'air d'une sacrée coquine, dit-il en anglais.

Geli sourit à Angela, ignorante et fascinée.

— Tu as compris ?

Angela secoua la tête.

— Je lui ai dit qu'elle n'était pas laide, expliqua Hanfstaengl.

— Oui, c'est vrai, en effet, dit Angela en regardant Geli d'un air sombre.

C'est seulement alors qu'il se tourna vers la mère de Geli.

— On entend souvent dans la bonne société des ragots sur Hitler et des femmes superbes, qu'il est amoureux de celle-ci, qu'il va épouser celle-là, mais je vous assure, Frau Raubal, qu'ils sont absolument sans fondement.

— Pourquoi faut-il toujours que l'on m'assure que ma famille n'a pas de vie amoureuse ? demanda Angela d'un ton sinistre.

Geli poussa un profond soupir, puis, en guise d'excuse, battit des cils à l'attention de Putzi.

— Écoutez, dit-il, nous passons un bon moment, ce serait dommage de s'arrêter là. Si j'essayais d'avoir des places pour l'Opéra ?

Geli faillit crier d'enthousiasme.

— Vous pourriez, vraiment ?

— Le concierge de l'hôtel Sacher est réputé pour trouver des billets, même quand il n'y en a plus.

Angela le regarda s'éloigner lourdement de la table en direction du hall de l'hôtel, puis s'adressa à sa fille d'un ton glacial.

— Vraiment, tu me choques, Angelika !

— C'est parce que j'ai une personnalité très électrique, répondit Geli en souriant.

— Se comporter comme ça avec un homme marié !

— On ne faisait que parler, maman !

— Tu as quinze ans ! Rien que de penser à ce que ça sera quand tu en auras vingt, j'en ai la chair de poule !

— Eh bien, ne pense pas !

Furieuse, Angela frappa la table du plat de la main. Les couverts tintèrent et Geli sursauta. Dans tout le café Sacher, des têtes se tournèrent, étonnées.

— Tu sais depuis combien de temps je ne me suis pas amusée ? demanda Geli d'une voix voilée, ses yeux marron remplis de larmes. Pourquoi tu ne me laisses pas tranquille, juste pour ce soir ? Cela ne se reproduira probablement plus jamais, poursuivit-elle en reniflant et en prenant un mouchoir.

Elle a raison, pensa Angela qui ne dit plus rien. Elle regarda un couple élégant monter dans une calèche. Elle finit sa part de gâteau Sacher. Puis celle de Geli. Ernst Hanfstaengl réapparut alors, tout essoufflé, mais muni de trois billets d'opéra qu'il tenait triomphalement.

— *La Veuve joyeuse*, annonça-t-il.

Geli était sûre qu'il se moquait de sa mère, mais ce fut plus fort qu'elle. Elle éclata de rire.

VI

La forteresse de Landsberg, 1924

Aux alentours de Noël, les Raubal reçurent une carte de Ernst et Helena Hanfstaengl, représentant une belle reproduction de *La Madone à la chaise* de Raphaël, et disant combien Putzi avait été heureux de faire leur connaissance à Vienne, et comment, affublé d'un feutre rond et de faux favoris, il était entré clandestinement en Allemagne en passant par un dangereux tunnel de chemin de fer près de Berchtesgaden appelé « La pierre suspendue ».

Putzi avait joint à la carte un article de journal sur un tableau vivant qu'un groupe d'artistes avait créé au café Blute dans le quartier de Schwabing. Intitulé *Adolf Hitler en prison*, il représentait une cellule, avec une fenêtre à barreaux derrière laquelle tombait la neige, et un homme brun assis à un bureau, voûté, la tête dans les mains. Tandis qu'en coulisses un chœur chantait *Douce nuit, sainte nuit* d'une voix suave, une gracieuse femme-ange venait poser sur la table un arbre de Noël illuminé. Levant des yeux étonnés, le prisonnier montrait son visage « et la foule réunie dans le café retint son souffle et se mit à sangloter, car beaucoup pensèrent qu'il s'agissait d'Hitler lui-même ». Quand on ralluma les lumières, le journaliste vit que quelques hommes avaient les yeux humides et que les femmes se dépêchaient de ranger leur mouchoir.

Après avoir lu ce compte rendu à Angela, Geli fut stupéfaite de voir que sa mère avait le visage baigné de larmes.

— Mais tu pleures ?

— Je regrette seulement que vous n'ayez pas pu connaître un peu mieux votre oncle Adolf, les enfants, dit-elle en s'essuyant les joues.

Elle prit la carte des mains de Geli et alla l'exposer sur le manteau de la cheminée.

— Et puis j'ai honte que ce soit des étrangers qui m'ont fait comprendre à quel point mon frère est un homme admirable. La famille l'a toujours sous-estimé, toujours. Pas étonnant qu'il soit si distant.

En février 1924, Adolf Hitler, Erich Ludendorff, Ernst Röhm et sept autres inculpés furent jugés pour *Hochverrat* (haute trahison) dans une classe de l'ancienne école d'infanterie. Hitler fut le premier à être appelé à la barre ; il endossa immédiatement l'entièvre responsabilité du putsch, regrettant seulement de ne pas avoir été abattu avec ses camarades, et confinant « les autres messieurs », y compris le général Ludendorff qui arborait pompeusement son uniforme de cérémonie, aux rôles secondaires et moins importants de ceux « qui n'ont fait que collaborer ». Tablant sur le fait que, à l'instar de l'armée et de la police, la magistrature conservatrice entretenait des sympathies nationalistes et méprisait le socialisme, Hitler bouleversa d'emblée le déroulement des débats en se transformant en accusateur, arguant d'une forte voix de baryton qu'il n'était pas un traître mais un patriote, qu'à lui tout seul il essayait de sortir l'Allemagne de l'oppression et de la misère, qu'à lui tout seul il formait un rempart contre le communisme sous toutes ses formes.

Devant un imposant parterre de journalistes de tous les pays, Hitler proclama que « l'homme qui est né pour être dictateur n'est pas obligé de l'être ; il le veut. Il n'est pas poussé en avant, il se pousse lui-même en avant. Il n'y a rien d'immodeste à cela. L'homme qui se sent appelé à gouverner un peuple n'a pas le droit de dire : "Si vous me voulez ou si vous faites appel à moi, je coopérerai." Non ! C'est son devoir de s'avancer ».

Grâce à sa maîtrise de la rhétorique et de l'outrecuidance, il tint sous sa coupe le président, petit juge à barbiche, les trois assesseurs abasourdis, et un procureur si vilipendé par les huées et les quolibets des étudiants qu'il se mit à servir des platitudes au principal accusé, le félicitant pour son sens du sacrifice, ses états de service à l'armée, sa vie privée toujours irréprochable malgré les nombreuses tentations de la chair, et parlant d'Hitler

comme d'un « homme extrêmement doué, qui, venant d'un milieu simple, s'est, grâce à des efforts acharnés, taillé une place respectée dans la vie publique ».

Hitler mena la danse pendant les quarante jours que dura le procès, se forgeant un personnage de héros populaire, tandis qu'il criait au ridicule, interrompait les témoignages, allant même un jour jusqu'à discourir pendant quatre heures de rang – ce que le président du tribunal expliqua piteusement ainsi : « Il est impossible d'empêcher Hitler de parler. »

Le *Münchener Neueste Nachrichten* écrivit dans un éditorial : « Nous ne cachons pas que nos sympathies d'hommes vont vers les accusés, et non vers les criminels de novembre 1918. » On disait que les gardiens de la prison ne savaient pas s'ils devaient surveiller Hitler ou le servir. Des femmes lui apportaient des fleurs. Une de ses disciples sollicita la faveur de prendre un bain dans sa baignoire. On entendit un des juges assesseurs s'exclamer après un de ses discours : « Quel type formidable, cet Hitler ! »

Selon la loi allemande, il s'exprima en dernier, et voici ce qu'il déclara à la cour :

— Ce n'est pas vous, messieurs, qui nous jugez. Ce jugement sera prononcé par la cour éternelle de l'histoire. Le verdict que vous allez rendre, je le connais. Mais cette cour ne nous demandera pas : « Êtes-vous coupable de haute trahison, ou pas ? » Cette cour nous jugera : l'ancien intendant général d'armée, ses officiers et ses soldats, des hommes qui, en bons Allemands, ne voulaient et ne souhaitaient que le bien de leur peuple et de leur patrie ; qui voulaient se battre et mourir. Vous pouvez nous déclarer et nous redéclarer coupables un millier de fois, la déesse de la cour éternelle de l'histoire sourira et déchirera en mille morceaux le mandat du procureur et la sentence de cette cour ; car elle nous acquittera. »

Les Raubal suivirent les comptes rendus d'audience dans le *Münchener Zeitung* et furent choqués de voir que ce grognon compassé d'Erich Ludendorff, qui avait traité Adolf d'agitateur étranger pendant le procès, était acquitté de l'accusation de haute trahison, et que Wilhelm Frick, un chef de la police qui avait collaboré au putsch, était, ainsi qu'Ernst Röhm, condamné

mais laissé en liberté, tandis qu'Adolf et les autres coïnculpés étaient déclarés coupables, qu'Hitler était condamné à quatre ans et demi d'emprisonnement dans la prison de Landsberg am Lech, durée qui correspondait exactement au temps qu'il avait passé à la guerre, et au nombre d'années écoulées entre sa démobilisation de la Reichswehr et ce qu'on appelait désormais le « putsch de la brasserie ».

Quelques jours après le verdict, Angela reçut une lettre du Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, à présent illégal, signée *fur den Führer* par Alfred Rosenberg, disant que si les Raubal étaient disposés à renouer des liens familiaux avec lui, Herr Hitler pourrait en tirer profit, du point de vue psychologique et devant le tribunal de l'opinion publique. Les responsables du parti pensaient qu'il valait mieux que Léo et Paula restent en Autriche, mais demandaient à Angela et Geli de bien vouloir se rendre sans tarder à Landsberg am Lech pour voir Adolf. Dans l'enveloppe, elles trouvèrent deux tickets aller et retour de chemin de fer, et ce qu'Angela estima être une coquette somme « pour les faux frais ».

— Mais comment on s'habille pour aller voir quelqu'un en prison ? demanda Geli.

Elles y allèrent en robes de deuil et chapeaux voilés de noir, d'abord en wagon de première classe jusqu'à Munich, puis en taxi pour une heure de route à travers les forêts embrumées au-dessus du Lech. Les champs étaient encore enneigés et le ciel, gris et bas, pesait comme un couvercle. Sur une colline à la sortie du joli village médiéval de Landsberg se dressait une forteresse de hauts murs de pierre et de tours de guet, entourant les vieux bâtiments gris de ce qui était désormais un pénitencier. Les criminels de droit commun y étaient incarcérés dans une aile, et les prisonniers politiques dans une autre. Convaincu de trahison, Adolf Hitler était détenu dans la cellule n° 7.

Guidées par un sympathique gardien nommé Franz Hemmrich, Angela et Geli longèrent le réfectoire où cinq tables accolées accueillaient quarante-cinq nazis à l'heure des repas qu'Hitler présidait majestueusement, assis en face de l'étendard rouge à croix gammée du parti. Et tout en montant l'escalier qui

menait à la cellule n° 7, Hemmrich leur parla de la courtoisie et du magnétisme de Herr Hitler, de la fermeté avec laquelle il gouvernait les autres prisonniers de sorte qu'il n'y ait jamais de problèmes ; il raconta qu'il avait offert à tous les gardiens des boîtes de truffes Lindt pour leurs épouses, qu'il était comme saint Paul enchaîné : on pouvait être sûr que si la prison s'écroulait, on trouverait Hitler attendant sagement dans sa cellule.

— Franchement, avoua Herr Hemmrich, il y a encore quelques mois, je le détestais, lui et son programme. Mais le gardien chef m'a forcé à l'écouter quand il parlait à ses amis, pour surveiller ce qu'il complotait, et j'ai trouvé ce qu'il disait si plein de bon sens qu'au bout de quelques jours je me suis inscrit au parti. Et je ne suis pas le seul.

Devant la cellule n° 7, le gardien déverrouilla la porte, brailla « Heil Hitler ! » et baissa la main d'Angela et de Geli pour leur dire au revoir, tout comme Hitler avait l'habitude de le faire.

En entrant elles entendirent la voix d'Hitler, mais venant de derrière une porte fermée. Angela fut surprise de constater que la cellule ressemblait à un club pour messieurs aux murs blancs, et contenait tant de nourriture qu'on aurait dit une épicerie de luxe. De toute l'Allemagne, des sympathisants avaient envoyé à Hitler des paniers de fruits, des strudels, des *torten* et autres gâteaux faits maison, des vins du Rhin et de Moselle, des jambons de Westphalie, des guirlandes brunes de saucisses et de salami, de la bière Andechs et Franziskaner. En enlevant son chapeau et son voile, Angela se dirigea vers une fenêtre à quatre vitres de verre ancien et protégées par des barreaux de fer, qui offrait une vue agréable, quoiqu'un peu floue, des arbres recouverts de givre qui bordaient le Lech, et du jardin entourant la prison. Contre un mur de la cellule, une vieille machine à écrire trônait sur un secrétaire en noyer, et à côté, une rame de papier blanc supérieur attendait patiemment les mots. Il y avait aussi quatre chaises en rotin, et une bibliothèque contenant des ouvrages de Bismarck, de Ranke, de Nietzsche, de Treitschke et de Marx. Une couronne de feuilles fraîches de laurier était accrochée sur l'un des murs, et par terre s'étalait une vieille une du *Times* de Londres, raturée de commentaires offusqués

d'Hitler et de caricatures rudimentaires de visages juifs. Angela constata qu'un des prisonniers de Landsberg devait connaître l'anglais, car il avait traduit en allemand l'opinion du journaliste selon laquelle « le procès d'Hitler a prouvé qu'un complot contre la Constitution du Reich n'est pas considéré comme un crime grave en Bavière » – et à laquelle le prisonnier opposait une plaisanterie vulgaire et assez facile sur la constitution de la reine. *Dès qu'ils sont livrés à eux-mêmes*, pensa Angela, *les hommes redeviennent des gosses*. Elle se retourna en entendant sa fille s'exclamer :

— Tu parles d'un butin !

Geli aussi avait retiré son chapeau. Un sucre d'orge rose dans la bouche, elle s'était emparée d'une mandoline qui se trouvait là et plaquait un accord avec un plectre.

— Nous avons été bien trop respectueuses de la loi, maman.

— Tu penses que nous devrions échanger nos places ?

— Pas toi ?

— Nous serions dans l'atelier de couture, ici. Nous ferions la plonge. Adolf a toujours eu le chic pour obtenir un supplément de considération.

Un homme grand, farouche et empressé, habillé de loden vert comme pour une randonnée, passa la tête par la porte de la pièce où Hitler parlait.

— Vous êtes les Raubal ?

— Oui.

Angela aperçut Adolf qui pérorait avant que l'homme referme doucement la porte derrière lui. Il lui tendit la main.

— Herr Rudolf Hess, dit-il. Son secrétaire particulier.

Il lui serra la main énergiquement tout en s'inclinant avec cérémonie. Puis il fit de même pour Geli.

Elles eurent l'impression d'être des officiers prussiens de retour du front. Elles donnèrent toutes deux leur prénom.

— Le Führer confère avec le comte Rudinski, dit Hess, comme si elles devaient forcément connaître ce nom. Mais asseyez-vous, je vous en prie.

Ce qu'elles firent, et lui aussi, croisant les jambes sur ses cuisses de façon efféminée, mais gardant le buste bien droit d'un air de suffisance rigide, la tête à la mâchoire carrée bien

haute. Ses tempes commençaient à se dégarnir, mais ses cheveux noirs retombaient de son front en vagues que les femmes n'obtiennent qu'à l'aide d'un fer à friser. Angela n'avait jamais vu de tels sourcils, lourds comme des objets, qui voilaient ses orbites d'une ombre si épaisse que ses iris semblaient deux cailloux marron tombés dans la neige. Sa bouche n'était qu'une longue ligne mince, les lèvres hermétiquement serrées pour cacher les dents protubérantes qui le privaient de cet air intellectuel tant désiré.

— Vous voulez quelque chose à manger ? proposa-t-il, mal à l'aise devant le silence des deux femmes.

— Il nous faudrait un camion ! s'exclama Angela.

Geli se mit à rire, la main devant la bouche.

Hess eut un vague sourire, semblant ne pas avoir compris la plaisanterie, puis il saisit un cervelas de Thuringe comme pour le soupeser.

— On nous envoie ces cadeaux, alors je sais que tout n'est pas perdu. Le parti est interdit en Allemagne à présent, Hitler n'a pas le droit de parler, la hiérarchie est en pleine confusion, pourtant nous trouvons dans l'opinion publique un tel sentiment favorable que nous ne pouvons que considérer notre séjour en prison comme une légère interruption dans notre marche héroïque vers la destinée.

— On croirait entendre Adolf.

— Vous me flattez, répondit Hess.

Puis, comme tout nazi qui se respecte, il se mit à discourir sur lui-même, racontant qu'il était né en Égypte à Alexandrie, cinq ans après Hitler, qu'il était le fils d'un importateur en gros. Il avait fait des études de commerce en Suisse, et travaillé à Hambourg pour sa famille. Puis l'archiduc et sa femme avaient été tués à Sarajevo, et il était devenu lieutenant et chef de troupe de choc dans le 1^{er} régiment bavarois avant de rentrer dans l'aviation. Après l'armistice, comme le commerce ne l'intéressait plus, il s'était inscrit à l'université de Munich où il avait eu la chance de rencontrer son mentor Herr Professor Karl Haushofer du département de géopolitique, l'auteur de la théorie du *Lebensraum*.

Elle n'en avait pas entendu parler.

— Tout simplement que l'avenir d'un pays comme l'Allemagne, dominant culturellement mais manquant d'espace, nécessite l'annexion d'États de l'Europe orientale.

— Je vois.

Enfin bref, en 1920, un millionnaire allemand réfugié au Brésil, qui aimait encore beaucoup son pays, avait décidé d'allouer une grosse somme d'argent au lauréat de la meilleure dissertation sur le thème : « Comment doit être constitué l'homme qui ramènera l'Allemagne au faîte de sa gloire ? »

Angela se leva et prit une orange dans un panier. Elle se mit à l'éplucher.

— Oui, servez-vous. Nous avons tellement de nourriture, dit Hess avant de poursuivre. C'était exactement la question qui me préoccupait lors de mes études politiques, et j'ai donc couché sur le papier un messie qui mènerait la race aryenne à sa juste place dans le monde. Il devait d'abord apparaître comme un homme ordinaire, et être issu des masses de façon à les comprendre psychologiquement, mais ce serait un génie, bien sûr, doté de talents et d'un intellect exceptionnels, et il n'aurait rien de commun avec ces masses. Ce serait un orateur extraordinaire, ardent, avec une forte personnalité. Il dégagerait de l'électricité. Ne se souciant de rien, pas même du sort de ses amis, il ne redouterait pas le sang versé, mais avancerait sans hésitation, avec une détermination et une volonté de fer, piétinant quiconque se trouverait sur son passage afin d'atteindre son but dans toute sa pureté.

— Vous avez gagné le concours ? demanda Geli.

— Tout à fait, Fräulein Raubal. Avec les félicitations du jury.

À ces mots, Hess se perdit dans ses pensées en regardant Geli lécher le sucre d'orge.

Elle sourit.

— Qu'avez-vous fait avec l'argent ?

Hess éluda la question d'un mouvement de tête, et reprit son récit.

— Tout cela pour vous dire que peu de temps après ce concours, j'ai pu assister à un discours de Herr Hitler pour la première fois de ma vie, et j'en ai été complètement renversé. Il incarnait le génie absolu, la raison pure, tout ce que j'avais

espéré et imaginé – mais ici et maintenant. Le visage inondé de larmes, je me suis précipité chez moi pour annoncer à ma fiancée, tout exalté : « J'ai trouvé l'homme que je cherchais ! »

La porte du bureau s'ouvrit et Hess se leva d'un bond. Le comte Rudinski sortit de la pièce en riant, vêtu d'un manteau et d'un chapeau de zibeline, et enroula deux fois autour de son cou un long foulard orange. Hitler était juste derrière lui, en longues chaussettes de laine, culotte de peau et chemise blanche sans col, tenant à la main un cadeau, un recueil de poèmes de Stefan George.

— Rudi, écoutez ça, dit Hitler.

D'un geste raide, il éloigna le livre de son visage pour essayer de lire la dédicace sans ses lunettes, en vain.

— Bon, lisez-le, vous.

— « De la part de Frau Winifred Wagner, Bayreuth », déclama Hess. « Cher Adi, vous êtes l'homme de demain, en dépit de tout. Nous comptons tous encore sur vous pour sortir le glaive du chêne allemand. »

— Une charmante attention, venant d'une grande dame, dit le comte Rudinski en souriant.

— C'est une magnifique dédicace, renchérit Hess.

— Vous trouvez ? Et très juste, qui plus est. Le comte Rudinski vient de me l'apporter.

Hess prit le livre et le flanqua au milieu des autres. Les adieux durèrent encore une minute, au cours de laquelle rien dans l'attitude d'Hitler ne montra qu'il avait remarqué la présence de sa demi-sœur et de sa nièce. Ce n'est qu'après le départ du comte qu'il sourit à Angela et lui tendit la main.

— Bonsoir, Frau Raubal !

Puis il toucha légèrement les cheveux châtais de Geli.

— Et bonsoir, Fräulein. Je suis content de vous voir.

— Nous aimons votre garde-manger, dit Geli.

Hitler grimaça en posant les mains sur son ventre mou.

— Oh, j'en ai mal à l'estomac ! Regardez comme j'ai grossi ! Je ne rentre plus dans mes pantalons !

Angela s'abstint de le contredire ; il avait en effet pris de la brioche.

— Il n'y a pas de sport dans cette prison ? Ou de gymnastique ?

— En fait, si, mais est-ce que ce serait bon pour l'idéal et la discipline si je participais aux exercices physiques avec les autres ? Un général ne peut pas se permettre de se faire battre par ses fantassins. De toute façon, je perdrai du poids quand je reprendrai la parole en public.

— Quels travaux dois-tu faire ?

— Oh, je suis bien trop occupé pour travailler, répondit Hitler, soulevant le couvercle d'une boîte de friandises à la pâte d'amande et s'en fourrant une dans la bouche. Es-tu en contact avec Aloïs ?

Elle détacha un quartier d'orange et le mangea.

— Aloïs, notre frère ? Pas depuis quinze ans.

— Eh bien, il vit à Hambourg à présent, il vend des lames de rasoir. Il a épousé une femme qui s'appelle...

Il regarda Hess en fronçant les sourcils.

— Hedwig Heidemann, dit celui-ci.

— Et Bridget, en Angleterre ? demanda Angela.

— Justement, c'est le problème. Aloïs et elle sont toujours mariés.

— Bigamie, précisa Hess.

— Merci, dit Angela, j'ai une toute petite cervelle.

Hitler prit une autre pâte d'amande, mais la reposa après réflexion.

— Le bureau du bourgmestre de Hambourg a convoqué Aloïs pour l'interroger. Et Aloïs a écrit à sa première femme pour lui demander de faire annuler légalement leur mariage.

Hitler tendit la main, en attente de quelque chose. Rudolf Hess s'approcha du secrétaire, prit une feuille dactylographiée ainsi que les lunettes d'Hitler, et les lui donna.

— Nos amis de Hambourg nous ont transmis le contenu de sa lettre, dit Hitler, ses lunettes repliées dans une main, secouant le papier dans l'autre. Voici ce que notre frère aîné a écrit à Bridget Hitler : « Ne crois pas que je sois actuellement un homme riche, car pour te dire la vérité ce n'est pas le cas. Mais j'aurai l'opportunité de devenir riche grâce à la réputation de mon frère. Cette opportunité sera perdue à jamais si je suis

déclaré coupable, et si je suis condamné. Tu dois m'aider sinon ils me mettront en prison. L'accusation de bigamie est particulièrement embarrassante, car si jamais les journaux la découvrent, ils l'utiliseront contre mon frère. »

Hitler rendit le papier à Hess.

— C'est très vrai, poursuivit-il, le visage soudain rouge comme une tomate et le front sillonné de veines palpitanes. « Grâce à la réputation de mon frère ! » Et moi, je suis là, en prison, à lutter pour ma vie ! Mais Aloïs est en train de la détruire, ma réputation ! Je ne peux pas l'accepter ! Et je ne l'accepterai pas ! Aucun membre de ma famille...

Rudolf Hess s'était mis à siffler une vieille chanson de régiment qui parle de la fleur appelée Erika.

Hitler lui jeta un coup d'œil, comme s'il avait oublié son texte, puis il vit Geli et se souvint.

— Viens dans mon bureau, Angela, veux-tu ? Nous avons à parler.

Angela porta un quartier d'orange à sa bouche avant de le suivre, et Hess ferma la porte, puis s'assit en se frottant les genoux, le visage crispé par la timidité et l'embarras.

Geli remonta le bas de sa robe de deuil pour regarder ses chevilles et ses jambes en catimini. Elle s'était rasée pour la première fois ce matin-là, et craignait d'avoir raté l'opération. Elle trouva qu'elle ne s'en était pas trop mal tirée.

Le silence sembla peindre la pièce d'une couleur encore plus lugubre, jusqu'à ce que Hess se décide enfin à parler.

— Nous les avons amenés exactement là où nous voulions.

— Qui ça ?

— Il paraît que les Munichois sont toujours en faveur d'une monarchie parlementaire.

— Nous ne sommes restées à Munich que quelques minutes.

— Vous ne vous intéressez pas à la politique ?

Geli haussa les épaules.

— Et à l'astrologie ?

Elle n'avait que quinze ans et ne savait pas trop la différence entre l'astronomie et l'astrologie. Elle répondit que oui, elle s'intéressait aux étoiles.

— Je suis le mystique du parti, dit Hess, avec un sourire qu'elle jugea niais. Enfin, personne ne surpassa Hitler, continua-t-il, mais je suis peut-être plus initié à *La Doctrine secrète* et plus en contact avec les hautes sphères.

Elle essayait de déterminer ce qu'elle détestait le plus en lui, la déférence éhontée qu'il montrait pour son oncle, ou sa pudibonderie pontificante.

— Voulez-vous que je vous lise un extrait de son livre ?

— Ah bon, il écrit un livre ?

Hess prit un manuscrit dans un tiroir du haut du secrétaire.

— Sa devise est écrite sur la page de garde, dit-il. Je cite : « Quand un monde se finit, des parties entières de la terre peuvent se convulser, mais pas la croyance en une juste cause. » Et il a écrit en dessous : « L'épreuve de l'étroitesse d'esprit et de la rancune personnelle est terminée, et aujourd'hui commence mon combat. » Nous pensons que ces derniers mots pourraient bien être le titre. Ou bien : « Quatre ans et demi de combat contre les mensonges, la sottise et la lâcheté. »

— Il ne pourrait pas être plus précis ?

Pendant un bref et pénible instant, Hess ressembla à un chien assailli par la pensée.

— Oh, je vois, dit-il enfin. Vous plaisantez.

La porte de la cellule n° 7 fut ouverte à nouveau et le gardien fit entrer un prisonnier portant une chaise à haut dossier qui avait tout l'air d'un trône. Les manches de sa chemise de flanelle rouge étaient relevées sur des biceps comme des noix de coco. Tandis qu'il transportait sa lourde charge, il tourna la tête vers Geli qui découvrit un beau jeune homme aux cheveux noirs, approchant de la trentaine, avec des muscles durs comme ceux d'un boxeur, des traits qui semblaient corses ou grecs, et une peau au ton de pain d'épice malgré la prison. Elle n'avait jamais vu chez un homme adulte des yeux si grands, d'une si belle couleur chocolat. Comme ceux d'un faon.

— Je la mets où ?

Hess désigna la couronne de laurier.

— Là-dessous, répondit-il avant de faire les présentations : Emil Maurice. Son chauffeur. Et voici Fräulein Raubal.

Elle tendit la main, mais resta assise, de peur d'être plus grande que lui. Emil Maurice sourit de toutes ses dents cassées et ébréchées, et dit en français :

— *Je m'appelle Emil. Enchanté.*

— *Et moi, je m'appelle Geli.*

— Elle parle français ! s'exclama Emil.

— Elle est jeune, répondit Hess. Ça lui passera.

Ils entendaient Hitler crier, mais ne saisissaient pas les mots.

— Il ne s'arrêtera donc jamais ? demanda Emil.

Cela fit rire Geli, mais Hess fut horrifié.

Dans une imitation passable des gestes et de la voix d'Hitler, Emil prit le visage de Hess entre ses mains.

— Oh, mon Rudi ! Mon petit Hesserl ! Je t'ai choqué ?

— Arrête ça ! dit Hess en se dégageant.

Emil sourit à Geli.

— Nous sommes déjà fatigués l'un de l'autre, pourtant nous en avons encore pour des années à nous supporter.

Il se jeta sur une chaise, les genoux largement écartés, les mains posées sur le rotin devant son entrejambe, tout en dévisageant ouvertement la seule fille de la forteresse.

Elle était intriguée, mais gênée. Elle baissa les yeux. Elle entendit le plancher grincer tandis qu'Emil tirait une chaise près de la sienne.

— Venez vous asseoir près de moi, Geli, proposa-t-il posément. On va bavarder.

— Non ! hurla Hess.

S'adressait-il à elle ou à Emil, la jeune fille n'aurait pas su le dire.

Il lui semblait que ses joues en feu pouvaient embraser une feuille de papier. Elle se sentait flotter sur un radeau de douce torpeur. C'est alors que la porte du bureau s'ouvrit sur Angela.

— Nous devons partir, dit-elle.

Geli se leva. Emil lui fit un clin d'œil.

— Je vais dire au revoir à oncle Adolf ?

— Nous devons partir, dit Angela.

En sortant de la forteresse, elles virent leur taxi qui leur faisait des appels de phares. Elles montèrent en voiture. Et lorsqu'elles furent sur la grande route de Munich, et que

derrière elles la forêt noire se confondit avec l'horizon, Angela posa une main sur la banquette, comme sur un sac dont elle pouvait disposer à tout moment. Geli essaya de trouver son visage, mais elle n'était qu'un bloc de nuit dans la nuit.

— Nous aurons de l'argent pour acheter des meubles et des vêtements, dit Angela. Quelqu'un paiera notre loyer. À partir de maintenant, Paula portera le nom de Wolf. Elle aura un appartement à elle.

— Pourquoi ?

Angela réfléchit un moment avant de répondre.

— Il le faut.

VII

Munich, 1925

C'est en avril 1925, lors d'un voyage scolaire avec une chorale de filles appelée « Seraphim », qu'elle alla à Munich pour la première fois sans Angela. Dès qu'elle fut installée avec son amie Ingrid von Launitz dans leur chambre de l'hôtel de première catégorie Königshof, elle essaya d'appeler son oncle, dont elle savait qu'il était en liberté conditionnelle depuis décembre. Ne le trouvant pas dans l'annuaire, elle décida hardiment d'aller le voir avec Ingrid dans son appartement de Thierschstraße, et se dit que si Hitler n'était pas chez lui, elle pourrait au moins lui laisser un mot.

— Et s'il est chez lui ? demanda Ingrid.

— Dans ce cas, il sera bien obligé de nous faire bon accueil, répondit Geli. C'est un homme politique.

Elles trouvèrent une droguerie au 41, Thierschstraße, mais au-dessus de la boutique s'élevait une maison de trois étages, appartenant à une veuve sympathique, Frau Maria Reichert. C'était une femme robuste et bien charpentée, et le piano droit Bechstein qui trônait dans le vestibule montrait qu'elle avait connu des jours meilleurs. Mais elle avoua aux jeunes filles qu'elle était à présent une *Mädchen fur alles*, une femme à tout faire, et qu'elle louait des chambres pour joindre les deux bouts dans ces temps difficiles. En les emmenant à l'appartement d'Hitler au rez-de-chaussée, elle leur raconta que l'oncle de Geli, « ce drôle de bohémien », était son locataire préféré. Elle frappa deux coups à la porte et appela Herr Hitler d'une voix suave avant de se retirer.

Et il apparut. Il était quatre heures de l'après-midi, mais on aurait dit qu'il venait de finir de s'habiller et de se raser, car sa chemise blanche sans col était si bien amidonnée qu'elle semblait sortir de la boîte, il portait des pantoufles de tapisserie

violettes et un pantalon de serge bleu fraîchement repassé avec des bretelles en cuir, et Geli sentit une odeur de dentifrice Chlorodont. Ingrid rougit en voyant l'homme qui faisait tant parler de lui ; Geli lui tendit la main d'un geste guindé et le salua d'un « *Grüss Gott* » à l'ancienne mode bavaroise.

Hitler regarda Ingrid en fronçant les sourcils, puis reporta son irritation sur sa nièce.

— Tiens, tiens, serait-ce Fräulein Raubal à ma porte ? Quelle surprise de te voir apparaître ici à l'improviste !

Elle décela la solennité de son ton.

— Je réclame votre indulgence, Herr Hitler. Mon amie Fräulein von Launitz et moi sommes ici avec une chorale de Vienne. Nous avons pensé que vous seriez offensé si nous ne venions pas au moins vous saluer.

— Naturellement, dit Hitler.

Il se retourna vers son logement, et, satisfait de son examen, les invita à entrer.

L'appartement ne comportait qu'une seule longue pièce ; ses aquarelles de monuments étaient punaisées sur les murs verts, la peinture qui s'écaillait tombait par plaques du plafond, et le sol était recouvert d'un linoléum vert usé, caché çà et là par des carpettes de différentes couleurs, tout aussi laides. Au bout de la pièce, la moitié de la fenêtre était obstruée par la tête de lit, et au-dessus était accrochée une photo de sa mère, Klara, quand elle était à peine un peu plus âgée que Geli. Le reste du mobilier était composé d'une simple chaise, d'une table pliante et d'une bibliothèque de guingois fabriquée avec des briques et des planches brutes d'où les clous rouillés n'avaient pas été arrachés. *Il est vraiment si pauvre que cela ?*

— Cet endroit n'a jamais été neuf, dit Geli après avoir examiné la pièce.

Hitler faillit protester, mais il se rendit compte qu'elle plaisantait. Elle vit qu'il avait mal pris sa réflexion. Semblant voir sa chambre pour la première fois, comme elle, il fit remarquer :

— Je ne suis presque jamais là, Fräulein Raubal. Et ce n'est pas mauvais pour un parti d'ouvriers d'avoir un chef un peu fauché.

Il lui tendit une boîte de caramels anglais, mais elle secoua la tête.

— Je n'ai pas de cuisine, dit-il. Sinon j'aurais fait du thé.

Hitler présenta timidement la boîte de caramels à Ingrid, et finit par s'apercevoir – bien plus tard que les autres hommes, pensa Geli – que la jeune fille était superbe. Alors il planta ses formidables yeux d'un bleu métallique dans ceux d'Ingrid, l'emprisonnant dans un regard implacable contre lequel elle ne pouvait rien dire ni faire. Elle semblait stupéfaite et médusée. Elle rougit et entrouvrit les lèvres comme pour recevoir un baiser, et ce n'est que lorsqu'elle battit des paupières, impuissante, et qu'elle baissa les yeux, qu'elle put reprendre sa respiration. Par la suite Ingrid confia à Geli qu'elle se sentait gênée d'avoir été ainsi subjuguée, mais qu'elle n'avait jamais senti sur elle un regard d'une telle intensité. Même après plusieurs jours, dans le train qui les ramenait à Vienne, Ingrid avoua avec le plus grand sérieux : « Avoir soutenu ce regard, ce sera peut-être le moment le plus important de ma vie ! »

Mais, apparemment lassé de son emprise sur la jeune fille, Hitler se retourna vers sa nièce.

— Tu disais que tu étais venue pour chanter ?

— Avec la chorale du lycée.

— Qui s'appelle ?

— Seraphim.

— Mon Angelika, avec les anges ! ironisa son oncle. Tu es soprano ?

— Oui.

— Où allez-vous chanter ?

— Au Wilhelmsgymnasium, Herr Hitler, répondit Ingrid un peu trop vite. Avec les garçons. À huit heures. Vous viendrez ?

— Mais ce soir je suis terriblement occupé, geignit Hitler. Est-ce que vous chanterez une autre fois ?

Geli lui dit que oui, le lendemain à trois heures, à l'église des Théatins.

— Ah, c'est que je ne peux pas être vu dans une église. Oh, non, ne me dites pas que *Le Messie* est dans votre répertoire ? poursuivit-il, le visage soudain crispé.

— Si !

— Haendel ! Cet Anglais !

Elle rappela à son oncle que Georg Friedrich Haendel était né en Allemagne.

— Où il n'a pas réussi, d'accord ? Alors qu'il a eu du succès à Dublin et à Londres. Oh, ils se reconnaissent entre eux ! Je ne vais pas prétendre que je regrette de manquer *Le Messie* ce soir, poursuivit Hitler après un coup d'œil à sa montre-bracelet, mais serait-il possible de passer un peu de temps avec vous cet après-midi ?

— Certainement, dit Geli.

— Alors, accompagnez-moi à mon bureau !

Tandis qu'il ôtait ses pantoufles et mettait un col dur, Ingrid s'approcha de son amie et murmura :

— Qu'est-ce qu'il est beau !

Geli haussa les épaules, puis évoqua la stupide petite moustache de son oncle en mettant un doigt sous son nez. Ingrid rit en signe d'approbation. Geli pencha la tête vers la gauche pour lire les titres de la bibliothèque : les deux tomes des *Mémoires de guerre* du général Erich Ludendorff, *Ma vie*, de Richard Wagner, *De la guerre*, du général Cari von Clausewitz, les deux tomes des *Fondements du XIX^e siècle* d'Houston Stewart Chamberlain, la biographie de Frédéric le Grand par Franz Kugler, une collection de mythes héroïques par un certain Schwab, quatre tomes du *Déclin de l'Occident* d'Oswald Spengler — des ouvrages sérieux dont son oncle pouvait revendiquer la lecture. Mais les livres rangés sur l'étagère du haut lui correspondaient plus : des romans policiers comme *Le Cercle rouge* par un Américain du nom d'Edgar Wallace, une vingtaine d'histoires de cow-boys pour la jeunesse du très populaire Karl May, des collections de gravures érotiques qu'un certain Eduard Fuchs avait intitulées *L'Histoire illustrée de la morale* et *L'Histoire de l'art érotique*, ainsi qu'une mince brochure toute cornée, *Les Protocoles des sages de Sion*.

Elle entendit son oncle demander :

— Est-ce que votre père a acheté son titre, Fräulein von Launitz ?

— Nous l'avons hérité, répondit celle-ci.

Geli ouvrit subrepticement *L'Histoire de l'art érotique*, au moment où son oncle disait :

— Fortune ancienne, alors ! Voudriez-vous adhérer au parti ?
Elle entendit Ingrid glousser.

Un signet était glissé juste au-dessus d'une gravure effrayante de Franz von Stuck représentant une belle femme brune au regard audacieux, au teint blanc comme de la farine, avec un visage dont Geli devina qu'il était juif. Elle avait apparemment les mains liées derrière le dos. Se faufilant entre ses cuisses lubriquement écartées et ondulant autour de sa poitrine nue, un gigantesque python noir et luisant passait sa tête féroce par-dessus son épaule, pour la poser juste au-dessus de la rondeur de son sein gauche. Le poids du serpent sur elle semblait lui procurer un plaisir morne. Le titre était *Sensualité*. Geli était intriguée. En quoi était-ce érotique ? Qu'est-ce que son oncle voyait qu'elle ne voyait pas ? Elle entendait Hitler parler à Ingrid des randonnées et des pique-niques que le parti national-socialiste des ouvriers allemands organisait pour les jeunes, pour qui la vie, il le savait, était si ennuyeuse de nos jours, mais Geli ne pouvait pas détacher les yeux de cette image déconcertante, bien qu'elle se sentît un peu mal.

— Euh, Fräulein Raubal ! Tu peux faire mon nœud de cravate ? s'écria soudain Hitler.

Elle ferma le livre.

— Vous n'y arrivez pas tout seul ?
— Non, pas bien.

Elle ressentit son dépit comme s'il était contagieux.

— Et moi, il aurait fallu que je grandisse avec un père pour que je sache comment faire.

— Moi, je sais ! s'empressa de dire Ingrid.

Geli observa attentivement la scène : son oncle, hésitant, présentait son cou à la jeune fille et retenait curieusement sa respiration pendant que celle-ci nouait sa cravate, paniquée et rouge de confusion lorsqu'elle se trompa, et reculant avec un soupir de soulagement quand elle eut terminé.

Regardant sa nièce d'un air penaude, il revêtit un veston de serge bleu, un long pardessus de cachemire noir, et un chapeau mou qui n'aurait pas déparé dans un western.

— Vous ressemblez à un desperado, Herr Hitler, lui dit Geli.

Le plus sérieusement du monde il la remercia de le lui rappeler, et prit un pistolet de dessous son oreiller pour le glisser dans sa poche de pardessus.

— Je dois être constamment sur mes gardes, à cause des risques d'assassinat.

Au milieu de la Thierschstraße se trouvait le bureau financier des éditions Eher et du journal officiel du parti, le *Völkischer Beobachter* (L'Observateur du peuple). Pendant le trajet, Hitler raconta aux deux amies comment il avait repris l'hebdomadaire avec un prêt à zéro pour cent de six cents dollars américains, consenti par Herr Ernst Hanfstaengl, une fortune en Allemagne à l'époque, ensuite remboursé le prêt quelques mois plus tard avec des *Reichmarks* qui ne valaient plus rien à cause de l'inflation, ruse grâce à laquelle « j'ai eu les bureaux, le mobilier, la linotype, le papier et deux rotatives américaines pour le prix d'une sucette à la menthe ».

— Mais je croyais que Putzi était votre ami, remarqua Geli.

Le visage d'Hitler exprima un étonnement enfantin devant cette objection incongrue ; puis il informa sa nièce que Herr Hanfstaengl était également un bon nazi.

— De bon cœur, sans regret, un bon nazi donne tout ce qu'il possède à son Führer.

Il leur ouvrit la porte et les suivit à l'intérieur. Geli vit Max Amann éteindre en hâte sa cigarette, se lever de son bureau encombré et présenter fièrement une version bras tendu du salut fasciste italien dès qu'il aperçut Hitler. Ancien sergent-chef d'Hitler dans le régiment List, diplômé d'une école de commerce, la trentaine, Amann était petit, bourru et souvent irritable ; il avait les cheveux coupés très court, arborait une petite moustache brune imitant ouvertement celle de son Führer – qui n'allait pas tarder à lui ordonner de la raser –, et son visage semblait aussi dur et cruel qu'un bloc de pierre. Mais il fondait d'adoration quand Hitler était dans les parages. Se désintéressant rapidement des jeunes filles, le directeur financier, tout sourire, tendit des formulaires et des lettres à signer à Hitler, et essaya d'expliquer à l'aide d'un grand registre vert un problème financier que le propriétaire officieux du

journal se devait de connaître. Mais Hitler ne voulut même pas s'asseoir, car sa chaise préférée était poussiéreuse. Amann était entouré de piles de dossiers et de papiers qui s'entassaient dans toute la pièce. Une veuve noire trottait sur sa machine à calculer manuelle. Tout ce qu'il touchait semblait être voué à se transformer en cendrier.

En soupirant, Hitler signa une vingtaine de documents avec un Montblanc, déclara abruptement que la pièce puait le tabac, et sortit dans la rue en compagnie des jeunes filles.

— Voilà qui est fait, déclara-t-il comme s'il venait d'achever une dure journée de labeur.

Geli dit à son oncle qu'Amann lui faisait pitié et qu'il avait l'air d'un chien battu qu'on ne venait voir qu'aux heures des repas.

— Il faudra que je lui répète ça, dit Hitler en riant.

— Il va apprécier ?

Hitler fronça les sourcils d'un air perplexe.

— Moi, j'apprécie, répondit-il, comme si cela suffisait.

Ils flânèrent jusqu'à Schwabing ; là, en passant devant le 50, Schellingstraße, non loin de l'université, Hitler fit signe à un petit homme enjoué qui se trouvait dans le studio de photographie Hoffmann, puis leur ouvrit la porte de l'imprimerie Müller, les locaux du *Völkischer Beobachter*.

Putzi Hanfstaengl et quelques hommes en chemise brune se levèrent et firent le salut nazi quand ils virent leur chef entrer à la suite des deux jeunes filles, mais il n'y eut que Rudolf Hess pour hurler « *Heil Hitler !* ». Geli trouva étrange que *Heil*, cet ancien salut teutonique passé de mode en Autriche, qui signifie prospérité ou salutation, fut à présent associé au nom de son oncle ; toutefois, non seulement cela n'avait pas l'air de le gêner, mais il acceptait leurs saluts fascistes avec une indifférence hautaine.

— Vous pouvez vous asseoir, leur dit-il en ôtant son chapeau et son manteau. Où est Herr Rosenberg ? demanda-t-il après un regard à la ronde.

— Il vient juste d'aller boire un café, répondit Hess.

Tapant du pied, Hitler fit mine de pleurnicher comme un enfant.

— Mais c'est moi qui suis censé perdre mon temps dans les cafés !

Tout le monde rit trop fort et trop longtemps.

Hitler se tourna vers sa nièce.

— Tu as déjà vu notre journal ?

Elle répondit par la négative.

Hess tendit un ancien numéro où la phrase « *Débarrassons-nous des Juifs une fois pour toutes* » s'étalait sur la une. Hitler le tint devant lui en félicitant longuement Hanfstaengl pour avoir pensé au format américain, avec le slogan *Arbeit und Brot* (du travail et du pain) placé sous l'ours, et pour avoir engagé Schwarzer, un caricaturiste de *Simplicissimus*, pour concevoir cet ours. *Simplicissimus*, expliqua Hitler à Ingrid, était une célèbre revue satirique, connue pour sa haine du parti national-socialiste, c'est pourquoi il pensait que la contribution de Schwarzer – ainsi que celle d'Hanfstaengl – était une grande victoire. L'immense Hanfstaengl s'inclina avec grâce en entendant les louanges d'Hitler, qui ne devaient pas être rares, car Geli vit Hess bouillir, mortifié et tourmenté. *Et voilà, il va être encore obligé d'en rajouter*, pensa Geli.

Hess se précipita vers les deux amies.

— Nous nous sommes dit que nous pourrions redonner aux mois leurs anciens et valeureux noms germaniques : *Wonnemonat* pour mai, le « mois des délices » ; pourquoi pas *Brachmond*, « lune en jachère », pour juin ? Octobre serait *Gelbhart*, « jaune dur ». Quant à novembre, il deviendrait *Nebelung*, brume.

— C'est une idée ridicule, répondit Hitler. Nous sommes un parti de gens simples, pas de mystiques.

Et tandis que les traits de Hess se décomposaient, Hitler ouvrit une page intérieure pour montrer aux jeunes filles une caricature qu'il jugeait hilarante : un beau chevalier germanique emmenait loin de son château un gros prêtre braillard et un Juif fort laid au nez aussi gros qu'une calebasse, accrochés à son destrier. Désabusé, le chevalier pensait : « Devrons-nous toujours avoir affaire à ces deux-là ? »

Les filles se regardèrent. *En quoi est-ce drôle ?*

— Nous devons aller répéter, fit remarquer Ingrid à voix basse.

— Comment ? demanda Hitler.

— *Sotto voce*, répondit Geli en souriant.

— Mais j'ai encore tant de choses à te montrer !

— Je suis libre demain matin.

— Parfait !

— Vous savez que généralement le matin, c'est avant midi ? demanda Putzi Hanfstaengl avec un sourire.

Mais Hitler baissa la main des deux jeunes filles et promit :

— Tu as ma parole d'honneur que je t'attendrai à l'hôtel Königshof demain matin à neuf heures !

Mais c'était un jeune homme timide en trench-coat, se présentant comme Herr Julius Schaub, l'aide de camp d'Hitler, qui attendait Geli dans le hall de l'hôtel le lendemain matin. Ancien employé aux expéditions des éditions Eher, Schaub était grand et maussade, l'air déjà vieux à vingt-six ans, les cheveux brillantinés ramenés en arrière, les oreilles en feuille de chou, et des yeux au regard fixe qu'il garda baissés.

— Mon travail consiste à faire tout ce que mon Führer demande, expliqua-t-il en lui serrant la main. Et il m'a demandé de vous emmener faire un tour de Munich.

— Mais il m'avait promis de venir lui-même !

Schaub esquissa un bref sourire.

— Est-ce qu'il l'a juré devant Dieu ?

— Il m'a donné sa parole d'honneur.

Il haussa les épaules.

— C'est la même chose. Cela veut dire qu'il souhaite sincèrement vous faire plaisir. Il ne le peut pas, je le peux. Nous y allons ?

Boitillant jusque dans la rue, il lui expliqua qu'il avait eu les pieds gelés sur le front russe en 1917 et qu'il avait perdu ses orteils.

— Vous êtes si jeune que vous l'ignorez peut-être, mais l'armée allemande n'était pas vaincue sur le champ de bataille. Pourtant nous avons perdu la guerre. Nous avons été victimes

du sabotage organisé par les chefs, à l'arrière. Vous n'aurez pas froid ? demanda-t-il en regardant la veste de Geli.

— Non.

— En tout cas, ne venez pas vous plaindre.

Il ouvrit la porte d'une vieille Selve verte.

— Elle appartenait à votre oncle. Herr Hitler est si généreux qu'il me l'a donnée dès que ses amis, les Bechstein, lui ont offert la Mercedes huit places.

Elle monta dans la voiture.

— J'espère que l'odeur ne vous dérange pas. Le siège avant est rembourré avec des algues.

— Au cas où vous auriez une petite faim ?

— Vous vous moquez de moi ?

— Je vous taquinais, Herr Schaub.

— Vous êtes désinvolte, Fräulein Raubal, dit-il en s'installant au volant, et il chercha le mot qui le décrirait, lui. Moi, je suis...

— Vous, vous êtes susceptible, Herr Schaub.

Très concentré, les sourcils froncés, il regarda à travers le pare-brise et finit par déclarer :

— Je trouve que la vie est une chose hasardeuse et tragique, et qu'il faut la prendre au sérieux.

— Et vous pouvez dire ça en étant assis sur des algues ? sourit Geli.

Schaub fut si offensé qu'il ne la regarda pratiquement plus alors qu'il la conduisait vers les sites les plus célèbres de Munich.

— On nous appelle « la cité de la bonne nature, la capitale de l'art allemand, l'Athènes de l'Isar, la Moscou de notre mouvement ». Nous comptons près de huit cent mille habitants, et moins de quatre mille Juifs.

Elle lui lança un regard singulier qu'il ignora. Schaub l'emmena d'abord à la Feldherrnhalle, où, dit-il, « nos martyrs nazis furent tués en 1923 » ; puis à travers les bois et les prairies du jardin anglais, qui faisait « cinq kilomètres du nord au sud », et qui était « le premier parc public du continent ». Puis ce fut le Glaspalast, qui abritait des expositions industrielles et avait été construit par le roi Maximilien II sur le modèle du Crystal Palace de Londres. À cette saison, lui dit-il, il n'y avait pas

beaucoup d'attractions dans le parc du Theresienwiese, mais à la mi-septembre s'y tenait Oktoberfest, la plus grande fête populaire du monde.

Schaub vit qu'elle n'était pas attentive, aussi, histoire de dire quelque chose, il lui demanda si les concerts se passaient bien, et n'écoula pas sa réponse. Aux jardins botaniques, il avoua qu'il avait arrêté de fumer pour plaire à son oncle, mais qu'il avait très envie d'une cigarette en ce moment, comme si c'était elle la responsable de ce besoin impérieux. Elle visita seule l'immense cathédrale Notre-Dame, et le laissa mijoter trop longtemps. Quand elle en sortit, il se leva des marches de pierre glacées et lui lança :

— Vous avez entendu parler de fanatisme religieux, Fräulein Raubal ? Eh bien, Adolf Hitler est ma religion à moi.

Et ce fut toute sa conversation pendant une heure. Il se contentait souvent de freiner et de désigner gravement un bâtiment en le nommant – le Musée égyptien, la Pinacothèque, la Résidence des Wittelsbach, – avant de repartir en accélérant brusquement. Son tour se termina au nord-ouest de la ville devant l'immense palais baroque et son parc de plus de vingt hectares, construit par la famille royale Wittelsbach à Nymphenburg. Il fut aussi muet qu'un garde du corps lorsqu'ils se promenèrent à travers la villa et les galeries, et autour d'un lac vert où les enfants faisaient voguer des bateaux. Schaub regarda l'heure à sa montre de gousset et fronça les sourcils.

— J'ai reçu l'ordre de vous conduire Maximilianstraße.

— Pour quoi faire ?

— Pour vous acheter de nouveaux vêtements. Mon Führer dit que vous ressemblez à une pauvresse.

Maximilianstraße était le quartier de la haute couture et regorgeait de chaussures italiennes et de robes qu'elle n'avait vues que dans des magazines de luxe. Elle fut si étourdie par les centaines de modèles à choisir qu'elle essaya quatorze paires de chaussures, au grand dam de Schaub assis à côté d'elle, et plus tard elle le sentit bouillir quand elle laissa la vendeuse décider quelle robe habillée, parmi les cinq qu'elle avait sélectionnées, Hitler allait lui offrir, puisqu'elle n'arrivait pas à faire son choix. Pour payer, Schaub sortit de l'argent d'une enveloppe sale

marquée NSDAP, déposant chicement un billet après l'autre sur le comptoir de verre, puis une fois dehors, il porta la boîte et défit la ficelle qui l'entourait pour la mettre précieusement dans la poche de son trench-coat.

— Je me suis bien amusée, dit Geli.

— Vraiment ? Nous sommes le parti national-socialiste, pas national-capitaliste.

— J'ai été pauvre toute ma vie, Herr Schaub. Mon oncle vous a donné une voiture.

Schaub ne trouva pas tout de suite quoi lui répondre. Ce n'est que lorsqu'elle fut montée dans la Selve qu'il lui fit face pour lui dire, sans parvenir à râver totalement son amertume :

— Je n'ai pas d'amis.

Et il se retourna pour démarrer la voiture.

Ce même jour, après avoir chanté *Le Messie* à l'église des Théatins avec les garçons du Wilhelmsgymnasium, les choristes de Seraphim étaient censées passer la soirée à se promener dans la vieille ville, mais lorsque Geli monta dans sa chambre après le concert, elle trouva un message disant que son oncle prenait la parole à la Hofbräuhaus am Platzl, et qu'il souhaitait qu'elle vienne l'écouter. Et qu'elle porte ses nouveaux vêtements. Après bien des hésitations, son professeur lui donna la permission d'y aller, et Geli était en train de bavarder avec Ingrid et quatre autres amies devant l'hôtel Königshof lorsque la Mercedes Compressor rouge d'Hitler, aux lignes harmonieuses et au moteur surcomprimé, vint se ranger souplement le long du trottoir. Ses amies en restèrent bouche bée, et l'envie se peignit sur leur visage lorsqu'elles virent le bel Emil Maurice se précipiter pour lui ouvrir galamment la portière arrière droite. Elle monta dans la voiture en feignant un air majestueux et leur adressa un salut de souveraine comme la Mercedes démarrait, les laissant à leur promenade de lycéennes autour de Marienplatz et des stands fermés du Marché aux victuailles.

Penché vers la vitre opposée pour lire un papier à la clarté faiblissante de ce début de soirée, son oncle ne lui accorda pas un bonsoir. Avec son grand chapeau mou de velours gris, son costume de lainage gris, sa chemise blanche à col souple et sa

cravate neutre, ses lunettes qu'il remontait sur le nez et ses sourcils froncés sur ses notes, il avait tout d'un financier.

À côté du chauffeur était assis un Russe blanc qui se tourna vers Geli et se présenta dans un allemand impeccable comme Alfred Rosenberg, rédacteur en chef du *Völkischer Beobachter*, le journal du Nationalsozialistische Deutsche Arbeiterpartei, lui expliqua-t-il, ce qu'elle savait déjà. C'était un veuf de trente-deux ans, élégant, aux cheveux bruns excessivement brillantinés, mais il avait également le teint terne, une odeur désagréable, l'air sérieux et imbu de lui-même sans raison apparente, et Geli ne tarda pas à remarquer qu'il vénérait Hitler, lequel ne faisait absolument pas attention à lui.

— Avez-vous déjà entendu votre oncle prendre la parole, Fräulein Raubal ?

— Ma mère dit qu'il s'y essayait déjà quand il était petit.

— Très drôle, dit-il sans rire. Puis, se tournant avec adoration vers Hitler : Ah, là, là, quel orateur ! Votre oncle vaut tous les opéras !

Elle le regarda. Hitler se contenta de tourner une page.

— Mon talent à moi, c'est l'écriture, dit Rosenberg.

Elle sentit une ellipse qu'il souhaitait voir remplir.

— Je peux être indiscret ?

Son oncle émit un petit rire, mais continua à consulter ses notes.

— Oh, seulement des articles et des opuscules, jusqu'à présent, répondit Rosenberg. *Die Spur der Juden im Wandel der Zeiten – La Trace des Juifs à travers les âges* –, ça vous dit quelque chose ?

Elle secoua la tête.

— Dernièrement, j'ai travaillé sur un livre traitant de la nécessité biologique de la guerre. Bientôt l'esprit du sang se fera connaître et la révolution mondiale balaira toutes les falsifications lorsque l'âme de la blonde race nordique se réveillera sous le signe de la croix gammée.

Elle ne l'écoutait guère, pétrifiée par son haleine fétide.

— Mais lequel d'entre nous est blond ? demanda-t-elle.

Rosenberg se retourna vers la route.

— Vous ne comprendriez probablement pas mes opuscules. Ils ne sont pas destinés aux femmes. Trop scientifiques.

— Herr Rosenberg est l'intellectuel du parti, déclara Hitler sans aucune ironie.

Emil Maurice déplaça discrètement le rétroviseur afin de la voir, lui sourit avant de changer de file pour dépasser une voiture de quatre saisons tirée par un cheval, puis l'observa de nouveau. Il sourit. Remarquant qu'Emil la regardait, elle s'assit bien droite, le cou raide, les mains sagement jointes, et l'air dégagé, du moins l'espérait-elle.

La foule commençait à remplir la Hofbräuhaus quand ils y arrivèrent. Hitler se hâta de cacher ses lunettes alors que vingt jeunes SA empressés se précipitaient vers la célèbre automobile dès qu'ils l'aperçurent. Ils portaient tous des bottes montantes, des culottes de cheval et des chemises brunes, et arboraient un brassard rouge frappé de la *Hakenkreuz*, la croix gammée. Hitler leur adressa un sourire affectueux tout paternel, et attendit qu'ils aient repoussé le flot des sympathisants avant de descendre de voiture et de s'avancer à grandes enjambées élégantes vers l'entrée de la Hofbräuhaus sous le salut nazi, sa cravache dans la main gauche. Rosenberg venait ensuite, suivi de Geli et Emil, une main légèrement posée sur la taille de la jeune fille pour la guider.

Elle entendit la foule se demander tout fort qui elle était. Toujours guindé et sérieux, Rudolf Hess s'inclina pompeusement devant Geli tout en conférant avec Max Amann auprès d'une table pliante où s'empilaient des exemplaires du premier volume des mémoires d'Hitler, *Mein Kampf*. Il venait d'être publié par les éditions Eher, qui appartenaient au parti. Chaque exemplaire valait douze *Reichsmarks*, alors que le vieux numéro du quotidien *Völkischer Beobachter* qu'on lui avait montré coûtait huit milliards de *Rentenmarks*. Bien des choses avaient changé.

Elle vit un homme inconscient être traîné par les chevilles hors de la Hofbräuhaus, le visage en sang. Elle entendit un remue-ménage à sa droite, ainsi que les cris de « Fumier de rouge ! » tandis que trois SA poursuivaient vers le tramway un homme frêle d'une soixantaine d'années, qui avait le malheur de

ressembler à Lénine. Horrifiée, elle détourna la tête quand ils se mirent à le frapper à tour de rôle, et lorsqu'elle regarda à nouveau, l'homme n'était plus qu'une masse ensanglantée sur les rails, à la recherche d'une dent.

Mais l'atmosphère festive lui fit oublier cette violence. Des jeunes filles distribuaient des bretzels et des hommes chantaient en partageant un pichet de bière. Partout, des étendards rouge et noir et des affiches politiques : des mains nazies tendaient des outils à des chômeurs, sous les mots « Du travail et du pain » ; un poing nazi étranglant un effrayant python noir illustrait le slogan « Mort aux mensonges » ; un aigle féroce se tenait à califourchon sur une croix gammée tenue par les masses, avec les mots « Allemagne, réveille-toi ! » et trois soldats au regard sombre, auréolés d'une croix gammée, accompagnaient la phrase « National-socialisme – la volonté organisée de la nation ». Au-dessus des portes de la Hofbräuhaus un écriteau fraîchement peint annonçait : « ENTRÉE INTERDITE AUX JUIFS ».

À peu près quatre mille personnes étaient entassées dans la salle et le jardin intérieur, la plupart des hommes d'âge mûr à l'air accablé, anciens officiers, fonctionnaires arborant des cicatrices de duel, maîtres d'école, serveurs, employés et commerçants, ouvriers et paysans, dont certains étaient vêtus du costume national bavarois, culotte de peau, veste et chapeau à plume ; les premiers rangs étaient occupés par des vieilles dames chapeautées et bien habillées, qui parfois tricotait en attendant le début des discours. Emil les appelait « les incorruptibles ». Toutefois, une grande partie de l'assistance était composée de lycéens, d'étudiants membres de fraternités universitaires, et même d'enfants – la majorité de ceux qui portaient des insignes nazis avaient moins de vingt-cinq ans. Des corbeilles passaient dans les rangs du public pour recueillir de l'argent, comme dans une église. Apparemment, tout le monde avait une chope de bière à la main et une cigarette ou une pipe, et certains étaient penchés sur des assiettes de saucisses ou de choucroute. La fumée planait dans la salle en fins rideaux gris ou bleus.

Emil lui dit qu'elle irait s'asseoir loin de la tribune principale car il y avait souvent des bagarres à ces meetings, des altercations brutales à propos de rien. Elle fut donc installée dans une galerie supérieure. Avec elle, il y avait des journalistes vautrés sur leur chaise, quelques épouses ou maîtresses de membres du parti, une serveuse harassée aux seins gigantesques qui prenait les commandes, et dans le coin le plus éloigné, un prêtre austère vêtu d'un costume noir et d'un col ecclésiastique, qui regarda Emil s'éloigner.

Elle se pencha sur la balustrade pour observer Emil se frayer un passage dans la foule et rejoindre Julius Schaub, afin de remplir son rôle de garde du corps : quant à Rosenberg et Hess, ils se tenaient aux côtés d'Hitler et d'autres responsables du parti près de la tribune. Hitler était le seul à ne pas parler, ce qui semblait l'irriter. Elle trouva fascinant que tant de personnes se pressent pour venir l'écouter, car à cette distance, il semblait circonspect, empressé, et ordinaire, comme le concierge d'un hôtel qui aurait connu des jours meilleurs.

Elle entendit une voix d'homme lui dire :

— Vous devez être quelqu'un d'important.

Elle se retourna et vit le prêtre, appuyé sur une canne de la main gauche, et tenant un chapeau noir dans la droite. C'était un homme d'une cinquante d'années, vigoureux, aux larges épaules, mesurant un peu plus d'un mètre quatre-vingts, aux yeux bleu acier, à la tignasse brune qui commençait à grisonner, et au visage dur et buriné du fantassin de première ligne.

— N'était-ce pas un ami d'Hitler ? poursuivit-il pour expliciter sa remarque.

— Son chauffeur, lui dit-elle. Herr Hitler est mon oncle.

Elle vit le prêtre tressaillir légèrement avant de se forcer à un large sourire et de chercher une carte de visite dans la poche de son veston.

— Serait-il impertinent de me présenter ?

— Père Rupert Mayer, Société de Jésus, 1, Maxburgstraße, Munich, lut-elle. Vous êtes jésuite, mon père ?

— Et vous, vous devez être catholique.

— Angelika Raubal, dit-elle en lui tendant la main, qu'il serra.

Il fit passer sa canne dans la main droite, et celle-ci heurta son genou. Il dut remarquer son étonnement au son du bois contre le bois, car il lui expliqua :

— Pendant la Grande Guerre, j'étais l'aumônier militaire de la 8^e division. Une grenade a constraint les chirurgiens à amputer ma jambe.

— Je suis désolée, vraiment. Voulez-vous vous asseoir, père Mayer ? demanda-t-elle en lui présentant la chaise à côté d'elle.

— Votre oncle trouverait cela nettement inapproprié, Fräulein Raubal.

Plissant les yeux, il sourit dans un accès de gaieté solitaire, bien que sa bouche ne fût guère plus qu'une longue ligne plate. Il lui dit qu'Hitler et lui se connaissaient depuis longtemps : en 1919, ils avaient participé tous deux à un débat public à Munich sur les faux enseignements du communisme. Le caporal Hitler, qui était à l'époque « instructeur politique », avait suivi Mayer sur l'estrade en disant : « Nous venons d'entendre un prêtre attaquer le communisme d'un point de vue religieux ; je vais maintenant le faire d'un point de vue politique. » Et il avait électrisé la foule. Mayer lui-même avait été transporté. Mais sous ses dons oratoires, le jésuite avait trouvé des idées si dérangeantes qu'il avait entrepris, chaque fois qu'il en avait la possibilité, d'assister à tous les meetings de Herr Hitler.

— Aujourd'hui, j'ai entendu cent fois ce qu'Hitler a à dire, conclut-il, et je suis navré de vous offenser, vous sa nièce, mais votre oncle est un homme dangereux.

Geli rougit dans une attitude de défense, mais le prêtre se contenta de lui souhaiter le bonsoir et se retira en boitant vers le coin reculé où était son siège.

Puis les lumières s'éteignirent et Rudolf Hess marcha d'un pas raide vers l'estrade éclairée, ses yeux enfoncés zigzaguant sous ses formidables sourcils, et, de sa voix aiguë et apeurée, il se lança dans une présentation interminable et servile, flattant Hitler de façon si fastidieuse que les gens se mirent à montrer leur impatience en tapant du pied en cadence. Hess se tourna enfin vers son Führer, fit le salut fasciste et hurla « Heil Hitler ! ». Alors, sous les acclamations de ses partisans et les cris de « Sieg, Heil ! » répétés à l'infini par cinq cents SA

enflammés qui s'étaient levés comme un seul homme, son oncle s'avança vers la tribune.

Sans un regard pour l'assistance, Hitler déposa ses notes à plat sur une table, les arrangea et égalisa la pile d'un air mal assuré, puis toussa dans le bout de ses doigts d'un geste que Geli trouva affecté et efféminé. Il semblait à première vue aussi peu enclin à prendre la parole que Hess. Il gardait les yeux baissés et restait derrière la table, comme s'il allait vaciller sans son appui. Le silence se fit dans l'assemblée et il prononça, d'une voix de basse gutturale et à peine intelligible, quelques phrases sur la crise qu'ils traversaient en ce XX^e siècle. Elle vit que d'autres se penchaient en avant comme elle en fronçant les sourcils pour mieux entendre.

Puis le timbre et le volume de sa voix s'elevèrent, et dans un bon haut allemand souvent teinté d'intonations et d'argot autrichiens, il donna son interprétation personnelle des souffrances endurées par leur mère patrie depuis le 11 novembre 1918. « Lorsque nous nous demandons aujourd'hui ce qu'il se passe dans le monde, disait-il, nous sommes obligés de revenir sur l'abdication du Kaiser et sa fuite en Hollande. » Il leur rappela ensuite comment l'armistice avait été signé par des lâches et des criminels à Berlin, plantant un poignard dans le dos de l'armée allemande alors qu'elle était sur le point de vaincre. Les spartakistes communistes qui avaient fomenté une révolution contre la république de Weimar avaient été écrasés dans des centaines de batailles de rue par les membres de la brigade Ehrhardt et d'autres soldats d'armées privées, dont beaucoup faisaient maintenant partie de ses loyaux et indispensables SA. Mais alors qu'ils versaient leur sang pour leurs amis et leurs familles, les ennemis européens et américains humiliaient, plus même, cherchaient à anéantir leur précieuse mère patrie avec le traité de Versailles, « le traité de la honte » selon ses propres termes, obligeant l'Allemagne à endosser seule la responsabilité de la guerre, et exigeant des réparations exorbitantes, l'appropriation de treize pour cent de son territoire, et l'occupation de la Rhénanie et de la Sarre par les forces alliées. « Les mains qui ont signé ce traité vont se

putréfier ! » hurla Hitler sous les applaudissements déchaînés du public debout.

Rétablissement le silence d'un signe, il leur rappela que le gouvernement de Weimar avait stupidement essayé de s'acquitter de ces dettes de guerre impossibles à rembourser en imprimant tout bonnement plus d'argent, ce qui avait rapidement enlevé toute valeur à la monnaie. Un dollar américain valait un peu plus de quatre marks allemands en 1914, environ huit et demi en 1918, et bien plus de deux cents milliards cinq ans plus tard ! Les économies de toute une vie étaient perdues, les usines fermaient, les maisons étaient vendues à des investisseurs étrangers pour le prix, à leurs yeux, d'une bouchée de pain.

Nous sommes de nouveau sur la bonne voie, assura Hitler. Les erreurs de politique ont été corrigées. Mais nous subissons encore les attaques des quatre cavaliers qui sont la faim, la maladie, le chômage et la perte de la fierté nationale. À Versailles, certains Européens réclamaient la « pastoralisation » de l'Allemagne. Les laisserons-nous faire ? Sommes-nous donc devenus des moutons ? Et quand il les eut fait hurler que non, son visage devint cruel en proférant ces menaces : « Je chasserais de la scène politique ces mauviettes qui signent des traités en cherchant la bonne affaire ! » Un tonnerre d'applaudissements s'ensuivit.

Et ainsi de suite. Le contexte historique était familier à Geli et à toute l'assistance de la Hofbräuhaus, mais la récitation que son oncle en faisait était saisissante de conviction, d'esprit venimeux, de passion. Sans se soucier de rationalité, il briguait la confiance des gens avec sa propre certitude. Aux questions ardues il donnait des réponses faciles. Les objections étaient vaincues par l'insistance. Les opinions difficiles à accepter étaient répétées sans cesse. Tous les problèmes complexes étaient simplifiés. Le moindre soupçon de paranoïa recevait la considération et le respect nécessaires. Les spectateurs les moins éduqués avaient l'impression de comprendre enfin la politique.

Geli regarda sa montre et se rendit compte qu'une heure s'était écoulée depuis que son oncle avait pris la parole, et il

avait beau ne pas donner l'impression de vouloir s'arrêter de sitôt, ses auditeurs semblaient cloués à leur siège, complètement absorbés par ses paroles. Elle avait l'impression que ces gens s'en prendraient furieusement à elle si elle bougeait, car il les apaisait à sa façon, les absolvant des violences de la guerre, justifiant leur fureur et leur rancune, tenant pour louables leurs émotions les plus mesquines et les plus honteuses, car la haine, le fanatisme et la cruauté étaient non seulement bénéfiques, mais nécessaires si la nation aryenne devait trouver la place qui lui revenait dans le monde. Exaltant le combat guerrier comme « le père de toutes choses », affirmant que mourir sur le champ de bataille était le premier devoir d'un soldat, insistant sur sa propre implacabilité et sa brutalité, admettant franchement l'intolérance de son idéologie, Hitler était moins un politicien qu'un impitoyable prophète de la colère.

Par la suite, Geli apprit que les dix ou douze pages de notes sur papier ministre ne contenaient pas plus d'une vingtaine de mots clés qui lui servaient pour dix ou quinze minutes de déclamation. La durée de ses discours n'était jamais inférieure à deux heures, souvent plus proche de trois, et obéissait dans sa construction aux règles d'une fougueuse symphonie wagnérienne. Observant son oncle de loin, elle vit qu'il procédait avec la foule comme avec ses amis, et la déstabilisait en attaquant d'abord la droite sur son système économique féodal, sa mesquinerie et ses préjugés de classe, ses peurs devant l'adversité, puis en vilipendant la gauche pour sa réflexion superficielle, ses valeurs morales relâchées, son abandon des grandes traditions germaniques. Sans le dire, il donnait à ses auditeurs le choix de se ranger à ses idées ou d'être annihilés par son mépris, et ils se retrouvaient sous son emprise.

Elle vit que son oncle était capable de quelque chose qu'on ne peut feindre : il ressentait sincèrement, profondément, solennellement la douleur, la honte et l'indignation de vivre en Allemagne dans le premier quart du XX^e siècle. Hitler avait le don de faire sentir à ses auditeurs qu'il s'adressait à chacun d'eux personnellement, de cœur à cœur, et qu'il était fier d'être

un des leurs, un *Völkischer* – sans éducation, défavorisé, venant d'un milieu humble, un zéro, un soldat blessé et inconnu de plus, et qui avait enduré exactement les mêmes souffrances qu'eux. Et pourtant, il leur prédisait un avenir glorieux s'ils se remettaient complètement à lui comme leur Führer. « On est soit le marteau, soit l'enclume, criait-il. On ne peut choisir qu'entre Hitler et la mort, la victoire ou la destruction, la gloire ou l'ignominie. Nous serons riches ou nous serons pauvres. Nous serons des héros conquérants ou des agneaux qu'on sacrifie. Nous serons chauds ou froids, mais les tièdes seront damnés. »

Au-delà des paroles enflammées, Geli vit qu'Hitler captivait son public avec un talent pour le cabotinage digne d'un acteur chevronné : les poings sur le cœur quand il invoquait le patriotisme, le visage ravagé, les épaules courbées sous leur lourd fardeau lorsqu'il décrivait les malheurs de l'Allemagne, la main levée vers le ciel, le visage transfiguré quand il parlait de saisir l'avenir. Souvent, cependant, il se tenait comme un soldat au repos, les mains protégeant son entrejambe, la tête haute, le visage rougi, la voix comme un orchestre d'émotions primales lorsqu'il éructait sa haine des parlementaires de Weimar, des communistes, des industriels profiteurs de guerre, des intellectuels et des Juifs, promettant qu'un jour tous les ennemis du peuple seraient *beseitigt*, éliminés. Et au cas où l'on ignorait qui était le pire ennemi, Hitler terminait la deuxième heure de son discours par une longue harangue contre ceux qu'il appelait « les Hébreux corrupteurs du peuple » et « le ferment de la décomposition ».

Tout ce qui n'allait pas en Allemagne, disait-il, était dû à la conspiration sioniste pour la conquête du monde. Les Juifs étaient des parasites, de la vermine. Ils avaient regardé sans réagir les bons soldats aryens se faire tuer au front, ils avaient provoqué l'armistice, nourri le communisme, signé « le traité de la honte », et profité de la misère de l'Allemagne avec leur marché noir. Et à présent ils manipulaient la finance, corrompaient la jeunesse, changeaient radicalement les sciences, inondaient les humanités et les arts de leur laideur et de leur dégénérescence, polluaient le sang aryen avec les

mariages mixtes. Dans un accès de fureur frôlant l'hystérie, le visage dégoulinant de sueur, la chemise trempée, la voix de plus en plus enrouée, Hitler braillait de toute la force de ses poumons : « J'extirperai le mal de la juiverie par ses racines et je l'exterminerai ! »

Était-ce pour cela qu'il l'avait invitée à ce meeting ? Savait-il que Geli avait des amies juives, qu'Angela travaillait dans un foyer juif et Paula dans une entreprise juive ? Essayait-il de changer cela, de le leur faire regretter ? Elle eut l'impression que c'était à elle qu'il s'adressait, tel un père déversant sa folie accusatrice devant quatre mille témoins. Elle en fut chagrinée. Et elle fut choquée, également, par d'autres sentiments, car son discours avait beau être haineux et terrifiant, il était également électrisant. Chaque phrase était acclamée maintenant. La moitié de l'assistance était debout. Des hommes adultes imitaient les lycéens en montant sur les tables pour lever leurs chopes de bière et hurler leur enthousiasme. Geli vit une jeune fille s'évanouir d'extase. Des dames d'âge mûr pleuraient d'amour pour lui. Le froid n'était pas aussi réel que l'excitation qu'elle sentait autour d'elle.

Accélérant son tempo, Hitler assena avec passion les derniers paragraphes de son discours dans une rhapsodie de mots, et promit la nourriture, l'ordre, le plein emploi, la suprématie européenne et la fin absolue des désordres et des convulsions de la démocratie. (« Je sens la chaleur de l'auditoire, confia-t-il à Geli par la suite, et quand le moment est venu, je lance un javelot enflammé qui embrase la foule. ») Il amplifia son indignation, progressant à coup de phrases martelées et bien rythmées, le visage cramoisi, les poings serrés, le cou crispé, et, dans un orgasme final de mots, il leur offrit superbement sa personne comme le messie du peuple allemand. « Je serai votre Führer, et nous posséderons le royaume, la puissance et la gloire ! Amen ! »

À ces mots, les quatre mille auditeurs lui firent une telle ovation que les murs de la salle en tremblèrent. Hitler salua alors ses SA, donnant le signal à ses Chemises brunes de se tenir par le bras et d'entonner l'hymne national, *Deutschland über Alles*. L'exaltation encore à son comble, Hitler s'esquiva de la

tribune d'un pas affaibli, sous les hourras, les chants et les tintements de chopes de bière. Et bien que Geli eût l'impression que, de son coin reculé, le prêtre la regardait d'un air déçu et méprisant, elle imita les autres en applaudissant frénétiquement son oncle. C'était plus fort qu'elle. Elle était envoûtée.

Emil Maurice prit la main de Geli et lui fit descendre en hâte un escalier caché pour l'amener dans la rue, où la Mercedes ronronnait, tous feux éteints, Julius Schaub au volant. Devant la voiture un taxi attendait. Pendant qu'Emil donnait des instructions à Schaub, Geli ouvrit la porte côté passager pour féliciter Hitler, mais à son grand étonnement il s'était endormi, la bouche grande ouverte comme si on l'avait assassiné. Il avait enlevé son veston gris, et sa chemise blanche était si trempée de sueur qu'elle en était devenue transparente. Et l'odeur était infecte, un relent pestilentiel de putois et de détritus. Geli se mit la main sur le nez et la bouche et ferma la portière.

— Nous prendrons le taxi, dit Emil avec un sourire.

Les milliers de partisans chantaient encore quand Geli s'installa à l'arrière du taxi avec Emil, et celui-ci se pencha en avant pour donner au chauffeur une adresse dans le quartier chic de Bogenhausen. Lorsqu'il s'appuya au dossier, son genou droit se cala contre celui de Geli et ne se retira pas.

— Alors, vous avez été estomaquée ?

Et comment.

— Fascinée.

— C'est exactement ça. Max Amann a été son premier sergent, et il dit qu'Hitler était vraiment un cas à part dans les tranchées. On l'appelait « le corbeau blanc ». Toujours sérieux. Pas d'alcool. Pas de tabac. Pas de femmes. Il prenait des gardes à Noël pour ne pas avoir à participer aux festivités. Et même alors, il pouvait parler politique pendant des heures. « Étourdissant », disait Amann. Pourtant, ce qu'il écrit n'est pas très bon. Terne, et dur à lire. Des fautes de grammaire et d'orthographe...

La foule qui sortait de la Hofbräuhaus bloquait la rue. Emil se pencha en avant pour donner des instructions au chauffeur

avant de s'appuyer familièrement contre la cuisse de Geli, et de reprendre le cours de ses pensées.

— Mais quand il parle, on est hypnotisé. On n'a plus de volonté propre. Seulement la sienne. On oublie de penser. On abandonne sa liberté. On se soumet. Et on retrouve la foi qu'on avait perdue. On l'entend une fois et on devient sympathisant du parti. On l'entend deux fois et on devient fanatique. L'Allemagne sera vraiment formidable quand Hitler sera au pouvoir ! conclut-il en souriant comme un petit garçon.

Elle ne sentait que sa cuisse appuyée fermement contre la sienne. Elle acquiesça en hochant la tête. Emil regarda le taxi s'engager dans Maximilianstraße pour continuer vers l'est en direction de l'Isar.

— Nous allons chez Herr Heinrich Hoffmann, annonça Emil. Nous fêtons l'anniversaire d'Hitler maintenant parce qu'il sera à Hambourg le 20 avril.

— Je devrais le savoir, mais quel âge aura-t-il ?

— Trente-six ans. Et vous ?

Geli faillit répondre vingt ans, mais se résolut à dire la vérité.

— J'aurai dix-sept ans en juin.

Emil enregistra cette information comme un facteur qu'il n'avait pas pris en compte, puis la fixa d'un regard si intense qu'elle perdit le rythme de sa respiration.

— Je sors souvent avec des filles de cet âge, dit-il avant de se retourner pour poursuivre. Votre oncle également. Des femmes âgées, et des jeunes filles.

Elle mourait d'envie de lui poser des questions sur ses petites amies et sur celles d'Hitler, mais craignit d'être trop indiscrette, car elle savait que les hommes étaient souvent avares de leurs pensées. Elle regarda les rues en silence, jusqu'à ce que le taxi tourne dans Ismaningerstraße.

— Nous allons chez qui, déjà ? demanda-t-elle.

— Heinrich Hoffmann. Le photographe officiel d'Hitler. Et sa femme, bien sûr. Ils ont un petit garçon qui s'appelle Heinrich, et une gamine délurée, Henrietta. Elle a treize ans.

— Et vous sortez souvent avec des filles de cet âge ? demanda-t-elle ironiquement.

— Même moi, j'ai des limites.

— Eh bien, c'est un début, sourit-elle.

Ils arrivèrent quelques minutes plus tard dans une rue bordée d'arbres où de nombreuses voitures étaient garées, et s'arrêtèrent devant une superbe demeure dotée d'au moins quarante fenêtres, toutes éclairées.

Dans le grand hall d'entrée, une table délicatement ouvragée croulait sous les gâteaux, les sucreries et les cadeaux. Dans les salons, nombreux étaient les invités qui arboraient des smokings ou des toilettes et des bijoux superbes. Il n'y avait pas une seule Chemise brune en vue. Des serveurs en livrée bavaroise traditionnelle présentaient des plateaux de canapés et de coupes de champagne. Emil ne se sentait pas dans son élément, aussi confia-t-il Geli à Herr Hanfstaengl, qui lui était enfin dans le sien. Putzi offrit une flûte de champagne à la jeune fille, et elle fut prise dans un tourbillon de noms et de titres lorsqu'il la présenta gaiement comme « la nièce d'Hitler », d'abord à sa blonde et ravissante épouse, Helena, puis à une femme du monde appelée Gertrud von Seydlitz, à l'ex-femme d'Olaf Gulbransson, le caricaturiste, à Frau Hoffmann, leur hôtesse débordée et parée de tous ses bijoux, un petit garçon sur la hanche, et au ministre de la Justice, Franz Gürtner, un homme austère avec une moustache grise et un pince-nez. Elle fit également la connaissance de la veuve d'un industriel, Frau Wachenfeld-Winter, qui allait louer à son oncle un chalet près de Berchtesgaden, et de ses riches voisins là-bas, Edwin Bechstein, le fabricant de pianos berlinois, et sa femme Helene, qui, bien qu'elle n'eût guère qu'une dizaine d'années de plus que lui, se surnommait volontiers elle-même « la maman d'Hitler ».

Puis Putzi emmena Geli dans un salon rouge où elle rencontra Paul Nikolaus Cossmann, le rédacteur en chef des *Münchener Neueste Nachrichten*, en grande conversation avec William Bayard Hale, un Américain qui avait été le condisciple de Woodrow Wilson à Princeton et le correspondant en Europe des journaux de Hearst. Emil Gansser, de la compagnie Siemens et Halske de Berlin, donna sa carte à Geli, Joseph Fuess et sa femme l'invitèrent à leur rendre visite dans leur bijouterie de Corneliusstraße, et Jakob Werlin, le représentant à Munich des usines Daimler de Stuttgart-Untertürckheim, lui révéla que la

Mercedes personnalisée de son oncle avait dû coûter vingt mille marks. Puis ce fut le tour de Frau von Kaulbach, la robuste veuve du fameux peintre bavarois, du prince Henckel-Donnersmarck, qui, tranquillement ivre, resta assis, d'un responsable des chemins de fer de la gare de l'Est quelque peu entreprenant, de Quirin Diestl et de sa femme, propriétaires d'une papeterie près de l'hôtel Regina, de Frau Eisa Bruckmann, autrefois princesse Cantacuzène de Roumanie, épouse du plus important éditeur de Munich, et enfin de la seconde et très jeune femme d'Erich Ludendorff, Frau Doktor Mathilde Spiess Ludendorff, qui proclamait haut et fort sa haine de la juiverie et du christianisme, et ne cessait de parler d'une nouvelle religion allemande qu'elle et son mari étaient en train de fonder, et qui prenait sa source dans les anciens dieux païens nordiques.

— Frau Doktor est spécialiste des maladies mentales, murmura Putzi dans l'oreille de Geli quand ils quittèrent la pièce.

— Les siennes ont dû lui être bien utiles !

— Ah ! Exactement ce que je pensais !

— Et maintenant, interrogation sur tous les noms ! fit une autre voix.

Elle se retourna et vit un homme blond en smoking, la quarantaine, jovial, un peu plus petit qu'elle, le visage empourpré par l'alcool, ses larges épaules partant en biais de part et d'autre d'une colonne vertébrale tordue.

— Vous êtes Herr Hoffmann ! s'exclama-t-elle.

— Comment le savez-vous ?

— Le maître de maison se repère toujours de loin.

— Mille pardons ! Je vais immédiatement faire ouvrir toutes les fenêtres ! répondit-il, plein d'exubérance.

Hanfstaengl s'excusa auprès de Geli, lui baissa la main droite, et disparut.

— Je vous ai vu hier avec mon amie, dans votre magasin de Schellingstraße, dit-elle à Hoffmann.

— Ah, c'était donc vous avec Hitler !

Une jolie fillette de treize ans, un brin pompette, vêtue d'une robe du soir ajustée très femme, entra en se dandinant et prit le bras de son père avant de l'embrasser sur la joue. Ses lèvres

boudeuses étaient maquillées de rose, et ses cheveux châtain relevés en chignon. Elle ressemblait à une collégienne parisienne, à la poitrine plate mais au corps soigné et athlétique, consciente de sa séduction, avec l'air grognon de ceux qui sont souvent déçus.

- Ma fille, Henrietta.
- Henny, rectifia celle-ci en tendant la main.
- Geli Raubal.

Elle prit la main tendue, puis, devant l'étonnement de la fillette, ajouta :

- La nièce d'Hitler.
- Intéressant, fit Henny, comme si c'était vraiment le cas.

Henny examina Geli des chaussures à la coiffure, et se blottit contre son père pour déclarer :

- Vous avez des seins superbes.
- Geli ne put que rougir et répondre un simple « merci ».

— La chère petite est trop franche, elle ne voulait pas vous embarrasser, Fräulein Raubal, s'empressa de dire Hoffmann. Elle a été élevée parmi les mannequins et les actrices.

- Tu ne trouves pas ? insista Henny.
- Si, bien sûr, répondit Hoffmann.

Puis il lança la conversation sur ce que Geli pensait de Munich.

- Je n'ai pas vu grand-chose, juste un bref aperçu ce matin.
- Qui vous a emmenée ? demanda Hoffmann.
- Herr Julius Schaub.
- Il n'est pas très bavard, celui-là ! dit Henny.
- Pour Herr Schaub, bien communiquer consiste à regarder d'autres pieds que les siens.

Henny et son père rirent de si bon cœur que des invités les regardèrent d'un air interrogatif.

— Vous êtes délicieuse, dit Hoffmann. Il faut que nous fassions plus ample connaissance.

Sur ce, il se prit une autre coupe de champagne et conduisit Geli dans sa bibliothèque, suivi de près par Henny. Là, il fit seul la conversation, montrant d'abord à Geli son livre de photos, *Une année de révolution en Bavière*, puis la médaille d'or du roi Gustave de Suède qu'il avait gagnée à l'exposition de Malmö, la

grande médaille d'argent de Bulgarie, et d'autres prix récompensant des avancées dans l'art de la photographie. En même temps, il lui racontait que son père avait été photographe à la cour du roi Louis III, que c'était ainsi qu'il avait naturellement choisi ce métier, et qu'il était devenu photographe de guerre sur le front ouest. Ensuite, avec tous les problèmes de la république de Weimar, il avait vendu son studio pour ce qu'il avait pensé être un prix fantastique, « mais le pouvoir d'achat de la nation baissait tellement que lorsque j'ai touché la première moitié du paiement, je n'ai pu m'offrir qu'un appareil reflex. Avec la deuxième partie, je n'ai même pas pu me payer une demi-douzaine d'œufs ». Il s'était associé avec deux amis pour faire un film muet, une comédie sur un coiffeur qui fabriquait une potion censée faire pousser des crinières formidables sur les têtes chauves, jusqu'à ce que son apprenti – qui, malheureusement, n'avait rien d'un Charlie Chaplin – fasse tout rater. « L'Allemagne n'a pas trouvé cela drôle. » Il vécut ensuite au jour le jour et adhéra au parti nazi, avec la carte n°427. Peu de temps après, il reçut un télégramme d'une agence américaine lui offrant cent dollars, une fortune à l'époque, pour une photo d'Adolf Hitler. Et il se rendit compte que des centaines d'autres recherchaient des photos de cet homme célèbre, et qu'il n'en existait pas une seule.

Vautrée sur un sofa, les bras croisés, Henny avait retiré ses chaussures et posé les pieds sur une table basse.

— Bref..., dit-elle d'un ton las.

Hoffmann soupira.

— Les enfants n'ont aucune patience. Donc, pour aller vite, j'ai gagné la confiance du Führer et j'ai pris une photo d'Adolf Hitler avec mon gros Nettel 13x18. Et vous me croirez si vous voulez, j'ai vendu les droits internationaux du négatif pour vingt mille dollars !

— Et à présent, vous pouvez vous acheter tous les œufs que vous voulez, dit Geli, ce qui fit rire la fillette sur le sofa.

— Et c'est pourquoi je fête l'anniversaire de votre oncle. Tout ce que je possède, c'est à lui que je le dois. Tout. Je suis son seul photographe depuis 1923. Tous ceux qui essaient de le prendre en photo ont leurs plaques détruites par les SA. Et c'est ce

monopole, sans parler de la gentillesse de Herr Hitler, qui a permis à ma famille d'avoir cette maison, nos domestiques, ma Daimler et mon Opel, mon pied-à-terre berlinois à l'hôtel Kaiserhof.

Emil apparut sur le seuil de la bibliothèque.

— Il est là, annonça-t-il.

Henny se leva d'un bond et sortit de la pièce avec son père. Emil attendit Geli. Tous les invités étaient joyeusement entassés dans le hall d'entrée et acclamaient Hitler qui montait péniblement l'escalier, les yeux cernés de fatigue, strict dans sa queue-de-pie, sa chemise empesée, son nœud papillon et ses souliers vernis.

Emil désigna à Geli une rayonnante actrice de Berlin qui paradait dans une robe des plus transparentes. Un cadeau consentant.

— Nous lui avons concocté une petite surprise, murmura Emil.

Dès qu'Hitler pénétra dans le hall, les invités hurlèrent frénétiquement « Bon anniversaire ! » et il sourit, dévoilant fugacement ses dents brunes et carrées, mais à cet instant l'actrice se précipita sur lui et l'embrassa à pleine bouche sous les cris, les sifflets et les plaisanteries. Hitler se contenta de se raidir en entendant les rires, lança à l'actrice un regard furibond qui l'effraya, et lorsque celle-ci se recula craintivement, le visage du Führer devint blanc de rage. Un froid silence s'abattit sur la maison alors qu'il jugeait gravement ses admirateurs, avant de tourner les talons et de sortir furieux.

Sans lui, la fête était finie.

VIII

Haus Wachenfeld, 1927

La première fois qu'Hitler alla dans l'Obersalzberg, ce fut en août 1922, lorsqu'il prit des vacances à la pension Moritz sous le nom de Herr Wolf. Le docteur Sigmund Freud et le dramaturge autrichien Arthur Schnitzler y séjournaient également, mais, sachant qu'ils étaient juifs, Hitler s'abstint de leur adresser la parole. Même en été l'air alpin était aussi pur que de la neige fraîche, aussi faisait-il les cent pas sur son balcon jusque tard dans la nuit pour le respirer jusqu'à en avoir mal à la poitrine. Le sel extrait des mines de Berchtesgaden était censé être si bienfaisant qu'il en prenait de longs bains de pieds chauds juste avant de se coucher et de nouveau le matin, tout en feuilletant avidement les journaux à la recherche de nouvelles de lui-même. Lorsqu'il partait pique-niquer seul au sommet du Hoher Goll, il avait une vue plongeante sur des terrains agricoles verdoyants et des villages de pierre blanche, et il pouvait admirer les nuances de grès de Salzbourg vingt kilomètres au nord, les pics gris ardoise tout déchiquetés des montagnes massives d'Untersberg et de Watzmann, le palais Wittelsbach, la résidence du prince héritier Rupprecht à Berchtesgaden, et, plus loin à l'ouest et au sud, les eaux azurées du magnifique lac Königssee.

Le village d'Obersalzberg possérait une poste et une caserne de pompiers, des écuries, un remonte-pente, un club de retraités de Dresde, un club d'officiers de marine, le sanatorium d'enfants du docteur Seitz, six auberges, vingt résidences privées et onze luxueuses villas, dont deux étaient la propriété des riches mécènes d'Hitler, Edwin et Helene Bechstein. Souvent, lorsqu'il dînait avec eux, l'hiver quand ils venaient skier ou l'été quand ils faisaient de la randonnée, il parlait de louer une maison dans les parages, et ce furent eux qui lui

trouvèrent le fameux Kampfhäusl, le chalet d'une seule pièce où il termina le premier tome de *Mein Kampf* après sa libération de la forteresse de Landsberg en 1924. Les Bechstein lui recommandèrent Sönnen-Köpfl quand ils surent que Frau Maria Cornélius avait l'intention de vendre, mais Hitler détestait le soleil sur son visage, or la maison avait été construite justement dans le but d'accueillir le soleil. Eux-mêmes n'étaient pas prêts à se séparer de Weissenlehen, leur résidence située de l'autre côté de la route.

Enfin, Hitler entendit dire que Margarethe Wachenfeld-Winter, la veuve de l'industriel, louerait Haus Wachenfeld pour cent *Reichsmarks* par mois. Situé sur les flancs de la montagne Kelstein, à une altitude de neuf cents mètres, le chalet, qui datait de 1916, comprenait trois chambres et une salle de bains à l'étage, une salle à manger, une cuisine, une chambre et une véranda au rez-de-chaussée, et chaque fenêtre donnait sur un panorama digne d'une affiche d'agence de voyages. Elle n'était qu'à quatre minutes de marche à travers bois de l'hôtel Zum Türken, si bien que ses amis et ses collaborateurs du parti pouvaient y séjourner, et à quelques minutes le long de la route sinuuse qui passait devant la maison se trouvait le Gasthaus Steiner, qui servait des *Schnitzels* viennois et du goulasch hongrois juste comme il les aimait. Bien que Frau Winter ne le lui vendît pas avant 1931, Hitler s'était mis en tête d'acquérir le chalet dès qu'il le vit. Quelques heures après avoir signé le bail, il emménagea.

Le Doktor Karl Lüger, l'ancien maire de Vienne et propriétaire de *Das Deutsche Volksblatt* – un journal d'avant-guerre qui avait fasciné Hitler avec ses images érotiques et ses fables de la conspiration juive internationale – avait toujours vécu dans une maison tenue par ses deux sœurs aînées, et, afin d'imiter cette pseudo-respectabilité, Hitler demanda à Angela et Geli d'entretenir Haus Wachenfeld pour lui. En offrant à sa sœur un salaire complet pour un temps de travail réduit, et ce dans une villégiature alpine à la mode, Hitler lui fournissait également les fonds nécessaires pour les études de Léo à l'université de Vienne, et pour la location d'un appartement

pour sa nièce à Munich, à moins de deux cents kilomètres au nord, afin qu'elle s'y inscrive à l'université.

Angela accepta et s'installa à Obersalzberg en mars 1927. Geli arriva en juin après son dix-neuvième anniversaire et nantie de son *Abitur*, qui sanctionnait la fin de ses études secondaires.

Angela se précipita à la rencontre de sa fille quand Julius Schaub l'amena en voiture de la gare de Salzbourg. Après s'être embrassées elles firent le tour du propriétaire bras dessus bras dessous, et Geli tomba amoureuse de Haus Wachenfeld, tout comme son oncle avant elle. Au rez-de-chaussée les murs extérieurs étaient recouverts de stuc blanc, et les fenêtres pourvues de volets rouges, tandis qu'au-dessus les murs étaient en bois ; un balcon garni de jardinières blanches courait sur les quatre côtés du chalet, et de grosses pierres et de lourdes lattes avaient été posées sur le toit pentu pour retenir les bardes en cas de grand vent. À l'est du chalet, un potager clos s'étageait sur la pente juste au-dessus de l'allée de gravier qui menait au garage en sous-sol. À l'ouest, une grande terrasse d'ardoise avec des chaises longues de toile rayée, au nord, une autre terrasse avec des tables et des chaises de café en métal blanc, et une immense bannière nazie rouge et noire accrochée à un mât. Lorsqu'ils s'y asseyaient, les nuages flottaient souvent au-dessus d'eux en formant une brume moelleuse, mais le jour de son arrivée il faisait si beau qu'en plissant les yeux pour se protéger du soleil, Geli put apercevoir la grande croix blanche sur le plus haut pic du lointain Untersberg.

Angela fit visiter à sa fille l'intérieur de la maison, lui montrant le porche d'entrée entouré de hautes fenêtres sans rideaux qui formait une véranda qu'on appelait le jardin d'hiver, meublée d'un poêle, d'un gramophone, d'une horloge comtoise, de fougères, de plantes grasses, de palmiers, d'un caoutchouc dont on avait accroché les branches tordues, et de fauteuils confortables recouverts de tissu à fleurs, disposés face à une table ronde en chêne. Un beau tapis de chanvre aux dessins géométriques recouvrait le sol. Tous ces meubles et objets étaient des cadeaux d'Helene Bechstein.

La salle à manger était lambrissée de chêne et surchargée de doubles rideaux imprimés de feuilles vertes, de quatre paysages urbains peints à l'aquarelle par Hitler, d'assiettes décorées accrochées aux murs, de chaises campagnardes et démodées, de bancs de coin garnis de coussins qui componaient la moitié des sièges autour d'une table carrée en chêne, incrustée de marbre vert. Le mauvais goût régnait également ailleurs. Aux fenêtres, de rustiques rideaux de basin voilaient les panoramas ; dans la chambre d'Hitler trônaient un faux cactus et une peinture bien trop réaliste d'un nu féminin aux énormes fesses ; sur le mur de la cuisine, à la place du crucifix que l'on trouve généralement en Bavière, était accroché un plateau de fer-blanc décoré de trois joyeux drilles replets levant des chopes de bière mousseuse ; dans la salle de bains, une lanterne qui, lorsqu'on l'allumait montrait un petit garçon en train d'uriner ; et partout dans la maison étaient disséminés des coussins, des torchons et des napperons faits main et décorés de croix gammées, des initiales A. H. ou d'expressions de loyauté indéfectible dans des broderies ouvragées.

— Qu'est-ce que c'est laid ! s'exclama Geli.

Angela jeta un coup d'œil prudent en direction de la terrasse et vit qu'Hitler, lancé dans un long monologue, une cravache en cuir d'hippopotame derrière le dos, se promenait tête baissée avec Prinz, son berger allemand, et Julius Schaub.

— Comme les sept péchés capitaux, répondit-elle. Adolf sait bien que ce n'est pas beau, mais ce sont des cadeaux de membres du parti, et il a du mal à s'en séparer, par loyauté. Notre père était comme ça, poursuivit-elle avec un soupir. Il vise l'amour, mais quand la flèche tombe, il ne touche que de la sentimentalité.

Geli se vit confier le travail d'une servante. Chaque matin, elle se levait à huit heures comme sa mère et l'aidait en cuisine à la préparation de crêpes à la vanille, de cakes à la cannelle, ou de viennoiseries. Elle faisait sortir Prinz de la chambre de son oncle et le regardait renifler et marquer les arbres de la forêt pendant la promenade, jusqu'à l'hôtel Zum Türken où elle achetait les journaux autrichiens et allemands. Au retour, elle

récupérait le courrier à la boîte postale et posait le tout sur une chaise peinte en rouge qui se trouvait devant la porte d'Hitler. Le dimanche et les jours de fête carillonnée, Angela et elle se rendaient à Berchtesgaden avec d'autres travailleurs pour assister à la messe de dix heures dans l'église abbatiale du XII^e siècle, la Stiftskirche, proche du château des Wittelsbach. Les jours de semaine, les deux femmes attendaient simplement qu'Adolf se réveille. Lorsque sa main et son avant-bras apparaissaient pour saisir le courrier et les journaux sur la chaise rouge, en général vers les onze heures, Geli allait faire du café, peler une orange et la couper en quartiers, et lui apporter son petit déjeuner dans un superbe service à café en argent, cadeau de la princesse Cantacuzène. Quand elle arrivait dans sa chambre, elle trouvait Hitler rasé de près, le visage tapoté avec un liniment à l'aloès, tout pimpant en culotte de peau, chemise blanche et cravate, grandes chaussettes et chaussures de randonnée ; mais s'il attendait de la visite, il enfilaît des chaussures noires habillées et un léger costume de lainage gris. Elle le regardait s'inonder de Birkenwasser du Dr Dralle, avant de pencher la tête en avant pour peigner ses cheveux bruns mouillés sur son front, les séparer consciencieusement, se relever, et secouer la tête pour que sa mèche retombe sur le côté gauche. Ce n'est qu'à cet instant qu'il semblait remarquer sa présence, le plus souvent en lui baisant la main et en la complimentant sur sa beauté, mais parfois il boudait comme si elle l'avait offensé, et même une fois il avait piqué une colère terrible parce qu'il avait trouvé une toile d'araignée en équilibre précaire dans l'encadrement de sa fenêtre.

Rudolf Hess était désormais le secrétaire particulier d'Hitler et recevait un salaire de trois cents *Reichsmarks* par mois. Tous les jours à midi, Hess arrivait de la pension Moritz, s'emparait des lunettes d'Hitler et soufflait affectueusement sur les verres avant de les essuyer avec son mouchoir, puis restait debout à côté de son Führer, solennel et patient, sans prononcer un mot tant qu'Hitler n'avait pas terminé sa revue de presse. Geli apportait un plateau *d'Apfelstrudel* et d'infusion de pelures de pommes, puis les hommes parlaient politique et économie pendant qu'elle allait plier le pyjama de son oncle, faire son lit,

ramasser le linge sale, passer l'aspirateur dans sa chambre, frotter les meubles à l'huile de lin et les vitres, les miroirs et la robinetterie de la salle de bains à l'eau ammoniaquée.

Ensuite elle était libre pour l'après-midi. Elle passait des opéras sur le gramophone et chantait avec les sopranos ; elle faisait de la couture, remplissait des grilles de mots croisés ou lisait des romans-feuilletons qu'elle suivait dans cinq ou six magazines à la fois. Souvent, on organisait des pique-niques composés de sandwiches, de fruits et d'eau minérale. Ou alors un Schaub morose se voyait contraint de l'emmener au Königssee pour un plongeon dans l'eau froide, ou bien elle se promenait à l'ombre avec son oncle et Prinz, et Hitler lui montrait comment, avec des gésiers frits de poulet, il dressait son chien à grimper à une échelle, à marcher sur une balustrade, sauter par-dessus une barrière de deux mètres, venir au pied, s'asseoir, se coucher, ramper, faire le beau, faire le mort. Chaque après-midi, il se rendait avec Prinz dans le même coin de son terrain, ramassait le même bâton, et le lançait dans la même direction, six fois de suite, avant de rentrer à la maison.

Les tâches du soir commençaient à huit heures pour les deux femmes, avec la préparation d'un dîner tardif. Geli dressait la table dans la salle à manger avec un service en porcelaine Rosenthal et des serviettes en lin irlandais, puis disposait des fleurs sauvages dans un vase Steuben, cadeau de Frau von Seidlitz. Lorsqu'il y avait des invités, Angela et elle dînaient dans la cuisine, et avec lui lorsqu'ils n'étaient que tous les trois. Avec le dîner, ils buvaient un Liebfraumilch ou un Moselblümchen, ou bien, s'ils mangeaient de la *Zungenwurst*, une bière Salvator bien forte. Après avoir rangé la cuisine, elles allaient se détendre dans le jardin d'hiver avec le café et le dessert, en écoutant tranquillement Wagner, ou le flot de paroles d'Hitler qui donnait son opinion sur Charlemagne, la puérilité de Mozart, la physique du vol, les westerns de Karl May, les produits pharmaceutiques du futur, les chevaux – qu'il détestait et ne montait jamais –, le rouge à lèvres, lequel, affirmait-il, était fait avec de la cire et des résidus d'égouts, pourquoi le chou rouge était supérieur au chou vert, pourquoi le

champagne provoquait des migraines, pourquoi les enfants des génies étaient bien moins doués que leurs parents, de son projet d'offrir le plein emploi à l'Allemagne grâce à la construction d'un réseau d'*Autobahnen*, de son espoir de voir fabriquer en série une automobile bon marché pour les gens ordinaires, qu'il appellera Volkswagen.

Toutefois, Hitler évitait généralement les diatribes contre les Juifs et ses ennemis politiques quand il était à Haus Wachenfeld, et au cours de ce premier été, il ne reçut qu'une seule visite d'un autre responsable du parti que Rudolf Hess. Il s'agissait de Franz Xaver Schwarz, ancien comptable du service financier de la municipalité de Munich, qui avait perdu son emploi après le putsch et était devenu trésorier du parti. Il vint avec une valise qu'il tenait bien serrée et laissa à Hitler après son départ. Geli présuma qu'elle contenait l'argent nécessaire à la vie oisive de chômeur professionnel que menait Hitler.

La cinquantaine, Schwarz était bien plus âgé que la plupart des autres nazis qu'elle avait rencontrés ; c'était un homme austère, grisonnant, avec un front haut, des lunettes noires de hibou et une petite moustache grise. Comme Hess, il vouait à Hitler une dévotion totale et mélancolique ; comme Prinz, il se soumit de bon gré à la démonstration de ses talents qu'Hitler voulut donner en spectacle à Geli, multipliant mentalement des nombres à cinq chiffres, additionnant les populations de l'Allemagne, de l'Autriche et de l'Angleterre, et retranchant celles de la Belgique et de la France. Lorsque Hess eut consciencieusement vérifié les résultats par écrit et les eut proclamés exacts, Hitler se tapa sur les cuisses de contentement, et déclara que Schwarz était justement ce dont le parti avait besoin, l'intellect pur d'une machine à calculer doublé de l'esprit d'un *Knicker*, d'un radin.

Schwarz rougit devant le mépris caché sous le compliment et tenta de changer de sujet.

— Avez-vous l'intention d'adhérer au parti, Fräulein Raubal ? demanda-t-il à Geli.

Elle essayait de trouver une réponse diplomatique lorsque Hitler intervint.

— Ma nièce ne s'intéresse pas à la politique, dit-il avec un geste agacé.

Elle ne s'était jamais sentie si heureuse, si protégée. Lorsqu'ils entamèrent une discussion sur la politique étrangère, Geli quitta vivement la table de la terrasse pour s'en retourner en jubilant dans la maison.

Elle se mit à l'appeler oncle Alf, et dans ses moments les plus tendres il l'appelait princesse. Elle n'avait qu'à lever les yeux de son livre pour le voir regarder prestement ailleurs, à se retourner soudain quand elle marchait pour le trouver en train d'observer intensément le mouvement de sa robe. Parfois elle se sentait déshabillée. D'autres fois elle se sentait protégée, chérie et adorée. Elle était son havre de paix, sa promenade vespérale, son violon d'Ingres. Elle savait qu'Hitler la portait dans son esprit comme un air fredonné qui ne serait jamais perdu. Comme une belle maxime lue dans un livre ancien, dont il aurait fait sa devise.

Par beau temps, Angela servait leur petit déjeuner tardif sur la terrasse, et, si Hitler ne les faisait pas fuir, de gros choucas noirs descendaient de leurs aires dans les sommets pour réclamer des offrandes de gâteaux. En quelques jours, histoire de tromper son ennui, Geli en avait fait un jeu, testant d'abord les limites que les choucas ne dépasseraient pas, puis leur semant une piste sinuuse de pignes de pin afin de voir jusqu'où ils s'aventureraient dans la maison pour un petit extra.

Elle s'aperçut que celui qui restait le plus longtemps à l'intérieur avait une aile cassée qui pendait tant que le bout de ses plumes traînait par terre. Elle ne parvint pas à le soigner, mais elle l'appela Schatzi, ou trésor, et lui apprit à sauter et à tournoyer pour avoir des miettes pendant qu'elle sifflait du Strauss, ce qui donnait l'impression que le choucas valsait.

C'était exactement le genre de tour un peu cruel qui faisait tordre Hitler de rire, et il voulut que sa nièce le montre à Helene Bechstein lorsqu'elle viendrait prendre le thé le 12 août, jour anniversaire de la mère d'Hitler. Mais une heure avant le rendez-vous, Frau Bechstein fit dire par sa gouvernante qu'elle préférait que ce soit eux qui lui rendent visite.

C'est donc un Hitler agacé, vêtu de son plus beau complet bleu marine, qui dévala en compagnie de Geli et Angela la pente de trois cents mètres qui les séparaient de la magnifique villa Bechstein, laquelle allait plus tard être réquisitionnée pour accueillir dignement Joseph Goebbels et d'autres responsables du parti, ainsi que Benito Mussolini.

— Ils possèdent également Weissenlehen, dit Hitler avec enthousiasme, en se baissant pour montrer à travers les arbres une belle maison de l'autre côté de la route.

Angela leva les yeux au ciel à l'attention de Geli. *Un vrai gosse.*

Elle s'était liée d'amitié avec Ilse Meirer, la gouvernante de Frau Bechstein, qui les accueillit tous sur le seuil ; les deux femmes allèrent prendre un thé au cumin dans l'immense cuisine blanche tandis que, comme s'ils vivaient un conte de fées et que leur avenir était incertain, Hitler prenait fermement la main de Geli pour la guider au premier étage, dans l'immense boudoir tout blanc de Frau Bechstein.

C'était une belle femme aux épaules carrées, imposante, approchant de la cinquantaine ; elle était allongée sur une méridienne, dans toute sa splendeur, ne portant qu'une chemise de nuit de soie jaune sous un peignoir assorti et quatre cents carats de diamants au bas mot. Elle lança un bonjour faussement enjoué à Adolf et lui tendit les deux mains, qu'il baissa. Puis, avec une raideur compassée, il présenta sa nièce.

— Je suis si heureuse de faire enfin votre connaissance ! dit Frau Bechstein, en laissant toutefois le ton de sa voix trahir leur rivalité.

Geli fit donc une révérence de rivale.

— Vous êtes un chou ! s'écria Frau Bechstein.

— Parfois.

Frau Bechstein enlaça les cuisses d'Hitler et le contraignit à s'approcher de son visage.

— Et voici mon chouchou.

Elle le libéra et fit glisser sa main le long de la méridienne.

— Vous ne vous asseyez pas, Adolf ?

Docile, il s'exécuta, les mains sagement posées sur les genoux et les genoux bien serrés. Geli s'assit également, dans un

fauteuil Empire, mais eut envie de poser une question d'histoire rien que pour voir le chouchou lever la main.

— Nous nous connaissons depuis sept ans maintenant, expliqua Hitler à sa nièce, l'air tracassé et penaud.

— Oh, il nous en a fait voir, à ses débuts ! dit Frau Bechstein en posant sa tête contre la poitrine d'Hitler pour respirer son odeur. Notre jeune messie timide ! Nous l'avions installé dans un hôtel de luxe, mon mari était en habit pour dîner, tous les domestiques en livrée, et Adolf arrivait dans son vieux costume bleu, babillant pendant la moitié de la soirée à propos des robinets de sa salle de bains qui réglaient la température de l'eau. Et — ça, c'était d'un comique ! — quand il nous parlait du national-socialisme, il se levait et criait de façon incontrôlée pendant une heure, le visage contorsionné, les mains s'agitant en tous sens, comme si notre salon n'était qu'une immense brasserie. Et quand il avait fini, il se rasseyait, complètement épuisé.

— Vous m'embarrassez devant ma nièce, Frau Bechstein, dit Hitler en laissant percer juste ce qu'il fallait de menace dans sa voix.

Elle lui tapota le bras d'un geste élégant.

— Voyons, Wolf, ne m'appelez pas ainsi. Appelez-moi maman.

— Ne m'humiliez pas, dit-il en désignant Geli des yeux.

— Nous avons voulu l'adopter, mais nous avons eu peur de causer un esclandre. Alors nous l'avons couvert d'argent, de bijoux, d'objets d'art. Et pendant un moment, j'ai caressé l'espoir qu'Adolf tombe amoureux de notre fille, Lotte.

— Je ne me marierai jamais. Vous le savez.

— Chaque fois que je le vois, je fonds, dit-elle en souriant.

Elle fit courir une main dans sa mèche tout en admirant son visage renfrogné.

— Vous savez que je ferai n'importe quoi pour vous, n'est-ce pas, Wolf ?

— Oui.

— Oui, maman, corrigea-t-elle.

Elle le vit baisser la tête en silence et sembla se souvenir de la présence de Geli.

— Vous jouez du piano, Fräulein ?

— Non, je chante.

Frau Bechstein regarda Hitler.

— Serait-il inconvenant de ma part de lui offrir un Bechstein ?

Agitant des doigts de pianiste devant elle, Geli répondit :

— Je crains de ne pas avoir le talent requis pour un Bechstein.

— Elle me déteste, dit Helene Bechstein.

— Qui pourrait vous détester ? répondit Hitler.

— Allongez-vous près de moi comme nous en avons l'habitude, voulez-vous ?

— Ma nièce est là.

Geli se leva.

— Je vais rejoindre ma mère à la cuisine.

— Vous voyez ? dit Helene Bechstein.

Elle s'allongea sur la mérienne et Hitler s'empressa de venir se blottir contre elle, la tête contre le coussin aplati de sa poitrine. Et elle lui caressait doucement les cheveux en fredonnant une berceuse de Brahms lorsque Geli s'enfuit en refermant doucement la porte derrière elle.

Elle se précipita au rez-de-chaussée de la villa et arriva en trombe dans la cuisine où étaient les deux femmes.

— Je suis écœurée, dit-elle.

Angela leva les yeux et comprit.

— Quel couple, hein ?

Geli eut un frisson de dégoût.

— Maman ! Wolf !

Ilse Meirer se leva.

— Vous voulez du gâteau ?

— Je suis trop occupée à ne pas imaginer ce qu'ils font là-haut, répondit la jeune fille.

— Ou ce qu'ils ne font pas, renchérit Angela.

— Oui, ça, c'est encore pire, dit Ilse.

Et les deux femmes pouffèrent pendant que Ilse préparait du thé pour Geli.

Installée sur la terrasse nord par une chaude journée de la fin du mois d'août, vêtue d'une robe de lin blanc ceinturée et sans manches, Geli s'était enfin mise à la lecture d'un western de Karl May pour tâcher de faire plaisir à son oncle, quand, portant la main devant les yeux pour s'abriter du soleil trop ardent, elle vit une Daimler verte se couler dans l'allée de graviers vers le garage en sous-sol. Heinrich Hoffmann en sortit, arborant une chemise de tennis blanche, un pantalon de flanelle blanche et des chaussures blanches.

— Nous voilà ! s'écria-t-il en direction de la terrasse.

— Bienvenue !

— Réveillez votre oncle !

Il tira de la voiture une grande pile de plaques photographiques sombres, un marteau et un porte-documents de cuir muni d'une poignée, et Henrietta descendit, tout de blanc vêtue elle aussi, jupe de tennis plissée, corsage à volants, et beau chandail de cachemire noué sur les épaules.

Deux bouteilles de Kupferberg Sekt sous le bras, elle s'empressa de remonter l'allée vers la maison en criant :

— C'est moi !

— C'est bien ce qu'il me semblait ! répondit Geli sur le même ton.

Elle se retourna et vit son oncle sur le balcon au-dessus d'elle, dans son costume de lainage marron et sa cravate violette, la bouche mousseuse de dentifrice Chlorodont et une trace de sang sur sa brosse à dents. Elle n'aurait pas su dire si c'était sur elle ou sur ses invités que son regard s'était posé. Il rentra tranquillement dans sa chambre.

Geli traversa le jardin d'hiver et la salle à manger pour se rendre dans la cuisine où Angela aidait Henny à caser les bouteilles de champagne dans la glacière. La jeune fille qui, suivant la mode, avait coupé ses cheveux châtaignes à la garçonne juste en dessous de l'oreille, avait grandi de près de trois centimètres et était beaucoup plus développée que lors de sa première rencontre avec Geli. Même Hitler le remarqua car, lorsqu'il entra dans la pièce, il observa Henny qui rangeait les sandwiches au jambon qu'Angela avait préparés à côté d'un paquet de steaks.

— Ma parole, vous avez rudement grandi, Fräulein Hoffmann !

Elle se retourna dans un geste charmant qui tendit le tissu de son corsage.

— Je vous ai manqué, Herr Hitler ?

— Mon rayon de soleil ! Chaque jour sans toi est une nuit !

Elle sourit et lui tendit sa main droite à baiser.

— Vous êtes resté trop longtemps absent de Munich, lui dit-elle sur un ton de gronderie enfantine.

— Peut-être, mais regarde tout ce que j'ai ici !

En quête de compliments, il écarta les mains sur sa propriété dans laquelle il sembla inclure sa nièce, et une moue enlaidit le joli minois d'Henny. Jalousie ou folle spéculation ? se demanda Geli. Mystère.

Désireuse de dissiper cette gêne, elle lança :

— Je ne suis là que depuis deux mois.

— Nous avons vu votre mère ici en mai, rétorqua Henny.

— Ils savent donc absolument tout de toi, dit Angela.

Sur ce, Heinrich Hoffmann entra avec son marteau, ses plaques et son porte-documents.

— Nous nous installons où ?

— Dans la salle à manger, répondit Hitler. Vous voulez voir, jeunes filles ?

Angela apporta une boîte à ordures en fer-blanc tandis qu'Hoffmann étalait sur la table tout un tas de photos destinées aux relations publiques : Hitler, vêtu de son fameux trench-coat, haranguant la foule dans la neige, dînant au café Heck, serrant des mains d'enfants, arpantant Thierschstraße en compagnie de Prinz, bavardant avec une vieille dame en étole de renard, des jumelles de théâtre à la main, étudiant d'un air soucieux un article du *Münchener Zeitung*.

Hitler se courba sur les photos, prenant appui sur ses mains.

— Il y en a une de moi avec des lunettes, dit-il sans lever les yeux.

— Où ça ?

Hitler tapa sur le cliché en question.

— Là ! Je vous avais pourtant bien dit !

Hoffmann chercha dans les plaques, trouva le négatif désobligeant et le fracassa avec son marteau au-dessus de la boîte à ordures.

— Et là, je suis tout bouffi, dit Hitler en faisant tomber une photo d'une chiquenaude.

Hoffmann prit le négatif et le détruisit, le verre tintant au contact du fer-blanc.

Hitler montra alors à toute l'assistance un gros plan austère qui le représentait en chemise brune et cravate noire, un sillon creusé entre ses yeux froids de requin, sa bouche esquissant le contraire d'un sourire, l'expression de son visage montrant un homme haineux en train de savourer par avance les délices d'une vengeance féroce.

— Ça, c'est bon, dit-il.

— Il n'est jamais trop tard pour apprendre, dit Hoffmann à Geli avec un clin d'œil ironique.

Puis Hitler rassembla quatre photos différentes le montrant avec la casquette marron et l'uniforme des SA.

Geli le trouva ridicule, comme un enfant qui se déguise.

— On garde ou on jette ? demanda Hoffmann.

Le regard noir d'Hitler tournoya vers lui comme la fauille d'un fermier dans un champ de blé, et le photographe chercha les négatifs.

— Je vais le faire, dit Henny.

Son père lui tendit le marteau et elle se régala à fracasser le visage d'Hitler sur le verre sombre, les tessons tombant de sa main en une pluie assourdissante.

— C'est rigolo !

— Oh, là, là ! Vous en faites un raffut ! s'exclama Angela depuis la cuisine, pendant que Geli se bouchait les oreilles en grimaçant.

Mais son oncle regardait avec fascination et ferveur la jeune fille briser les plaques, et l'encourageait en lui passant même les bons négatifs, apparemment de plus en plus excité par le massacre, jusqu'à ce que le photographe reprenne le marteau des mains de sa fille d'un geste courroucé.

— Je crois qu'il est temps de déjeuner, dit-il.

Angela resta à Haus Wachenfeld pour prendre le thé avec des amies, et Hoffmann conduisit le reste de la maisonnée dans sa Daimler à sept kilomètres de Berchtesgaden, vers le village de Ramsau et le lac Hintersee aux eaux vertes. Henny et Geli étalèrent des couvertures à carreaux rouges sous les tilleuls et ils firent un pique-nique composé de champagne et de caviar, puis de limonade et de sandwiches au jambon en regardant des pêcheurs à la mouche équipés de grandes bottes vertes montant jusqu'aux hanches attraper des truites et des ombles chevaliers, et les envelopper dans des algues avant de les jeter dans leurs paniers.

Son chapeau mou de travers, sa cravate violette passée sur son épaule droite pour ne pas la salir, Hitler mangea des radis à la croque-au-sel en paressant à l'ombre, son pantalon marron relevé assez haut pour que Geli aperçoive la marque rose des fixe-chaussettes sur la chair blanche et glabre de ses mollets. Se dressant sur ses coudes pour regarder Henny jouer avec un chaton, il raconta à sa nièce la légende selon laquelle l'empereur Frédéric, l'antéchrist du Moyen Âge, était censé dormir sous la montagne sacrée d'Untersberg, attendant patiemment un vol de corbeaux qui annoncerait l'heure de la victoire sur tous les ennemis de l'Allemagne et l'unification finale tant attendue des nations aryennes. Et il y avait de la vérité dans cette légende, il en était sûr. La première fois qu'il était venu à Obersalzberg, il avait senti une force magnétique le poussant à rester, et il savait que, comme Zarathoustra, il était destiné à vivre dans ces montagnes pendant dix ans, pour s'y endurcir, devenir dur et froid comme de la glace, se réjouissant de la solitude, se forgeant un esprit d'acier. « J'aurai atteint mon summum quand je pourrai observer mon ancien moi avec haine et pitié, et cracher sur le destin que mes étoiles avaient déterminé pour moi. »

Il est d'un pompeux ! pensa Geli.

— Vous avez tout prévu, alors, se contenta-t-elle de dire.

— En effet, répondit-il en se relevant sur son coude droit pour lui faire face, joignant les mains avec la satisfaction jubilatoire d'un banquier prospère. Est-ce que tu connais l'origine du prénom Adolf ?

— Adolfus, non ?

— Athalwolfa, corrigea-t-il. *Athal* veut dire noble, et *Wolfa*, loup. Et maintenant un noble loup est né qui mettra en pièces sanglantes le troupeau de ceux qui séduisent et trompent le peuple.

Il accompagna ces paroles de son sourire laid, carnassier, et généralement caché, et elle fut effrayée à la pensée qu'avec cet étrange discours son célèbre parent était en train de la courtiser.

Décontenancée par cette attitude de séduction, elle ramena sa robe sur les genoux en sentant le regard de son oncle se poser de ses cheveux décolorés par le soleil à son cou bronzé, de ses seins ronds et sa taille au fin duvet blond sur ses avant-bras.

— Écoutez, oncle Adolf ! Des chants !

Et elle se leva de la couverture comme si elle devait absolument voir d'où cela provenait.

À dix mètres, de l'autre côté des tilleuls, sans se douter que leur Führer était là, cinq membres braillards des Chemises brunes, le visage rougi de coups de soleil, étaient installés à une table de pique-nique en compagnie de deux prostituées pompettes qui ne semblaient pas de la première fraîcheur, et levaient des chopes de bière en beuglant des *Trinklieder*. Médusée, Geli regarda une femme effrontée aux cheveux couleur de *Weißbier* qui, tout en chantant, laissait son voisin démangé par le désir fouiller furtivement sous sa jupe, tandis qu'elle joignait les doigts de ses deux mains avec ceux de l'homme assis en face d'elle.

— On est invisibles, ou quoi ?

La question de Geli resta sans réponse.

Dès la chanson finie, un plaisantin ivre assis au bout de la table souleva prestement le chandail d'une blonde décolorée plus corpulente, dont les énormes seins ressemblaient à des mappemondes. Elle se dépêcha de se recouvrir, mais Heinrich Hoffmann resta ostensiblement bouche bée avant de sourire à Hitler par-dessus sa coupe de champagne.

— Où sommes-nous donc ? demanda-t-il. À Berlin ?

Hitler rougit comme si un secret venait d'être révélé, et porta son regard au loin, vers une course d'avirons sur le Hintersee. Il arracha des brins d'herbe qu'il mâchonna. Henny fixait toujours

les cinq hommes et les prostituées, comme s'il s'agissait d'un moment important dont elle voulait graver les détails dans sa mémoire.

Mal à l'aise, rouge de confusion, Geli se débarrassa de ses chaussures et, poussant une porte qu'elle s'était fabriquée dans son esprit, parcourut une centaine de mètres sur de l'herbe ombragée, drue et fraîche sous ses pieds. Le soleil blanchissait l'azur du ciel et faisait scintiller l'eau verte, comme si c'était un écrin contenant un fouillis de bracelets d'or. Elle entra dans la vase tiède du lac, souleva le bas de sa robe pour patauger un peu plus loin, puis s'arrêta pour regarder avec un amusement enfantin des petits poissons s'agglutiner soudain autour de ses chevilles et la mordiller avec de légers chatouillis.

— Ravissante ! s'exclama Heinrich Hoffmann.

Elle se retourna et vit le petit photographe blond aux épaules carrées, au milieu des roseaux gris de la rive qui lui arrivaient à la taille, en train d'embobiner la pellicule dans son Stirnschen.

— Vous m'avez prise en photo ?

— Bien sûr. Ne bougez pas.

Hoffmann se pencha un peu en avant et en prit une autre.

— Mes chaussures sont trempées, dit-il en embobinant la pellicule. Regardez dans l'eau comme tout à l'heure, poursuivit-il en clignant de l'œil dans le viseur, mais vous entendez un bruit et vous tournez juste la tête, avec étonnement. Comme ça, fit-il avec un geste féminin.

— Comme ça ?

— Exactement. Les yeux brillants. Essayez de faire bouffer vos cheveux.

Elle obéit, et il prit la photo.

— Parfait, dit-il. Ça va ?

— Euh, je ne suis pas modèle.

Il en prit une autre.

— Mais si ! Vous êtes une magicienne ! Cette stature, cette ligne, ces traits slaves, ce sourire, ces dents blanches !

Hoffmann se pencha et Geli entendit le déclencheur se refermer comme des ciseaux.

— Mais je me demandais..., dit-il en réfléchissant. Pourriez-vous m'en montrer plus, s'il vous plaît ?

— Plus ?

Hoffmann prit l'appareil dans sa main droite pour donner ses instructions en agitant les doigts de sa main gauche près de sa cuisse.

— Remontez votre robe un peu plus haut, ma chérie.

— Vous êtes sûr, Herr Hoffmann ?

— Tout à fait sûr.

Elle s'exécuta, mais il insista.

— Encore plus haut. Vous portez une culotte ?

Elle écarquilla les yeux.

— Alors, remontez votre robe jusqu'à votre culotte, Geli. Aussi haut qu'un maillot de bain, que nous puissions admirer la beauté de cette jeune cuisse vigoureuse, de cette croupe pleine.

— Pleine voulant dire grosse ?

Elle releva le bas de sa robe jusqu'à ce qu'elle sente le tissu au niveau de l'aine.

— Attrirante, dit-il. Appelant la caresse. Voulez-vous vous pencher un petit peu pour moi ?

Elle le fit.

— J'ai l'impression d'être une lavandière.

Hoffmann régla la vitesse et la bombarda, accroupi, sur la pointe des pieds, marchant de côté, s'enfonçant même jusqu'aux chevilles dans le Hintersee avec son pantalon de flanelle blanche.

— C'est pour vous que vous prenez ces photos ? demanda Geli.

— Pour qui croyez-vous ?

— Oncle Adolf.

Elle entendit son silence, puis à nouveau l'obturateur.

— Pire que ça, dit-il enfin. C'est pour les SA de Röhm. Nous en mettrons une dans chaque vestiaire.

Il fixa son rire sur la pellicule.

Ce soir-là, alors qu'Hitler et ses invités attendaient le dîner sur la terrasse, le choucas de Geli fit son apparition et Hitler cria à sa nièce d'interrompre la préparation du repas pour montrer à Henny et à Heinrich un de ses tours avec l'oiseau.

Elle les rejoignit, tout essoufflée dans son tablier blanc.

— On est en train de faire cuire les steaks.

Puis elle prit un petit bout de tissu rouge et le coinça dans une fente du mur. Elle émit quelques coassements et le choucas vola jusqu'au morceau de tissu et le sortit de la fente.

— Remarquable, dit Hoffmann.

— Chut ! fit Hitler. Ce n'est pas tout.

Elle coassa encore et le choucas vola vers la table où Geli était installée, sautilla jusqu'à quelques centimètres de son visage, et fit tomber le morceau de tissu de son bec.

— Et maintenant, fais au revoir, Schatzi, dit la jeune fille.

Le choucas tendit son bec pour recevoir un baiser, prit un demi-biscuit dans la main de Geli, et s'envola.

— Merveilleux ! s'exclama Hitler. Geli, c'était formidable !

Et il se lança dans une frénésie d'applaudissements interminables tandis qu'elle saluait, d'abord Hitler, puis Henny et son père, sous leurs hourras et leurs félicitations, et à nouveau son oncle, qui continua à battre des mains bien longtemps après que les autres eurent cessé, ses yeux ravis remplis de larmes.

— Un vrai prodige, n'est-ce pas ? s'extasiait-il. Elle est si belle, si douée ! Même les oiseaux lui obéissent !

— J'ai des steaks sur le feu ! rappela-t-elle avant de rentrer dans la maison.

Quelques instants plus tard Heinrich Hoffmann avait rejoint Geli dans la cuisine, pour y remplir son verre de vin. On entendait encore son oncle vanter ses mérites.

— Vous avez une sacrée cote avec Herr Hitler, dit Hoffmann.

Elle sortit le beurre de la glacière.

— Il a un nom, ce choucas ?

— Schatzi.

Il avala une gorgée de riesling, et sortit en lui faisant un clin d'œil.

— Vous auriez dû l'appeler Adolf.

Le soir de son arrivée à Haus Wachenfeld, Hitler avait donné à sa nièce une photographie encadrée de lui — son cadeau préféré à ses amis — et le premier tome de *Mein Kampf*. Toute contente, elle avait posé la photo sur sa table de nuit et avait

commencé à lire le livre dans son lit, mais s'était endormie au bout de quelques minutes. Elle avait fait une autre tentative le lendemain, mais avait trouvé la prose si infecte, les idées si venimeuses et contradictoires, le ton si pleurnichard – quand il n'était pas pompeux –, qu'elle ne put aller plus loin que le premier chapitre où il racontait son enfance à Linz. Tous les soirs, pendant deux semaines, son oncle lui demanda si elle aimait son livre, dans le but probable de lui faire honte pour l'inciter à le terminer enfin. Elle lui répondait qu'elle ne l'avait pas fini, mais que jusqu'à présent il lui semblait très bon.

Le 27 septembre, ils fêtèrent la dernière soirée de Geli à Haus Wachenfeld, mais Angela avait tellement bu de riesling qu'elle alla se coucher à neuf heures. En finissant son café, Hitler resta à regarder Geli qui lisait un roman-feuilleton, puis il alla dans sa chambre, et quand il revint dans le jardin d'hiver il avait mis ses lunettes et tenait le premier volume de *Mein Kampf* à la main. Tirant une chaise en face de sa nièce, il s'y assit lourdement et se mit à l'interroger.

- Où suis-je né, Geli ?
- Braunau am Inn, répondit-elle. 1889.
- Pourquoi est-ce que je n'ai pas fréquenté un gymnasium ?
- Parce qu'on n'y enseignait pas le dessin.
- Et j'avais quel âge quand mon père est mort ?
- Treize ans, je crois.
- Et qu'est-ce que je dis là-dedans de la mort de ma mère ?
Elle ne se rappelait pas.
- Pratiquement rien.
- Mon seul regret, dit son oncle. Mais je dictais le livre à Hess, et cela me semblait trop intime et trop important dans ces circonstances.
- Naturellement.
- Chapitre deux, lut-il. « Années d'étude et de souffrance à Vienne. » Une citation, Fräulein Raubal : « X était alors le gardien fidèle qui ne m'abandonna jamais, la compagne qui partagea tout avec moi. Chaque livre que j'achetais éveilla son intérêt ; une représentation à l'Opéra me valait sa compagnie le jour suivant ; c'était une bataille continue avec mon amie impitoyable. » À qui est-ce que je fais référence ?

Elle secoua la tête.

— Eh bien, ce n'est pas à qui, mais à quoi. La faim. Faire de la faim un être humain m'a semblé un procédé littéraire fascinant. C'est bizarre que tu ne te souviennes pas de ce passage, dit Hitler en continuant à feuilleter son ouvrage. Qui produit neuf dixièmes de toutes les ordures littéraires, du chiqué artistique et des stupidités théâtrales dans le monde ?

Elle hésita.

Il leva le livre pour montrer un paragraphe.

— Je le dis page soixante-cinq.

— L'Amérique ? hasarda-t-elle.

— Les Juifs. Et les meilleures choses dans les arts, les sciences ou la technologie sont produites par... ?

Elle eut envie de l'irriter en répondant « les Juifs », mais il était d'humeur ombrageuse.

— Je n'en ai aucune idée.

— Ah bon ? Et pourquoi, je me le demande ? Les Aryens, lui souffla-t-il.

Il regarda d'autres pages, puis s'arrêta sur un paragraphe.

— Le but suprême de l'existence de l'homme n'est pas le maintien de l'État ou du gouvernement, mais... quoi ?

— Je n'ai que la réponse de mes cours de religion.

— Nous parlons de mes idées à moi. De *Mein Kampf*. Un livre qui sera un jour la Bible du peuple allemand. Le but suprême de l'existence de l'homme est la préservation de sa propre espèce. Chapitre trois. Mais nous savons tous deux que tu n'es pas allée si loin, lui dit-il avec un de ses faux sourires.

Elle le regarda d'un air glacial.

— Voulez-vous que je vous dise précisément où je me suis arrêtée ?

Avec la rapidité d'un coup de fusil, il devint blanc de rage.

— Tu oses me parler sur ce ton ? hurla-t-il. Tu oses ?

Elle fut immédiatement au bord des larmes, et lui était un géant, archaïque et incontrôlé, un ouragan de colère. Sentant son estomac se contracter sous une vague de terreur et d'incertitude, elle croisa les bras et baissa humblement la tête. Elle eut l'impression qu'il avait transformé ses os en cire molle.

— Pardon, oncle Adolf, dit-elle. Mais vous me mettiez mal à l'aise.

— Et toi, tu m'as offensé ! Tu as eu la témérité de me défier ? Moi, Adolf Hitler ?

Elle savait que désormais les choses étaient tellement hors de proportion que tout était possible. On la renverrait en Autriche. On l'enfermerait. On la renierait.

— Je ne peux que m'excuser à nouveau, dit-elle d'une toute petite voix.

— Viens ici, répondit-il.

Obéissante, elle se leva du fauteuil recouvert de tissu à fleurs et, dans son hébétude, faillit trébucher en allant vers lui. Allait-il la frapper ? Allait-il lui faire demander pardon à genoux ? Elle avait l'impression qu'il pouvait la tuer d'un regard. Elle le vit serrer les genoux et l'entendit lui ordonner de se courber dessus.

— Vous allez me donner la fessée ? demanda-t-elle avec un gloussement de mépris qui l'étonna elle-même.

Il leva la main gauche d'un geste brusque et l'attrapa par les cheveux si violemment qu'elle fit ce qu'il demandait ; serrant très fort ses yeux mouillés de larmes et bloquant les genoux, elle se pencha en avant, tandis que d'une main son oncle lui attrapait fermement le poignet, que de l'autre il remontait sa jupe plissée jusqu'à la taille et la frappait si fort sur la fesse gauche qu'elle fit un bond en avant. Le second coup la cingla à travers sa culotte de satin rose. Et le troisième fut comme du feu. Mais ensuite son oncle sembla hésiter, et le quatrième coup fut bien plus doux. Elle sentit le changement s'insinuer en Hitler alors qu'il hésitait encore, et pendant un instant elle eut peur qu'il ne la caresse. Elle était sûre que sa main flottait au-dessus de sa culotte, effleurant une courbe dans les airs, puis il la recouvrit doucement de sa jupe plissée ; elle sut alors que le pouvoir avait changé de mains.

Elle se releva et lui fit face, mais il évita son regard.

— J'ai appris ma leçon ? demanda-t-elle.

Hitler n'était pas intelligent.

— Oui, je le crains, répondit-il.

Et ce fut son tour d'être mal à l'aise. Il appela Prinz et échappa au regard de Geli en jouant avec son chien ; il fit mine de ne rien remarquer lorsque sa nièce monta dans sa chambre, l'air hautain.

IX

La pension Klein, 1927

En octobre, elle s'installa dans le quartier Schwabing de Munich, dans une chambre meublée toute blanche de la pension Klein, au deuxième étage du 43, Königinstraße. La maison donnait sur le côté ouest du Jardin anglais, si bien qu'installée à son bureau elle avait la vue sur les pelouses vertes et les sentiers cavaliers, et elle n'était qu'à quelques pas de l'université Ludwig-Maximilian où elle était inscrite à un cycle préparatoire aux études médicales, qui comportait biologie, chimie, zoologie et anglais.

Tous les matins, Geli prenait un petit déjeuner composé de petits pains, de fruits et de chocolat chaud dans la salle à manger de la pension, puis, ses livres sous le bras, elle remontait Veterinärstraße en compagnie de son amie Elfi Samthaber pour son cours de biologie de huit heures, dans l'amphithéâtre au rez-de-chaussée de l'université. Ensuite elle se rendait à l'étage pour un cours d'anglais aux effectifs plus restreints, avant une heure de liberté qu'elle passait généralement au café Europa situé Schellingstraße, non loin du studio de photographie d'Heinrich Hoffmann et de la rédaction du *Völkischer Beobachter*. Elle ne cherchait pas à y apercevoir son oncle, car il n'était pas encore midi.

C'était une jeune fille affectueuse, qui aimait s'amuser, douée pour les amitiés féminines et affable avec les hommes, et elle n'aurait de toute façon pas manqué de compagnie, mais comme de nombreux étudiants étaient fanatiquement pro-Hitler, elle se trouvait souvent au centre de l'attention. On lui offrait du café italien, de beaux jeunes gens arborant de récentes cicatrices de duel s'agglutinaient autour d'elle et la bombardait de questions sur son oncle Adolf – que le *Münchener Neueste Nachrichten* appelait « le roi sans couronne de Bavière » –,

tandis que les autres étudiantes observaient tout cela avec jalouse et des gauloises tenues tout près de leurs visages.

Elle n'échappait aux regards qu'en se réfugiant dans le laboratoire du rez-de-chaussée de l'aile consacrée à la chimie. Elle y finissait ses devoirs d'anglais juste avant son cours de zoologie, et après celui-ci elle gagnait sans se presser l'extrémité sud du jardin anglais, jusqu'au très couru café Heck de la Galerienstraße, où son célèbre parent installé à sa *Stammtisch*, sa table réservée et de plus en plus recherchée au fin fond du café sur la droite, pérorait devant un groupe de six ou sept auditeurs passifs et pleins de vénération.

Elle le voyait qui, tout en parlant, lançait des regards agités dans tout le café, cherchant à apercevoir sa nièce, et dès qu'elle arrivait, son visage s'illuminait et il se levait aussitôt, imité par ses amis.

— Ah, voilà enfin ma princesse ! disait-il en lui baisant les deux mains.

Toute discussion politique cessait — « Nous ne mélangeons pas les affaires et la famille », avait-il objecté une fois —, et il commandait un déjeuner tardif pour tous les deux, puis la questionnait courtoisement sur ses études. Elle parlait anglais avec Herr Hanfstaengl, ne disait rien à Herr Rosenberg qui tripotait sa fourchette ou sa montre-bracelet lorsqu'elle était dans les parages, demandait à Herr Hess des nouvelles d'Ilse, sa jeune épouse. Herr Hoffmann lui racontait la vie de lycéenne d'Henny, et parfois on lui présentait un *Gauleiter* — un chef régional du parti — venu d'Essen ou de Mecklenburg. Elle s'efforçait d'être charmante, les hommes d'Hitler s'efforçaient de paraître charmés, et après avoir déjeuné elle trouvait une excuse pour partir, de sorte qu'ils pouvaient tous retourner à leurs préoccupations et à leurs projets.

Elle travaillait de quatre heures à huit heures si son oncle était libre pour la soirée, ou jusqu'à dix heures lorsqu'il parlait en public, puis elle passait une robe habillée et bavardait dans le salon avec les autres pensionnaires jusqu'à ce que Emil Maurice apparaisse à la porte d'entrée, piaffant d'impatience, la Mercedes d'Hitler tournant au ralenti dans Königinstraße, Hitler étant soit dedans à tambouriner des doigts, soit encore

dans son appartement miteux de célibataire de la Thierschstraße, en train de se changer pour leur soirée en ville. Après le cinéma ou l'Opéra, ils dînaient au café Weichard, près du Volkstheater, ou à l'Osteria Bavaria dans le jardin de l'hôtel Bayerischer Hof, ou encore au Nürnberger Bratwurstglöckl am Dom, puis, bien après minuit, Emil reconduisait Geli à la pension et amenait son patron au café Neumaier près du marché aux victuailles, où il discutait avec de vieux amis idolâtres jusqu'à trois ou quatre heures du matin.

Le week-end, elle était toute à lui à partir de midi. Souvent, Henny Hoffmann les rejoignait pour déjeuner au salon de thé du Carlton dans Brienerstraße. Hitler les flattait en les complimentant sans fin sur leur beauté, et les amusait en imitant ses subordonnés pompeux. Puis ils flânaient dans les galeries et les bijouteries ou les magasins de chausseurs et de modistes autour de l'Odeonsplatz, ou les boutiques de haute couture de Prinzregentenstraße. Geli était novice en matière de luxe et d'argent, et avec une tyrannie charmeuse elle forçait son oncle à attendre, tel un mari patient, pendant qu'elle essayait vingt chapeaux avant de se décider pour un béret, ou aspergeait ses poignets de parfums français qu'elle fourrait ensuite sous le nez délicat de son oncle qui n'en pouvait mais.

Avec sa nièce, Adolf Hitler se montrait souvent affectueux, attendri et sans défense. Appuyé contre une aile de la Mercedes, une cigarette à la main, Emil Maurice regardait son patron d'ordinaire si redoutable suivre ces gamines gloussantes d'une boutique à l'autre, et, à la fin de l'après-midi, il était fasciné de voir le Führer lui apporter une pile de paquets, l'air contrarié mais souriant – paternel, rouge de plaisir, tout à fait ravi.

Quant à Emil, il était ensorcelé par Geli ; toutefois au début il s'efforça de donner l'impression qu'il ne faisait que son devoir en accompagnant la jeune fille quand Hitler n'était pas là. Mais un samedi matin de la fin octobre, Emil vint à la pension Klein dire à Geli que son oncle était à Berlin pour les affaires du parti. Puis il lui demanda en hésitant si elle aimerait aller au fameux marché aux puces Auer Dult de la Mariahilfplatz, sur l'autre rive de l'Isar.

Comme elle voulait agrémenter un peu sa chambre blanche, elle accepta ; ils trouvèrent un chapeau de chasseur tyrolien pour lui, et pour elle une machine à coudre Köhler en assez bon état, un tapis Axminster à peine usé, une pendule Tellus plaquée or qui ne fonctionnait pas, mais qu'Emil, qui avait été horloger, se targua de pouvoir réparer, ce qu'il fit.

Emil l'amena dans le quartier Haidhausen, dans un pub appelé Löwen-Schänke, où ils partagèrent un déjeuner tardif de petits pains et de salami, arrosé de grandes chopes de Spatenbräu. Il ôta son feutre blanc et raconta à Geli qu'il était né en 1897, et était donc de onze ans son aîné, qu'il avait été *Unter-feldwebel*, ou sergent, sur le front ouest, où on lui avait donné la responsabilité d'une patrouille de reconnaissance, parce que sa famille descendait de huguenots français et que son père avait forcé ses enfants à apprendre la langue. Sans *Abitur* ni même *Matura*, Emil n'avait que peu de perspectives d'emploi après l'armistice ; il n'était qu'un individu parmi les millions qui avaient subi les dommages de la guerre, et il avait donc fait des douzaines de métiers – marchand de chevaux, apprenti boucher, horloger, vendeur de boîte de nuit. Tout ce qui lui tombait sous la main. Et lorsqu'il se trouvait au chômage, il se battait dans les rues pour le compte de l'Ehrhardt-Brigade, recevait de l'argent pour chahuter les orateurs communistes et perturber les meetings pendant le soulèvement spartakiste. « On ne savait pas ce qu'on voulait, mais on ne voulait pas de ce qu'on connaissait », raconta-t-il. Et puis tout avait basculé en 1920 quand il avait entendu un discours d'Hitler. Il avait immédiatement adhéré au parti, avec la carte n° 19, et on lui avait donné le poste d'*Ordnertruppe*, chargé de protéger son oncle dans les meetings de masse.

— J'ai été le premier SA. Le tout premier membre des sections d'Assaut. Et je mourrais encore volontiers pour lui. Un ancien soldat comme moi, sans instruction, sans argent, sans vraie famille, et il savait ce que je ressentais, il connaissait les rages qui m'habitaient, les peurs et les désirs, les choses laides, et il les rendait belles. Et même formidables. Ce n'est jamais intellectuel ou cérébral quand Hitler parle. Toujours cœur à cœur. Et c'est comme ça que j'ai pu ressentir sa haine des

mêmes choses que moi : de la république de Weimar, du bolchevisme, du Reichstag, du chômage, de l'inflation, du crime et du désordre...

— Des Juifs ?

Emil devint rouge de colère.

— Vous croyez que je suis juif ?

— Je pensais juste que cela faisait partie de son programme, répondit-elle, stupéfaite.

— Vous êtes antisémite ?

Elle haussa les épaules.

— Non.

Emil sourit comme son oncle, d'un sourire faux et condescendant.

— Ça viendra.

— Vous êtes aryen ?

— Naturellement. Mais je les entends, les membres du parti qui disent : « Regardez cet Emil Maurice. Regardez cet Alfred Rosenberg. » Et d'autres : « Ils essaient de cacher qu'ils sont juifs en les haïssant. »

Emil avala une gorgée de bière, son regard brûlant rivé sur elle.

— Même à propos du Führer, ils disent ça, poursuivit-il.

Mais si elle ne craignait pas la discussion, elle était avant tout d'un tempérament conciliant. Elle orienta la conversation sur un terrain moins hostile.

— La première fois que je vous ai vu, c'était à Landsberg am Lech. Vous aviez la peau si brune. J'ai pensé que vous deviez être corse, ou grec.

— Ah ? C'est un bon point ? demanda-t-il en souriant.

— Excellent.

Il se pencha sur la table, le menton dans les mains, conquis par la flatterie.

— Un vrai coup de foudre, alors ?

— Oh, j'avais seize ans...

— Et il était facile de vous plaire ? Dites-moi, Fräulein Raubal, qu'est-ce que vous avez aimé le plus en moi ?

— Vos yeux, répondit-elle. Si grands, si doux, d'une si belle couleur chocolat.

— Moi aussi j'aime vos yeux. Ils sont comme un poème.

— Ils riment ? demanda-t-elle en riant. Ils forment une strophe ?

Emil se renversa sur sa chaise et leva les mains en signe de reddition.

— Je n'ai pas d'instruction, je vous l'ai dit.

Elle lui tendit la main.

— Non, non, pardon. J'étais gênée. C'est si gentil à vous de dire cela.

Elle hésita un peu, puis poursuivit, avec un petit sourire hypocrite.

— Quoi d'autre ? Il faut en dire plus.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis la fille.

Emil la jaugea de la tête à la taille, franchement mais tendrement. Sans moquerie. Elle ne s'était jamais sentie si caressée. Elle pensa soudain à quel point le regard de son oncle pouvait être une persécution, un mystère, une compétition qu'il gagnait toujours.

— Commençons par vos cheveux. Sauvages et libres, comme la crinière d'un lion.

Elle les toucha d'un geste involontaire.

— Et ça vous plaît ?

— Bien sûr.

— C'est ce que je voulais savoir.

Emil plissa les yeux.

— Et vos yeux. Vous avez raison. C'est vrai qu'ils riment.

— Avant, ils roulaient comme des billes, mais j'ai réussi à les discipliner.

— J'ai de vilaines dents. Pas d'argent pour les dentistes. Mais les vôtres sont superbes.

— Merci.

— Blanches. Régulières. Si bien rangées. Et ce sourire ! Radieux ! Même avec toutes les lumières éteintes on pourrait continuer à lire !

— Peut-être pas vous.

— C'est vrai. La lecture, c'est pas mon fort.

— Vous avez de la chance d'être un homme, dit-elle. Vous pouvez vous contenter d'être beau et de vous taire.

— Je n'ai pas terminé mon hommage.

— Pardon.

Emil toucha sa bouche en regardant celle de Geli.

— Je pense à ces lèvres, si douces et roses, et féminines...

Elle sourit.

— C'est trop, Herr Maurice ! s'exclama-t-elle en mettant ses mains sur ses joues qui avaient rougi. J'ai chaud à la figure !

— Les regards vous suivent quand vous passez. Les hommes comme les femmes. Vous avez remarqué ça ? Cette admiration ?

Elle secoua la tête.

— J'arrête ?

— Oui. Ça suffit. J'ai la tête qui tourne.

Le regard d'Emil s'attarda sur la poitrine de Geli, et il sourit.

— Mais il y a encore tellement de choses à décrire !

Elle rougit et croisa les bras sur son chandail.

— À présent, nous pouvons vraiment arrêter les compliments, Herr Maurice.

Emil garda le silence un moment.

— Ça l'ennuierait si on se fréquentait ?

Elle essaya de ne pas trop montrer son exaltation et son émoi.

— Uncle Adolf ? Pourquoi ?

— Vous n'avez pas vu comment il vous regarde ?

— Mais c'est mon oncle ! Et il a dix-neuf ans de plus que moi.

Allez, demande ! pensa-t-elle.

— Voudriez-vous sortir avec moi ce soir ?

Elle hésita un instant.

— Si vous voulez, répondit-elle avec un soupir.

Emil l'emmena au cinéma voir un *Kulturfilm* financé par le gouvernement intitulé *Les Chemins de la santé et de la beauté*, un long-métrage documentaire appelant à la « régénération de la race humaine » par la gymnastique suédoise, la danse, « la gymnastique hygiénique » et la lutte – sujet qui n'aurait sans doute pas rempli la salle si les acteurs et actrices aux corps huilés n'apparaissaient la plupart du temps complètement nus.

Emil eut un sourire affecté devant la réaction choquée de Geli, et celle-ci lui donna une tape sur l'épaule.

— Vous le saviez, hein ? demanda-t-elle, mais Emil se contenta de sourire et de regarder, pressant son bras et son genou contre ceux de la jeune fille.

— Ne le dites pas à oncle Adolf, lui demanda-t-il ensuite, alors qu'ils se dirigeaient vers la Hofbräuhaus.

— Ne vous en faites pas.

— Est-ce qu'il a déjà mentionné la flamme de la vie et le péché de dépravation ?

— Non.

Emil sourit.

— Il le fera.

À la brasserie, une serveuse en jupe froncée tyrolienne leur apporta des chopes de porcelaine remplies de Hofbräu mousseuse, et Emil parla à Geli du temps où ils couraient tous les filles à Berlin.

— Nous étions tous pauvres, mais Hitler avait trouvé un financement pour le parti en Suisse ; ce n'étaient que quelques centaines de francs, mais une fortune à l'époque avec le taux de change, et nous avions emporté l'argent. Nous étions dans un cabaret et je rameutais des filles pour venir à notre table — ça faisait partie de mon boulot de chauffeur —, quand un type s'est approché, me disant qu'il était juge et qu'il connaissait un endroit bien plus intéressant. Nous avons pris le métro ensemble, et nous nous sommes retrouvés chez lui : beaux meubles, photos d'officiers sur les murs, et sa femme qui nous servait du champagne fait maison avec de l'alcool et de la limonade. Tout d'un coup le juge nous amène ses deux filles, environ quinze et seize ans, et Hitler manque de tomber dans les pommes parce qu'elles sont toutes nues. Nues comme des vers, et elles se mettent à se tortiller devant nous dans une espèce de danse égyptienne, et le juge attend qu'on lui fasse une offre. Alors Hitler se lève d'un bond et se met à crier que c'est ça qu'il veut changer, que c'est la preuve que l'Allemagne a été détruite par les communistes et la république de Weimar, et ainsi de suite pendant vingt minutes, un véritable condensé de son discours. Et avant longtemps toute la famille est en pleurs et

veut adhérer au parti, et quand nous partons le juge insiste pour nous faire cadeau de ses havanes. Mais c'était Berlin en 1922 et les cigares n'étaient que des feuilles de chou trempées dans la nicotine.

— Mais pourquoi donc me racontez-vous tout ça ?

Emil rougit.

— Je ne le trahis pas, si c'est ce que vous croyez.

Les cors d'une fanfare hurlaient si fort dans la salle des fêtes de la brasserie qu'Emil dut se pencher en avant pour se faire entendre.

— On allait voir des matches de boxe avec des filles torse nu. Hitler était tout excité. Et c'est là que j'ai compris. Il aime regarder, mais il ne touche pas. Les femmes, la sexualité, ça lui fait peur, je pense, et c'est pour ça qu'il est réservé. On croit que c'est un prude, un célibataire endurci. Chez ce juge, devant ces filles nues, je me suis d'abord dit qu'il avait un esprit très élevé, une grande moralité, mais ensuite je me suis rendu compte que ce n'était que de la pudibonderie.

— Et s'il n'avait pas été là, qu'est-ce que vous auriez fait, vous ?

— Ah, ça, qui sait ? sourit Emil.

Elle lui lança un regard glacial.

— C'est pour ça que je pose la question.

— Est-ce que j'aurais regardé ? Oui. Offert de l'argent pour en avoir plus ? Je ne crois pas.

— Vous faites toujours ce qu'il dit ?

— Oui, naturellement.

— Pourquoi ?

Emil sembla sincèrement décontenancé, puis il la regarda en souriant, dans l'attente d'un indice confirmant qu'elle plaisantait.

— Parce que vous, vous ne faites pas tout ce qu'il dit ?

Elle sentit un petit pincement de culpabilité, comme si c'était un mensonge, mais elle affirma néanmoins :

— Non. Je fais ce qui me plaît.

Emil considéra Geli, qui semblait incarner la rébellion et la volonté personnifiée, ainsi que tout ce qu'il avait soustrait de sa vie.

— Après tout, c'est peut-être ce qu'il veut, justement, finit-il par dire.

Ils étaient dans le salon de la pension Klein. La maisonnée ronflait légèrement dans le silence, et les flocons de la première neige de l'hiver frappaient doucement contre les carreaux. Le chewing-gum était la dernière marotte venue d'Amérique, et Emil lui offrit une tablette de Spearmint Wrigley. Citant la réclame des affiches, elle dit :

— Agréable et rafraîchissant.

Emil fit un gros effort pour se souvenir de la suite.

— Son arôme dure longtemps.

Elle lui tapota le genou pour le féliciter.

Emil se rapprocha d'elle sur le sofa.

— Je peux vous embrasser ?

— Je vous en prie, répondit Geli.

Au début, ils ne dirent pas à Hitler qu'ils se fréquentaient, mais pour un homme égoïste, froid et insensible ce dernier n'était pas dépourvu d'intuition ; au bout de quelques jours il parut avoir remarqué que leurs regards avaient une nouvelle signification, que Geli s'attardait un peu plus longtemps que nécessaire dans la voiture comme si Emil était son air, qu'elle semblait trouver son port d'attache non loin de lui quand ils étaient dans la même pièce. Alors il se mit à parler de la hiérarchie nazie et de tous les célibataires qu'elle comptait.

— Nous avons besoin d'épouses, disait-il à Emil. De familles.

Et tandis qu'Emil conduisait, Hitler, sur le siège du passager, arborant sa casquette d'aviateur, mettait sa nièce au supplice en citant toutes les jeunes filles auxquelles Emil devrait songer. Fräulein Christa Schröder ? Une beauté. Comment s'appelait cette contralto du théâtre Cuvilliés ? Fräulein Marika Kleist ? Et cette fille du salon de thé du Carlton ? Fräulein Meiser ? Leni Meissner ?

— Leni Meiser, je crois.

— Et ?

Emil leur trouvait à toutes des défauts.

Hitler soupirait, agacé. Il se tournait vers sa nièce, assise à l'arrière.

— Tu as une idée, Geli ?

— Ça va être difficile, il est si laid !

— Nous continuerons à chercher. Il existe sûrement quelqu'un susceptible de vous plaire, Herr Maurice. Avec qui vous pourriez faire des petits aryens. Nous irons à la mairie pour la cérémonie. Nous demanderons à Franz Gürntner de vous marier. Et nous serons tous très bons amis. Nous irons manger des spaghetti chez vous tous les soirs.

— Elle ne sait pas cuisiner, mon Führer, sourit Emil. Les femmes qui me plaisent ne savent pas cuisiner.

— Mais mon Angelika, par exemple ? Elle cuisine, elle fait le ménage, elle coud ses vêtements ! Et belle, avec ça ! Pourquoi vous ne trouveriez pas une femme comme elle ?

Emil chercha Geli dans le rétroviseur. Elle regarda par la fenêtre.

Hitler replia ses notes et posa ses mains sur ses genoux.

— En ce qui me concerne, j'ai surmonté tout besoin des femmes. Mais je trouve qu'il n'y a rien de plus sacré que la flamme de la vie quand elle est ranimée par un amour pur. Nous devons nous souvenir, cependant, que la flamme ne brûle que lorsqu'elle est allumée par un homme et une femme qui se sont gardés purs dans leur corps et dans leur âme. Et quand leur amour est magnifié par la présence d'enfants, les péchés de dépravation qui ont détruit notre nation hurlent leur échec, et ce n'est que justice.

— Et les péchés de dépravation, c'est... ? s'enquit Geli.

— Oh, ça, tu n'as pas à le savoir, répondit Hitler.

Sans que rien ne soit dit, Emil et Geli commencèrent à se tenir la main en présence des amis d'Hitler, et un soir, après le cinéma, ils se risquèrent à marcher enlacés jusqu'à sa *Stammtisch* du café Heck. Rudolf et Ilse Hess étaient là, ainsi que Putzi et Helena Hanfstaengl, Heinrich Hoffmann et Kristina, une de ses modèles. Elle portait un insigne nazi. Les messieurs étaient tous en cravate blanche et queue-de-pie, les dames en fourreau et diadème. Le groupe se retourna et sourit à

Emil et Geli comme à des enfants que les conversations animées dans la salle à manger avaient réveillés en sursaut.

L'hiver était enfin arrivé pour de bon. Le vent avait glacé les joues de Geli comme si elle avait fait du ski, et elle n'avait pas mis de gants pour sentir les mains d'Emil dans les siennes. Hitler se leva cérémonieusement, lui baissa les mains et fut surpris.

— Mais tes doigts sont froids comme de l'argent, Geli.

— Pourtant, j'ai chaud, dit-elle.

— Ça ne m'étonne pas, dit Ilse Hess, fascinée, suivant des yeux Emil qui allait aux toilettes.

— Quel film avez-vous vu, Fräulein Raubal ? demanda Putzi Hanfstaengl.

— *Metropolis*.

Rudolf Hess se pencha vers le Führer pour l'informer.

— Sur l'alliance entre le travail et le capital.

— Et quel Juif a réalisé ça ? demanda Hitler.

— Ce n'est pas un Juif. C'est Fritz Lang. Un metteur en scène de premier ordre, dit Heinrich Hoffmann.

— Ça t'a plu ? demanda Hitler à sa nièce.

— Beaucoup. C'était formidable.

— De quelle métropole s'agit-il ?

Elle haussa les épaules.

— Elle est imaginaire, je crois.

— Philadelphie, affirma Heinrich Hoffmann avec assurance.

Des serveurs en veste blanche apportèrent deux chaises très ornementées et Hitler ordonna que celle d'Emil soit placée près de la sienne, et que celle de sa nièce soit plus loin, entre Ilse Hess et Helena Hanfstaengl, pour que « les femmes puissent parler chiffons, coiffeur et romans à l'eau de rose ».

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit l'épouse américaine de Putzi en tenant la chaise de Geli, avant d'ajouter en anglais : et racontez-nous vos amours.

Geli savait juste assez d'anglais pour sourire timidement.

Entendant une langue étrangère, Hitler fronça les sourcils mais se tourna vers son secrétaire particulier pour lui raconter que sa nièce était un véritable prodige, parce qu'elle pouvait

suivre les feuilletons dans une douzaine de magazines et de journaux en même temps.

— Et elle sait toujours comment les histoires se combinent. Elle remarque même quand il manque un épisode.

Geli tourna la tête et vit qu'Ilse la dévisageait d'un air intéressé.

— Quel est votre signe ? demanda-t-elle.

— Mon signe ?

— Astrologique.

— Je suis catholique. Nous ne croyons pas à l'astrologie.

— Quand est votre anniversaire ? insista Ilse avec un sourire indulgent.

— Le 4 juin.

Ilse s'appuya à son dossier.

— Gémeaux, donc. Il faudra que je fasse votre thème.

Les serveurs mirent le couvert devant Geli et lui remplirent une flûte de champagne. Elle entendit Hitler jacasser avec ses disciples sur le plaisir de dîner en compagnie de femmes si belles.

— Les femmes ont toujours été d'un tel réconfort pour moi. J'ai toujours constaté que la beauté féminine me sortait de mes idées noires et m'aidait à mettre de côté les soucis que le monde me procure souvent. Que la femme soit intelligente ou originale est tout à fait superflu. J'ai assez d'idées pour deux.

Helena Hanfstaengl soupira à cette remarque désobligeante, et chuchota à Geli en allemand :

— Vous êtes amoureuse ?

Geli réfléchit un instant, hocha frénétiquement la tête, et toutes les femmes se mirent à rire.

— Vous parlez de l'homme avec qui vous êtes entrée ? demanda Kristina.

— Le chauffeur d'Hitler, précisa Helena Hanfstaengl.

Kristina regarda par-dessus son épaule Emil qui revenait des toilettes et s'installait à côté d'Hitler.

— Il est très beau, dit-elle, sous le charme. Il est français ?

— Corse, répondit Geli.

Elle vit que Herr Hoffmann était en train de raconter une blague, mais Hitler n'écoutait que d'une oreille, partageant son

attention inquiète entre Emil et elle, essayant d'être un homme jovial dans un groupe d'hommes, mais désirant plus encore tenir la voix de sa nièce contre son oreille, comme un coquillage contenant le mugissement de l'océan. Elle entendit Helena demander en anglais :

— Vous vous embrassez ?

— Oui. Mais souvent pas embrasser. Oncle regarde, répondit-elle dans son anglais de débutante. Petit peu seulement, poursuivit-elle en montrant son pouce et son index séparés de quelques millimètres.

En les entendant, Putzi Hanfstaengl écarta les jambes pour se pencher vers leur groupe, sa cravate blanche toute défaite.

— Qui embrasse qui ? chuchota-t-il en anglais.

— Emil et Geli.

Putzi resta bouche bée de façon comique, et pencha sa tête disgracieuse vers sa femme.

— Et comment notre caporal amoureux va-t-il le prendre ?

— Qu'est-ce que ça peut lui faire ? Les femmes ne comptent pas pour lui. Il est neutre.

— Que disent-ils ? demanda Ilse à Geli en allemand.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit la jeune fille, ce qui était faux.

On apporta des assiettes fumantes à Kristina, Ilse et Helena. Heinrich Hoffmann se recula sur sa chaise, satisfait de lui-même, et continua son histoire, à présent au seul profit d'Emil Maurice et de Rudolf Hess, qui en oublia de cacher ses dents protubérantes quand il sourit. Hitler foudroyait sa nièce du regard par-dessus la table comme si elle l'avait trahi, son visage blême presque décomposé par la souffrance. Hoffmann finit sa blague en criant : « Tiens le lion ! » et les hommes se mirent à hurler de rire ; Hitler en fit autant, répétant la chute, plié en deux par l'hilarité, riant si fort qu'il dut sortir son mouchoir pour essuyer ses larmes.

Le 21 décembre, comme elle devait prendre le train de l'après-midi pour Berchtesgaden afin de passer Noël avec Angela à Haus Wachenfeld, Hitler lui rendit visite à midi dans sa chambre blanche de la pension Klein, et, sans ôter son trench-coat de cuir marron ni son chapeau mou, il se mit à

feuilleter ses manuels de sciences et à tourner la manivelle de sa machine à coudre Köhler posée sur son bureau. Son attention fut attirée par un tableau de la classification périodique des éléments qui sembla immédiatement l'offusquer.

— Tes études te plaisent, Geli ? lui demanda-t-il en donnant des petits coups de cravache sur la jambe droite de son pantalon.

Elle répondit que oui, mais sentit le manque de conviction de son ton, tout comme lui.

— Nous appelons cette université « l'école talmudique », vu le nombre de Juifs qui y étudient.

— Ils sont intelligents, répondit-elle en haussant les épaules.

— C'est difficile, ce que tu apprends ?

— J'ai beaucoup de travail de lecture. Et de mémorisation.

— Et tu as peu de temps pour l'un comme pour l'autre, fit-il avec un sourire crispé.

Il pensait à Emil. L'ami qu'il enviait, le rival qu'il révérait. Elle mit un pfennig dans le radiateur et en regarda les éléments rougir petit à petit, tandis qu'elle boutonnait son cardigan rose et enlaçait le froid sur sa poitrine.

— Tu penses à Emil en ce moment ?

— Tout le temps.

Elle sentit un léger choc sur son bras, et vit que son oncle avait retiré son chapeau et lui présentait un paquet de la taille d'un stylo.

— J'ai quelque chose pour toi, dit-il.

Elle le prit et sourit.

— En tout cas, c'est trop petit pour être une photo de vous.

Sans répondre, son oncle se mit à sucer son auriculaire droit, comme il le faisait souvent quand il était nerveux.

Elle déchira le papier argenté et découvrit un écrin contenant une chaîne en or de quatorze carats et un pendentif en forme de croix gammée.

— Oh, merci !

— Maintenant tu peux retirer l'autre.

Elle portait toujours la croix de sa confirmation sur une fine chaîne d'acier. Elle l'enleva pour lui faire plaisir, et il lui attacha son cadeau autour du cou. Elle sentit ses mains s'attarder au-

dessus de ses épaules, son visage juste assez proche pour qu'il puisse respirer le parfum de ses cheveux fraîchement lavés.

— L'amour te rend encore plus jolie, Geli.

Elle toucha la croix gammée et dit :

— Mes copines de l'université vont être drôlement jalouses !

Elle sentit qu'il se reculait et se jetait sur le lit de métal blanc, son manteau de cuir bruisant à chaque mouvement. Elle se retourna et le vit allongé ainsi qu'il le faisait souvent, comme s'il était évanoui, un avant-bras sur le front, une main pendue à terre.

— Je déteste Noël, dit-il. Tu sais pourquoi ?

— Non.

— C'est normal. Tu n'étais même pas née.

— Oh, dit-elle. Votre mère.

— Nous sommes le 21 décembre. Cela fait exactement vingt ans qu'elle est morte.

Elle s'était assise sur la chaise de son bureau.

— Oh, oncle Adolf, je suis vraiment désolée, dit-elle en se penchant en avant.

— Cancer du sein.

Et il lui raconta que Klara venait d'avoir quarante-sept ans. Elle avait subi une mastectomie, mais on avait trouvé des cellules cancéreuses dans les tissus. Un médecin juif leur avait dit que la seule chance de la guérir était de saturer sans cesse la blessure avec de l'iodoforme, qui lui brûlait la peau comme de l'acide. Encore maintenant il se rappelait cette infecte odeur d'hôpital. Klara mordait une serviette pour ne pas crier. Lorsque le produit passa dans son sang, elle ne pouvait plus avaler. L'eau qu'il lui présentait était comme du poison. Tante Johanna et lui l'avaient installée dans la cuisine, la seule pièce chauffée de la maison. Ils avaient démolí un placard et apporté un sofa pour qu'il soit toujours près d'elle et il l'entendait gémir dans son sommeil.

— C'était l'enfer.

— Mais c'était bien pour elle, que vous soyez là. Elle n'était pas heureuse de votre compagnie ?

Roulant sur le côté, il plaqua un oreiller sous sa tête et coinça son bras entre les genoux.

— J'avais dix-huit ans, et elle m'a transformé. Elle était si courageuse, Geli. Si tendre et si attentionnée. Solide. Jamais une plainte. Nous avions mis un arbre de Noël dans la cuisine et nous l'avions garni de bougies, et elle s'endormait dans leur lueur vacillante. J'étais en train de dessiner son portrait quand elle est morte, juste après minuit. Angela nous a trouvés ainsi au lever du jour.

Geli se leva et s'agenouilla doucement près de lui, servante de son chagrin.

— Et elle vous manque toujours ?

Il enfouit son visage dans l'oreiller comme un enfant, hocha la tête comme un enfant.

— Vous pleurez ?

Elle n'entendit qu'une sorte de plainte forcée, un pleurnichement.

— Allons, oncle Adolf.

Elle lui passa la main dans les cheveux. Elle déposa un baiser sur son épaule.

— Vous allez me faire pleurer aussi. Ce n'est pas ce que vous voulez ?

Se débattant fébrilement, comme un poisson dans un filet, Hitler se dégagea et remonta son trench-coat sombre pour se cacher le visage.

— Ne me regarde pas comme ça ! hurla-t-il.

Terrorisée, elle se releva et regarda par la fenêtre. Une cavalière en jodhpurs et manteau de fourrure faisait trotter un hongre dans les champs du Jardin anglais, et sa monture s'enfonçait dans la neige jusqu'aux boulets.

— Ça va, oncle Adolf ?

Elle l'entendit heurter le sol de ses chaussures et pousser un soupir étouffé, peut-être avait-il le visage dans les mains.

— Elle était tout pour moi. Et à présent c'est ton tour. J'ai tellement peur...

— Il ne faut pas...

Le plancher trembla comme il tombait à genoux derrière elle, lui enlaçait les cuisses, enfouissait son visage dans ses fesses.

— Si seulement j'avais quelqu'un pour s'occuper de moi ! gémit-il, ses paroles semblant écrites d'une main chaude et moite sur sa jupe.

Elle toucha les cheveux de son oncle.

— Moi, je m'occuperai de vous.

— C'est vrai ?

Une clarification semblait s'imposer.

— Vous êtes mon oncle.

— Je n'ai pas d'amis, pas de famille...

— Vous m'avez. Vous avez Angela et Paula.

Elle sentit qu'il secouait la tête.

— Elles ne m'aiment pas ! J'ai besoin d'amour !

— Moi, je vous aime.

Elle le sentit s'écartier d'elle, toujours à genoux, les mains remontant sur ses cuisses. Puis il se leva, à la manière des vieillards, cherchant son équilibre, peinant et soufflant, avant de se ressaisir.

— Où est mon chapeau ?

Elle le lui donna sans se retourner.

— J'espère que tu es contente, regarde ce que tu me fais subir !

Elle lui fit face. Son regard courroucé était aussi rouge qu'un cri.

— Je n'ai rien...

— Je me suis ridiculisé à cause de toi !

— Je ne comprends pas, oncle Adolf. Je...

Alors, il sourit. Il lui caressa les cheveux avec une douceur infinie, puis la joue et le menton.

— Comme tu es jolie, dit-il en mettant son chapeau. J'ai établi des règles pour toi, princesse, poursuivit-il. Aussi raisonnables et généreuses les unes que les autres. Une, j'exige toujours ton obéissance, ta loyauté et ta compagnie. Deux, c'est moi qui déterminerai quand tu sortiras avec Emil ou quand tu ne sortiras pas avec lui. Chacun de vous devra m'en demander la permission séparément. C'est ainsi que les pères agissent avec leurs filles. Trois, cette relation devra rester secrète aux yeux du public. Vous ne devrez pas être photographiés ensemble. Tu ne devras pas être vue avec lui à l'université ou dans les cafés.

Quatre, tu poursuivras tes études jusqu'à ce que j'en décide autrement. Tu pourras les abandonner, mais pas pour te marier, et seulement avec ma permission. Et cinq, tu as dix-neuf ans. Tu ne peux pas te marier avant deux ans. Quand tu seras majeure, nous verrons.

Sur ce il sortit, et elle s'assit sur son lit. Faible et épuisée.

X

Les amis d’Hitler, 1928

De tous les amis de son oncle au sein de la hiérarchie nazie, celui qu’elle préférait était Herr Doktor Paul Joseph Goebbels, mais uniquement parce qu’il semblait avoir un faible pour elle. Ils firent connaissance en mars 1928, lorsque Goebbels, âgé de trente ans, *Gauleiter* de Berlin et rédacteur en chef de l’hebdomadaire *Der Angriff* (L’Attaque), se rendit à Munich pour les besoins du parti ; il écrivit ensuite dans son journal : « Hier j’ai rencontré Hitler et il m’a immédiatement invité à dîner. Une charmante dame était là. »

Geli savait qu’il avait travaillé un temps à la Bourse de Cologne, que c’était un écrivain facile et plutôt intelligent, au départ bien à gauche des nazis, mais à présent militant zélé et partisan fanatique d’Hitler, lequel avait dit affectueusement de lui : « Notre Doktor est tout feu tout flamme. » Elle s’était donc imaginé un homme complètement différent de celui qu’elle vit lors de leur première rencontre à l’Osteria Bavaria, car il ressemblait à un gamin famélique de treize ans, mesurant à peine plus d’un mètre cinquante, et ne pesant pas plus de cinquante kilos, la tête trop grosse pour son corps, ses cheveux bruns plaqués contre une boîte crânienne que l’on distinguait sous son visage, comme sur un cadavre. Il claudiqua jusqu’à leur table dans son trench-coat blanc trop grand, penchant dangereusement sur la gauche à cause d’une maladie contractée dans son enfance, l’ostéomyélite, qui avait provoqué l’arrêt de la croissance de sa jambe gauche, plus courte de dix centimètres que la droite. Ce qui apparemment ne l’empêchait pas de se trouver beau et chic, et ses yeux se posèrent sur Geli avec gourmandise lorsque Hitler fit les présentations.

— Vous êtes ravissante, dit-il.

— Enchantée, Herr Goebbels, répondit-elle en lui tendant la main.

— Doktor Goebbels, corrigea-t-il, et malgré son sourire, elle se sentit mortifiée.

Mais il était néanmoins si aimable, et ses immenses yeux noirs si lumineux reflétaient tant de tragédies de jeunesse, tant de blessures de l'âme, un tel désir de charmer et de séduire que Geli lui pardonna son arrogance. D'ailleurs, elle le trouvait charmant, car c'était un intellectuel, cultivé, vif, drôle, voire caustique ; il avait une superbe voix de baryton, riche et sonore comme un orgue d'église tonitruant. Ses belles mains étaient parfaites, des mains de pianiste doué auxquelles on avait évité les blessures dues au travail ou au sport ; et il confessa modestement que sa pièce *Der Wanderer* (Le Vagabond) avait été jouée quelques mois auparavant au théâtre Wallner de Berlin.

C'était la première fois qu'elle rencontrait un auteur dramatique, elle le lui dit, puis eut peur de paraître bêtise ou trop impressionnée.

— Et il a également écrit un roman, dit Hitler. Eher va le publier cette année, n'est-ce pas ?

Goebbels s'inclina.

— Grâce à vous.

— Quel est le titre ? s'enquit Geli.

— *Michael ou le Destin d'un Allemand*. C'est un petit livre, sous la forme d'un journal intime, qui raconte l'histoire d'un jeune intellectuel avide de saisir la vie par toutes les fibres de son être. Qui trouve sa vocation parmi ceux qui travaillent dans les mines.

— Je suis dedans, dit Hitler, comme si cela allait de soi.

Le Doktor Goebbels s'inclina à nouveau gracieusement.

— Vous êtes le destin de l'Allemagne, son homme prédestiné. Le roman serait creux sans vous.

La flatterie continua durant tout le repas. Geli pensa que son oncle était dans une de ses crises de méchante humeur, à changer continuellement de sujet, ses idées flottant quelque part entre le banal et le carrément étrange, mais elle vit que le Doktor Goebbels buvait chacune de ses paroles, touchant à

peine aux plats, aussi plein d'adoration pour Hitler qu'un de ses chiens. Et quand Hitler se rendit aux toilettes, le Doktor Goebbels confia :

— Quand il parle, c'est si simple et pourtant si profond, si mystique, si plein d'une vérité infinie. C'est comme entendre les Évangiles. Une parole définitive, quel que soit le sujet qu'il ait choisi. Je l'admire tellement que j'en ai des frissons. J'ai lutté toute la soirée contre le besoin de tomber à genoux, sourit-il.

— Il est bon de savoir se contrôler, dit Geli.

Le Doktor Goebbels leva son verre de chianti et lança un regard suave à la jeune fille par-dessus le bord de son verre, d'une façon qu'il trouvait sans doute irrésistible.

— Vous avez beaucoup de chance.

— Pourquoi donc ?

— Grâce à sa force élémentaire, vous marchez en toute sécurité dans les abîmes de la vie. Avec lui, vous avez à vos côtés l'instrument conquérant d'un destin divin.

— Oh, je le savais, je voulais juste vous l'entendre dire.

— Très amusant, répondit-il en grimaçant un sourire, avant d'avaler son chianti et de reposer son verre sur la table.

Le silence s'installa entre eux. Elle regarda une larme rouge descendre avec une lenteur infinie le long du pied du verre et en traverser la base pour aller tacher la nappe blanche. Elle s'aperçut qu'il la dévisageait.

— Voudriez-vous me rendre visite à Berlin ? demanda-t-il.

— Je suis déjà prise, répondit-elle.

— Ah, oui, fit-il dédaigneusement, le chauffeur d'Hitler. Je dis cela sans aucun mépris, croyez-moi. Emil Maurice est un ancien combattant. Il a participé au putsch.

— Nous nous aimons.

— Et il est là, dehors, dans la voiture, dit-il en se renfrognant devant une telle honte. Il attend que nous ayons fini. En se demandant ce que mijote ce diable de Herr Doktor Goebbels.

— Et que mijotez-vous ?

— Je vous invite en tout bien tout honneur. Sans tour dans ma manche, comme disent les Américains. Vous ne voulez pas venir avec votre oncle le week-end prochain ? Nous réglerons

les affaires du parti, et ensuite je vous montrerai la ville. Berlin est splendide.

Hitler revint s'asseoir.

Geli se pencha vers lui et toucha légèrement sa manche.

— Oncle Alf, Herr Doktor Goebbels m'a invitée à vous accompagner à Berlin le week-end prochain. Vous voulez bien ?

De sa main droite, Hitler retint la main gauche de la jeune fille sur son bras.

— Notre Doktor trouve toujours le moyen de me rendre heureux, dit-il.

Bien qu'Hitler se soit installé aux frais du parti dans une suite au troisième étage du luxueux hôtel Kaiserhof de Berlin, juste en face de la chancellerie du Reich, Geli et Angela — dont il avait exigé la présence — furent reléguées au Gasthof Ascanischer, hôtel peu reluisant de quatrième zone, afin de donner aux journalistes un bon exemple de la frugalité du parti. Et comble de malheur, Hitler avait décidé par-dessus le marché que ce serait Julius Schaub et non Emil Maurice qui les escorterait pendant leur trajet en chemin de fer.

Cherchant à éviter la compagnie de Schaub, la mère et la fille entreprirent seules le tour de la ville, en ce samedi glacial ; mais elles firent l'erreur de commencer leur visite en partant de Nollendorfplatz, et durent presser le pas devant les dancings, les bars louches et un établissement d'un rouge flamboyant appelé Erotikzirkus. Malgré l'heure matinale, des prostituées vêtues comme des ménagères allant aux commissions discutaient de leurs enfants par groupes de trois.

— J'ai tellement de peine pour elles. Avec toute cette misère, comment pourront-elles se marier ?

— Je ne pourrais jamais faire ça, dit Geli.

Angela lui tapota doucement le poignet.

— Quel soulagement pour ta mère !

Elles finirent par arriver à l'église mémorial de l'empereur Wilhelm, puis visitèrent le jardin zoologique pour faire plaisir à Geli, et se rendirent à la porte de Brandebourg et au Reichstag en flânant par le parc de Tiergarten ; elles prirent ensuite un taxi pour la Wittenbergplatz, où le frère d'Angela, Aloïs junior, venait d'ouvrir un restaurant.

Comme Angela ne l'avait pas prévenu de leur visite, il fut suffoqué, en apportant les menus, de la trouver dans le vestibule avec une nièce qu'il n'avait jamais vue. Aloïs était le fils illégitime de Franziska Matzelsberger, la bonne d'Aloïs père, que ce dernier avait épousée deux mois seulement avant la naissance d'Angela. Bien qu'ils n'aient qu'un an d'écart, Aloïs semblait plus près de la soixantaine, et avec sa moustache de morse, ses cheveux rares et grisonnants, son regard oblique et dubitatif derrière des lunettes sans monture, il ressemblait bien plus à son père, du moins aux photographies que Geli en avait vues, qu'à son demi-frère Adolf. Des qualités inquiétantes qu'Adolf avait réussi à tourner en sa faveur, Aloïs n'en possédait aucune ; il ne paraissait que vulgaire, égoïste, pompeux et sournois, comme un garçon de café compassé qui vole dans la caisse, ou un fonctionnaire qui s'arrange avec les règlements en échange d'un pot-de-vin. Ils prirent tous trois un café et des sandwiches au coin du feu, et Aloïs semblait avide d'avoir des nouvelles d'Adolf, car il était persuadé que leurs destins étaient liés, et il estimait que c'était son tour « à l'abreuvoir », comme il disait. « Et qui sait ? On pourrait même devenir amis, lorsqu'il sera revenu de cette affaire de bigamie et de sa peur de voir sa bonne réputation salie. »

Angela en eut vite assez d'Aloïs et de son manque d'intérêt trop flagrant pour Paula ou les Raubal, et elle lui dit qu'elles allaient visiter le musée d'Histoire de l'Allemagne. Aloïs les laissa payer l'addition, en leur promettant de leur offrir un bon dîner la prochaine fois.

— Eh bien, voilà une bonne chose de faite, dit Geli en sortant sur la Wittenbergplatz.

— Ça t'ennuierait de rentrer à l'hôtel maintenant ? demanda Angela, qui approchait des quarante-quatre ans et avait pris quinze kilos depuis la naissance de Geli. Je ne sens plus mes pieds.

Lorsqu'elles arrivèrent dans leur chambre, il y avait un message d'Emil Maurice disant « Vous me manquez beaucoup », et un autre du Doktor Goebbels qui prévenait d'un changement de programme, car le Führer, qu'elles n'avaient pas encore vu, dînerait avec Edwin et Helene Bechstein, l'actrice de

cinéma Dorothea Wieck, Herr Reinhold Muchow, le responsable de l'organisation du Gau de Berlin, et sa femme. Serait-il impertinent de leur offrir son unique compagnie pour la soirée ?

Angela avait eu suffisamment de distractions pour la journée, aussi permit-elle à Geli de sortir avec lui, à condition que Julius Schaub les accompagne.

— Oh, maman !

Angela leva la main pour couper court à toute discussion.

— C'est la volonté d'Adolf, dit-elle. Et d'ailleurs, moi aussi, à Vienne, j'ai été jeune.

Devant le *Gasthof Ascanischer*, un Julius Schaub toujours aussi lugubre actionnait le klaxon d'une voiture inconnue, à l'avant de laquelle le Doktor Goebbels était assis, vêtu d'un costume croisé destiné à l'étoffer. Le Doktor, comme il s'appelait lui-même, s'installa gaiement à l'arrière avec elle et garda une distance prophylactique pendant tout le trajet jusqu'au quartier chic de Charlottenburg, l'abreuvant de paroles vaniteuses à propos de son doctorat de l'université de Heidelberg sur le drame romantique, comme si elle n'était sortie que pour pouvoir discuter de l'auteur dramatique *Wilhelm von Schültz*.

Ils se rendirent d'abord dans un restaurant bondé où le chef tyrolien, nazi lui aussi, insista pour leur faire goûter ses huîtres de Colchester et son *Adlon*, un magret de canard laqué au miel. Puis le Doktor voulut que Schaub les emmène dans un night-club où ils burent la spécialité berlinoise, *Weiße mit Schuss*, de la bière blanche avec un trait de jus de framboise, et regardèrent une *Negerin* américaine chanter *Madiana* et *La Petite Tonkinoise* dans le plus simple appareil.

— Toutes les femmes m'excitent jusqu'à la moelle, lui confia le Doktor Goebbels. C'est horrible. Comme un loup affamé, je rôde autour d'elle en quête de satisfaction. Même en pleine conversation dans un dîner élégant, je me surprends à évaluer en imagination les attributs des femmes présentes, ou à me demander comment serait la femme ou la fille de mon hôte, nue dans mon lit.

— Et dire que vous devez me supporter à nouveau !

Il sourit.

— Et pourtant, je suis timide, comme un enfant. J'ai peur d'être rejeté. Je ne me comprends pas.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

— Pour m'embourgeoiser ? Pour me pendre au bout de huit jours ?

Le Doktor Goebbels fit signe à une vendeuse de cigarettes, acheta un paquet d'Aristokrats, en alluma deux avec la flamme d'une allumette tenue dans le creux de sa main, et en planta une dans la bouche de Geli dans un geste vaguement érotique qui lui sembla si glamour que le fin duvet de ses bras se redressa.

Il aspira une grande bouffée.

— Vous ne trouvez pas que j'ai été absolument aimable et charmant, Fräulein Raubal ? demanda-t-il en rejetant de minces volutes de fumée.

— Vous vouliez faire bonne impression ?

— Bien sûr. Vous êtes quand même la nièce d'Hitler.

— Et à quoi avez-vous résisté ? demanda-t-elle d'un ton charmeur.

— Vous seriez choquée si je vous le disais.

Sur la scène, des danseuses portant des diadèmes et des tuniques transparentes exécutaient à présent une danse égyptienne sur une musique d'Erik Satie.

— Voudriez-vous venir chez moi ? demanda-t-il d'une voix si veloutée et enjôleuse qu'elle en rougit. Je me contenterai d'imaginer, je vous le promets.

— Est-ce que Herr Schaub se joindra à nous ?

— Il le faut ?

— Il me fait tellement de peine, à nous attendre comme ça dans la voiture.

Le Doktor Goebbels soupira.

Julius Schaub tomba la veste dès qu'ils eurent pénétré dans l'appartement, et il trouva de la bière Schultheiss dans la glacière tandis que le Doktor ouvrait une bouteille de champagne Taittinger. Schaub s'accroupit à côté d'une pile de gros disques RCA Victor, à la recherche de *Yats*, ou jazz, et n'en trouvant pas, il régla un poste américain Crosley sur une station

qui passait Bix Beiderbecke et les New Orléans Rhythm Kings. Puis, l'air morose, il s'assit par terre près du haut-parleur comme s'il était seul au monde.

Comme Hitler, le Doktor Goebbels pensait que la meilleure forme de distraction consistait à parler de lui. C'est ainsi que Geli apprit qu'il était originaire de Rhénanie ; que dans son enfance on le surnommait Ulex, diminutif d'Ulysse, le héros rusé de la guerre de Troie ; que sa famille, qui faisait partie de la petite bourgeoisie – son père était comptable dans une usine –, avait espéré ardemment qu'il devienne prêtre, et qu'il s'en était éloigné à cause de son hostilité envers l'église catholique. À l'instar d'Hitler et d'autres membres du parti, il s'était porté volontaire pour la Grande Guerre, mais contrairement à eux il avait été rejeté à cause de son « infirmité », et en avait ressenti tellement de honte et de frustration qu'il avait essayé de se suicider en faisant une grève de la faim, mais avait été sauvé par sa mère. Ensuite, il avait caressé le rêve de devenir journaliste pour le *Berliner Tageblatt*, et il avait envoyé au moins vingt articles au rédacteur en chef, un Juif. Et ils avaient été refusés les uns après les autres. « Mais rira bien qui rira le dernier. Je ne me laisserai plus humilier. » Il lui confia qu'il avait été radical-socialiste dans le passé, mais qu'en entendant Hitler prendre la parole il avait été contraint de réexaminer ses opinions politiques, et qu'aujourd'hui sa conversion était complète.

En l'écoutant, elle devait faire des efforts pour se sortir de la tête un petit refrain antinazi qui disait :

*Mon Dieu, faites que je ne voie plus rien,
Pour que je trouve que Goebbels est aryen.*

— C'est mon oncle qui vous a recruté ? demanda-t-elle, histoire de penser à autre chose.

— D'une certaine façon. Connaissez-vous le poème de Goethe, *Le Pêcheur* ?

Elle dit que oui, mais c'était faux.

— « Elle le tira à moitié, il s'abandonna à moitié », cita-t-il.

— Ah, ah, fit-elle simplement, tout en s'interrogeant sur l'étrangeté du pronom féminin.

Julius Schaub avait entouré ses genoux de ses bras comme un petit garçon, les yeux hermétiquement clos, concentré sur l'écoute de Mamie Smith qui chantait *Crazy Blues*, même s'il n'en comprenait sans doute pas un mot.

— Et quel est votre rôle dans le parti ? demanda Geli.

Le Doktor Goebbels réfléchit longuement avant de répondre.

— J'orchestre l'opinion. J'offre aux masses le sauveur qu'elles désirent si ardemment, et j'offre à Hitler la confirmation de sa vocation à la grandeur.

Il s'extirpa du sofa tant bien que mal, et clopina à travers l'appartement de sa démarche chancelante, sa jambe gauche faisant ni plus ni moins office de canne.

— Voulez-vous que je vous lise des extraits de mon journal intime ?

Elle ne lui répondit pas et il ne semblait pas attendre qu'elle le fasse, car il prit un carnet sur une étagère et rechercha un passage bien précis.

— En 1926, j'ai rendu visite à notre cher et révéré Herr Hitler à la pension Moritz. Ce fut délicieux ! Trois semaines entières en sa compagnie. Prenons par exemple le 24 juillet : « Le Chef parle des questions raciales. C'est presque impossible de rapporter ses paroles. Il fallait être présent. C'est un génie. Je suis profondément bouleversé devant lui. Il est ainsi : comme un enfant – gentil, bon, plein de compassion. Comme un chat – rusé, intelligent, et malin. Comme un lion – rugissant, puissant et irrésistible. Un vrai type, un homme. Il parle de la structure de l'État et de la révolution politique. Des choses que je pensais en secret mais que je n'ai jamais dites. Je me sens envahi par quelque chose qui ressemble au vrai bonheur ! Cette vie vaut la peine d'être vécue ! Il m'a quitté en me disant : "Ma tête ne tombera pas tant que ma sainte mission ne sera pas accomplie." Il est ainsi ! Oui, il est ainsi ! Je reste longtemps éveillé dans mon lit. »

Le Doktor Goebbels leva les yeux, en quête d'approbation, mais Geli était occupée à remplir de champagne sa coupe à glace.

— Et ceci : « Dans la détresse la plus noire une étoile est apparue ! Je me sens lié à lui jusqu'à mon dernier souffle. Mes

derniers doutes se sont évanouis. L'Allemagne vivra ! Heil Hitler ! »

Excité par sa propre prose, il continua à feuilleter son journal.

— « Un jour viendra où tout ce qui est autour de nous s'écroulera. Pas nous. Le moment viendra peut-être où la populace vous entourera en bavant et en hurlant "Crucifiez-le !". Mais nous ne faiblirons pas. Nous serons des hommes de fer, et nous crierons "Hosanna !". Puis vous verrez autour de vous la phalange de la dernière garde qui ne connaîtra pas le désespoir, pas même dans la mort, car cette garde d'hommes de fer ne voudra pas vivre si l'Allemagne meurt. »

C'est de son oncle qu'il parlait ainsi ? Geli était déconcertée.

— Vous ne l'idolâtrez pas un tout petit peu, Herr Doktor Goebbels ?

— Je ne désire pas avoir des amis, Fräulein Raubal, dit-il en remettant son journal sur l'étagère avant de lui faire face, la main gauche sur la hanche. Ce que je veux, c'est un Führer. Avec lui, j'ai des liens inconditionnels. Sans lui, je ne peux pas vivre. Quand j'avais besoin qu'on ait besoin de moi, il a eu besoin de moi. Quand je voulais être connu, il m'a connu. Et si ce n'est pas de l'amour, c'est tout comme. Alors il peut bien m'humilier, ou m'ignorer, ou me rabrouer, je l'aimerai toujours et n'en serai que plus déterminé à faire de plus grands efforts pour lui plaire.

Julius Schaub fit enfin remarquer sa présence par de vigoureux applaudissements.

Elle ne rencontra Hermann Göring qu'en mai 1928, mais elle en avait beaucoup entendu parler, car, après son oncle, c'était le nazi le plus célèbre d'Allemagne. Putzi Hanfstaengl – qui, en tant que responsable de la presse étrangère, était obligé de savoir ce genre de choses –, lui raconta que le père de Göring, premier gouverneur d'Afrique de l'Ouest et ancien consul général à Haïti, était âgé de soixante-quatre ans à la naissance d'Hermann en 1893 ; il avait donné à son fils le nom d'un ami, un riche Juif autrichien ouvertement l'amant de la mère d'Hermann. L'enfant avait été élevé par des tantes, et le premier souvenir qu'il avait de sa mère remontait à ses trois ans, quand

elle l'avait pris de force dans ses bras et qu'il avait hurlé de frayeur sous ses baisers.

— Même alors, continua Putzi, notre Göring affirme que son seul désir était d'être soldat.

D'abord affecté à un régiment d'infanterie en sortant de l'École royale prussienne d'officiers, le lieutenant Hermann Göring rejoignit ensuite l'aviation et se distingua pendant la guerre en pilotant avec une bravoure fanatique des biplans Fokker contre les Sopwith-Camels britanniques. Après sa vingtième victoire en tant que pilote de chasse, le lieutenant reçut la plus haute distinction militaire allemande, la médaille *Pour le Mérite*, et devint un héros national. Commandant de l'escadrille de Richthofen au moment de l'armistice, il échangea sa future pension contre le grade plus élevé de *Hauptmann* (capitaine), mais se rendit compte que ce statut d'officier était détestable aux yeux de certains, puisqu'il se fit attaquer à Berlin par des communistes qui lui mirent le visage en sang et lui arrachèrent ses médailles et ses décorations.

Les emplois étant rares en Allemagne, il alla gagner sa vie au Danemark en faisant des acrobaties aériennes, avant de devenir pilote de ligne pour la compagnie Svenska. Après s'être écrasé dans un champ, il se traîna jusqu'à un château où il tomba amoureux de la maternelle Carin von Kantzow, issue de la noblesse suédoise par son père et d'une famille de brasseurs irlandais par sa mère, et dont le mari officier avait stoïquement fermé les yeux sur leur liaison de façon à conserver la tutelle de son jeune fils.

À l'Osteria Bavaria, Geli apprit par Rudolf Hess que le capitaine Göring avait rejeté une proposition de rejoindre la Reichswehr pour ne pas avoir à défendre « la République juive », et que Hess et lui avaient suivi quelque temps les mêmes cours à Munich, avant que Göring se désintéresse des études universitaires. Cynique, vaincu, amer, seul, un jour d'octobre 1922, Göring se rendit par hasard à un meeting politique où il entendit un ancien soldat du front avec un accent autrichien parler fébrilement de sa haine des Juifs et appeler à l'action révolutionnaire en Allemagne ; il sentit alors qu'il lui fallait rencontrer cet Adolf Hitler.

Hess raconta à Geli que son oncle avait été enthousiasmé par cette rencontre, car il pensait que ce capitaine Göring était exactement ce dont le parti avait besoin : un détenteur célèbre de la médaille *Pour le Mérite*, un mâle nordique un peu empâté mais encore bel homme, aux cheveux blonds cendrés et au regard bleu de rapace ; un protestant traditionnel, non pratiquant, juste un peu plus cultivé que lui, un homme cosmopolite issu de la haute société fortunée – même si le luxe dont lui et Carin jouissaient était basé sur des emprunts et la vente des bijoux de la jeune femme. En l'espace d'un mois, Hitler avait fait du capitaine Göring le chef suprême des SA qui comptaient, à l'époque, deux mille chômeurs toujours prêts à faire le coup de poing dans les rues avec les communistes ; et un an plus tard, Hitler donnait à Göring *die Vollmacht*, les pleins pouvoirs pour diriger le parti en son absence.

Hitler les harcelant sans cesse pour qu'ils régularisent leur situation, Göring et Carin se marièrent en 1923 et s'installèrent dans une villa meublée par l'ex-mari transi d'amour. Puis le putsch avait eu lieu, au cours duquel le capitaine Göring s'était fait remarquer non seulement par son courage, mais par sa cruauté et sa brutalité, car il avait dit à ses SA de se faire respecter par la terreur en tuant au moins un homme dans chaque quartier de la ville, afin de terroriser et d'intimider la population.

— Göring a été blessé sauvagement à l'aine, raconta Hess en laissant entendre ce que ce genre de blessure pouvait impliquer, et envoyé en Autriche après le massacre du Feldherrnhalle. Puis nous avons perdu sa trace.

Tout en faisant des ricochets sur le lac Kleinhesseloher dans le Jardin anglais, Emil dit à Angela que ce n'était pas exact, mais que certains membres du parti avaient été jaloux de voir quarante mille photos d'un Göring casqué se vendre comme des petits pains après le putsch. Et lorsque les responsables du parti avaient appris que Göring avait mal supporté ses souffrances, mordant son oreiller à l'hôpital et gémissant perpétuellement, qu'il était devenu dépendant de l'Eukodal, la morphine synthétique qu'on lui injectait en intraveineuse, et que par-

dessus le marché il était sans le sou, ils ne voulurent plus rien avoir à faire avec lui.

Vers minuit, après avoir bu quelques Doppelspaten de trop, et sachant que les responsables du parti étaient au café Heck avec Hitler, Emil fit entrer en douce dans les bureaux nazis de Schellingstraße une Geli morte de peur mais tout excitée, pour lui montrer le dossier sur Göring.

— Regarde qui il est vraiment, lui dit Emil. Un imposteur.

Dans le dossier se trouvait une traduction mal tapée d'un rapport psychiatrique confidentiel établi en 1925 par le docteur Hjalmar Eneström, de l'asile pour les fous criminels de Långbro en Suède. Eneström affirmait que son patient H. G. possédait un ego démesuré et manquait fondamentalement de courage moral, qu'il était sentimental et bavard, suicidaire et dominateur, colossalement vaniteux et rempli de haine pour lui-même. Belliqueux, pleurnichard, insupportable, et très sensible à toute sorte de palliatif, même du sel de table, il se croyait la cible d'un complot juif, il avait simulé ou exagéré les symptômes de manque de la morphine, il avait des hallucinations à propos de saint Paul, qu'il appelait « le Juif le plus dangereux ayant jamais existé », et d'Abraham, qu'il avait vu en rêve lui offrir un billet à ordre et trois chameaux s'il acceptait de cesser sa guerre contre le peuple sémité ; enfin, qu'il serait politiquement fini si sa folie venait à être connue en Allemagne.

— Ce qui est, bien sûr, parfaitement exact, sourit Emil.

Geli était troublée. Elle n'avait pas vu Emil dans le rôle d'un intrigant.

— Tu comptes l'utiliser ?

— Est-ce que je veux le faire chanter ? précisa Emil en haussant les épaules. Peut-être pas. Mais je dois me protéger des vautours. C'est pourquoi j'ai pris une photo de ce document, au cas où.

Plus tard, elle repensa aux vautours en entendant le Doktor Goebbels se délecter à raconter comment Göring était rentré en Allemagne la queue entre les jambes en 1927, employé par la firme suédoise Tornblad pour vendre des parachutes à Berlin, et avait enduré l'ignominie de voir son nom rayé des listes du parti et de devoir postuler à nouveau, « comme n'importe quel

humble paysan de Worms ». Mais le Doktor Goebbels avait regardé « Sa Corpulence » employer les pleurs, la flatterie, les menaces et la flagornerie obséquieuse afin de s'insinuer progressivement assez loin dans le parti et les bonnes grâces d'Hitler, pour que son célèbre nom fût inséré en bas de la liste de ceux que les nazis présentaient aux élections au Reichstag du 20 mai 1928.

— Est-ce qu'on votera pour lui ? demandait le Doktor Goebbels. J'espère bien que non. Il y a foule au sommet.

Après avoir parcouru l'Allemagne et prononcé cinquante-six discours durant les trois semaines précédant les élections de 1928, Adolf Hitler était si persuadé du succès du parti et de ses candidats qu'il invita sa nièce à Berlin pour une soirée de célébration après le vote du dimanche. Emil vint la chercher à la gare et ils purent s'embrasser et se caresser sur la banquette avant de la voiture d'Hitler pendant un trop court moment, avant de se rendre au 16, Berchtesgadenerstraße où Herr et Frau Göring louaient un minuscule appartement au deuxième étage.

Les yeux fous, en ébullition, le ventre aussi large qu'une barrique de bière sous un costume d'un blanc éblouissant, un chapeau mou blanc planté de travers, Göring les attendait sur le trottoir, et après leur avoir fait signe de s'arrêter, il introduisit une partie de son torse dans l'habitacle pour serrer énergiquement les mains d'Emil et de Geli, les pommettes passées au rouge, sa grande bouche légèrement maquillée, exhalant sur son passage les effluves d'un flacon entier de Chanel. « Le député Göring », se nomma-t-il, car il venait d'apprendre que le parti avait obtenu assez de voix pour que lui, le Doktor Goebbels et dix autres nazis moins célèbres rejoignent les quatre cent quatre-vingts élus des autres partis au Reichstag.

— Seulement douze ? demanda Emil, car cela voulait dire que le parti avait perdu deux sièges.

Mais Göring n'avait pas envie de voir sa victoire diminuée, et il se retourna pour aider sa frêle épouse à descendre le perron et à monter dans la voiture.

Carin était plus grande que lui et assez plate, ses cheveux auburn frisottés entourant un visage aussi blême que celui de son mari était rouge. Elle allait mourir d'une maladie du cœur en octobre 1931. Emil avait dit à Geli que Carin était « sentimentale et mystique », mais, avec son air d'être sur le point de tourner de l'œil en montant dans la Mercedes, elle ne sembla à Geli que maussade et méchante, déblatérant dans un allemand impeccable sur les centaines de Juifs dégoûtants qui avaient gâché leur coucher de soleil dans le Tiergarten, et les communistes qui avaient paradé dans les rues toute la semaine « avec leur nez crochu et l'étoile de David sur leurs drapeaux rouges ».

— L'étoile soviétique, tu veux dire, la corrigea Göring.

— C'est pareil.

Et ensuite ils s'étaient bagarrés avec les hommes d'Hitler, qui « hissaient eux aussi leurs glorieuses bannières rouges ornées de la majestueuse croix gammée — mais sans nez crochus, naturellement —, la force contre la force, jusqu'à ce que les communistes déguerpissent en abandonnant leurs blessés. Oh, comme il me tarde de voir la paix arriver ! ».

— Allons, allons, lui dit son mari.

— Et j'en serai malade de haine et de ressentiment quand tous ceux qui nous ont snobés, qui nous ont évités pendant nos mauvaises passes, s'avanceront furtivement pour t'assurer qu'ils ont toujours cru en toi, Hermann chéri, et que tu aurais dû leur dire que tu avais des difficultés.

— Certes, mais tout a changé à présent, non ? dit Göring. Notre vengeance sera douce et longue.

Carin se pencha en avant.

— Mademoiselle ? Je n'ai pas entendu votre nom.

— Geli.

— Joli nom, dit-elle comme si elle ne le pensait pas, et elle se cala dans son siège. Nous avons trouvé dans le quartier de Schöneberg une villa extraordinaire qui est dans nos moyens maintenant. Nous avions dû mettre au clou un harmonium blanc et d'autres beaux meubles, mais j'ai déjà donné mes instructions pour les récupérer. Seule une autre femme peut comprendre ce que cela veut dire.

— Encore plus de ménage à faire ?

Emil lui lança un regard.

— Mais qui est-ce, Hermann ? demanda-t-elle en se tournant vers son mari.

— La nièce d'Hitler.

— Ah, fit-elle, et elle tint sa langue jusqu'à leur arrivée dans la salle de bal d'apparat de l'hôtel Kaiserhof.

Le Doktor Goebbels leva une coupe de champagne dans leur direction dès qu'il les aperçut.

— À la santé du député Göring et de ses cinq cents marks par mois, ses voyages gratuits en chemin de fer, et son immunité parlementaire ! s'écria-t-il.

— Ce n'est qu'un début, répondit Göring sur le même ton, en souriant comme s'ils étaient amis.

Une centaine d'autres membres du parti, bien plus solennels, étaient là, sur leur trente et un, la plupart des épouses assises le long du mur, l'œil morne, tandis qu'un quatuor à cordes jouait d'un ton bien trop plaintif à l'autre bout de la salle, et que leurs maris conféraient d'un air funèbre au sujet d'un parti qui, malgré un apport d'argent tardif de la part d'industriels du Nord, avait perdu cent mille voix depuis les dernières élections.

— On s'amuse comme des fous ici ! s'exclama Geli.

Emil se contentait de passer la salle en revue, à la recherche d'Hitler.

— Tu ne t'ennuies pas déjà ? demanda-t-elle, dans l'espoir de se retrouver dans la voiture avec Emil pour s'embrasser.

— On partira tôt, promit-il.

On annonça les princes Hohenzollern August-Wilhelm et Eitel-Friedrich à l'entrée de la salle de bal, et ceux-ci saluèrent les invités de la main avant de faire place à leur hôte. Arborant queue-de-pie et cravate blanche, ainsi qu'une expression particulièrement allègre, Hitler entra derrière eux d'un pas énergique et s'imprégna des cris et des bravos qui arrivaient de toutes parts, avant de se laisser aller à son habituel flot de paroles. Les invités firent cercle autour de lui. Après avoir félicité les nouveaux élus, Hitler prédit que les journalistes les surnommeraient les douze moutons noirs du Reichstag, mais qu'en réalité ils seraient des loups, toujours prêts à chasser les

ennemis de l'Allemagne pour leur régler leur compte. Il admit que sans crise financière ou politique en Allemagne le parti n'augmenterait pas le nombre de ses adhérents, mais que sous la république de Weimar de telles crises étaient inévitables. Ils n'avaient qu'à se montrer patients. Et malgré la tristesse qu'il avait ressentie tout comme eux, à l'annonce des résultats, il avait remarqué que les voix qu'ils avaient perdues n'étaient pas allées aux partis centristes, mais à ceux de l'extrême gauche et de l'extrême droite. Ainsi, le peuple voulait des solutions extrêmes. Il suffisait donc que le parti consacre ses efforts à inculquer à l'opinion publique que le national-socialisme était le seul extrême qui n'échouerait pas en dernier lieu, mais persévérait et finirait par triompher de toute opposition. Sur ce, sa voix montrant des signes d'épuisement, Hitler cessa de parler, et, sous les cris de joie et les tonnerres d'applaudissements, il se fondit dans la foule des membres du parti pour serrer des mains et écouter des louanges.

Emil accompagnait Geli jusqu'à un bar bien fourni à l'autre extrémité de la pièce, lorsqu'il fut appelé en chemin par un homme d'environ trente ans, portant pince-nez, l'air affligé et maladif et le menton fuyant, assis à une grande table ronde aux côtés d'une fiancée plus âgée que lui. Emil, pour quelque obscure et odieuse raison, se sentit obligé d'aller vers eux.

Et c'est ainsi que Geli fit la connaissance d'Heinrich Himmler. Göring allait lui raconter par la suite qu'Himmler était né en 1900 à Landshut près de Munich, dans une famille catholique, et que son père enseignait dans un gymnasium où il était très estimé, à des élèves issus de la haute société et de la cour royale de Bavière. Employé à la salle des rapports et élève officier pendant la dernière année de la guerre, Himmler n'avait pas réussi à se faire envoyer au front, à son grand regret, affirmait-il souvent, mais Emil pensait plutôt qu'il cherchait à se conformer aux sentiments des autres anciens officiers qu'il côtoyait, car il s'évanouissait à la vue du sang. En 1922, il quitta l'université technique de Munich avec une licence en agriculture et une cicatrice de duel du dernier chic sur la joue. Un emploi de vendeur d'engrais pour une firme de Schleissheim lui permit de s'acheter une ferme aviaire, et d'adhérer à un groupe « Sang et

Sol » appelé Artamanen, les Fermiers. Et cette appartenance lui avait ensuite ouvert les portes d'une société occulte, la société Thulé, au sein de laquelle il s'était lié d'amitié avec Dietrich Eckart et le capitaine Ernst Röhm, dont il fut l'adjudant lors du putsch.

La première fois qu'Emil avait vu Himmler, c'était en 1925, lorsque ce dernier avait été nommé *Gauleiter* et *Obmann*, directeur de la propagande pour la Haute Bavière et la Souabe. Travailleur acharné et discret, rusé, très organisé et soupçonneux, Himmler avait gagné les faveurs d'Hitler au détriment d'autres responsables du parti grâce à sa loyauté, son existence exempte de scandales, et son accumulation méthodique de faits sur les amis et les ennemis du Führer. En 1927, Himmler était devenu *Reichsführer* adjoint, à la tête des quelques centaines d'hommes des *Schutzstaffeln*, les SS, qui faisaient office de police du parti ; ce soir-là, il invitait Emil à sa table afin de le recruter comme officier, et Geli ne l'intéressait nullement.

Ses yeux noisette étaient vitreux et son regard vide, sa poignée de main moite, son visage aussi expressif que le dos de sa main lorsqu'il se présenta d'un air trop zélé comme « Heinrich Himmler, *Reichsführer* adjoint des SS ». Ses cheveux brun foncé étaient bien rasés de chaque côté du crâne, mais formaient une tignasse sur le sommet, comme la queue d'un écureuil. Geli était plus petite que lui, mais plus large d'épaules ; il semblait sans muscles, aussi mou qu'un édredon, inefficace et passif, mais sous la froideur et la banalité de son visage, elle eut l'impression de déceler une rage et un mépris effrayants qu'il tâchait de contrôler de toutes ses forces.

- Vous êtes viennoise, Fräulein Raubal ?
- En effet.
- Vous avez visité le Trésor ?
- Oui, avec mon oncle.
- Et qu'avez-vous ressenti devant la Sainte Lance ?

Elle haussa les épaules.

— C'était bien. Je n'avais que onze ans à l'époque.

Le visage d'Himmler se crispa et il se tourna vers Emil. Elle eut l'impression d'avoir raté son examen.

— Asseyons-nous, dit-il, et ils s'assirent.

Puis il parla à Emil des critères aryens qu'il était en train d'établir pour ceux qui voulaient rejoindre les rangs des Schutzstaffeln, de façon à juger strictement chaque candidat sur la base des origines de sa famille — y compris la preuve d'ancêtres aryens sur au moins trois générations — et de la biologie héréditaire, de la santé, de la constitution physique et de la physionomie. Le *Reichsführer* adjoint lui-même soumettrait la photographie de chaque candidat à l'examen de sa célèbre loupe afin d'assurer la conformité à ses critères rigides. L'insigne des SS, une tête de mort, symboliserait la loyauté et l'obéissance qu'ils avaient jurées au Führer, même si cela devait signifier la mort.

— Nous serons une élite. Nous serons comme des jésuites sans Jésus.

— Tu dois être flatté, Emil ! s'exclama Geli, faussement admirative. Rien que le fait de penser à toi, quel honneur !

— Vous faites de l'humour ? demanda Himmler.

— Mais non, répondit-elle en se penchant pour rencontrer le regard d'Emil. Ça fait combien de temps qu'on est là ?

— Patience, sourit Emil.

Geli se tourna vers la fiancée d'Himmler, Margarete Boden. C'était une femme timide, aux propos décousus, aux cheveux prématûrément grisonnants, de sept ans son aînée. Pendant un moment, elle tint un discours ennuyeux sur sa croyance dans les plantes médicinales et l'homéopathie, puis fascina Geli en lui confiant que son fiancé s'était juré de renoncer à tout contact physique avec elle avant leur mariage.

— Mais cela lui est si difficile ! « Vous ne savez pas combien il me tarde de vous tenir dans mes bras et de vous baisser les pieds ! » voilà ce qu'il me dit toujours. Mais il dit également que l'innocence et la pureté perpétuelles d'une épouse donnent à un vrai mâle la force de ne jamais fléchir, même dans les pires difficultés qu'il puisse rencontrer.

— Et vous êtes fiancés depuis longtemps ?

— Six mois.

— Qui a eu l'idée de ce mariage ? demanda Geli.

— Herr Hitler. Il a beaucoup insisté.

Rudolf et Ilse Hess les rejoignirent d'un pas nonchalant.

— Savez-vous que votre oncle et vous avez la même lame en tarot ? dit Ilse à Geli.

— Et c'est ?

— Le hiérophante.

— Non ? fit Himmller.

— Tiens, vous voilà impressionné ! répondit Geli avant de s'adresser à Ilse. Je n'ai aucune idée de ce que cela veut dire.

Le Doktor Goebbels claudiqua jusqu'à leur table.

— Nous avons d'autres bonnes nouvelles. Le prince Viktor et la princesse Marie-Elisabeth zu Wied se sont renseignés sur le « mouvement hitlérien ».

— Le hiérophante, expliqua Ilse à Geli, était l'interprète officiel des rites de culte et de sacrifice dans la Grèce antique, et dans le tarot il représente les principes de l'apprentissage et de l'enseignement. Vous êtes influencée par la déesse de l'intuition. Vous empruntez le chemin mystique d'un pas pratique. Mais je n'ai pas encore fini votre thème.

— Et le mien ? demanda le Doktor Goebbels en s'installant à côté de Geli.

— Je n'ai que celui de Herr Hitler.

Tout excités par la victoire, Hermann et Carin Göring s'approchèrent de leur table, mais firent grise mine devant son dépouillement.

— Il nous faut du champagne ! dit le capitaine Göring. Garçon ! Trois bouteilles de Mumm ! Et neuf coupes ! cria-t-il à l'attention d'un serveur qui se tenait à quelque distance.

Il avança une chaise pour son épouse, puis en retourna une autre pour s'asseoir à califourchon, penché en avant, ses joues grasses et roses dans les mains, tout en regardant Ilse déplier une page remplie de notes manuscrites.

— Le Führer est né entre les signes du Bélier et du Taureau, dit cette dernière, tout comme Mussolini et Staline, il a le Soleil en Taureau et est ascendant Balance, d'où un amour des arts combiné à une ambition infinie. C'est pourquoi il peut lui arriver d'être tyrannique.

— Moi, je suis comme un enfant en sa présence ! s'exclama le capitaine Göring. Je ne peux pas l'expliquer. Je peux être plein

de certitude et de bravoure, mais s'il s'en prend à moi je suis pétrifié.

— Ce sont ses yeux, dit le Doktor Goebbels. Ils peuvent vous balafrer à vie.

— Je voyais le côté positif, Doktor Goebbels, s'empressa d'ajouter le capitaine Göring.

— Moi aussi, répondit le Doktor Goebbels.

— Continue, s'il te plaît, Ilse, dit Rudolf Hess. Ça nous intéresse beaucoup.

— Prêt à sacrifier son bien-être personnel pour un idéal plus élevé, il est capable de repousser son propre bonheur conjugal pour le bien de l'Allemagne. Mais cela pourrait lui causer des accès de jalousie et d'autodépréciation.

— Je ne m'en suis pas aperçu, objecta Heinrich Himmler.

— Elle a dit « pourrait », dit Rudolf Hess. Au conditionnel. Une simple possibilité.

— Attention, Frau Hess, dit le Doktor Goebbels. Il y a de la place pour vous dans les fiches d'Himmler.

— Je ne suis pas importante, répondit-elle avant de poursuivre. Herr Hitler a Pluton en maison huit, ce qui explique son énergie et sa ténacité, ainsi que la formidable influence qu'il a sur les gens. Et c'est la Lune en maison trois qui lui donne ce merveilleux don d'expression verbale.

— Nous avons trouvé cela particulièrement intéressant, dit Rudolf Hess.

— Et aussi, « trigone Soleil Jupiter », lut sa femme.

— Ah, parfait, dit la fiancée d'Himmler.

— Trigone Soleil Jupiter ? s'enquit Geli.

— Richesse et succès, expliqua la fiancée d'Himmler.

— Je croyais que cela signifiait la religiosité, dit Carin Göring.

— Oui, tout cela, ainsi qu'un niveau élevé d'intelligence, dit Himmler. Et Mars ?

— Carré Mars Saturne, dit Ilse Hess.

— Cruauté. Égoïsme, dit Carin Göring.

Elle donna un coup de coude à son mari. Lequel haussa les épaules.

— Et aussi trigone Mars Jupiter, dit Ilse Hess. Rudi, comment tu exprimerais cela ?

— On a trouvé ce genre de combinaison chez des prédicateurs qui se réjouissent d'offrir la liberté et la vérité à ceux qui sont prêts à les entendre.

— J'avais tellement envie que vous fassiez mon thème, Ilse, dit Carin Göring. Mais maintenant, je ne sais plus... Je vais paraître affreusement banale.

— Certes, cela va sans dire, n'est-ce pas ? dit son mari avec un regard en biais.

— Nous souffrons tous de la comparaison avec le Führer, dit le Doktor Goebbels.

— Quand on parle du loup..., dit Emil.

Tels des écoliers, les hommes se levèrent d'un bond en voyant leur maître avancer vers eux, la mèche en bataille, la cravate blanche de travers, les bras écartés. Ilse Hess plia discrètement ses notes.

— Quelle joie pour votre Führer de trouver tous ses amis réunis autour de la même table ! dit Hitler, tout sourires. Me ferez-vous l'honneur d'être mes invités pour le dîner ?

Et comme ils rassemblaient leurs affaires, qu'Emil lui prenait la main et qu'ils traversaient tous la grande salle de bal, Geli regarda Rudolf et Ilse Hess, le Doktor Joseph Goebbels, Hermann et Carin Göring, Heinrich Himmler et sa fiancée, et elle se dit que si elle en faisait partie, des amis d'Hitler, elle se sentirait avilie.

XI

Pique-nique, 1928

Elle abandonna ses études de médecine après sa première année à l'université Ludwig-Maximilian. Ses résultats étaient assez bons en anglais, mais assez médiocres en sciences, et le matin, après ses soirées trépidantes et mouvementées, elle souffrait souvent de l'ennui, du froid et de la fatigue dans les amphithéâtres glacials et les laboratoires ridiculement sous-équipés, tout en étant obligée de rendre continuellement des comptes sur ses progrès dans ses études à un oncle râleur et possessif qui détestait les études. C'est pourquoi, en juin, le jour de son vingtième anniversaire, elle lui annonça qu'elle souhaitait faire autre chose à la rentrée.

Ils se trouvaient dans l'entrée de l'Osteria Bavaria, et le visage de son oncle devint aussi sombre que celui de son professeur de chimie.

— Bon, si c'est ce que tu veux, dit-il avec un vague salut au restaurateur qui aidait frénétiquement quatre serveurs à dresser la table d'Hitler sur la terrasse.

— Je crois bien, oncle Alf.

— Les femmes devraient se consacrer à la maternité, dit-il avec un sourire affectueux forcé. C'est ce qu'elles font de mieux.

Puis il la précéda vers leur table d'un pas raide.

Elle se sentit suffisamment contrariée alors pour changer d'avis, mais eut peur de se faire disputer. Aussi, en s'asseyant à côté de lui, se contenta-t-elle de lui dire :

— Je n'ai pas abandonné l'idée de faire médecine. C'est peut-être temporaire.

— Tu feras pour le mieux.

Sa main effleura le genou de sa nièce lorsqu'il déplia sa serviette sur ses genoux, et il se leva immédiatement pour reculer sa chaise.

— Mes excuses !

— Ce n'est pas grave.

À cet instant, ils furent rejoints par Max Amann, Alfred Rosenberg, Franz Xaver Schwarz et Rudolf Hess. Chacun d'eux présenta à Geli une enveloppe contenant une carte d'anniversaire et cinquante *Reichsmarks*, comme s'ils s'étaient mis d'accord sur une somme raisonnable, et Hitler lui donna un paquet plat enveloppé dans du papier blanc de boucherie qu'il avait peint à l'aquarelle et adressé à « Mon Angelika chérie ». Il contenait un cadre argenté avec quatre instantanés d'Hitler pris par Heinrich Hoffmann en 1926, lorsqu'il s'exerçait à jouer de ses mains comme un acteur, selon les instructions du célèbre voyant Erik Jan Hanussen.

— Tu es contente ? demanda Hitler sérieusement.

Les mots lui manquèrent.

Et les cinq convives éclatèrent de rire tandis que le patron de l'Osteria Bavaria s'avançait avec le vrai cadeau d'Hitler : une cage dorée ouvragée abritant deux oiseaux jaune vif, des canaris de Saint-Andreasberg.

— Voici ce que j'ai décidé, lui dit joyeusement son oncle. Tu prendras des leçons de chant.

Elle était ravie. Elle se souvint de son cours de zoologie, et du nom savant du passereau : *Serinus canaria*. Elle passa un doigt à l'intérieur de la cage, et les canaris se reculèrent craintivement.

— Avec de si bons professeurs, oncle Alf !

— Pourquoi pas ? Et à la rentrée, peut-être, avec Herr Adolf Vogl, un ami du parti.

— Un autre Adolf ?

— Oh, pour ça, il n'y en a qu'un, dit-il. Alors, tu es contente, maintenant ?

— Mais je peux quand même garder les photographies ? le taquina-t-elle.

— Naturellement.

Elle l'embrassa sur la joue.

— Je vous aime, oncle Alf.

Il tressaillit à ce mot, et son regard aux paupières tombantes s'enfuit aux quatre coins de la pièce.

- Nous l'aimons tous, renchérit Rudolf Hess.
- Cherchant à faire diversion, Hitler prit son couteau et se mit à le frotter avec sa serviette.
- Et demain, quand tu auras fini tes derniers examens...
- Brillamment, interrompit Alfred Rosenberg.
- ... tu te dépêcheras de faire tes valises. Nous partons pour Obersalzberg.

Sa femme avait succombé à l'épidémie de grippe de 1928, et Heinrich Hoffmann se faisait tellement de soucis à l'idée que sa fille de quinze ans, proie facile pour les garçons, allait rester seule pendant les vacances scolaires, qu'Hitler invita aimablement Henny à passer l'été avec Geli à Haus Wachenfeld.

Elles se souviendraient toutes les deux de ces mois de juillet et août comme de leurs meilleurs moments à Obersalzberg. Les nuits étaient fraîches, les champs verdoyants, les cieux bleu azur, et l'air fleurait bon les pins, la neige et les fleurs sauvages. Geli et Henny finissaient leurs tâches ménagères vers midi et disposaient de leurs après-midi pour flâner dans Berchtesgaden en dégustant des cornets de glace au chocolat, faire des randonnées au-delà de la ligne des arbres sur le mont Kehlstein, chaussées de souliers ferrés, et donner à Prinz des morceaux de neige à manger, remplir frénétiquement les grilles de mots croisés le dimanche après la messe en jouant à qui terminera la première, se tordre de rire en lisant à voix haute les westerns de Karl May avec de fausses voix d'homme, s'allonger sur le ventre dans le jardin d'hiver, le menton dans les mains, pour capter le faible son d'une station de radio londonienne et écouter avec ferveur et sérieux de la musique américaine, *Ain't She Sweet, Thou Swell, I Wanna Be loved by You, You Took Advantage of Me.*

Angela alla s'installer dans la chambre de Geli pour que les deux amies puissent partager son grand lit au rez-de-chaussée, et bavarder, s'agiter et ricaner jusqu'à une ou deux heures du matin en regardant les canaris voler dans toute la pièce. Une fois, Henny raconta avec une excitation enfantine l'intrigue d'un film d'épouvante que Geli n'avait pas vu, dans lequel un savant diabolique tient une prostituée sous sa coupe et l'insémine avec

le sperme qu'il a prélevé sur un criminel venant d'être pendu. La femme tombe enceinte, et en grandissant sa petite fille devient une séductrice somnambule appelée Alraune, qui détruit tous les imbéciles amoureux d'elle.

— Alraune est censée faire peur, dit Henny. Mais c'est drôle, moi j'avais envie de lui ressembler.

— D'être une femme fatale ?

— Oui. D'avoir ce pouvoir.

— Mais tu n'es pas un vampire ou un truc comme ça ? sourit Geli.

— Je te promets que tu en seras la première informée.

Une main derrière la tête, Henny pencha l'unique chandelle qui éclairait l'obscurité, et la flamme se déforma tandis que de la cire blanche tombait sur le rebord de la fenêtre.

— Tu es toujours vierge ?

Geli admit que non.

— Qui est-ce ?

— Oh, soupira-t-elle. J'ai oublié.

— À Vienne ?

— Parlons d'autre chose.

— Toi et Emil, vous... ?

— Nous ne sommes pas mariés, Fräulein Hoffmann.

Henny se souleva sur un coude pour regarder Geli, fascinée.

— Emil a du sens moral maintenant, c'est nouveau ! Emil Maurice ? railla-t-elle.

— Avec moi, oui, se défendit Geli, sur un ton de pruderie affectée.

— Alors, c'est parce qu'il a la frousse de ton oncle Adolf, dit Henny en se laissant tomber sur son oreiller.

Elle balaya quelques fins cheveux bruns de son visage, et sembla prête à s'endormir.

— Qui n'en a pas peur ? continua-t-elle cependant.

— Ton père ?

— Heinrich ? Quelle blague !

— Ma mère.

— Angela ? Oh, arrête ! Elle est disposée à faire tout ce qu'il dit. Dès qu'il le dit. Ce n'est pas vrai ?

Silence.

— Ça, c'est un bon jeu, sourit Henny. Qui n'a pas la trouille d'Adolf Hitler ? Réfléchissons. Herr Doktor Goebbels ?

— Une trouille bleue.

— Herr Himmler ? Pareil.

— Rudi l'avoue sans honte.

— Qui d'autre ? demanda Henny. Herr Rosenberg ?

— Ce lèche-bottes !

— Et Herr Göring redevient un petit garçon quand ton oncle est dans les parages.

— Et il porte sa puérilité comme une médaille.

— Et toi ?

— Est-ce que je suis toujours vierge ? Je t'ai déjà répondu.

Henny lui donna un coup de coude dans l'épaule.

Geli réfléchit un instant avant de répondre.

— Non. Je n'ai pas peur de lui.

Le silence avala même le son de leur respiration. On n'entendit plus que le faible siffllement de la chandelle.

— C'est sans doute vrai, concéda Henny.

— Qu'est-ce que je gagne ?

Il y eut un moment de silence.

— Mon étonnement.

Le 28 juillet, le jour de son anniversaire, Henny et Geli laissèrent Angela faire la grasse matinée pendant qu'elles confectionnaient un petit déjeuner composé de crêpes Suzette, d'orange et de raisin, et une cafetièrre d'expresso à l'italienne. Léo Raubal, qui approchait des vingt-deux ans, était parti de Vienne à quatre heures du matin pour être là à temps et pouvoir se faufiler avec elles dans la chambre avec le plateau, et ils la réveillèrent en chantant en choeur les premiers vers d'un air de *La Flûte enchantée*, l'opéra préféré d'Angela.

D'abord, elle fut étonnée de voir le soleil entrer à flots et chercha le réveil que sa fille avait subtilisé pendant la nuit.

— Quelle heure est-il ?

— Dix heures et demie, répondit Geli. Nous t'avons laissée dormir.

Stupéfaite, Angela remarqua alors la présence de son grand fils, et elle se mit à fourrager dans ses cheveux grisonnants, aussi fourchus et emmêlés qu'un paquet d'algues.

— C'est cruel, mes enfants, de me surprendre comme ça, dit-elle d'un ton bourru.

Léo sourit.

— On a bien pensé à inviter les autres aussi, mais ils ne connaissent pas la chanson.

Angela entendit Heinrich Hoffmann dans la salle à manger, qui racontait d'une voix de stentor une blague sur Göring – le premier homme à utiliser un parachute pour *monter* vers les hautes sphères. On entendit de nombreux rires masculins.

— Qui est ici ? demanda Angela en remontant un drap sur sa chemise de nuit.

— Emil, répondit Geli. Et Putzi Hanfstaengl, qui arrive de France.

— Et mon père, comme vous l'avez constaté, ajouta Henny. Et Machin, celui qui a perdu ses orteils au front.

— Julius Schaub.

— Pour être avec leur Führer, dit Angela. Sans quoi il risquerait de les oublier. Ils doivent avoir faim ?

Geli répondit qu'ils avaient eu à manger, et suggéra à sa mère d'aller se faire une beauté parce que le chauffeur des Bechstein la conduirait à Salzbourg avec son amie Ilse Meier pour y passer la journée.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire avec tous ces invités ?

— Nous allons pique-niquer sur les bords du lac Chiemsee.

Angela extirpa du lit ses membres endoloris en murmurant « mer... credi » pour ne pas dire de gros mots, et se dirigea clopin-clopant vers la salle de bains.

— Vous exigez trop de votre vieille mère le jour de son anniversaire.

Geli alla passer une robe bain de soleil ajustée, bleu marine avec des dessins géométriques blancs, des socquettes blanches et des richelieus marron. Elle se brossa les cheveux pour la troisième fois de la journée et descendit à la salle à manger.

Putzi Hanfstaengl était désormais un Herr Doktor, ayant enfin obtenu son doctorat d'histoire avec une thèse sur les Pays-

Bas autrichiens et la Bavière au XVIII^e siècle ; mais là, il discutait avec Hoffmann du fait que l'entreprise familiale allait pouvoir photographier les œuvres exposées au Louvre, l'autorisation venant de leur être accordée par le directeur du musée, Henri Verne, neveu du célèbre écrivain.

— Dites donc, vous allez être riche ! dit Hoffmann.

— Si le livre se vend bien, probablement.

— Nous fêterons ça au champagne.

Julius Schaub fronça les sourcils.

— Toujours la boisson !

S'adressant à Hoffmann, Putzi surnomma Julius Schaub « *Il Penseroso* », mais la plaisanterie tomba à plat parce que personne d'autre ne parlait italien.

— Qui voudra de la bière ? demanda Geli.

Quatre mains se levèrent.

— Je te donne un coup de main, dit Emil en se levant.

Elle lui fit un sourire timide et sentit le regard d'Emil sur le balancement féminin de ses hanches alors qu'elle le précédait dans la cuisine. Comme Henny était en train de remplir leur panier de pique-nique avec de l'eau minérale Apollinaris et des Thermos de café et de thé, Emil alla mettre une caisse entière de Spaten dans le coffre de la Mercedes d'Hitler.

Puis Hitler dut finir par descendre dans la salle à manger, car elle entendit les invités se lever comme un seul homme, et Putzi déclarer :

— J'ai apporté les coupures des journaux étrangers.

Ensuite son oncle fit son entrée dans la cuisine, tout pimpant en costume d'été de flanelle grise et cravate jaune, un insigne rouge et noir orné de la croix gammée épinglé sur le revers de son veston. Sa mèche tomba pendant qu'il examinait la nourriture emballée dans du papier sulfurisé : fromage suisse, salami et poulet rôti chaud.

— Tu ne veux pas me faire un sandwich à la pâte d'arachides ? demanda-t-il d'un ton plaintif à sa nièce. Et rajouter des biscuits Bahlsen ? Et du chocolat, et une tarte aux pommes ? Fais-moi mon déjeuner habituel, princesse, rien de compliqué ni de nouveau.

Elle s'exécuta en soupirant.

Emil entra avec Léo et Hitler dit à ce dernier que sa sœur devenait une parfaite *Hausfrau*.

— Elle cuisine, elle nettoie, elle coud !

— Des talents rares, dit Geli.

Léo Raubal fouilla dans sa poche de poitrine à la recherche d'une cigarette roulée à la main, la tint devant la flamme qui brûlait sous la bouilloire, et prit une bouffée avant de remarquer le silence stupéfait des invités et le mépris de son oncle.

— On ne fume pas dans la maison, expliqua Emil.

— Moi, j'ai le droit, fit Léo sur le ton de la confidence. J'ai un grade supérieur dans les SA autrichiens.

Il sentit que sa famille le dévisageait en silence.

— C'est un délit passible du poteau d'exécution ?

— On ne plaisante pas avec ça, lui dit son oncle.

Léo entrouvrit la porte et jeta sa cigarette dehors.

Sur ce, ils montèrent dans les voitures. Emil et Hitler prirent place à l'avant de la Mercedes rouge décapotable ; Henny et Geli s'installèrent avec Putzi Hanfstaengl à l'arrière, où le Herr Doktor pourrait étaler ses longues jambes sur le siège du milieu déplié. Hitler trouva des couvre-chefs en tissu dans la boîte à gants et les tendit à sa nièce et à celle qu'il appelait son rayon de soleil pour que le vent ne les décoiffe pas, tandis qu'Emil et lui attachaient leurs casquettes d'aviateur en cuir, plus utiles par temps froid.

— Prinz, appela Hitler, grimpe !

Et le berger allemand rejoignit la voiture au galop et sauta dedans, posant d'abord les pattes sur le strapontin avant de trouver sa place par terre à côté de Geli.

Quant à Heinrich Hoffmann, Julius Schaub et Léo Raubal, ils prirent place dans la vieille Daimler d'Hoffmann, où la cigarette était non seulement autorisée, mais garantie. Vêtue de sa robe violette à la dernière mode et de son chapeau cloche, Angela leur fit au revoir depuis le balcon du premier étage.

Assez étendu et comportant trois îles, le Chiemsee était situé à cinquante kilomètres au nord-ouest de Haus Wachenfeld, mais Hitler affirmait que l'eau y était trois degrés plus chaude que celle du Königssee, bien plus proche, et son engouement pour les automobiles rapides était encore si nouveau qu'il

considérait tout trajet sur une grande route comme une agréable distraction ; ils roulèrent donc une heure en direction du nord. Cherchant à se concilier les faveurs du Führer, Putzi se pencha lourdement sur le siège rabattable pour lui faire part d'une invitation chez Adolf Millier, l'imprimeur du *Völkischer Beobachter*, qui possédait une luxueuse maison de vacances à Saint Quirin, sur le Tegernsee, à cinquante kilomètres au sud de Munich ; mais Hitler lui répondit qu'il ne pouvait envisager de s'y rendre, car les nombreux journalistes qui n'attendaient qu'une occasion de le démolir considéraient que le Tegernsee n'était qu'un terrain de jeux pour les très riches.

Putzi convint que c'était vrai.

— J'ai entendu qu'on le surnommait le « *Lago di Bonzo* ».

— Ce qui veut dire ?

— En argot de la mafia italienne, le « lac des Huiles ».

Voyant Hitler éclater d'un énorme rire et se taper sur les cuisses du plat de la main, Putzi se dit qu'il pouvait se rasseoir correctement. Le chien était debout sur ses pattes de derrière, appuyant ses pattes antérieures sur le siège rabattable, flairant avidement l'air qui lui racontait des histoires exubérantes de fleurs sauvages, d'essence, de macadam, de passereaux, de barrières, de prairies humides et de vaches laitières. Geli et Henny chantaient les airs américains qu'elles avaient mémorisés. Putzi écouta deux chansons en souriant avant de se moquer de leur prononciation.

— *Some-vune to votch ofer me ? Yas ! Vee haff no bhannahn-az ?*

— Pas mal, dit Henny.

Elles chantèrent *Ain't We Got Fun* et *Ain't She Sweet*, puis, comme elles ne se souvenaient pas bien des paroles des autres chansons, Putzi passa le reste du trajet à leur apprendre de drôles de mots d'argot américain. Un imbécile était un *sap*. Schaub était un *rube*, un *plouc*, Himmler un *milquetoast*, un mollasson, Goebbels un *wolf*, un chaud lapin. Göring se considérait comme un vrai mec, un *he-man*. *Scratch* ou *jack*, c'était l'argent. *Joe*, du café. *Panther sweat*, du whiskey. Quand on s'en fichait, on répondait « *ish kabibble* ». En Amérique, on les appellerait *live wires, peaches, Janes, skirts, thrills, parties*,

tootsies, hot little numbers. Emil était le *sheik* de Geli – à cause du film avec Rudolf Valentino – et elle était sa *Sheba*.

— Et oncle Adolf ? demanda Geli.

— Il serait votre *sugar daddy*¹, dit-il d'un ton sarcastique.

Mais quand elle lui demanda ce que *sugar daddy* voulait dire, le Herr Doktor répondit :

— C'est trop difficile à expliquer.

Lorsqu'ils arrivèrent au Chiemsee, Geli se dit que les montagnes lointaines descendaient dans le lac comme des femmes aux cheveux blancs vêtues de costumes de bain verts. Ils garèrent la Mercedes et la vieille Daimler sous des chênes, Schaub étala des plaids et des nappes de lin qu'il prit dans les coffres, et Emil porta la caisse de Spaten jusqu'à la rive où il pataugea dans la vase au milieu des roseaux pour mettre la bière à rafraîchir. Léo Raubal servit du café d'une Thermos et Hoffmann distribua des exemplaires de *Der Völkische Kurier*, *Die Münchener Neueste Nachrichten*, *Die Münchener Zeitung* et *Der Wiener Sonn-und-Montag* venant de la pile de journaux qu'il s'était procurés dans un kiosque de Schwabing le matin même, et les six hommes restèrent debout à l'ombre, la tête penchée, absorbés dans leur lecture silencieuse, leurs tasses pleines de café fumant posées à leurs pieds ou sur des mouchoirs sur les garde-boue, leurs journaux sérieux déployés comme des planisphères.

Dans les années vingt, le nudisme ou *Freikörperkultur* faisait fureur dans toute l'Allemagne, aussi, dans les parcs publics et autour des lacs, y avait-il souvent des endroits réservés afin que, selon les paroles d'un professeur de gymnastique, « pour le bénéfice de la race, les personnes ayant de hautes aspirations puissent aguerrir et exercer leurs corps dans la sacralité de leur condition naturelle ». Le Chiemsee n'échappait pas à la règle. Cachées derrière un léger écran de prunelliers et de broussailles, Geli et Henny se déshabillèrent complètement et coururent dans le lac, poussant des cris lorsqu'elles touchèrent les hauts-fonds et tombèrent dans une

¹ Protecteur, se dit d'un homme d'âge mûr qui entretient une très jeune femme. (N. d. T.)

eau encore si froide qu'elles eurent l'impression d'être mordues. Elles nagèrent vers un ponton flottant et s'y accrochèrent pour reprendre leur respiration, puis continuèrent vers l'île-aux-Hommes et le palais inachevé de Louis II, ne revenant en nage indienne que quand le visage d'Henny fut pâle de froid, et ses lèvres aussi violacées qu'un bleu de quatre jours.

Puis elles s'allongèrent sur le dos, nues sur le fin sable blanc, le visage offert à la chaleur du soleil, sentant les perles d'eau se contracter sur leur peau sous la caresse de l'air qui effleurait leurs corps comme une soie fraîche. Elles entendaient les hommes de l'autre côté des buissons, à cinquante mètres, qui faisaient un concours de ricochets. Le frère de Geli pensait avoir gagné avec cinq rebonds, mais leur oncle, qui détestait le sport, lança un galet qui toucha l'eau six fois, il fut proclamé vainqueur et le jeu prit fin.

— La première fois que je l'ai vu, raconta Henny, j'avais neuf ans. En 1922. Je faisais mon piano et ça me barbait, quand j'ai entendu la sonnette de la porte d'entrée. Je suis allée voir qui c'était. Herr Hitler était là, avec son chapeau mou et son vieux trench-coat blanc, une cravache repliée à la main, plutôt impressionnante. Je lui ai dit que mon père était en haut en train de faire sa sieste, et il m'a répondu gentiment qu'il allait l'attendre. Il a été charmant. Nous avons parlé du piano, et il a fait taire mes jérémiades en s'asseyant sur le tabouret pour jouer une polka de Strauss. Tu sais comme il peut être adorable avec les enfants.

Geli secoua la tête.

— Non, pas vraiment, dit-elle. On le connaissait à peine à l'époque.

— Bref, il l'est. D'ailleurs, j'étais si flattée de l'attention qu'il m'accordait que je me suis mise à danser la polka à travers la pièce, mais il a pris un air sévère et il m'a dit d'arrêter et d'écouter. Alors il m'a raconté de vieilles légendes teutoniques sur des jeunes filles du Rhin et un méchant nain nommé Alberich ; il faisait tinter les touches du piano quand il parlait des fées et tapait fort sur les notes graves pour indiquer la menace et le danger. Mon père s'est réveillé avant la fin de l'histoire et je me suis mise à bouder. Mais Herr Hitler m'a

promis de revenir quand je ferais mes gammes, et il l'a fait, il lisait ses journaux pendant une petite heure, et après il jouait des chansons pour me récompenser. C'est à cette époque qu'il a commencé à m'appeler son rayon de soleil.

De ses deux mains elle tira en arrière ses cheveux coupés à la garçonne et les essora.

— Tu es déjà allée avec lui au Festival de Bayreuth ? demanda-t-elle.

— Non.

Elle raconta qu'il l'y avait emmenée quand elle avait douze ans. Elle avait dormi chez Siegfried et Winifred Wagner, et vu *Parsifal* et *L'Anneau des Nibelungen*.

— Tu cherches à me rendre jalouse ?

— Oh, tu peux faire ce que tu veux avec lui à présent, sourit-elle.

— Je suis sa nièce.

— C'est ça, fit Henny.

— Qu'est-ce ça veut dire, « c'est ça » ?

— Rien, aucune importance.

Quelqu'un lança une branche dans le lac, et Geli regarda Prinz suivre sa trajectoire à toute vitesse, bondir comme un fou dans l'eau pour atterrir dans les roseaux — *des phragmites*, pensa-t-elle — puis sortir en pataugeant, le bâton dans la gueule, et se secouer frénétiquement. Le lanceur non identifié passa tranquillement derrière elles, et le chien trottina plus loin.

Elle remarqua qu'elle avait caché son sexe avec la main et l'avant-bras. Elle se détendit. Henny essayait de dormir. Ses seins qui rosissaient étaient de la taille d'une coupe à glace, ses jambes de quinze ans aussi fermes et minces que celles d'un garçon ; elle enlevait du sable de son pubis d'une main nonchalante. En fermant les yeux Geli voyait du rouge. Elle sentit un mince filet de sueur se frayer un chemin le long de son flanc.

Tout était encore possible. Elle se mit à imaginer un avenir avec Emil et quatre enfants, un cottage dans la forêt de Wienerwald, au sud de Vienne. À l'ombre en été. En sécurité. En Autriche. Ou un bel appartement meublé donnant sur Grillparzerstraße à Vienne, ou entre le Stadtpark et le

Konzerthaus, avec un cabinet médical dans la vieille ville. Et des dîners au Korso ou aux Trois Hussards. Elle serait pédiatre. Ou vétérinaire. À l'aise, sans être riche. Ou bien kinésithérapeute dans une station thermale en vogue comme Semmering. Elle y trouverait un emploi pour tante Paula. Et sa mère pourrait faire la cuisine. En Autriche. Elle n'aurait peut-être pas épousé Emil, mais un beau médecin. Bonnes manières, bonne éducation, gentil. Sans goût pour la politique. Avec des amis qu'elle admirerait. Elle donnerait des dîners pleins de gaieté, aurait quatre enfants, un abonnement à l'Opéra et une maison de week-end dans le Wienerwald. Ses amies auraient de bonnes manières, une bonne éducation, et seraient gentilles. Elle chanterait. Elle serait en sécurité. Elle...

Elle sentit que Prinz flairait son visage de façon insistant et se rendit compte qu'elle s'était assoupie. Le chien était inquiet à son sujet, mais lorsque Hitler cria : « Prinz ! Au pied ! » il courut vers son maître. Henny s'étalait sans honte, comme elle l'avait vu faire aux modèles de son père, mais Hitler détourna la tête. Geli se pencha en avant pour cacher le plus qu'elle pouvait. Elle abrita ses yeux de ses mains mais ne put voir le visage de son oncle en raison du soleil violent derrière lui. Marchant tranquillement dans leur direction sur le sable blanc, il portait toujours son costume de flanelle grise et sa cravate jaune, mais avait enlevé ses chaussures et ses chaussettes, et roulé son pantalon sur ses mollets glabres et blancs.

— Deux jolies filles toutes nues au soleil, avec rien sur le dos, fit-il d'un ton menaçant. Et de qui parlent-elles ? De moi. Je devrais en tomber raide mort, poursuivit-il avec un sourire. Tout ce que je vais entreprendre désormais ne sera que déception.

— Vous nous avez entendues ? sourit Geli.

— Et regardées, répondit-il.

Il tenait sous son bras un carnet de croquis qu'il tendit nerveusement à sa nièce. Geli passa d'anciens dessins architecturaux de la future autoroute qu'il avait imaginée entre Munich et Salzbourg, des croquis d'un formidable complexe universitaire sur le Chiemsee, ainsi qu'un restaurant Art déco qu'il avait barré d'une croix. Puis elle se vit, fraîchement

dessinée, les pieds sans les détails complexes des orteils et les mains sans doigts, la tête tournée sur le côté, la chevelure fauve indisciplinée tombant en cascade de façon qu'il n'ait pas à rater les traits de son visage.

Mais le torse était assez bien rendu, les globes de ses seins légèrement aplatis et étalés sur la cage thoracique, les ombres et les rondeurs habilement barbouillées avec le pouce, les hanches plus larges qu'elle ne l'aurait voulu, et la vulve représentée avec une précision crue puis – par gêne ? – hachurée pour rendre les poils pubiens. Elle leva les yeux vers son oncle et reconnut son agitation et sa réserve, sa vulnérabilité séduisante, son besoin enfantin de récompense. *Désormais, tu es à ma merci*, pensa-t-elle.

— Mais c'est excellent, oncle Alf ! s'exclama-t-elle, flatteuse.
— Tu trouves ? répondit-il l'air ravi.
— Oui, vraiment.

Hitler fit face au lac tandis que Geli poussait le carnet vers son amie.

— Sexy, dit celle-ci.

Geli lui lança un regard noir. *Tu es folle, ou quoi ?*

— C'est bien dessiné, dit Henny.

Hitler avait rougi, et son dos leur était aussi fermé qu'un mur.

— Ne cherchez pas à me faire plaisir. Ce serait de la pitié. J'ai bien trop de talent pour ça.

Geli effleura la jambe de son pantalon qui tremblait.

— Non, franchement, on pense que c'est bon.

— Merci bien, dit-il d'un ton espiègle. Et maintenant, jeunes filles, si vous passiez un vêtement pour aller préparer le déjeuner ?

Léo trouva sa sœur en train de rincer la vaisselle.

— On n'a pas encore pu se parler, dit-il.

Ils s'éloignèrent du groupe en flânant jusqu'à une dune éphémère où, allongés sur le ventre, ils sentirent l'érosion sous leur corps, tout en regardant le vent chaud poursuivre les vagues vertes et vives.

— On est assez loin ? demanda Léo.

— Pourquoi ?

Léo prit deux cigarettes de tabac turc roulées à la main dans la poche de sa chemise froissée, en offrit une à sa sœur, et l'alluma avec une allumette à friction. D'un geste qui se voulait élégant, elle tint la cigarette dans sa main droite exactement comme le faisait son frère aîné. Elle lui sourit en regardant son visage sympathique, mais sans beauté. En quelques années, son crâne s'était dégarni, il ne restait plus qu'une bande de cheveux noirs peignés en arrière de la largeur d'une main, encadrée par deux morceaux de front en forme de talons de chaussure. Avec ça une moustache qu'elle ne trouvait pas très heureuse, à peine un peu plus large que celle d'Hitler ; mais quand elle le questionna à ce sujet, il répondit que c'était la mode pour les professeurs de *Realschule*.

— Et c'est ce que tu veux faire ?

— On m'a déjà offert un poste à Linz pour l'an prochain, quand j'aurai mon diplôme.

— Bravo !

— Merci. Tu fais toujours médecine ?

— Je n'ai pas entièrement abandonné l'idée.

— Donc, tu as arrêté.

— J'ai d'autres préoccupations.

Il eut un sourire entendu et lui dit qu'en ce qui le concernait, son « autre préoccupation » était une Française prénommée Anne avec qui il espérait bien se fiancer, même si c'était une mésalliance aux yeux d'oncle Adolf.

— Tu fréquentes quelqu'un ? demanda-t-il à sa sœur.

— Oui.

— Qui est-ce ?

— Devine.

— Il est ici ?

— Tu es très observateur !

Le frère de Geli posa son menton sur un poing et se mit à réfléchir, plissant les yeux en aspirant la fumée et en faisant tomber sa cendre.

— Emil Maurice ? finit-il par demander.

— Ce n'est pourtant pas bien difficile.

— Tu sais, ce n'est pas si évident.

— Vous n'avez pas parlé tous les deux ?
— Il ne t'a pas mentionnée.
Elle lui donna une tape sur l'épaule.
— C'est vrai.
— Tu n'es pas obligé de le dire, même si c'est vrai.
— Tu l'aimes ?
— Je n'en suis plus si sûre.
— Ne fais pas la mauvaise tête !
— On aurait pu penser qu'il aurait des milliers de choses à demander à un grand frère.
— C'est Adolf qui a parlé de toi. « Un amour. Vraiment délicieuse. »
— Décidément, il m'adore, soupira Geli.
— L'oncle était ma deuxième idée.
— Tu ne trouves pas ça bizarre ?
— D'abord, il n'est que ton demi-oncle. Les Schicklgruber ne sont de notre sang que pour un quart.
— Et il a dix-neuf ans de plus que moi.
— Oh, la différence d'âge ! dit Léo. On s'en moque !
Des rayons blancs acérés traversèrent un palais de nuages.
Au loin, l'Île-aux-Femmes et ses bateaux de pêche furent repeints avec leur ombre.
— J'ai la nette impression que tu n'aimes pas Emil, dit Geli.
Son frère écrasa son mégot dans le sable.
— Mais si je l'aime bien ! Et je crois bien que toi aussi, d'ailleurs.

Le soir tomba. Putzi Hanfstaengl s'endormit dans un hamac venant de Bombay, qu'il avait installé entre deux arbres, pendant qu'Henny, son père, Emil, Schaub et le frère de Geli, disposés en étoile dans une clairière, se faisaient des passes avec un ballon de football blanc tout éraflé, les hommes le torse et les pieds nus, buvant des Spaten qu'ils tenaient par le goulot, fumant les cigares Palo d'Hoffmann, critiquant les fautes ou les imperfections de jeu. Hitler criait ses propres commentaires, languissamment allongé sur une chaise longue rayée, une tasse en porcelaine remplie d'eau minérale Apollinaris posée contre sa poitrine. Un violent coup de pied fit rouler la balle vers lui, et

il la renvoya en la faisant lentement glisser avec une feinte. Schaub le félicita.

Geli cala un plaid et le panier de pique-nique dans le coffre de la Mercedes, se trouva une Spaten encore fraîche et alla tranquillement s'asseoir à côté de son oncle sur des fougères moelleuses.

— Ah, de la compagnie, dit celui-ci avec un sourire.

— Vous êtes heureux ?

— Très.

À la manière européenne, sa familiarité devant la nudité de la jeune fille était contrebalancée par une raideur qui aurait semblé guindée dans un hôtel de luxe. Il fronça les sourcils.

— Tu as pris des coups de soleil.

— Toutes les filles bronzent à qui mieux mieux à présent. C'est la mode.

— Ah bon ? J'ignorais.

Elle hocha la tête en buvant sa bière.

— Vous n'aviez pas envie d'aller nager ? demanda-t-elle.

— Oh, non ! On pourrait me prendre en photo. Il y a peu de choses aussi affligeantes que la vue d'un homme politique en costume de bain.

— Mais, oncle Adolf, vous seriez sensationnel !

— Je trouve ton innocence tout à fait charmante.

Emil envoya la balle en hauteur et Léo fit une tête qui l'expédia dans le visage de Schaub. Les yeux ronds, Schaub contempla son cigare tout écrabouillé comme s'il venait d'exploser, comme dans un dessin animé, et tous les autres se tordirent de rire.

— Même dans un groupe on peut se sentir très seul, dit Hitler en les regardant. Que ce soit par la force de son esprit, de son caractère ou une autre caractéristique inhabituelle, on devient distant, différent, un étranger. C'est le premier risque de la position de chef.

— Vous vous sentez seul ?

Hitler prit une vigoureuse inspiration qu'il exhala dans un soupir.

— Souvent. Quand j'étais enfant. Au front. Et aujourd'hui avec mes disciples. J'ai renoncé à tellement de choses pour le

parti, pour l'Allemagne. Et je me demande si ça en vaut la peine. L'autosuffisance est une illusion engendrée par l'orgueil mal placé. En réalité nous avons besoin de quelqu'un qui soit comme nous ; quelqu'un avec qui nous pouvons être complètement nous-mêmes, stupide, intime, la garde baissée. C'est à cela que j'aspire de toutes mes forces.

— Vous m'avez, dit Geli.

Les yeux humides, Hitler regarda intensément sa nièce, sa bouche d'habitude sévère se tordant lorsqu'il dit :

— Oui. Avec toi, je peux me détendre complètement. Tu es si naturelle et tu as l'esprit si libre. Et tu es concrète. Et affectueuse.

Elle ne trouva rien d'autre à dire que « merci ».

Il lui toucha les cheveux d'un geste hésitant.

— Et j'espère que tu me considères maintenant comme le père que tu n'as jamais eu.

Geli sentit des picotements sur la peau lorsque son oncle effleura son crâne du bout des doigts avant de saisir à pleine main une mèche blondie par le soleil. Elle lui dit qu'il s'était montré très généreux.

— Mon père avait quatorze ans de moins que sa première femme, dit Hitler. Et vingt-quatre de plus que la deuxième. Elle s'appelait Fanni, c'était la bonne de la première. Tu savais qu'Aloïs junior était illégitime ?

Elle fit oui de la tête.

— Et qu'Angela est née deux mois après le mariage ?

— Oui.

— Et ensuite, quand la mère de ta mère a attrapé la tuberculose, mon père a dirigé ses hommages vers sa jeune nièce, Klara, qui s'occupait des enfants. À la mort de sa femme, il a épousé ma mère. À six heures du matin, pour pouvoir se présenter ponctuellement à son travail à sept. Elle avait vingt-cinq ans, et lui quarante-huit. Elle l'appellerait « oncle » jusqu'à ce qu'il meure, à soixante-six ans.

Il libéra les cheveux de Geli et sourit.

— Tu avais déjà entendu cette histoire ?

— Plusieurs fois, mais c'est compliqué.

— Et c'est exactement pour cela que je t'en parle, dit-il en posant sa tasse sur l'herbe à sa droite et en joignant les mains sur son estomac.

— On nous laisse entendre que les bonnes familles allemandes sont issues d'un homme et d'une femme à peu près du même âge qui ne se connaissaient pas avant de se rencontrer, et qui tombent amoureux petit à petit avant de se marier. Pourtant, nous voyons bien qu'il y a beaucoup d'exceptions étonnantes à cette règle, et qui marchent. Des variations infinies, en fait. Des enfants nés hors mariage. Une femme vingt-trois ans plus jeune. Un mari qui est également un oncle. Nous vivons une époque qui voudrait connaître les clés du succès des relations entre les meilleurs des hommes et des femmes.

Elle était bien plus en avance sur lui qu'il ne le pensait. Un enfant de neuf ans l'aurait été. Elle ne dit rien.

Emil se dirigea vers eux, en nage, et tomba à genoux à côté de Geli. Il se sécha avec sa chemise, ce qui fit jouer ses muscles durs.

— Il n'y a plus de bière ? demanda-t-il.

— Herr Doktor Hanfstaengl est monté sur la caisse pour suspendre son hamac.

— Ah, je la vois, fit Emil en se tournant.

— J'allais m'endormir, dit Hitler doucement.

Il pencha la tête sur son épaule gauche, ferma les yeux en les plissant et nicha son menton sur son revers de flanelle grise.

Emil déposa un baiser sur la joue de Geli et alla se chercher une Spaten. Puis Heinrich Hoffmann fit signe à Geli de ne pas faire de bruit et, muni de son appareil Stirnschen, il s'accroupit non loin d'eux pour prendre une photo.

— Elle sera formidable, murmura-t-il, car Hitler semblait si aimant, si satisfait, si jeune et pourtant paternel, quant à sa nièce, si féminine, elle semblait en adoration devant lui, quoiqu'un brin désabusée.

XII

Voisins, 1929

Quelques jours plus tard, Hitler obligea sa nièce à l'accompagner à Munich pour lui chercher un appartement, car, affirmait-il, la rentrée universitaire était proche, et ils risquaient de rater les meilleures opportunités. Rudolf Hess leur avait déniché cinq locations potentielles à Schwabing et Haidhausen, la première juste au-dessous de l'appartement miteux de Franz Xaver Schwarz, le trésorier du parti. Geli trouva l'endroit laid et vieillot, et Hitler l'approuva, mais ce n'était que le début de ses déconvenues. Un appartement près de la Hauptbahnhof fut rejeté par Hitler parce que beaucoup trop bruyant. Un autre, il en était persuadé, serait froid en hiver ; pour le quatrième, l'idée de gravir tant d'escaliers le rebuva ; quant au cinquième sur la liste de Rudi, il décréta qu'il empestait encore le locataire précédent.

Ils n'étaient pas loin du café Heck, dit-il en consultant sa montre, il avait chaud et il était las de l'immobilier, aussi rejoignirent-ils sa *Stammtisch* pour une collation. Au moment précis où les serveurs remplissaient leurs verres d'eau, Hitler, dont les yeux d'argent n'avaient cessé de surveiller l'entrée, eut un sourire joyeux et se leva à demi avec un petit salut efféminé de la main droite.

— Regarde qui voilà ! dit-il à sa nièce. La princesse Cantacuzène !

Il n'essayait quand même pas de donner le change ?

— Quelle surprise, fit Geli d'un ton plat.

Elle se retourna et vit Frau Eisa Bruckmann. C'était l'épouse du principal éditeur de Munich, une ancienne princesse de Roumanie, et avec Helene Bechstein, une des premières personnes en vue à avoir aidé Hitler. Élégante, mondaine, sûre d'elle, très grande dame, la soixantaine, vêtue d'une robe

Zeppelin du dernier chic, un bichon frisé contre son imposante poitrine, elle offrit au café son profil égyptien, et seulement alors, dans une scène très mal jouée, feignit de remarquer la présence d'Hitler. Elle demanda aussitôt au maître d'hôtel de l'escorter à sa table, et ils s'extasièrent tous deux sur cette coïncidence en en faisant des tonnes.

Elle fut invitée à se joindre à eux, et elle prit son temps pour jauger en silence le maintien, les manières et la tenue vestimentaire de Geli, pendant qu'Hitler racontait gaiement ses vacances bien trop courtes à Obersalzberg – il travaillait, expliqua-t-il, à un ouvrage secret sur le sang aryen et les Juifs –, jusqu'à ce qu'il en vienne à cette journée de chien passée à chercher un appartement pour sa nièce.

— Mais, mon cher Adi, s'exclama Eisa Bruckmann sur un ton de protestation mal feinte, vous me faites beaucoup de peine. Vous auriez dû m'appeler.

— Vous auriez quelque chose en vue ?

— Elle peut habiter avec Hugo et moi !

— Non, vraiment, ça ne serait pas possible, dit Geli.

Elle sentit Hitler lui toucher légèrement le bras pour la faire taire.

— Cela ne vous dérangerait pas ? demanda-t-il.

— Nous avons une maison immense, répondit Eisa Bruckmann. Des pièces pour jouer aux échecs. Des pièces pour pleurer. Des pièces pour faire l'argenterie. Je dois envoyer le majordome en éclaireur quand je cherche mon mari.

— Herr et Frau Bruckmann demeurent Thierschstraße, juste à côté de chez moi, dit Hitler à sa nièce sur le ton de l'information.

— Vous désirez mon approbation ? demanda-t-elle.

— Elle veut vivre seule, expliqua Hitler.

— Une chambre meublée, avec salle de bains privée. Elle pourra dîner avec nous, ou avec les domestiques. Je préviendrai Hugo de garder les mains dans ses poches et de baisser ses yeux affamés, dit-elle en plaisantant à l'attention de la demoiselle.

Adolf balançait encore, mais Eisa insistait, et Geli les regarda jouer leur petite comédie dans un silence fasciné. Ils mangèrent légèrement à cause de la chaleur estivale et se rendirent à la

résidence de Thierschstraße dans la voiture des Bruckmann. Et pendant qu'Hitler se changeait de chemise dans son gourbi, on montra à Geli ses quartiers du troisième étage, dont le mobilier italien n'aurait pas déparé un hôtel de luxe. Eisa lui raconta qu'après la guerre ils prêtaient souvent leurs pièces du rez-de-chaussée pour en faire un salon *völkish*, et invitaient des philosophes d'un groupe connu sous le nom de Cercle cosmique pour éduquer leurs amis sur la signification de la croix gammée et le besoin d'un renouveau païen.

— Une fois nous avons organisé une soirée dionysienne, avec une ancienne danse corybante effectuée par des jeunes gens splendides vêtus uniquement de bracelets de cuivre.

— Et dire que pendant ce temps-là j'allais en classe à Vienne, gémit Geli en souriant.

— Nous avons rencontré Adolf au cours d'une de ces soirées, et ensuite c'est chez nous qu'il est allé en classe. Hugo lui a appris à baisser la main d'une dame, et moi à manger un artichaut ou un homard. Pour lui donner une allure plus virile nous lui avons acheté sa première cravache. J'imagine que ce sera vous notre prochaine élève.

— Oh, c'est très aimable à vous, mais je ne crois pas que cela sera nécessaire, répondit Geli d'un ton glacial.

Eisa la jaugea un instant avant de riposter.

— Nous verrons.

— Vous êtes sûre que vous voulez de moi dans cette maison ?

— Tout à fait sûre.

— J'ai des canaris.

— Nous avons des chats, répondit la princesse déchue.

Leurs yeux combattirent. Eisa fut victorieuse. Geli fit dériver son regard sur un casque étrusque posé sur un bureau blanc à cylindre. Elle tâta le luxe de la soie rose sur une chaise du quattrocento.

— Qu'est-ce que vous gagnez, dans tout ça ? demanda-t-elle.

— L'accès à votre oncle, répondit Eisa en toute franchise.

— Et oncle Adolf, qu'est-ce qu'il gagne ?

— Le contrôle, sourit Eisa.

De sa fenêtre du troisième étage, elle voyait souvent Emil Maurice qui attendait Hitler devant chez lui, astiquant un chrome avec son mouchoir, ou simplement debout dans Thierschstraße, les bras croisés, une cigarette à la bouche, évitant de lancer le moindre coup d'œil, si rétif ou soudain fût-il, vers la maison crème des Bruckmann. Toujours méfiant, et vaguement effrayé, Emil semblait à Geli n'être que prévoyance et géométrie, que calcul des angles et des chances, toute cette arithmétique rusée et masculine destinée à peser ce qu'il avait à perdre ou à gagner. Lorsqu'il conduisait Geli quelque part sans son oncle, elle s'asseyait devant et la main d'Emil touchait délicatement l'intérieur de sa cuisse, serrait un sein, l'attirait contre lui pour l'embrasser quand la circulation s'arrêtait, et il lui disait des paroles flatteuses, aimantes et excitantes qui embellissaient leur avenir. En présence d'Hitler, Emil était froid et silencieux, correct, il regardait droit devant lui et même orientait le rétroviseur pour ne pas y voir Geli.

Dans l'esprit d'Emil elle passait toujours après son oncle. Un jour Schaub les avait tous conduits à un pique-nique et Emil, assis à l'arrière de la Mercedes avec elle, grattait les mêmes trois cordes de sa mandoline tout en chantant d'une voix de fausset qui se voulait ténor une ballade irlandaise interminable. Hitler finit par se retourner pour lui lancer d'un ton irrité :

— Mais ça ne s'arrêtera jamais ?

Et Emil cessa immédiatement de chanter.

Une autre fois, ils étaient tous dans un champ près de Dachau, en compagnie de six autres jeunes gens, à boire une outre de cidre autour d'un feu et à regarder un épouvantail brûler en retombant dans ses propres cendres, tandis que la chaleur ridait la nuit au-dessus du feu, et que des spirales d'étincelles s'élevaient, telles des lucioles rouges. Emil l'avait embrassée sur la bouche, fort, pour la première fois depuis des jours. C'est alors qu'un coup de klaxon avait retenti, et elle avait vu son oncle penché à l'intérieur de sa voiture, une main courroucée sur le klaxon. Emil s'était précipité aussitôt.

Son intérêt pour Emil commençait à s'estomper, et elle le lui dit un jour qu'elle était seule à l'arrière de la voiture, à attendre Henny devant le studio de photographie Hoffmann. Le visage

d'Emil tomba dans ses bras posés sur le volant, et il lui assura qu'il l'aimait énormément, qu'il était désespéré, qu'il mourait d'envie de l'avoir toute à lui, mais qu'elle ne se rendait pas compte à quel point son oncle pouvait être difficile, cruel et despote, qu'il pouvait dominer tous les gens qu'il rencontrait et vaincre les intentions les plus fermes d'un simple signe de contrariété.

Geli soupira. Elle lui dit que ce qu'elle ressentait pour lui n'était peut-être après tout qu'un *Schwärmerei*, un bégrium.

— Voilà Henny. Souris, conclut-elle.

Elle entendit aussi parler de la tyrannie d'Hitler par Adolf Vogl quand elle commença ses leçons de chant avec lui en septembre. Geli l'attendait dans son salon, et pour passer le temps regardait les programmes d'opéra encadrés et les photos légendées montrant un Vogl en costume et maquillage chromatiques, bedonnant et l'air farouche, doté d'une chevelure grise bien fournie et indisciplinée, qui s'était produit jusqu'à la cinquantaine bien avancée dans le *Requiem* de Fauré, *Les Amours du poète* de Schumann, *Fidelio* de Beethoven, *La Belle Meunière* de Schubert et *Élie* de Mendelssohn. C'est alors que Vogl fit une entrée fanfaronne, arrivant de sa salle à manger la bouche encore pleine, et trouva Geli seule.

— Oh, parfait, dit-il, l'air soulagé. Votre oncle n'est pas avec vous.

Elle trouva cette remarque si étrange qu'elle en fronça les sourcils, aussi s'empessa-t-il d'ajouter :

— Ne vous méprenez pas, Fräulein Raubal. Je me considère l'ami d'Hitler, son principal disciple, mais après quelques minutes en sa présence, je me sens exténué et complètement épuisé.

— J'ai déjà entendu dire cela.

— Cela ne vous... inquiète pas ?

— Nos rapports sont différents.

Vogl observa Geli quelques instants.

— Vous désirez devenir une soprano wagnérienne, à ce qu'il m'a dit.

— C'est mon oncle qui le désire.

— Et vous ?

— Moi, j'aime chanter, voilà tout, dit-elle en haussant les épaules.

— Et moi, j'aime gagner cent *Reichsmarks* par mois. Nous avons beaucoup de points communs. Avez-vous un air à me faire entendre ?

Elle lui tendit une partition.

— Puccini, dit-elle. *O mio babbino caro*.

— « Ô mon cher papa. » Un bon choix. Doux et bref.

Ils allèrent dans la salle de musique où il s'installa devant un piano à queue, et elle chanta médiocrement, écorchant l'italien et manquant d'air dans les notes les plus aiguës. Lorsqu'elle eut terminé, il garda un silence de mauvais augure, et elle sourit, mal à l'aise.

— Eh bien, je n'ai pas fait de fausses notes, je crois.

— Nous avons une base de travail.

Il se leva pour lui donner des indications sur l'anatomie du chant, en appuyant la main juste au-dessous de ses côtes pour qu'elle sente son diaphragme, et remontant familièrement entre ses seins jusqu'à sa gorge, serrant son larynx, puis encerclant doucement ses sinus et l'arête de son nez. Les doigts de Vogl sentaient le chou.

— Et maintenant, faites ah-ah-ah.

— Ah-ah-ah, chanta-t-elle.

— Vous avez toujours votre voix de tête, dit-il en chantant d'une voix de tête. Je voudrais entendre votre voix de poitrine, ajouta-t-il en lui montrant.

Elle fit une piètre tentative.

— La tête haute. Les talons regroupés. Et maintenant, fredonnez, Fräulein Raubal.

Elle obéit.

— C'est beaucoup mieux. Le son est projeté par le diaphragme selon une courbe ascendante et vient percuter les résonateurs situés à la racine du nez. Le sentez-vous ? Votre voix doit être constamment soutenue. Travaillez sur les muscles. Saviez-vous qu'une grande cantatrice italienne appelée Tetrazzini avait un diaphragme si fort qu'elle pouvait déplacer un piano avec ?

— J'ai du personnel qui déplace les objets pour moi.

— Comme vous êtes amusante ! C'est ce fameux charme autrichien !

La très jeune femme de Vogl vint lui apporter un grand verre de *Weißbier*, lui déposa un baiser énamouré sur l'oreille, et sortit. Sa bière à la main, Vogl se rassit lourdement sur le tabouret de piano afin de vérifier l'étendue du registre de Geli, jouant le *do*, une octave au-dessus du milieu du clavier, lui faisant chanter, et ainsi de suite jusqu'aux notes les plus aiguës.

Geli ne s'en sortit pas trop mal. En revanche, dans le grave, elle cala, incapable d'aller plus bas que le *si bémol*, et quand il insista pour qu'elle trouve le *fa* au-dessous du *do* du milieu, elle lui dit :

— Si je vais si bas, je sens que je vais vomir.

— Dans ce cas, nous allons travailler votre voix de poitrine. Une bonne chanteuse a une tessiture de deux octaves, seize notes. Vous en avez quatorze.

Elle rougit.

— Je suis mauvaise, alors ?

— Vous pouvez peut-être vous améliorer. J'ai une élève qui a commencé avec treize notes, et maintenant elle en a seize. Mais elle a travaillé. Vous travaillez ?

Elle craignit d'avoir hoché la tête trop vigoureusement, comme une enfant.

— Avez-vous entendu parler de la cantatrice Bertha Morena ?

— Bien sûr.

— Une autre de mes réussites. Elle a appris avec moi, elle a travaillé sans relâche, et c'est une diva à présent.

Il rassembla les partitions et referma le piano en poursuivant, comme si cette pensée arrivait tardivement :

— Elle s'appelait Bertha Meyer, à l'époque. Elle est juive.

Puis il pâlit.

— Ne le dites pas à Hitler.

— Ne vous en faites pas. J'ai de l'entraînement.

L'entraînement, elle l'avait acquis durant l'automne 1927 en omittant de parler à Hitler d'un certain Christof Fritsch, un bel

étudiant en médecine, grand, blond, large d'épaules mais d'une maigreur squelettique, l'esprit rempli de faits scientifiques et de philosophie, toujours vêtu d'un chandail noir à col roulé, se nourrissant surtout de café d'un noir d'encre et de pain rassis, le visage constamment aussi sérieux qu'un examen de fin d'année. Christof était tombé amoureux de Geli pendant le cours de chimie, et s'arrangeait souvent pour venir lui tenir compagnie lorsqu'elle était seule, qu'elle nourrisse les cygnes devant le palais Nymphenburg ou étudie sur les pelouses du Theresienwiese en tenant son livre au-dessus de son visage pour se protéger du soleil. Comme elle n'avait pas réussi à convaincre Christof qu'elle ne s'intéressait pas à la politique – quand même, c'était la nièce d'Hitler –, il la bombardait de ses réflexions pesantes sur le nouveau système parlementaire, la république de Weimar, et le *Volk*. Le jour de la Saint-Nicolas, il lui avait fait la surprise de lui offrir un ornement représentant un petit ange doré qu'il avait trouvé au célèbre marché de Noël de Nuremberg. Elle l'avait vu sur des patins à glace pendant le carnaval et Christof l'avait informée avec l'intensité la plus froide qui soit que pour elle, il avait entrepris d'étudier l'histoire de l'opéra. Et le premier mai 1928, selon la tradition, Christof s'était faufilé dans la pension Klein bien avant l'aube, pour déposer devant la porte de Geli une branche de chêne, symbole de sa constance. Christof était encore présent dans sa vie, et lui écrivait des lettres d'un haut niveau intellectuel, pleines d'adoration, de passion et de sa *Weltanschauung* toute personnelle, et, si elle ne faisait rien pour l'encourager, elle n'avait pas parlé de lui à Emil non plus, et se demandait bien ce que cela signifiait.

Elle omit également de mentionner à Hitler ce qui s'était passé lors de la soirée donnée à Berlin en janvier 1929, en l'honneur du *Hauptmann* Hermann Göring et de Herr Alfred Rosenberg qui, à leur horreur mutuelle, étaient nés le même jour.

Quelques mois après son élection comme *Mitglied des Reichstags*, Göring avait découvert que la compagnie aérienne Lufthansa cherchait des subventions gouvernementales pour l'aviation civile, aussi, pour des honoraires de consultant de

cinquante mille *Reichsmarks* par an, avait-il accepté d'aider la compagnie dans la poursuite de ses objectifs et, même s'il ne fit en tout et pour tout que deux interventions devant le Reichstag, celles-ci furent opportunément conformes aux sujets choisis par Lufthansa. Bientôt, il fut également consultant pour BMW, Heinkel, et le constructeur d'avions Messerschmitt ; grâce à Fritz Thyssen des aciéries *Vereinigte Stahlwerke* il put s'offrir la décoration et les tapis cramoisis de son luxueux appartement de Badenschestraße dans le quartier Schöneberg de Berlin, tandis que le magnat du charbon Wilhelm Tengelmann lui donnait de l'argent pour des « recherches géologiques ». Il était donc plus heureux qu'il ne l'avait été depuis le putsch, et bien plus prospère que jamais au cours de sa vie plutôt aisée, et il avait tellement grossi que l'on disait de lui qu'il « s'asseyait sur son ventre et se mettait des corsets aux cuisses ».

Mais ce soir-là, Göring, dans son vaste costume blanc, avait les yeux si effroyablement injectés de sang que le bleu semblait avoir disparu, et il confiait à Geli qu'il travaillait dix-neuf heures par jour, que la santé de sa femme Carin faiblissait, et que Herr Hitler le trouvait toujours douteux et suspect.

— Je fais tellement d'efforts avec votre oncle, expliquait-il en transpirant. J'apporte des faits et des convictions, des opinions qui ne demandent qu'à s'exprimer. Mais chaque fois que je me trouve devant le Führer, mon courage tombe dans mes chaussettes.

Ayant entendu, le Doktor Goebbels intervint dans leur conversation à sa manière cordiale et doucereuse.

— Même s'ils sont puissants dans leurs domaines propres, tous ceux qui sont proches du Führer deviennent dans une certaine mesure serviles et timorés en sa compagnie. C'est ainsi que cela doit être. Nous ne devrions pas mépriser nos faiblesses, Herr Göring, mais ne les considérer que comme un hommage à la force mystique de Herr Hitler.

— J'ai utilisé tout mon mépris pour les autres, répondit Göring d'un ton méchant. Il ne m'en reste plus pour moi.

— Un déséquilibre flagrant, sourit Goebbels, que je vais m'employer à corriger.

Et il s'éloigna en claudiquant.

Göring traita Goebbels de « pied-bot » derrière son dos, avec un grand sourire, tel un gamin de huit ans, comme s'il avait fait un mot d'esprit. Geli se contenta de le dévisager. Elle se demanda s'il était sous l'effet de l'Eukodal. Tout en savourant son château-latour, Göring vit qu'Hitler était dans la salle à manger, en train de traiter une affaire urgente avec Alfred Rosenberg, et son expression changea.

— J'ai quelque chose à vous montrer, dit-il à Geli.

Et il l'emmena dans son bureau lambrissé de noyer, où il avait entassé la Langenscheidtsche Bibliothek et les premières éditions d'autres ouvrages qu'il ne lirait jamais. Mais son acquisition préférée était une rutilante table ronde en acajou, dont les quatre pieds sculptés représentaient quatre gigantesques pénis en érection, avec des tétons fixés aux testicules gros comme des boulets de canon qui reposaient sur le sol.

— Vous êtes vraiment bizarre, dit Geli.

Elle sentit alors que Göring bougeait derrière elle et que l'oreiller mou de son énorme ventre se collait dans son dos tandis que ses mains écrasaient ses seins. Elle sentit sur lui trois parfums différents.

— Ma belle enfant, murmura-t-il. Vous avez sans doute entendu dire que j'étais impuissant, non ? Que diriez-vous de me guérir ?

— Je ne saurais pas par où commencer, dit-elle, furieuse.

— Par là, lui répondit-il en s'emparant de sa main et en la guidant vers le renflement de son pantalon. Et ici, que sentez-vous ?

— Du dégoût !

Elle libéra son poignet et se tortilla, et il la laissa partir.

Apparemment épuisé, il s'assit pesamment sur un divan et, dans un geste mélodramatique, enfouit son visage dévoré par la culpabilité dans le livre ouvert de ses mains.

— Et vous ne me trouvez pas du tout séduisant ? marmonna-t-il.

— Vous alors, vous adorez vous faire rembarrer !

— Je suis un imbécile ! Un *Hanswurst* ! Un clown !

— Vous vous attendez à ce que je dise le contraire ?

— Est-ce que je serais en train de perdre l'esprit ? Oh, je le crains !

Pris de sanglots incontrôlables, il était une planète de chagrin, et bien qu'elle sentît qu'elle devait partir, Geli resta, assise au bord d'un sofa, à bonne distance.

Göring finit par essuyer ses larmes avec la manche de son costume blanc, maculant le tissu de mascara.

— Vous pourriez causer ma perte, vous savez.

Elle se tut.

Le gros homme sourit faussement. Seul Hitler, pensa-t-elle, pouvait transformer sa personnalité de façon si radicale.

— Oh, le luxe du pouvoir dont vous jouissez à présent ! Ça ne vous excite pas ? Vous pourriez faire une entrée triomphale dans la salle à manger dès maintenant, envoyer paître Herr Rosenberg et raconter à votre oncle ce qui vient de se passer. Et moi ? Les SA m'écrabouilleraient le visage en guise de hors-d'œuvre, et je serais fini, sans toit, sans travail, sans un pfennig pour les médicaments de Carin. Dire que vous pourriez faire tout cela ! Moi, si j'étais à votre place, je le ferais. Sans hésiter.

— Vous êtes drôlement malin de présenter les choses comme ça. Vu que je n'ai aucune envie de vous imiter.

Il se leva avec peine.

— Angelika Maria Raubal ! Une si gentille fille, entourée d'hommes si épouvantables ! Mais vous avez pris goût à la vie facile, n'est-ce pas, ma chérie ? Et vous craignez de faire quelque chose qui y mettrait fin ? Est-ce qu'Hitler vous croirait ? Est-ce qu'il se demanderait pourquoi vous étiez seule ici avec moi ? dit-il en s'épongeant le visage avec un mouchoir. Une magicienne, c'est ce qu'on dit de vous. Affectueuse, gaie, sexy. Les femmes ne sont-elles pas toujours en faute, d'une certaine façon ? Je suis allé à Vienne il y a quelques années. Il y avait des filles de votre âge qui se vendaient pour le prix d'un paquet de cigarettes. Elles avaient l'air... malheureuses.

Göring lissa en arrière ses cheveux gominés et rectifia sa tenue en se dirigeant à grands pas lourds vers la porte de son bureau. Là, il se retourna pour lui lancer d'un ton sarcastique :

— Vous ne direz rien.

Et il sortit.

Il avait raison. Elle serait en faute d'une certaine façon. Elle se leva et le suivit.

Le premier soir du carnaval de 1929, Henny Hoffmann et elle allèrent avec Adolf Hitler voir une opérette au Münchener Kammerspiele dans Maximilianstraße, où ses places favorites étaient réservées au sixième rang d'orchestre. Hitler était très élégant avec son chapeau Rousselet, son trench-coat de cuir couleur café et son smoking, et Geli arborait le vison blanc immaculé d'Eisa Bruckmann et une robe fourreau ornée de sequins d'argent – cadeau de son oncle – laquelle, lorsqu'ils déposèrent leurs manteaux au vestiaire, révéla son dos parfait. Elle sentit les regards des hommes sur elle, et cela lui plut. Elle n'était pas sûre que cela plût à Hitler.

Les jeunes filles durent patienter de longues minutes dans le hall du théâtre pendant qu'Hitler serrait la main de membres du parti et de célébrités, puis, lorsqu'il les accompagna à leurs places, il s'arrêta en leur disant qu'il avait oublié quelque chose, mais qu'il ne savait plus quoi. Il pesta et s'énerva, cherchant ostensiblement dans toutes ses poches l'objet manquant jusqu'à ce qu'il semble avoir une illumination.

— Ah ! J'ai trouvé ! Comme dit Nietzsche : « Tu sors avec des femmes ? N'oublie pas ton fouet ! »

Geli poussa un grand soupir et Henny fit la grimace, mais Hitler se trouva hilarant, et bientôt les autres spectateurs se mirent à rire pour imiter le grand homme. Les félicitant tous pour leur bonne humeur, il inclina le buste avec raideur et baissa la main d'une superbe starlette blonde de la firme Universum Film A. G. qui se trouvait là avec sa tante, et sembla titillée lorsque Hitler lui confia qu'il était ami avec Herr Alfred Hugenberg, le prince du cinéma et de la presse. Et dès lors, chaque fois qu'une scène lui paraissait vraiment comique, Hitler se retournait pour voir si la starlette partageait sa gaieté. Et c'était le cas.

À l'entracte, Hitler alla chercher de l'eau minérale Fachingen pour Henny et sa nièce, puis les laissa près du guichet pour pouvoir s'engager dans une conversation passionnée avec la starlette dont elles n'avaient pas, bien entendu, le nom. Mais

elles entendirent son rire cristallin. Elle toucha doucement le revers de soie du smoking d'Hitler, lui en faisant compliment, selon toutes les apparences, puis sirota son champagne d'un air engageant, tandis qu'il semblait lancer la discussion sur les tenues de soirée.

— Elle porte des bas couleur chair ! dit Geli.

— Non ! s'exclama Henny, car les bas transparents étaient encore assez rares, frivoles et recherchés. Si !

— Et du rouge à lèvres. Il a horreur de ça.

— Arrête de les regarder !

— Alors, parle-moi d'autre chose, dit Geli en leur tournant le dos.

— Tu prends toujours des leçons de chant ?

— Bien sûr.

— Et tu veux vraiment devenir chanteuse d'opéra ?

— Pourquoi pas ?

— Être toute seule sur scène devant des milliers de gens, chanter chaque note par cœur à la perfection, faire semblant de mourir ou d'être transie d'amour, tomber comme une masse, et quand le rideau se baisse, devoir se relever en vitesse, ramasser des bouquets de roses et se repaître des applaudissements...

— Et le côté déplaisant, ce serait quoi ?

— Je détesterais ça.

— Mais non, c'est extraordinaire. Être une Walkyrie sur les rochers en flammes, ou Isolde et mourir d'amour pour Tristan. Être Salomé et demander la tête de saint Jean-Baptiste pour l'embrasser une dernière fois.

— C'est ce qu'elle vient de faire. Elle l'a embrassé ! s'exclama Henny, les yeux écarquillés.

Geli lutta pour ne pas se retourner.

— Sur la bouche ?

— La joue. Elle est repartie s'asseoir.

Et c'est un Hitler tout pimpant et excité qui les rejoignit pour les guider vers leurs places, ses mains frôlant leur dos nu.

— J'ai un changement de programme inattendu, eut-il le culot de leur dire. Vous rentrerez en taxi.

Blessée, Geli rougit, mais se tut.

Et lorsqu'ils furent installés, Hitler se pencha vers sa nièce.

— Il y a une chose que tu dois savoir sur les mâles de l'espèce humaine. Pour eux il y a deux types de femmes : celles qu'ils admirent, par exemple celle qui sont connues pour leur richesse fabuleuse, leur statut social ou leur talent ; et celles qui les attirent irrésistiblement, des femmes qui sont moins importantes et peut-être même inférieures socialement, mais avec lesquels ils sentent qu'ils peuvent être pleinement eux-mêmes.

— Et moi, vous me placez où ?

Il se recula, tout de suite troublé.

— Toi, tu es dans une catégorie spéciale.

Après le spectacle, il n'attendit même pas avec les jeunes filles dans le froid et la neige fondu de la longue file pour les taxis, mais fourra cinq *Reichsmarks* dans la main de sa nièce et se renfonça dans le siège avant de sa Mercedes. Il se pencha pour donner à Julius Schaub une adresse qu'il avait griffonnée sur un papier, et fut majestueusement emporté.

— Je vous ramène ? fit une voix d'homme.

Geli se retourna et vit Christof Fritsch avec son béret noir et son manteau de lainage gris. Elle sourit.

Christof les emmena Adalbertstraße, à la brasserie Max Emmanuel ; Geli offrit quatre tournées de Löwenbräu avec les marks d'Hitler, et Christof la bouscula violemment en dansant une scottish, pour finir par s'étaler de tout son long, complètement ivre.

— Tonnerre ! s'exclama-t-il.

Toujours allongé sur le dos, Christof s'enfonça les poings dans les yeux comme s'il cherchait à les effacer. Puis il se rendit compte de son état de faiblesse quand Geli et Henny le mirent debout sur ses bottes cloutées et le ramenèrent dans leur box.

— Il faut vraiment qu'on rentre, Christof, dit Geli.

— Encore une bière !

— Restez si vous voulez ! Buvez un café. Mangez un gâteau.

Nous prendrons un taxi.

— O. K., fit-il en anglais, comme elle le lui avait appris d'après une chanson américaine, avant de leur faire au revoir de la main et de dire en allemand : je vous aime !

Le chauffeur de taxi conduisit d'abord Henny chez elle à Bogenhausen, bien à l'est du Jardin anglais, puis se dirigea à l'opposé vers Schwabing, où il déposa Geli à la hauteur de Isartorplatz. Elle marchait vers la résidence des Bruckmann dans sa fourrure blanche et sa robe étroite, les pieds gelés dans ses petits escarpins, quand elle vit Hitler accompagné de la starlette qui rentrait chez lui au numéro 41, au-dessus de la *Drogerie*.

Elle se dissimula dans une porte cochère abritée du clair de lune jusqu'à ce qu'ils soient entrés dans l'immeuble, puis se dépêcha de traverser pour se tenir sur le trottoir enneigé d'en face, où, recroquevillée contre le vent, elle surveilla la fenêtre de son oncle et vit Hitler allumer une lampe et enlever son chapeau et son trench-coat avant d'aider la starlette à se défaire de sa fourrure. D'abord il voulut étaler le manteau de la jeune femme sur le lit, mais il se ravisa et le déposa sur le dossier d'une chaise. Apparemment, il lui proposa quelque chose à boire et obtint un hochement de tête et une réponse amusante, car il rit de bon cœur en ôtant le bouchon d'une bouteille entamée de cognac Winkelhausen Deutscher et en versant deux doigts dans deux verres à orangeade. Elle prit un des verres et Hitler retourna la chaise avec la fourrure et s'assit à califourchon dessus. Mais la fourrure sembla le gêner, aussi la posa-t-il sur la table pliante avant de se rasseoir.

Et maintenant, elle s'assied où ? pensa Geli.

La starlette vit qu'il ne restait que la table pliante et le lit. Tout en dégustant son cognac, elle s'installa mollement et le plus naturellement du monde sur le matelas incurvé, avec un regard amer à la photo de Klara Hitler accrochée au-dessus de la tête de lit. Geli remarqua avec jalouse ses belles jambes, qu'elle croisait haut, et ses cheveux blonds ondulés comme ceux de Lilian Harvey, une actrice anglaise en vogue en Allemagne. Droit et raide sur sa chaise, Hitler pérorait comme il en avait l'habitude, et l'actrice de cinéma devait certainement essayer de comprendre pourquoi un homme célèbre dans le monde entier vivait de façon si frugale. Hitler se leva, se dirigea vers la fenêtre, et ferma les rideaux fleuris d'un geste brusque.

Je rentre ? se demanda Geli. Ses pieds étaient des pierres et son visage dur tel un cuir raide. Aussi retraversa-t-elle la rue en vitesse vers la maison des Bruckmann, mais elle se ravisa et gravit l'escalier attenant à la droguerie, la porte d'entrée n'étant pas fermée à clé. Geli ôta ses chaussures pour marcher tout doucement jusqu'à l'appartement d'Hitler. Elle ne pouvait pas regarder par le trou de la serrure, mais elle s'accroupit devant une porte fraîchement repeinte et entendit son oncle raconter de sa voix de baryton sa première déception avec le parti en 1920 et sa décision fatidique de s'inscrire quand même. Puis il enchaîna sur ses premiers succès oratoires, sa volonté inébranlable devant l'opposition, comment il avait rallié ses ennemis grâce à la force de sa personnalité et de ses idées révolutionnaires. Et il n'arrêtait pas, essayant de la séduire comme il séduisait les foules, faisant l'historique du mouvement national-socialiste tandis que la starlette, visiblement lassée, se contentait de ponctuer son discours par des « oh ! » ou « je vois... ». Puis Hitler interrompit sa conférence.

— Voulez-vous vous déshabiller pour moi ?

Et, fait encore plus extraordinaire, l'actrice sembla acquiescer, prononçant une quelconque phrase d'acceptation d'une voix mélodieuse, et se déplaçant d'un pied sur l'autre pour enlever ses chaussures à hauts talons.

Continuant son discours d'autosatisfaction, Hitler ne s'interrompait que de temps en temps pour dire « Vous êtes ravissante », et « Oui, ça aussi » ou « Lentement, s'il vous plaît ». À part un « Dégrafez-moi », la starlette ne parla pas, ou alors si doucement qu'on ne pouvait l'entendre.

— Venez vers moi à présent, dit Hitler.

Il y eut un bruit de voix dehors, et Geli vit Frau Maria Reichert, la logeuse, devant la porte d'entrée vitrée, un châle de laine serré autour de son cou, qui aidait sa frêle vieille *Mutti* à entrer et à monter l'escalier. De gros flocons voletaient comme des morceaux de papier. La vieille dame dut demander l'heure, car Frau Reichert dit « Minuit », et Geli passa devant les deux femmes en faisant claquer ses talons, les saluant d'un *Grüss Gott*.

Elle accrocha le vison dans le vestibule et trouva Hugo Bruckmann en pyjama dans le salon, qui présentait une allumette dans le fourneau d'une pipe de calebasse. Elle fut contente de voir qu'il n'était pas d'humeur à faire la conversation, et que la princesse Cantacuzène dormait en faisant la moue, les yeux protégés par un masque, la porte entrouverte, une veilleuse allumée comme elle l'exigeait depuis l'enfance – pour se protéger des *Wichtelmänner*, qui volent les enfants dans leur lit et leur en substituent d'autres.

Les canaris qu'elle avait oublié de couvrir étaient bien réveillés, et ils se déplaçaient, tournoyaient sur leurs perchoirs, et mordillaient les barreaux de leur cage dorée. Elle les appela chacun par leur nom, Honzi et Hansi, puis couvrit leur cage et leur chanta la *Berceuse* de Brahms en ôtant ses vêtements. Elle entendit à nouveau son oncle dire « Venez vers moi », et elle regarda ses seins ronds bouger légèrement comme elle obéissait. Ses hanches aussi larges qu'une porte. La robustesse de ses cuisses. Elle fut surprise par sa jalousie, sa solitude, son sentiment de ne pas être à la hauteur.

Elle était bien loin du sommeil sous son édredon de plumes lorsqu'elle entendit claquer la porte d'à côté, et elle se précipita à sa fenêtre pour voir la starlette marcher dans la neige fraîche, perchée sur ses hauts talons. Geli voulait voir son visage, et quand elle passa sous la lumière d'un réverbère, elle le vit.

Et Geli sourit, car ce visage était tendu, blême et plein de désarroi, comme si Hitler avait trouvé la force d'avouer qui il aimait vraiment.

XIII

Études de nus, 1929

Les leçons de chant chez Vogl étant sa seule obligation, Geli était généralement disponible pour Hitler, et il recherchait plus que jamais sa compagnie pour sortir. Ils se promenèrent dans le froid avec Prinz autour du Kleinhesselohrsee dans le jardin anglais, s'abritèrent dans le temple d'Apollon du parc Nymphenburger avec des biscuits Bahlsen et une Thermos de thé bouillant, regardèrent de vieux messieurs portant des bonnets de laine et plusieurs couches de chandails balayer la neige sur les canaux gelés et faire glisser des palets rouges, jaunes et verts sur des bandes bleu acier. Les champs et les trottoirs étaient tout blancs, juste ponctués de noir par les buissons et les arbres, et le ciel était du gris de la fumée de cigarette, avec à peine un soupçon de blanc là où se cachait le soleil. Mais elle aimait voir les enfants emporter des patins à glace à l'école, se peinturlurer le visage, porter des masques, et le *Volk* en général être aussi bigarré, aussi bien costumé et d'humeur aussi festive que dans les tableaux de Brueghel.

Les SA et les jeunesse hitlériennes organisèrent de nombreuses fêtes et mascarades pendant le carnaval de janvier et la semaine de carême de *Starkbierzeit*, ou « temps de la bière forte », et même si les responsables de ces mouvements veillaient à inviter la célèbre nièce d'Hitler, en général Geli n'avait pas l'autorisation d'y assister, car Hitler craignait qu'elle ne se fourvoie dans ce qu'il appelait « une mésalliance », et elle supposait qu'Hitler trouvait sa situation politique encore trop précaire pour oser se présenter aux fonctions officielles du parti accompagné de sa voluptueuse nièce de vingt ans. Elle ne se joignait à lui que pour assister à des opéras au Kammerspiele ou au théâtre Cuvilliés, ou pour passer des journées entières au

cinéma où, dans le calme, la joie et l'enchantement, il était capable de regarder trois films à la suite.

Pour lui, une journée de travail ne consistait guère plus qu'en une conférence vers midi avec Amann et Rosenberg dans le bureau de Schwabing, suivie par des spécialités italiennes à l'Osteria Bavaria, une interview avec un journaliste à l'hôtel Vier Jahreszeiten, le goûter avec Putzi et Hess au salon de thé du Carlton, un passage chez lui pour mettre un smoking avant d'aller écouter *Lohengrin* au théâtre Prinzregenten, puis un dîner copieux avec ses fidèles au café Heck où il tenait le crachoir sur n'importe quel sujet de son choix jusqu'à la fermeture, à deux heures du matin.

Ces semaines de loisir étaient inévitablement interrompues par les discours et la recherche de fonds, cependant, et il pouvait y avoir de longues suites de jours sans que Geli le voie. Il prenait la parole dans une cellule du parti à Munster, il participait à un meeting de syndicalistes à Düsseldorf, il passait quelques jours dans le château d'un magnat du charbon appelé Emil Kirdorf, il conférait avec l'industriel Fritz Thyssen des *Vereinigte Stahlwerke* à Müllheim, ou bien il était à Essen et visitait les usines Krupp avec Gustav Krupp von Bohlen und Halbach. Puis il réapparaissait à Munich, et, sans rien raconter de sa semaine à Geli, lui proposait une promenade dans la *Residenz* des Wittelsbach ou un après-midi à la Glyptothèque, où il restait planté vingt bonnes minutes devant les sculptures d'Égine ou alors penché en avant, les mains jointes derrière le dos, ses lunettes tombant sur le nez, à examiner sous tous ses angles le *Faune* de Barberini, la fameuse statue hellénistique représentant un satyre endormi.

En mars il l'emmena skier avec Henny – juste à temps, promit-il, pour la plus belle chute de neige de l'hiver sur le majestueux Zugspitze, la plus haute montagne d'Allemagne. Emil les conduisit tous à Garmisch, à quatre-vingt-quinze kilomètres au sud-ouest de Munich, mais ne voulut pas skier. Et comme Hitler craignait de froisser le parti si jamais le grand homme était vu chutant sur les pistes, il laissa les filles aller seules en haut des pentes, à condition qu'elles fourrent leur

chevelure reconnaissable sous des bonnets de laine et nouent des écharpes sous leurs lunettes de ski. Ainsi affublées, elles ressemblaient tellement à des garçons qu'Hitler rit à s'en faire mal au ventre, et avec son Leica, Henny prit un cliché de Geli plantée au sommet, dans une pose de bûcheron, les mains sur les hanches d'un air buté, l'œil courroucé.

— Et maintenant, fais Gary Cooper, dit Henny.

Elle imita le vol d'un oiseau.

— J'ai des *Ailes* !

Chaussés de raquettes, Emil et Hitler partirent randonner en forêt jusqu'à quatre heures de l'après-midi, puis firent la course pour rentrer au chalet en empruntant des itinéraires différents

— le Führer, Emil en était sûr, se trompant de route. Au crépuscule Emil était toujours le seul à être de retour, et vêtu de son manteau le plus chaud, affalé sur une chaise de rotin près du remonte-pente, il vit dans ses jumelles les filles qui redescendaient en slalomant. À la nuit tombée, ils attendaient tous les trois sous une pluie de neige fondu quand ils aperçurent enfin sur la colline bleue un Hitler furieux, ayant fait valser ses raquettes dans sa rage, se penchant alternativement d'un côté puis de l'autre en s'enfonçant jusqu'aux genoux, ses vêtements blanchis par toutes ses chutes humiliantes. Il était encore à cent mètres d'eux quand il leur cria en guise d'avertissement : « Ce n'est pas drôle ! »

Bien qu'il ait promis aux filles une nuit dans un établissement thermal de Garmisch, et passé tout le trajet à leur vanter les bienfaits du sauna pour la santé, Hitler décrêta soudain que les tarifs y étaient prohibitifs, tout comme à Partenkirchen, et il se mit à fulminer sur le siège avant alors qu'ils prenaient la route pour Haus Wachenfeld, où ils arrivèrent un peu avant neuf heures.

Geli avait téléphoné à sa mère pour l'avertir de leur venue, et Angela les accueillit avec un repas autrichien comme Hitler les aimait, composé de *Wiener Schnitzel* et d'un gâteau aux graines de pavot, dont il lui fit compliment. Puis Hitler repoussa son assiette et chercha à mettre Emil et sa nièce mal à l'aise en parlant d'une enquête parue dans un magazine féminin.

— Les femmes s'accordent à dire qu'une jeune fille ne devrait jamais aller à un premier rendez-vous avec un garçon sans la présence d'autres jeunes filles. Ni lui tenir la main avant le quatrième ou cinquième rendez-vous. Tu le savais, mon rayon de soleil ?

— Je l'ai brodé au petit point, répondit Henny.

— Elles pensent que s'embrasser, juste s'embrasser, rien de plus, devrait être un signe que le couple va bientôt se fiancer. Vous comptez vos mariages, Emil ? sourit-il.

Emil regarda son café.

— Les femmes allemandes pensent qu'une jeune fille qui fume des cigarettes est une traînée. C'est leur opinion, pas la mienne. Et qu'une bonne épouse doit tomber enceinte au cours de la première année de son mariage.

— Je trouve cela fascinant ! dit Geli.

— Et enfin, voilà pourquoi j'ai abordé le sujet, dit Hitler. Qui est le plus heureux des hommes ? Je répète que je ne fais que rapporter les résultats de l'enquête.

Angela pensa tout haut que ça pourrait bien être un Autrichien arrogant, la panse pleine de *Wiener Schnitzel*.

— Tu brûles, dit Hitler. Les femmes considèrent qu'un mari bien gras avec quatre enfants est le plus heureux des hommes.

— Et la plus heureuse des femmes ? demanda Henny.

— Qui peut le dire ? fit Emil.

— Ce qui signifie ? lui demanda Geli.

— Oh, c'était juste pour parler.

— Et il y avait une autre question intéressante, continua Hitler. Une mère intervient quand le père corrige son enfant. Les femmes pensent que c'est une... ? Angela ?

— Une mauvaise épouse, répondit celle-ci sans hésiter.

— Oh, voilà qui est sensé, dit Geli.

— Mais Angela a raison, dit Hitler. Et soixante-quinze pour cent des femmes allemandes sont d'accord.

— Tu as encore beaucoup à apprendre, dit Angela à sa fille en lui lançant un regard courroucé, avant de se lever pour débarrasser.

Soi-disant pour le récompenser des heures passées à conduire, Hitler emmena Emil à l'auberge Hintereck boire des

petits verres de cognac Asbach Uralt. Pendant que les filles lavaient et essuyaient la vaisselle, Angela reposait ses pieds fatigués, assise à la table de la cuisine devant un verre de schnaps.

— Tu fréquentes toujours Emil ? demanda-t-elle.

Henny donna un coup de coude à Geli. Sans rien dire, Geli lui répondit par un autre coup de coude. Henny se tourna vers Frau Raubal.

— On ne dirait pas, hein ? Emil a l'air aussi amoureux qu'une taupe.

— Si je m'en tenais à ce que je vois, dit Angela, je dirais que c'est Adolf qui est amoureux de toi.

Du haut de ses seize ans, Henny acquiesça vigoureusement.

— L'air malheureux. La jalousie. Le regard idiot quand elle est là.

— Les femmes allemandes sont d'accord, sourit Angela.

— Les modèles de mon père en sont folles.

Geli passa un plat humide à son amie d'un geste tellement énergique qu'elle l'arrosa.

Angela se leva.

— Ne sois pas trop difficile, lui dit-elle. Il y a plus de sapins que de cèdres.

Et elle se retira dans sa chambre.

— Qu'est-ce qu'elle a voulu dire ? demanda Henny.

— Qu'oncle Adolf est aussi rare qu'un cèdre. Et c'est vrai.

Grâce à l'aide financière de Fritz Thyssen, Hitler trouva les fonds pour acquérir le palais Barlow, un bâtiment de trois étages entouré d'un jardin clos et situé dans la très chic Brienerstraße, pour en faire le nouveau siège du parti national-socialiste des ouvriers allemands. Il allait l'appeler « la Maison brune » en l'honneur des SA, et s'assurer des services de Herr Professor Paul Ludwig Troost, l'un des plus prestigieux architectes d'Allemagne, pour les rénovations intérieures et extérieures, de sorte que ses après-midi étaient consacrés aux visites au bureau de Troost, où il pouvait exprimer toute son admiration pour le talent de l'architecte et jubiler chaque fois

qu'il était consulté sur les tissus, le mobilier, les matériaux et la maçonnerie.

Geli étudia tous les rôles de soprano des opéras de Wagner, promena Prinz quand son oncle ne le pouvait pas, fit des emplettes avec Eisa Bruckmann, parla anglais avec Helena Hanfstaengl, se mit à la photographie sous la houlette d'Heinrich Hoffmann, et fêta le dernier jour de *Starkbierzeit* avec Christof Fritsch parce que Emil Maurice avait emmené Hitler visiter une carrière dans le nord du pays. Puis, un mercredi de mai, son oncle se rendit dans la maison des Bruckmann et la trouva en haut, en train de lire *Les Considérations d'un apolitique* de Thomas Mann ; il insista pour qu'elle abandonne sa lecture et l'accompagne dans une visite culturelle de la pinacothèque, avec Fräulein Hoffmann.

Il évita les salles consacrées à l'art italien et espagnol, car « trop religieux », mais se concentra sur les peintres flamands et allemands, dont il leur donna un aperçu très dogmatique. Il les força à rester plantées pendant cinq minutes devant la *Lucrèce* de Cranach l'Ancien, avant de les pousser devant celle de Durer. Six ans séparaient les deux tableaux, qui montraient tous deux une malheureuse femme nue au visage romain et à la chevelure auburn tombant jusqu'à la taille, qui, pour une raison sans doute très connue, s'enfonçait un poignard dans le corps. Lequel était le meilleur ?

- Celui de Cranach, suggéra Henny.
- Pourquoi ? demanda Hitler en fronçant les sourcils.
- Elle est plus jolie, dit Geli. Elle est complexe.
- Et celui de Durer ?
- Oh, il est si austère !

Hitler regarda de nouveau attentivement la version de Durer, et trouva la confirmation de son jugement.

— Vous avez tort toutes les deux. Le tableau de Durer est bien meilleur. La froideur est voulue. Regardez l'équilibre des membres. La rigueur du visage. De la pure architecture. Vous avez devant vous, conclut-il, le nu le plus vertueux de l'histoire de l'art.

- Ce qui est une très bonne chose, dit Geli à son amie.

Soudain Hitler partit à grandes enjambées vers l'aile française, les filles dans son sillage ; là il chercha le *Nu sur un sofa* de Boucher, tableau rococo et sentimental, qui montrait une adorable jeune fille à la croupe rose sur un divan, penchée en avant comme si elle allait tomber. Geli pensa en secret qu'elle venait de faire l'amour et qu'elle regardait son amant partir, mais son oncle proposa une autre interprétation.

— Elle a votre âge, leur dit-il. Intacte, féminine, et naïve. Une jeune fille de bonne famille. Mélancolique. Sans méfiance. Vous voyez le désordre des rideaux et des draps ? Elle est en pleine tourmente sentimentale. Et à présent, avec ce regard lointain, ce doigt délicatement posé sur le menton, elle rêve sans doute à ses futures amours. C'est l'art dans ce qu'il a de plus beau : sensuel et chaste à la fois.

— Pourquoi elle a les jambes si écartées ? chuchota Henny. Geli réprima un fou rire.

— Ah, vous deux ! fit Hitler, mais il sourit.

Puis il les emmena voir la superbe collection de Rubens de la pinacothèque, où il resta un long moment devant l'enchevêtrement des anatomies de *La Chute des anges* ainsi que devant la grande roue formée par deux chevaux écumants, deux hommes furieux, deux Cupidons, et deux Vénitiennes nues, potelées et souples, dans *L'Enlèvement des filles de Leucippe*.

Se tenant légèrement sur le côté, Geli regarda la main de son oncle flotter au-dessus de la toile en suivant le flot des reflets beiges et des ombres bistre sur les flancs des vierges.

— J'ai tellement à apprendre, dit-il avant de se retourner. Tu veux bien que je te dessine ?

Vêtue, comme il l'avait souhaité, d'un chandail de ski rouge, d'une jupe de laine écossaise et de longues chaussettes vertes, elle se rendit à son appartement de Thierschstraße le lendemain après-midi à quatre heures. C'était par manque de cran qu'il l'avait demandée ainsi, pensa-t-elle, car elle savait qu'il voulait une Lucrèce, ou un nu sur un sofa, et elle n'était pas sûre qu'elle aurait refusé.

Il reçut Geli vêtu de son costume trois pièces à fines rayures, et lui offrit un bonjour guindé avant d'aller chercher le thé que la veuve Richert avait préparé. Elle vit que les meubles avaient été changés de place, de façon que sa table pliante et sa chaise se trouvent au centre de la pièce ; le lit et la tête de lit avaient été repoussés contre la fenêtre aux rideaux tirés, et un tabouret était placé au fond de la pièce sous un faisceau de soleil juste à droite de la photo de la mère d'Hitler, qui les regardait bizarrement. Elle entendit un speaker de la BBC annoncer *Le Chevalier à la rose* et vit que son oncle avait acquis un poste de radio américain de marque Crosley. Elle se demanda si c'était le Doktor Goebbels qui le lui avait procuré.

Sur la table un vieux *Skizzenbuch*, un carnet de croquis, ne demandait qu'à être feuilleté. Il contenait quelques dessins architecturaux au crayon, et peut-être vingt aquarelles adroites, appliquées, et étonnamment poétiques représentant des prairies, des montagnes et des lacs bavarois. Dans l'une, le ciel orange indiquait un magnifique coucher de soleil qu'on ne pouvait voir, car il était caché par la forteresse rébarbative d'une forêt hivernale. Une autre représentait sans doute le Chiemsee, avec un lavis gris pour le ciel et des eaux d'un bleu de Delft, tandis qu'un peu plus loin sur le sable estompé quelques coups de pinceau hâtifs suggéraient des enfants jouant sur la plage. Elle tourna précautionneusement une autre page et trouva un joli village ensoleillé, mais vu encore une fois de très loin, derrière une barrière noire et une rangée d'arbres squelettiques qui faisaient presque penser aux barreaux d'une prison. Dans de nombreuses peintures on trouvait des barrières, des écrans d'arbres, des gouffres béants qui faisaient office de douves, un sentiment général d'exil et d'éloignement, et elle eut pitié de lui – à cause de sa mélancolie, de sa solitude, de la conscience qu'il avait d'être séparé de la communauté des hommes et de leur bonheur.

Hitler entra alors avec le thé, rangea le vieux carnet sans rien dire, en prit un neuf sur une étagère, et s'assit à la table pliante. Sans instruction de sa part, Geli se positionna toute seule sur le tabouret.

— Comme ça ?

— C'est très bien.

Il commença par dessiner trop petit, avec des traits de quelques millimètres dignes d'un amateur, comme lorsqu'il gribouillait sur les nappes en papier quand d'autres que lui parlaient. Elle le vit faire quatre tentatives pour dessiner son visage avant de s'appuyer au dossier de sa chaise.

— Regarde mes mains, dit-il. Elles tremblent.

Elle se détourna de lui, les mains sur les cuisses, les talons posés sur un barreau du tabouret.

— Et si vous faisiez d'abord une esquisse de la silhouette seule ? Grosso modo. Sans être si méticuleux.

— Oh, je vois, tu t'y connais en art ?

— J'ai fait du dessin au lycée.

— Bientôt c'est toi qui me dessineras, dit-il sur un ton inamical. Tu étais bonne ?

— Appliquée. Je voulais bien faire. C'est pourquoi je sais.

Elle se trouvait face à une première page encadrée de *Simplicissimus*, l'hebdomadaire illustré satirique, au prix de dix pfennigs. Aujourd'hui, il en coûtait soixante. Une dame espiègle en robe victorienne tenait une palette d'artiste n'importe comment, et mettait la dernière touche au s final de *Simplicissimus*, avec en guise de pinceau la queue d'un démon noir tout nu qui, tout en lisant, la tirait furieusement par la taille pour l'emmener ailleurs.

— Vous aimez *Simplicissimus*, maintenant ?

— L'affiche me plaisait, c'est tout. Tiens-toi tranquille.

Elle entendit qu'il finissait le dessin, bougeait la table pliante à droite et à gauche, et traçait quelques traits hardis en faisant des moulinets.

— Ça s'améliore, dit-il.

— Tant mieux.

— Arrêtons de parler, veux-tu ? Cela me déconcentre.

— Comme vous voudrez.

— Tu es bien ? lui demanda Hitler trente minutes plus tard.

— Un peu ankylosée.

— Nous allons arrêter.

Elle descendit du tabouret.

— Vous me les montrerez ?

— Plus tard, peut-être, dit Hitler en refermant brusquement le carnet. Pour l'instant, ça me gêne.

— Il ne faut pas.

— Ils ne sont pas aussi beaux que toi. Je n'ai pas encore pris le coup. Tu ne veux pas revenir demain ?

Elle revint. Et la semaine d'après. Elle y prenait goût. Elle était flattée de l'intérêt qu'il lui portait, heureuse d'avoir accès à lui si facilement, alors que d'autres devaient intriguer pour y parvenir ; et elle sentit que pour la première fois il était désintéressé et sincère, qu'elle seule le captivait, et qu'il la voyait exactement comme elle était.

Lors de la quatrième séance, Hitler lui annonça, semblant trouver ses mots par terre :

— Nous allons faire des poses différentes aujourd'hui.

— Lesquelles ?

Il portait encore son costume trois pièces, comme s'il risquait d'être appelé à l'improviste pour une réunion d'affaires, et ses mains triaient inutilement les fusains et les crayons sur la table, mais il semblait avoir regagné une certaine confiance dans son talent et ses notions artistiques, et Geli sentit en lui la maîtrise qu'il trouvait face à une foule après s'être replié sur lui-même pendant les premières minutes.

— Sans vêtements, dit-il d'un ton impératif. Tu peux tout enlever dans la salle de bains à côté.

Elle hésita, et Hitler s'assit devant son carnet comme devant un bon repas, son jeûne ayant pris fin. Le poste Crosley passait du jazz, qu'il détestait, et elle sut que c'était pour elle. Sans lever les yeux, il demanda impatiemment :

— Tu m'as compris ?

— Oui, répondit-elle, et ce « oui » sembla exclure toute autre option.

Avec une crainte mêlée d'excitation, elle se retira dans la salle de bains et ôta ses vêtements, en s'efforçant d'aller ni trop vite ni trop lentement. Elle pensa un instant s'envelopper d'abord dans la serviette jaune qui se trouvait dans la pièce, mais elle jugea cela indécent, elle aurait l'air de se présenter comme un paquet cadeau. Alors elle jeta un dernier coup d'œil

dans le miroir, et avec un nœud à l'estomac elle sortit, forçant ses mains à ne rien couvrir lorsqu'elle apparut face à lui.

Il n'y eut ni froncement de sourcils, ni rougissement, ni signe indiquant quoi que ce soit de salace.

— Nous ferons des études de nu, dit Hitler sans bouger de sa chaise.

Elle vit qu'il tenait ouvert sur ses genoux *L'Histoire de l'art érotique*, comme un manuel.

— Installe-toi sur le tabouret pour commencer.

Elle obéit. Elle entendit le bois laqué craquer légèrement.

— Toujours face à moi. Oui. Les mains à plat sur le siège.

Elle regarda le tabouret.

— Il n'y a pas de place.

— Écarte les jambes.

— Vous verrez bien à cette distance ? plaisanta-t-elle.

— Oui.

Elle soupira et fit ce qu'il lui demandait, remarquant son air intéressé lorsqu'il jeta un coup d'œil entre ses cuisses rasées juste avant que ses mains et ses poignets cachent son sexe. Elle fut surprise d'y prendre du plaisir.

— Tu es magnifique, dit-il.

— Pas vraiment. J'ai des défauts.

— Où ?

— Ah, on ne peut pas les voir à l'œil nu, oncle Alf. Il faut un microscope.

— Tes défauts demeureront un mystère, dans ce cas.

Et pendant qu'il dessinait frénétiquement en silence, elle écoutait ce jazz qu'il qualifiait de « bruit infernal », et son fusain qui traçait des traits et des ombres sur le papier. Puis il chercha une de ses pages préférées dans son livre de l'histoire des femmes dans toutes les positions et lui ordonna de changer. Après la quatrième pose, Hitler se leva pour plier et lisser sur le froid lino vert un drap fraîchement lavé, et Geli s'y allongea dans toutes les poses qu'il désira, faisant don à son oncle des globes de ses seins, des pétales intriqués de sa vulve, du secret entre ses fesses, renonçant à toute honte ou crainte tout en s'habituant à son avidité, à son sérieux et à son émerveillement. Elle se sentait oppressée. Elle se sentait désirable. Elle se sentait

gauche et vaniteuse et insolente, libre et imprudente et criminelle ; et quand il eut fini de dessiner, elle se sentit si perdue qu'elle eut envie d'être embrassée.

Pleine d'espérance, elle se tint nue devant lui alors qu'il souriait avec satisfaction et fermait son carnet de croquis.

— J'ai fait du bon travail aujourd'hui, lui dit-il.

— Je peux regarder ?

Hitler secoua la tête.

— J'ai appris que les modèles ne le font jamais. C'est une tradition.

— Mais qui va les voir ?

— Ils ne sont que pour moi.

Elle sentit en lui une réticence qui la mit sur ses gardes.

— Vous n'allez pas en parler à Emil ?

— Certainement pas.

— Vous n'allez pas les montrer à vos amis ?

— Tu veux ma parole d'honneur ?

— Je crois que ça me rassurerait, oui.

Hitler leva sa main droite et jura.

— Tu as ma parole d'honneur que personne ne verra ces dessins à part moi.

— Merci.

Elle prit les joues de son oncle dans ses mains et l'embrassa sur le front. Elle le sentit frémir comme s'il voulait la toucher. Elle se retira dans la salle de bains pour se rhabiller avec le sentiment d'avoir remporté une victoire.

XIV

16, Prinzregentenplatz, 1929

En juin, Hitler rencontra à Berlin Alfred Hugenberg, le chef prussien du parti nationaliste – parti conservateur – et propriétaire de nombreux journaux et salles de cinémas ainsi que d’Ufa, le plus grand studio de cinéma d’Allemagne. Avec l’arrogance des classes supérieures, Hugenberg raconta qu’il avait trouvé le furieux Autrichien mal élevé, sans éducation, et devant s’estimer heureux d’être allé si loin en politique ; Hugenberg était persuadé – à tort – qu’Hitler pouvait être contrôlé et ses dons oratoires dirigés vers des programmes de droite s’il lui offrait une aide financière secrète, tout comme l’avait fait Fritz Thyssen.

Grâce à tous ces subsides, Hitler devint beaucoup plus riche, et chercha moins à le cacher. Heinrich Hoffmann prit vingt-deux pellicules de photos lorsque Hitler emmena la famille Raubal et un aréopage digne d’un chef d’État au derby de Hambourg, en croisière dans l’île de Helgoland dans la mer du Nord, et en visite sur le tournage d’un film au Danemark, où ce fut lui qui signa les autographes, et non les stars.

Les achats devinrent plus fréquents : un trench-coat venant de Londres et un costume de Savile Row, une peinture érotique d’Adolf Ziegler, le fameux « maître des poils pubiens », tableau qu’Hitler intitula pour lui-même « Nu en détresse », et un chiot berger allemand de pure race pour tenir compagnie à Prinz. Il détourna également des fonds destinés au siège du NSDAP du palais Barlow – après tout, n’était-il pas le parti nazi ? le parti n’était-il pas Hitler ? – et demanda au Professor Paul Ludwig Troost, qui avait équipé des transatlantiques, de créer pour son usage personnel du mobilier massif en acajou, construit dans les ateliers *Vereinigte Werkstätte* à Munich. Et ensuite, en septembre, Hitler n'eut plus qu'à acquérir un luxueux

appartement de neuf pièces à Bogenhausen au 16, Prinzregentenplatz, à quelques centaines de mètres à l'est de l'Isar et du monument de l'*Ange de la paix*, et à un peu plus d'un kilomètre du futur siège du parti à Schwabing.

Un soir, à Obersalzberg, il annonça à Angela pendant le dîner qu'il n'avait pas les moyens de payer le loyer de sa nièce en plus des traites de Haus Wachenfeld et de Prinzregentenplatz ; il avait donc le regret d'annoncer que si Geli voulait rester en Allemagne, il lui faudrait emménager chez lui. Ils n'auraient toutefois pas à craindre le scandale ni l'inconvenance, car Frau Maria Reichert, sa logeuse de Thierschstraße, habiterait avec eux en tant que *Mädchen für alles*, avec sa vieille mère, Frau Dachs. Et comme il serait amené désormais à recevoir beaucoup, il avait engagé Georg Winter et sa femme Anni, comme *Haushofmeister et Koch*.

Le 5 novembre, après qu'Hitler eut fini de s'installer, Emil alla chercher Geli au train de Berchtesgaden, mais il était tellement contrarié de voir sa petite amie habiter avec son oncle qu'il ne voulut même pas l'embrasser. Il ne fit pas allusion à son pull Rodier dernier cri ni à sa nouvelle jupe en tweed, il n'offrit pas de porter les canaris dans leur cage dorée, et durant le trajet de la Hauptbahnhof au 16, Prinzregentenplatz, Emil parla à Geli de l'époque tumultueuse, lorsqu'elle était encore une enfant en Autriche, où le timide Adolf lui donnait vingt marks pour chaque fille qu'il lui procurait.

Geli changea de sujet en lui faisant remarquer qu'elle serait à deux pas de chez Henny Hoffmann, que des restaurants quatre étoiles bordaient la grande avenue, qu'elle habiterait sous les feux des lumières du magnifique Prinzregenten Theater, lequel, lui dit-elle d'un ton pédant, était spécialisé dans les opéras wagnériens et construit sur le modèle du théâtre du Festival de Bayreuth.

— La belle affaire ! répondit-il.

Et il gara la voiture.

L'immeuble de cinq étages de Prinzregentenplatz était en granit couleur sable, avec des bordures bleues et blanches. Deux séries de fenêtres à encorbellement encadraient de larges balcons au premier, deuxième et troisième étages. Une frise de

pierre grise représentant Wotan surplombait l'entrée ; des carreaux verts et gris recouvrerent les murs du grand escalier menant aux étages supérieurs, où l'éclairage au gaz venait d'être remplacé par l'électricité.

Emil actionna la sonnette près des deux grandes portes de chêne du premier étage.

— Tu es impressionnée ?

— La résidence des Raubal à Vienne ressemblait beaucoup à ça.

— Rats et cafards compris ? sourit Emil.

— Des tas d'animaux domestiques.

Le *Haushofmeister* apparut, souhaita la bienvenue à Fräulein Raubal et à son vieil ami Emil, et les invita à entrer. Georg Winter, jeune homme blond à l'ossature fine, approchant la trentaine, avait été l'ordonnance du général Franz Xaver Ritter von Epp, à présent député national-socialiste au Reichstag. Winter était un membre du parti zélé, ironique, et à l'humour souvent désabusé. Il portait une chemise blanche empesée, un costume noir de maître d'hôtel et un nœud papillon, ainsi qu'un insigne rouge et noir avec une croix gammée. Après avoir pris sans rien dire le manteau de Geli et la cage des canaris, il s'en fut, suivi par Emil, et elle resta là à fixer le parquet de chêne à chevrons de l'entrée et des couloirs, et le lambris fraîchement peint de blanc des murs.

Tout en ôtant un grand tablier blanc et en époussetant des traces de farine sur sa courte robe noire, Anni Winter arrivait du fin fond de l'appartement, sans doute de la cuisine. Elle fit une révérence à la nièce d'Hitler, mais se présenta familièrement comme Anni, et en quelques minutes s'arrangea pour que Geli sache qu'elle avait été dame de compagnie de la comtesse Törring, qu'elle était une cuisinière internationalement connue, et qu'elle pensait que cet emploi était au-dessous d'elle, si ce n'était la chance de côtoyer Hitler de si près.

— Et quel âge a mademoiselle ?

— Vingt et un ans.

— J'en ai moi-même vingt-quatre, dit Anni Winter.

Elle semblait penser qu'elle devait endosser le rôle d'une sœur aînée, et l'autorité qui va avec.

— Nous devrions bien nous entendre, alors, dit Geli.
Anni se contenta de la dévisager.

— Il peut s'avérer difficile de travailler pour des personnes qui n'ont pas grandi avec des domestiques. Il y a tant de choses à leur apprendre.

— Je suis sûre que vous serez le plus patient des professeurs.

Anni eut un sourire affecté. Elle lui montra un salon éclairé de quatre fenêtres à encorbellement où un lampadaire à franges jaunes trônait à côté d'une grande table ronde en acajou, sur un tapis de William Morris à motifs de vigne et de grenades. Six chaises à l'assise moelleuse entouraient la table. Elles étaient de couleur bordeaux, lui apprit Anni. Un salon encore plus imposant lui fut présenté comme « la bibliothèque », bien qu'il ne contînt que neuf petites étagères avec les livres préférés d'Hitler, dont six exemplaires de *Mein Kampf*, *Le Juif international* d'Henry Ford, et la collection des westerns de Karl May. Un portrait coûteux de Bismarck par le Munichois Franz von Lenbach lui-même avait été suspendu juste au-dessus du secrétaire. Un tapis Wilton à motif de tulipes et lis recouvrait le sol, et deux sofas fleuris flanquaient un fauteuil de cuir souple en face d'une porte arrondie menant au balcon. Le Bechstein blanc qu'elle avait vu dans le vestibule du 41, Thierschstraße se blottissait contre le mur opposé à la manière de sa tante Paula.

— Il y a ici des choses appartenant à Frau Reichert ? demanda-t-elle.

— Mon mari et moi n'avons pas été informés des détails de leur arrangement, répondit Anni Winter d'un ton glacial, avant d'ajouter : De toute façon, plus d'une grande fortune a été perdue en Allemagne.

L'autre salon à quatre fenêtres en saillie était appelé « la salle du petit déjeuner », mais Frau Reichert et sa mère y jouaient souvent aux cartes ou y faisaient des puzzles l'après-midi, lui dit Anni, et Herr Winter s'y réfugie parfois, les rideaux tirés, lorsqu'il souffre d'une de ses migraines.

— Ouh, quelle petite nature !

— Vous vous croyez drôle ?

— J'essaie...

Anni grimaça un sourire. Une buanderie, une salle de bains aussi dépouillée qu'un atelier de plomberie, et les quartiers des Reichert et Dachs, où la vieille mère sourde perdait la notion du temps, se trouvaient dans l'aile donnant sur Prinzregentenstraße. Anni l'emmena ensuite dans l'aile plus calme qui donnait sur Grillparzerstraße, et abritait la salle à manger de réception, avec sa table rutilante en acajou, entourée de huit chaises recouvertes de tissu à motif « geai dans le jardin ». Geli entendit Emil rire de bon cœur dans la cuisine qu'Anni dépassa pour pénétrer dans une salle de bains tout équipée en marbre blanc, que Geli partagerait avec son oncle.

— Et il veut absolument qu'elle demeure immaculée.

— Ce qui veut dire ?

— Herr Hitler utilise de l'essence de pin pour parfumer son bain. Vous pouvez le faire également, si vous le désirez. Ses serviettes sont marron, les vôtres sont blanches. Son savon personnel est du Mouson-Ente ; vous devrez utiliser une autre marque. Ne laissez pas traîner vos lotions, brosse à dents et tout ça. Ne suspendez pas de bas ou de linge que vous lavez à la main. Essuyez les robinets, le lavabo et le sol quand vous avez terminé. Ne vaporisez pas de parfum, cela le fait éternuer. J'ai oublié le reste, mais il vous le précisera lui-même.

— Cela va sans dire, répondit Geli.

Sa chambre se trouvait juste en face de la salle de bains. Les murs étaient tapissés d'un motif de treillis vert tendre, et le mobilier était composé d'un lit à baldaquin, d'une armoire, d'une coiffeuse et d'un bureau tout blanc à l'exception d'une bordure de glycine peinte à la main.

— C'est très joli, dit Geli.

Anni hocha la tête.

— En effet.

Elle toucha un lampadaire jaune canari et une lampe de bureau assortie, un gramophone bleu tout neuf et une aquarelle encadrée, assez bonne, représentant un paysage de Belgique que son oncle avait peint pendant la Grande Guerre.

— Vous en avez de la chance ! dit Anni.

— Oh, oui, mon oncle est drôlement gentil avec moi.

Anni ressortit dans le couloir pour entrer dans le bureau d'Hitler. Des aquarelles venant du logement de Thierschstraße étaient accrochées au mur, tout comme la une encadrée de *Simplicissimus*, ainsi qu'une grande photographie par Heinrich Hoffmann d'un Hitler arrogant en uniforme de SA, la tête penchée comme Il Duce, à la fin d'un discours captivant. Sans ces détails, ce bureau aurait pu être celui de n'importe quel cadre municipal ; il ne contenait qu'un meuble classeur, un vieux fauteuil, un téléphone noir à cadran circulaire et une lampe sur le côté gauche de la table, des stylos-plumes et un buvard au milieu, un dictionnaire et un portrait de sa mère dans un cadre ovale argenté sur la droite. Elle ouvrit les tiroirs et les trouva vides.

— Et c'est ici que se termine la visite, dit Anni.

— Sa chambre est à côté ? demanda Geli.

— Naturellement. Il faut bien qu'il dorme.

Mais elle ne la montra pas à Geli.

— J'ai des petits pains dans le four, dit-elle en se dirigeant vers la cuisine.

Emil et Georg y étaient installés devant des Franziskaner, et Geli vit que les fenêtres donnaient sur un joli jardin verdoyant de buissons et d'arbres recouverts de lierre.

— Alors, demanda Emil, ça te plaît ?

— Et comment !

— Tu seras heureuse, heureuse comme tout ?

— Tu es ivre ?

Georg Winter lui fit un clin d'œil.

Emil s'affala sur la table, et prit appui dessus pour se relever.

— Il faut que j'aille prendre tes bagages, dit-il. Ensuite je vais chercher mon Führer.

— Il y a un dîner ce soir en votre honneur, dit Winter à Geli.

Elle apprit qu'Hitler et elle recevaient Rudolf et Ilse Hess, Heinrich Hoffmann et sa fille, et Baldur von Schirach, le fondateur de la Ligue national-socialiste des étudiants allemands, lequel arriva le premier. Geli apparut dans une nouvelle robe Louiseboulanger en mousseline de soie blanche, imprimée de fleurs orange et de feuilles vertes ; Schirach portait

un smoking noir et tenait une flûte du champagne Taittinger qu'il avait apporté. L'eau de Cologne suintait de sa personne comme s'il en était la source.

Schirach était un homme grand, au corps mou, aux yeux bleu glacier, dont le beau visage aux traits nordiques semblait être fait pour être photographié. Il avait vingt-deux ans et était le fils d'un directeur de théâtre de Weimar qui était mort l'année de sa naissance, et il avait été élevé par sa mère américaine, laquelle comptait deux signataires de la Déclaration d'indépendance parmi ses ancêtres. Il expliqua à Geli qu'il étudiait à présent la philologie allemande, le folklore et l'histoire de l'art à Munich, tout en assistant Herr Doktor Ernst Hanfstaengl – on lui avait interdit l'usage du surnom Putzi – dans son travail de secrétaire du parti chargé de la presse étrangère. Après avoir jeté un regard prudent autour de lui, il lui avoua en anglais :

— En fait, nous ne nous entendons pas très bien.

Puis, après une hésitation :

— Ernst dit que vous parlez notre langue maternelle ?

— Je peux un petit peu parler, répondit-elle en anglais. Petit peu. Je besoin de... critiquer.

— Pratiquer, corrigea Schirach, en gloussant d'une voix aiguë et en posant doucement sa main libre sur l'avant-bras de la jeune fille avant de poursuivre en allemand : Pardon de vous torturer, chérie. Mais vous faisiez de ces grimaces en cherchant vos mots !

Elle trouvait Schirach sympathique, suave, avec un visage d'une beauté à couper le souffle, mais trop large de hanches, boudiné, efféminé, et plein de cette insolence nazie qu'elle associait à Göring. Il lui raconta qu'il connaissait son oncle depuis 1925, juste après sa libération de Landsberg am Lech, et qu'il avait la carte du parti numéro 17251. C'était lui, Schirach, qui était à l'origine du contrôle des universités par la jeunesse nazie, et le parti y obtenait maintenant trente-huit pour cent des votes.

— Encore quelques années et ils voteront tous pour nous. Avec le krach boursier en Amérique, les économies du continent européen ne vont pas tarder à s'écrouler. Et l'histoire a prouvé que notre parti se développe lorsque les conditions financières

sont au plus bas. Seigneur, les gens ne vont quand même pas se tourner vers les communistes ? Ils sont d'un triste !

La sonnette retentit et Winter annonça d'une voix forte :

— Herr et Frau Hess, Herr Hoffmann et sa fille Henrietta.

Au même instant, Hitler émergea en smoking de l'aile donnant sur Grillparzerstraße et entraîna ses invités dans le tour du propriétaire.

Geli les accompagna, mais lorsqu'elle vit qu'Henny restait à la traîne, elle se cacha dans la salle à manger. Henny l'y rejoignit, et lui demanda à voix basse :

— Tu ne le trouves pas sensationnel ?

— Mon oncle ? sourit Geli.

— Herr Baldur von Schirach ! Tu ne trouves pas qu'il est beau à tomber ?

— C'est l'eau de Cologne, dit Geli.

— Il est pour qui ?

— Pour toi, je pense.

— Tu es sûre ? fit-elle, l'air ravie.

Geli vit qu'Hitler la regardait affectueusement depuis le couloir, un sourire vaguement inquiet se balançant sous sa petite moustache, son regard brillant plein de sentiment et d'imagination. Elle était devenue son havre, sa civilisation perdue.

— Oui, dit-elle. J'en suis sûre.

D'un mutisme inhabituel pendant ce dîner qu'il présidait affalé dans sa chaise, Hitler prenait plaisir à la compagnie de ses invités, regardant Geli d'un œil attendri tandis qu'elle parlait à Rudolf et à Ilse, et effleurant légèrement sa main quand il voulait le beurre ou le sel.

— Dites-moi, Heinrich, finit-il par demander d'un ton compassé, comment avez-vous trouvé l'agneau ?

— Par hasard, sous les pommes de terre, ah ! ah ! ah !

Et Hoffmann se lança dans une histoire scabreuse, mais si soigneusement édulcorée pour Hitler qu'il n'en restait plus que des sous-entendus.

Alors Baldur von Schirach profita de cette humeur plaisante pour raconter une histoire qu'il tenait de Ernst Hanfstaengl, au

sujet d'un ancien article du *Washington Post* : le président Woodrow Wilson avait emmené sa fiancée, Mrs Edith Galt, au théâtre, et, dans son désir de « l'amuser », n'avait pratiquement rien vu de la pièce. Mais le lendemain, le journaliste avait constaté avec horreur qu'à cause d'une erreur, on pouvait lire que le président avait passé le plus clair de son temps à « la baiser ».

Schirach fut le seul à rire de son histoire. Des visages consternés étaient braqués sur lui. L'air furieux, Hitler se tourna vers sa nièce.

— Si tu nous chantais quelque chose pour nous aider à oublier cette violation de l'étiquette ? dit-il d'un ton glacial.

— Je vous présente toutes mes excuses, dit Schirach.

Geli vint à sa rescousse et annonça, tandis que Schirach lui adressait un « merci » silencieux, qu'elle allait interpréter « *Welche Wonne, welche Lust* » de Mozart. Et elle le chanta si joliment et avec tant d'humour que des gloussements et des rires l'accompagnèrent tout le long. À la fin, les quatre hommes se levèrent d'un bond et applaudirent frénétiquement. Des larmes de joie emplirent les yeux d'Hitler, et en s'asseyant, il se pencha pour lui dire à l'oreille :

— Voilà pourquoi tu es là !

Il allait y avoir beaucoup d'autres dîners, dit Hitler à sa nièce au petit déjeuner, et de nombreuses soirées à l'Opéra, aussi souhaitait-il que Geli remplisse ses placards de beaux vêtements.

— Bon, d'accord, soupira-t-elle.

Et à midi elle prit le trolley vert pour se rendre à Odeonsplatz, où elle acheta un fer à friser, deux paires de bas de soie, des escarpins vernis Ferragamo, un peignoir de satin jaune avec le pyjama assorti, un manteau de Madeleine Vionnet en tweed avec des poignets et une bordure en ragondin, une robe du soude Lanvin en faille noire et strass ainsi qu'un manteau du même couturier, argent avec un col de renard blanc. Elle se les fit livrer à l'appartement. Et comme elle repartait vers le trolley, elle vit Heinrich Hoffmann dans sa nouvelle Mercedes qui lui

faisait des signes et descendait sa vitre. Voulait-elle qu'il la dépose ?

— Je viens d'en entendre une bien bonne, lui dit-il quand elle monta dans la voiture. Quel est l'idéal nordique pour un Aryen ?

— Dites !

— Être mince comme Göring, grand comme Goebbels, et blond comme Hitler. Ah ! Ah ! Pas mal, non ?

— Vous n'avez pas peur qu'ils entendent ?

— Mais je suis le fou du roi ! s'exclama-t-il avant d'ajouter, l'air inquiet, vous ne direz rien, promis ?

— Promis.

— Il faut que je fasse une petite sieste, j'ai bu trop de champagne, dit-il en se dirigeant vers Ludwigstraße.

Il la remercia pour la soirée de la veille, et lui dit qu'il n'avait jamais vu son Führer si heureux. Elle en était la cause. Tous ses amis lui en étaient reconnaissants.

— Écoutez, il s'est montré si généreux envers moi. Si je peux lui faire plaisir, ce n'est que justice.

— Oh, oh, on croirait entendre Eva !

— Eva ?

Hoffmann se frappa le front de son poing, comme pour dire qu'il était idiot, et eut un sourire niais.

— Je parle trop, dit-il.

— Qui est Eva ?

La circulation s'arrêta au moment où une charrette de marchandises tirée par des chevaux s'engageait dans Galeriestraße. Hoffmann soupira et raconta à Geli qu'il avait embauché une jeune écervelée du nom d'Eva, comme employée et modèle pour son studio de Schellingstraße. Elle avait l'âge d'Henrietta, dix-sept ans, était blonde, jolie dans le genre réclame pour chocolats, et sortait d'un pensionnat religieux où elle n'avait pas fait d'étincelles. Une fin d'après-midi d'octobre dernier, alors qu'elle était juchée sur une échelle à ranger des papiers en haut d'un placard, Hoffmann était entré dans le studio en compagnie d'Hitler, et avait tout de suite constaté que les mollets athlétiques d'Eva plaisaient au Führer. Eva avoua par la suite qu'elle ignorait qui était cet homme au feutre et au

pardessus made in London, car il s'était présenté comme Herr Wolf.

— Vous voyez comme elle est frivole, dit Hoffmann. Elle ne daigne même pas regarder mes photos. À ses yeux, ce n'était qu'un vieux monsieur avec une drôle de petite moustache. Vieux, à quarante ans ! Et elle croyait qu'il fixait ses jambes parce que son ourlet n'était pas droit !

— Les hommes s'intéressent beaucoup à la couture, fit Geli.

Hoffmann se faufila entre un trolley vert et un camion de lait, en direction du Jardin anglais. Eva, dit-il, avait été envoyée chercher des *Weißwurt* et des bières Thüringer et Augustiner. Ils mangèrent et burent tous les trois, et juste avant qu'elle rentre chez ses parents, Hoffmann apprit à Eva qu'elle venait de bavarder avec Adolf Hitler — que son père, un instituteur, détestait. Comme elle ne s'entendait pas bien avec son *Vati*, elle en fut tout excitée. Quelques jours plus tard, Hitler rendait visite à Eva au studio, avec un bouquet de fleurs, une boîte de pralines Most, une photographie dédicacée, et une invitation pour une matinée à l'Opéra en sa compagnie.

— Quel opéra ?

— Elle ne me l'a pas dit.

— Elle n'est pas férue d'opéra ?

— Ah ! Oh, Geli, vous n'avez pas idée à quel point cette idée est comique !

Le photographe émit une autre série de ah ! sonores, et tourna dans Prinzregentenstraße.

— Elle est superficielle, donc, dit Geli.

— Eh bien, par exemple, je faisais allusion au fait qu'Hitler aime les femmes bien en chair, et je l'ai surprise à rembourrer son soutien-gorge avec des mouchoirs. Alors, je lui ai dit que j'avais envie d'éternuer, ah ! ah !

— Ils se voient souvent ? demanda Geli en s'efforçant de ne pas avoir l'air trop curieuse.

— De temps en temps, pas souvent. L'après-midi.

Son visage se fit envieux. *Des yeux de veuf*, pensa-t-elle.

— Les soirées sont pour vous, poursuivit-il.

— Est-ce qu'il essaie de garder tout ça secret ?

— Voyons, comment dire ? Le Führer ne met pas tous ses œufs dans le même panier. Nous n'en verrons jamais la moitié. Vous êtes fâchée ? demanda-t-il en se tournant vers elle.

Geli haussa les épaules et regarda par la vitre.

— Pourquoi le serais-je ?

Ils roulèrent un instant en silence, et elle ajouta :

— Ce n'est pas comme si nous étions mariés.

Elle ne resta pas plus de cinq minutes dans l'appartement. Elle entendit Maria Reichert qui passait l'aspirateur dans le salon et regarda les canaris marcher et se balancer sur leur perchoir, puis elle se leva et alla reprendre un trolley en direction de Schwabing.

Elle n'avait pas de but précis en tête. Elle entra dans le studio de photographie de Schellingstraße et se trouva nez à nez avec Eva Braun, qui triait des paquets de négatifs sur un comptoir. C'était une petite blonde nordique, plus petite que Geli d'une douzaine de centimètres. Un corps de gymnaste. Un visage ovale et une bouche gourmande, et les yeux bleu Delft de la mère d'Hitler. Elle ne sembla pas savoir qui était Geli. Et Geli se rendit compte qu'elle avait eu ce qu'elle voulait.

— Le siège du parti nazi ? demanda-t-elle.

Eva se mit sur la pointe des pieds pour désigner l'autre côté de la rue.

— Là.

Ses cauchemars l'avaient réveillée, et elle lisait *Le Loup des steppes* vêtue de son pyjama jaune lorsque, sentant une présence dans la pièce, elle eut la surprise de voir son oncle sur le seuil, son chapeau mou à la main, son veston de lainage gris encore tout boutonné.

— Vous êtes rentré, dit-elle. Où étiez-vous ?

— Je parlais, dit-il. Parler, toujours parler. Il est trois heures et demie, ajouta-t-il en évitant son regard.

— Je ne ferai pas de bruit.

Sa main souleva sa mèche et l'aplatit.

— Ce n'est pas ça. Je n'arriverai pas à m'endormir. J'ai bu toute une théière de thé vert.

Elle voyait bien qu'il essayait de dire autre chose, mais elle n'avait aucune idée de ce que cela pouvait bien être.

— Tu veux bien aller réveiller Frau Reichert pour moi ? demanda-t-il.

— À cette heure-ci ?

— Elle saura quoi faire.

Elle se leva du lit et noua son peignoir.

— Je le ferai.

— C'est nouveau ?

— Le pyjama ? Je l'ai acheté aujourd'hui.

— Grâce à moi, précisa-t-il inutilement. Il est très beau.

— Je vous remercie pour tout.

Hitler hésita, introverti et mal à l'aise dans la *terra nova* de sa nièce. Puis, d'un ton aussi brusque que le claquement de doigts d'un maître d'hôtel, il lui lança en se retirant dans sa chambre :

— Très bien.

Puis il ajouta, comme pris d'un regret :

— Retire le peignoir.

Elle obéit et le suivit, inhibée par le balancement de ses seins sous le haut de pyjama jaune.

— Reste là un instant, l'entendit-elle dire.

Et elle resta dans le couloir, sans savoir où mettre ses mains, ses pieds commençant à se refroidir sur le parquet de chêne. Elle les déplaça sur le tapis. Elle entendit des cintres tinter dans l'armoire de son oncle, et des tiroirs glisser et se fermer en faisant toc.

— Entre, princesse, dit-il enfin.

La chambre m'as-tu-vu de son oncle était conçue sur le modèle de sa suite préférée de l'hôtel de luxe Kaiserhof à Berlin, avec des meubles en acajou, des accessoires en or, des murs recouverts de daim rouge, et un somptueux couvre-lit couleur or sur un lit de plumes haut et large. Une photographie floue de sa mère était accrochée sous une applique de cuivre à la droite du lit, et de l'autre côté une peinture obsédante de Franz von Stuck intitulée *Die Sünde* (Le Péché) lui faisait pendant. Hitler était recroquevillé, comme s'il était malade, dans une bergère d'un rouge flamboyant placée face au lit et juste au-dessous du nu

réaliste d'Adolf Ziegler, les mains croisées sur son bas-ventre, vêtu d'une chemise de nuit blanche à col fermé.

— Qu'est-ce que je fais ? demanda Geli.

— Tu ne veux pas me remplir mon verre d'eau ? dit-il d'un ton pleurnichard.

Elle alla vers une table de nuit sur laquelle étaient posés une carafe pleine d'eau et un verre.

— Dis ce que tu fais, demanda-t-il.

Est-ce que Eva le ferait ? Et ses actrices ? Elle se lança.

— Voilà votre eau, oncle Adolf.

— Oui, dit-il, si jamais j'ai soif.

Elle était sur le point de se retourner quand il lui dit :

— Ne te retourne pas.

— Et maintenant ?

— La fenêtre, dit-il comme si elle était lente à comprendre.

— Vous voulez que j'ouvre la fenêtre ?

— Oui, répondit-il en suivant le fil de son histoire. Ça sent le renfermé.

Elle réprima toute une série d'appréhensions en sentant son regard sur le cinéma de ses gestes maternels. Elle leva le panneau d'une fenêtre à l'autre bout de la pièce, un peu, un peu plus haut, encore un peu plus haut.

— Suffit !

Elle entrevit la moitié du visage de son oncle dans un miroir – tellement sincère, innocent, et fasciné, tel un collégien sage qui vient d'apercevoir pour la première fois les renflements sous le corsage d'une fille – et ne ressentit que de l'affection pour lui. Elle passa à l'étape suivante.

— Vous êtes très fatigué, n'est-ce pas, oncle Adolf ?

— Oui, répondit-il d'une voix d'enfant. J'ai sommeil.

Elle attendit.

— Et tu fais la couverture, dit-il doucement.

Était-ce ce que Klara faisait pour lui ? Elle essaya quelque chose.

— Tu veux que j'ouvre ton lit, Adi ?

— Je veux bien, répondit-il avec la même voix d'enfant. J'ai tellement sommeil.

Elle s'avança vers la tête du lit, saisit la courtepointe dorée, la couverture et le drap, et les écarta du gros oreiller blanc en formant un triangle.

Il pleurnicha de nouveau.

— Pas si vite !

— Je recommence ?

— Oui.

Geli se releva, se pencha, reprit les couvertures et refit un triangle plus grand.

— Reste comme ça, dit-il.

Une épouse ferait ça ? Une maîtresse ? Une infirmière, une bonne, une secrétaire ferait ça pour l'homme qu'elle aimait ? Oui, décida-t-elle, elles le feraient, elles le faisaient, des centaines et des centaines de fois. Elle sentit l'intérêt de son oncle se déplacer tandis qu'elle se tenait là, qu'elle posait, la croupe haute, le satin jaune de son pyjama tendu sur ses fesses, les coudes plantés sur le matelas pour soulager la tension de sa colonne vertébrale.

— Tu es si jolie, si jolie !

Puis il soupira et dit :

— Tu peux t'en aller à présent.

Elle garda les yeux baissés en sortant.

— Dormez bien, lui dit-elle une fois arrivée à la porte.

— Oui, je crois que je vais bien dormir. Merci.

Calme et à l'aise, comme si elle lui avait administré un médicament.

Le lendemain matin, à onze heures, elle était en train de casser la coquille d'un œuf à la coque avec une cuillère quand il fit son apparition dans la salle du petit déjeuner, tout reposé et d'humeur allègre. Maria Reichert apporta en traînant les pieds un plateau avec du chocolat chaud, des petits pains, des carrés de chocolat sur une assiette, et ils se mirent à discuter comme deux vieux amis sur le froid, la hausse des prix, et les soucis que rencontrait un cousin de Maria, ouvrier dans une usine.

— Ah, tout le monde doit gagner son pain, n'est-ce pas ? dit-il.

— Eh oui, répondit Frau Reichert. Ça ne vaut rien si ça tombe tout rôti.

Et elle sortit.

— C'est pour moi qu'elle disait ça ? demanda Geli.

Hitler sembla sincèrement surpris.

— Nous bavardions, c'est tout.

Elle se sentait coupable. Elle ne pouvait pas le regarder en face. Elle prit sa tasse de café dans ses deux mains.

— Vous voudrez que je recommence ?

Elle aurait dû savoir qu'il se serait préparé, et qu'il banaliserait tout cela.

— Notre petit jeu ? Notre amusement ?

— C'est ça.

Hitler lui caressa doucement les cheveux.

— Nous ne ferons que ce qui te fait plaisir, princesse.

— D'autres l'ont fait ?

— Oui.

Il prit un petit pain dans la panière en osier et le scia sans colère avec son couteau.

— Tu ne dois absolument pas te sentir obligée...

— C'était juste pour savoir, dit Geli.

CE QUI NE LUI FAIT PAS PLAISIR :

Emil, dernièrement. Quand je suis au téléphone. Les pièces trop chauffées. Les radiateurs. L'appartement vide. Les questions. La contradiction. Toutes les langues étrangères. L'équitation. Le travail de bureau. L'art et la musique modernes. Les bâillements. D'autres hommes autour de moi. Tout contact physique. Le fait de parler du cancer. Les sols ou les lavabos mouillés. Les aliments « épicés ».

CE QUI LUI FAIT PLAISIR :

Que je demande la permission. Tous les desserts. Que je sois là quand il rentre ou quand il appelle. « Je vous trouve très beau. » Les massages du cou et de la tête (en écoutant Wagner). Que je sois avec lui au moment des repas, même si je ne mange pas. Me regarder me raser les jambes. Les compliments sans fin. De la marmelade d'orange sur des biscuits. Les femmes « remarquables », beaucoup plus jeunes

ou beaucoup plus vieilles. Trois poses : « Le bain », « La sieste », « Le réveil de Vénus ». Mes cheveux plus longs que maintenant. Mon sourire.

En décembre elle lut un article sur l'écrivain Thomas Mann, qui habitait au bord de l'Isar à quelques pas de chez eux. Il venait de recevoir le prix Nobel de littérature et un banquet avait été donné à l'hôtel de ville en l'honneur de l'enfant chéri de Munich. Elle en parla à son oncle au petit déjeuner, et Hitler lui répondit aussitôt :

— *Mein Kampf* se vend mieux désormais que *Les Buddenbrook* et *La Montagne magique* réunis.

— C'est quand même un grand écrivain.

— Et un ennemi du parti ! s'écria-t-il, soudain tout rouge, semblant la mettre au défi d'ajouter un seul mot.

Elle se tut.

Juste avant Noël, Geli écoutait *La Flûte enchantée* sur son gramophone poussé au maximum et chantait en même temps l'air « *Der Hölle Rachen* » tout en regardant la neige cogner ses fenêtres. Soudain elle entendit Christof Fritsch l'appeler depuis le vestibule. Elle éteignit le gramophone et sortit la tête dans le couloir. Comme elle ne le voyait pas, elle supposa qu'il était dans un des salons.

— Qui vous a fait entrer ?

— J'ai trouvé la porte ouverte. Les domestiques sont sortis ?

Elle réfléchit. Les Winter avaient un jour de congé, Maria était au marché aux victuailles, et la vieille Dachs était sourde.

— Attendez ! dit-elle en allant chercher un chandail dans sa chambre. Je n'ai pas le droit de recevoir des garçons ici, je vous l'ai déjà dit.

Puis elle entendit le cliquetis de ses galoches sur le parquet. Elle s'affaira dans sa chambre en vitesse, et eut à peine le temps de cacher des sous-vêtements qu'il se matérialisait sur le seuil, sa carrure occupant l'encadrement de la porte, le béret à la main, ses cheveux blonds en désordre, son imperméable noir plein de flocons de neige.

— Je vous ai écrit trois lettres mais je les ai déchirées, dit-il. Je dois vous le dire de vive voix.

— Me dire quoi ?

Épuisé, Christof se laissa glisser le long du mur et s'assit lourdement par terre à la manière des étudiants, les pieds bien écartés, ses galoches montantes en gutta-percha dégoulinant sur le beau tapis de laine. Quand il défit son imperméable elle sentit des effluves de gomme indienne, de fumée, et le parfum estompé de l'extérieur. Elle s'installa sur le sofa et se pencha en avant, les bras croisés sur les genoux. Et attendit.

— Je ne vous ai pas beaucoup vue ces derniers temps, dit-il.

— Nous n'allons pas dans les mêmes endroits.

— Vous êtes prisonnière ici ?

— Je sors. Avec mon oncle.

— Et pas avec Emil ?

— C'est de cela que parlaient vos lettres ?

Christof soupira.

— Avant, quand je n'étais pas encore à l'université, je trouvais que la politique n'était que vociférations et vulgarité. Le fanatisme des partis semblait si étranger à la pureté et à la simplicité de la vie intellectuelle. C'est cela que je vous écrivais hier soir. Mais avec les temps durs que connaît l'Allemagne, et la popularité du communisme, je me suis constraint à me pencher à nouveau sur la possibilité la plus forte, le national-socialisme. Et qu'est-ce que je trouve ? De l'énergie, de la vitalité, de quoi séduire les jeunes, qui sont l'avenir de l'Allemagne. Alors avant-hier je suis allé entendre parler votre oncle. Vous y étiez ?

Elle secoua la tête.

— En général, je n'y vais pas.

— Pourquoi ?

Elle haussa les épaules.

— C'est barbant.

— Mais pas du tout ! C'est passionnant !

— Vous avez des cigarettes ?

Christof sortit un paquet et le secoua pour en extraire une cigarette. Elle la prit, chercha une allumette et l'alluma. Elle souleva une des fenêtres à guillotine le plus haut qu'elle put, laissant entrer à flots de l'air frais et des rafales de neige, puis se rassit sur le sofa, les jambes repliées.

— Racontez !

— Il y avait cinq mille étudiants, et de nombreux professeurs respectés sur l'estrade, et Hitler n'est pas du tout le fanatique qu'on m'avait décrit. Il a à peine évoqué les Juifs. Par contre, il a parlé en termes mesurés de la justice et de l'harmonie sociales, et d'un nouveau monde idéaliste, un monde qui recherche la liberté, le travail et le pain pour les masses, en rejetant le matérialisme, l'égoïsme et les distinctions de classe. Contrairement aux autres politiciens, il s'est adressé directement aux jeunes, nous offrant une chance de le rejoindre dans sa croisade pour le bien et la gloire de l'Allemagne à condition que nous le suivions sans hésitation. À la fin du discours, nous étions tous très remontés. Nous pensions que s'il pouvait nous mettre dans cet état rien qu'avec un discours, notre patrie pourrait peut-être être sauvée avec lui comme Führer. Un de mes amis qui était là, un Juif, m'a surpris en disant que sans l'antisémitisme du parti, il aurait adhéré.

— Et donc vous avez adhéré, dit-elle d'un ton monocorde. Et vous deviez me le dire de vive voix.

— Vous n'êtes pas contente ?

Elle entendit la sonnette. Elle jura.

— Qui est-ce ? demanda Christof.

— Aucune idée.

Elle se leva et se pencha par la fenêtre pour regarder dans Prinzregentenplatz. La Mercedes d'Hitler était là, de la fumée grise sortait en tourbillonnant du pot d'échappement, et son oncle était recroquevillé sur le siège avant, en train d'étudier un journal.

— Oh, non !

Elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir.

— Salut ! cria Emil.

En allant dans le couloir, elle effleura de la main la bouche de Christof pour qu'il se taise.

— Emil ! s'écria-t-elle.

Il portait des bottes montantes, une capote militaire grise, et un bonnet de SA tellement enfoncé qu'il lui recouvrait les oreilles. Ses mains étaient rougies par le froid et il souffla dessus en demandant :

— Tu veux aller avec ton oncle à l'Osteria ?

— Non, je n'en ai pas très envie, merci.

Le visage d'Emil sembla indifférent à la réponse de Geli. Puis il s'assombrit.

— Tu fumes, Geli ?

Elle se rendit compte qu'elle tenait sa cigarette entre les doigts du milieu de sa main droite, tout comme Goebbels.

— Qui est avec toi ?

Christof apparut sur le seuil.

— Un vieil ami, dit-il innocemment.

Emil ricana et, très calme, appela Geli « *meine Dirne* », ce qui pouvait être aussi banal que « ma fille », mais pouvait également signifier « garce ».

— On parlait, c'est tout, dit-elle.

— Ah, c'est toujours comme ça que ça commence, pas vrai ? répondit Emil.

Il avança et sembla prendre un plaisir méchant à voir Christof lever les mains d'un geste frêle, comme si son impuissance allait le pacifier.

— Non, Emil ! dit Geli d'une voix ferme.

— J'ai adhéré au parti, dit Christof faiblement. Nous sommes camarades.

Emil le frappa si fort sur le nez que le sang gicla sur la tapisserie vert tendre. Christof grogna et tint son visage à deux mains en tombant à genoux. Geli hurla et s'accroupit à côté de Christof.

— Non, mais tu crois pas que c'est déjà fini ? dit Emil en lui donnant un coup de genou dans la bouche.

Christof poussa un cri et se plia en deux, du sang et de la salive coulèrent de sa bouche tandis qu'une dent tombait sur sa langue.

Les joues ruisselant de larmes, Geli retenait les mains d'Emil en lui hurlant d'arrêter. Emil n'entendait rien.

— Alors, tu penses que tu peux te taper ma petite amie, et dans la maison de mon Führer, par-dessus le marché ?

Avec une force étonnante pour son gabarit de poids moyen, Emil se saisit de l'imperméable de Christof et souleva le jeune homme de terre avant de le lancer violemment dans le montant

de la porte, faisant trembler toute la pièce, puis le traîna dehors. Il le poussa ensuite le long du couloir et dans l'entrée, braillant sa haine pour les intellectuels et les tapettes, les mains surgissant devant le visage de Christof chaque fois qu'il repérait un endroit où frapper, comme après-guerre, au temps de la brigade navale Ehrhardt, tout en faisant valdinguer sa victime dans les murs et les portes vacillantes de la bibliothèque.

Christof tomba et Emil lui donna un coup de pied ; il balança ensuite de nouveau sa jambe de toutes ses forces mais son pied heurta le mur. Emil se fit mal malgré ses bottes, et il essaya de faire passer la douleur en marchant un peu, pendant que Christof gisait dans le vestibule, tout dégoulinant de sang.

C'est alors qu'Hitler apparut, un pistolet à la main.

— C'est intolérable ! hurla-t-il.

Tout étonné, Emil fixait le pistolet.

— C'est à moi que vous parlez ?

— À qui voulez-vous ? Vous avez fait pleurer ma nièce !

— Elle..., commença-t-il, mais Hitler frappa Emil sur la tête, comme un gamin, et celui-ci tomba piteusement assis, tandis qu'Hitler l'invectivait pour s'être adonné à une telle violence chez lui et devant sa nièce.

— Je te déteste, Emil ! s'écria Geli. Je te déteste !

Et elle alla chercher un gant de toilette mouillé pour le passer sur le visage de Christof.

Pendant qu'Emil s'apitoyait sur son sort, Hitler continuait sans relâche, lui soulevant le menton avec son pistolet, criant que ce qu'il avait fait était abject, impardonnable, une véritable honte.

Hébété, Christof se mit à quatre pattes, puis debout.

— Il faut que j'aille voir un médecin, dit-il dans le gant qui devenait de plus en plus rouge.

Hitler força Emil à aider Christof à se relever, puis se tourna vers sa nièce.

— Je suis profondément navré, princesse. Cela ne se reproduira plus.

Elle avait d'abord pensé qu'il serait en colère contre elle, mais elle se rendit compte que tout cela l'arrangeait bien. Emil

serait renvoyé, et Christof n'était pas idiot. Elle n'était qu'à Hitler désormais.

Christof partit en chancelant, appuyé sur l'épaule d'Emil, ses galoches grinçant sur le parquet.

— Le pistolet était dans votre voiture ? demanda Geli.

Hitler regarda le Walther qu'il tenait à la main.

— Je t'ai entendue crier.

— Christof était juste venu m'annoncer qu'il avait adhéré au parti, expliqua Geli.

L'air malheureux, son oncle eut un sourire fugace.

— Ce n'est pas nécessaire d'en parler, dit-il, comme s'il avait beaucoup à pardonner.

Puis il disparut et Geli n'eut plus qu'à essuyer le sang qui maculait les murs et le sol.

XV

Élections, 1930

Un homme d'affaires américain nommé Owen Young présidait une commission internationale ayant pour objectif de soulager l'économie allemande en amendant de nombreuses clauses punitives du traité de Versailles. D'accord avec Gustav Stresemann, le ministre allemand des Affaires étrangères, la commission fixa un plafond de cent vingt et un milliards de *Reichsmarks* pour les réparations de guerre, à payer en cinquante-neuf annuités, jusqu'en 1989. Les taxes sur les obligations industrielles et les autres impôts étaient abolis. Les sanctions devaient être remplacées par un arbitrage. Et les Alliés se retireraient de la Rhénanie quatre ans et demi avant la date prévue.

Mais tous ces changements ne firent qu'indigner les ennemis de la république de Weimar, qui pensaient que le traité originel était si manifestement injuste qu'il devait être purement et simplement annulé et non modifié. Les communistes et d'autres partis de gauche s'allierent à la Stahlheim (le parti des anciens combattants), aux nationalistes d'Alfred Hugenberg, à l'association pangermanique, au mouvement de résistance à l'oppression, et au parti national-socialiste des ouvriers allemands pour demander que l'accord soit rejeté par un plébiscite, en décembre 1929.

Et comme personne n'égalait Adolf Hitler dans ses talents oratoires, il fut à l'affiche de meetings gigantesques – sept mille personnes vinrent l'entendre au Cirque Krone – alors que par ailleurs, la majorité de ses auditeurs n'avaient aucune affinité pour sa politique. Hitler saisit l'occasion pour élargir sa popularité en ne parlant pas des Juifs, en faisant disparaître la croix gammée incendiaire des affiches, et en se polarisant sur les clauses néfastes du traité de Versailles. Il hurlait que

l'Allemagne n'était pas coupable d'avoir causé la guerre, mais seulement de l'avoir perdue en tolérant la trahison des politiciens, que pendant que l'Allemagne était désarmée et enchaînée les pays limitrophes prêchaient la paix tout en reformant de grandes armées terrestres et maritimes, que l'Allemagne ne manquait ni de produits alimentaires, ni de matières premières, ni de carburant, à part ce qu'on lui volait. « Allons-nous consentir à payer quatre-vingts marks par seconde pendant les soixante années à venir ? Allons-nous être des esclaves pendant trois générations ? Allons-nous continuer à tout accepter de nos oppresseurs ? Je dis non ! »

Le Reichstag finit quand même par adopter le plan Young, mais ce n'en fut pas moins une victoire pour Hitler, car le parti recruta quarante mille nouveaux adhérents. Les journaux d'Alfred Hugenberg avaient décrit Hitler comme un ultrapatriote, et il était plus que jamais *salonfähig*, digne d'être accepté par la bonne société. Le prince August Wilhelm de Prusse, le fils de l'empereur, adhéra publiquement au parti en 1930, et incita le prince Philip von Hessen, un petit-fils de la reine Victoria, à faire de même.

Hitler savait que, avec la dépression mondiale, les créanciers américains exigeaient le remboursement de leurs prêts sur le continent, que des fermes étaient saisies, que des usines fermaient, qu'il y avait déjà trois millions de chômeurs en Allemagne, et que de lourds impôts pesaient sur les revenus, les biens et les héritages, ainsi que sur toutes les denrées sauf la bière. Il se dit que ce dont le parti avait besoin, c'était une nouvelle et importante offensive dans le domaine des relations publiques, fondée sur un martyr de la cause national-socialiste. Horst Wessel ferait l'affaire.

Horst Wessel, vingt-deux ans, était le fils d'un pasteur évangélique qui, en dépit des conseils paternels, avait rejoint les SA pour casser du communiste dans les rues. *Der Angriff* avait publié « Lève haut le drapeau », un poème sentimental que Wessel avait écrit pour rendre hommage à ceux de ses amis qui avaient été « abattus par le Front rouge et la Réaction », et ce poème avait tellement plu au parti que Wessel l'avait adapté à

l'air d'une vieille chanson à boire autrichienne, mais « en plus martial », pour pouvoir être chanté en défilant.

Wessel était tombé amoureux d'une prostituée nommée Erna, et s'était mis en ménage avec elle, mais ils se disputaient si souvent et si violemment que leur logeuse avait loué les services de communistes amis d'Erna pour les chasser de leur logement. Comme Wessel était connu pour sa cruauté dans les rues, un des militants du Front rouge en profita pour lui tirer une balle dans la bouche, en criant : « Tu sais pourquoi ! » Trois semaines plus tard, Horst Wessel mourait.

Avec son génie pour la propagande, le Doktor Goebbels rapporta le meurtre dans *Der Angriff* et le *Völkischer Beobachter* comme s'il s'agissait d'un assassinat politique, et il organisa des funérailles spectaculaires au Sportpalast à la fin du mois de février 1930, où il déclama d'une voix sonore : « Horst était quelqu'un qui, ayant quitté sa mère et son foyer, partageait avec gentillesse la vie de ceux qui le méprisaient et crachaient sur lui. Là-bas, dans une mansarde d'un quartier prolétaire de Berlin, il s'attacha à bâtir sa jeune vie modeste et attentionnée parmi des sous-hommes dépravés. Il ne peut y avoir de doute, c'était un Christ socialiste ! Quelqu'un qui séduisait les autres par ses actions généreuses. Son esprit s'est envolé afin de vivre dans chacun de nous à présent. Il marche dans nos rangs. Même maintenant il lève sa main lasse et nous appelle dans la distance chatoyante, et crie : "Marchons sur les tombes ! Au bout de la route se trouve l'Allemagne !" »

À cet instant six grands chœurs entonnèrent ce qui était maintenant connu sous le nom de *Lied de Horst Wessel* :

« Les bannières s'agitent, les tambours roulent, les fifres se réjouissent, et l'hymne de la révolution allemande résonne dans des millions de gorges, Lève haut le drapeau ! »

Afin de donner une plus grande importance politique à l'événement, le Doktor Goebbels aurait voulu que ce soit Hitler qui prononce l'oraison funèbre mais celui-ci, même s'il ne l'avouait pas, avait peur que les communistes ne l'éliminent. Alors, il prétendit être malade, ou déjà pris, et avec cet esprit de

tergiversation pour lequel il n'était pas encore connu, il alla se cacher pendant deux semaines avec Geli.

Elle était son échappatoire, sa torpeur, sa capitulation devant l'hésitation et la passivité qui faisaient de plus en plus partie de sa nature. Avec le Rolleiflex qu'il lui avait offert, elle prit des clichés de lui dans son costume tyrolien, assis sur une congère dans l'Obersalzberg, ou dans les bois en train de lancer des bâtons à ses deux bergers allemands, Prinz et Muck, ou bien sur un traîneau en bois, vêtu d'un costume et d'un chandail, ses jambes de pantalon rentrées dans des chaussettes de laine. Et sur chaque cliché il souriait.

Après leurs promenades ils écoutaient les émissions de radio de Munich dans le jardin d'hiver, tandis qu'Angela faisait chauffer de l'eau salée pour le bain de pieds d'Adolf. Lorsqu'elle retournait dans le jardin d'hiver, elle trouvait souvent Geli à genoux, en train de retirer les chaussettes de son oncle et de replier les jambes de son pantalon de lainage sur ses mollets blancs et glabres. Angela posait la cuvette fumante par terre, et son demi-frère poussait de faux gémissements de douleur en immergeant ses pieds.

— Oh, pourquoi les femmes de ma famille passent-elles leur temps à me tourmenter ?

— Parce que vous adorez ça, disait Geli en se relevant.

Hitler savourait le contentement qui suintait de tous ses pores, et fermait les yeux.

— C'est vrai, c'est bien vrai. J'aime tellement ça. Je suis si heureux. Si heureux, vraiment.

Un jour de mars, au crépuscule, Hitler se tenait dans une position martiale sur la terrasse nord balayée par les vents froids, remplissant sa cage thoracique d'un air riche en oxygène, les yeux fixés sur les Alpes majestueuses et les amas de nuages qui roulaient vers lui. Geli vint le voir après avoir passé un cardigan, sa jupe à volants plaquée à ses jambes comme de la peinture. Elle passa son bras autour de la taille de son oncle, et il lui désigna d'un doigt ganté les villages qu'ils surplombaient, les nommant tous comme s'il était Adam.

— Bischofswiesen est par là, à l'ouest. Puis il y a Berchtesgaden. Et Maria Gern. Obersalzberg.

Markschellenberg. Et loin derrière c'est Salzbourg. À l'est il y a Oberau, Hallein, Klaushöhe, Buchenhöhe.

— J'aime être ici, dit-elle, en se rendant compte avec embarras qu'elle désirait l'entendre dire qu'il aimait qu'elle y soit.

Au lieu de cela, il lui récita des vers qu'il venait d'inventer.

— « Tout là-haut au-dessus du monde, dans le froid repaire du Kehlstein, j'entretiens le feu avide de ma haine. »

— Il faut que je rentre, fit Geli, peinée et découragée.

Au milieu des nuits d'Obersalzberg, il arrivait qu'elle entende ses pas dans le couloir et qu'elle le voie passer une tête hésitante dans sa chambre pour vérifier si elle était encore éveillée. Elle l'invitait alors à entrer, et souvent il ne faisait que lui planter un rapide baiser sur le front en lui disant *Schlaf gut*, dors bien. Mais d'autres fois, il s'asseyait contre ses jambes enfouies sous la couverture, et se renseignait d'un ton paternel et formel sur ce qu'elle avait fait dans la journée, ce qu'elle souhaitait faire le lendemain, si elle n'avait besoin de rien. Puis il lui tapotait doucement le genou et se levait, se contentant parfaitement de cela.

Un soir, après une dispute de une heure au téléphone dans le jardin d'hiver, il entra dans sa chambre, un verre de riesling à la main.

— Dans le parti, il y en a qui n'aiment pas l'attachement que j'ai pour toi. Qui aimeraient que tu repartes en Autriche, lui dit-il, debout près de son lit.

— Et ?

Une main sur les yeux, il confessa :

— Je ressens tellement d'amour pour toi, princesse ! Je crois que je pourrais t'épouser.

— Pourquoi est-ce si difficile à dire ?

Hitler se tourna vers la fenêtre recouverte de givre et vit son reflet dans une haute vitre obscurcie par la nuit.

— Je dois rester célibataire, répondit-il d'un ton lugubre, afin de me consacrer entièrement à l'Allemagne. Sans défaillance. Et pourtant je sens que je dois veiller sur toi, et exercer une influence paternelle sur ton cercle d'amis jusqu'à ce que tu trouves l'homme idéal.

— Où que j'aille, vous êtes là.

— Je choisis de prendre cela comme un compliment, sourit-il.

Elle ne savait pas trop si c'en était un ou pas. Elle se cala contre les oreillers et entoura ses genoux de ses bras.

— Ce que les autres voient comme de la contrainte de ma part n'est que de la prudence, reprit-il. J'ai tellement peur que tu ne tombes dans les mains d'une personne peu recommandable.

— Emil, par exemple.

— Un ancien combattant, mais une mésalliance, dit-il en terminant son vin. Tu as hâte ?

Elle hocha la tête.

— Oh, comme j'aimerais..., dit-il.

Sa main se posa sur les cheveux de Geli, descendit le long de son visage, et retomba lourdement à plat sur son sein droit. Elle inspira comme si elle avait sauté dans une eau glacée, et il enleva sa main.

— Dors bien, dit-il, et il sortit.

Comme elle retournait seule à Vienne en avril pour faire renouveler son visa, sa mère et son oncle l'emmènèrent à la gare de Berchtesgaden. Geli devait faire les démarches administratives l'après-midi, dormir chez des amies de lycée, et revenir le lendemain, mais Hitler semblait penser qu'elle allait au Congo, et dans son affliction ne savait pas s'il était en colère, inquiet ou chagriné. Ayant perdu sa nationalité autrichienne et n'étant pas encore citoyen allemand, il était apatride et ne pouvait l'accompagner, pourtant il ne voulait que cela, et alors que Geli se préparait à monter dans le wagon de première classe, il mourait d'envie d'imiter Angela et de la prendre dans ses bras. Mais il se tint et à la place se donna un coup de cravache sonore sur la main, si fort qu'il dut la secouer pour soulager la douleur, tandis qu'il s'éloignait d'un pas raide.

— Tu n'aimerais pas être la fiancée d'Adolf ? demanda Angela.

Geli rougit.

— Je n'y ai jamais pensé, mentit-elle.

— Lui, si, ça se voit. Il est transi d'amour. Mais les hommes ne s'en rendent pas compte aussi vite que nous.

Souvent Geli pensait qu'elle aussi était amoureuse de lui. La femme d'Adolf Vogl venait d'avoir un petit garçon, et Geli fut la première à lui rendre visite à l'hôpital. Selon la coutume, elle avait apporté un *Schwatzei*, un œuf dont elle effleura la bouche du nouveau-né pour qu'il apprenne vite à parler.

— Mon oncle prétend que tant qu'une femme n'a pas eu d'enfant, elle est hystérique ou malade. Vous êtes saine d'esprit à présent, Frau Vogl ?

— Cela fait des heures que je n'ai pas hurlé, sourit celle-ci.

— Je peux le prendre ?

— Bien sûr.

Geli câlina doucement le bébé et le berça, la joue contre sa tête.

— Moi aussi, je voudrais un bébé !

— De qui ?

— Oh, vous savez bien, fit Geli en rougissant.

— Ce ne serait pas de Herr Hitler, par hasard ? demanda Frau Vogl.

— Il dirait que j'ai déjà trop parlé.

Ce qui était vrai. Des nombreux rôles qu'Hitler jouait auprès de sa nièce – père, confident, éducateur, financier, soupirant –, celui qu'elle détestait le plus était celui de tuteur. Un après-midi, en passant dans le couloir, elle découvrit que son oncle, de retour d'Essen, interrogeait les Winter dans la cuisine sur ce qu'elle avait fait pendant son absence. Elle ouvrit violemment la porte et le trouva assis devant la table, portant encore son trench-coat couleur chocolat. Hitler continua sans se démonter :

— Et jeudi après-midi ?

— Cours de chant, répondit Anni Winter.

— Elle est partie quand ?

Anni essaya de se souvenir.

— Ce n'était pas à une heure ? dit Georg.

— Je suis là, dit Geli. Pourquoi ne pas me le demander ?

Hitler lui adressa un sourire fugace, mais plein d'ironie et de méfiance, puis il se tourna vers Georg.

— Elle est rentrée quand de chez Herr Vogl ?

Une autre fois, en juin, elle était à la *Stammtisch* d'Hitler au café Heck. Treize mois auparavant Alfred Rosenberg avait terminé un livre, *Der Mythos des 20 Jahrhunderts*, que par vanité il tenait à appeler son magnum opus, et qu'il avait donné à lire à son Führer au cas où celui-ci y trouverait quoi que ce soit de sujet à caution. Elle savait qu'en réalité son oncle ne s'était pas donné la peine de le lire, mais l'avait gardé une année entière avant de le rendre avec un « Très bon » griffonné en hâte sur la page de garde. Malgré tout, Rosenberg était tout excité, et pendant que Rudolf Hess entretenait Hitler d'un problème urgent dans le Nord, Rosenberg voulut démontrer à Geli pourquoi son oncle était si impressionné.

Avec une haleine si fétide que Geli dut se mettre la main devant le nez, Rosenberg s'approcha d'elle pour dire que *Le Mythe du XX^e siècle* était l'accomplissement des théories raciales formulées initialement par Houston Stewart Chamberlain et Paul de Lagarde.

— Mais je les ai surpassés, car j'ai prouvé que les plus grandes œuvres culturelles de l'Occident ont toutes leurs origines dans les anciennes tribus germaniques. Et que la chrétienté, corrompue par les jésuites, les francs-maçons et la juiverie internationale a détruit la culture germanique en favorisant la dilution de notre sang avec des races faibles.

— Et que préconisez-vous ?

— Il faut une guerre, un nettoyage.

— Parfait, commencez par les dents, rétorqua Geli sans réfléchir.

Vexé, il se carra dans sa chaise et dit bien fort :

— Certaines personnes ont rapporté que vous êtes une jeune fille insolente. Maintenant, j'en ai la confirmation.

Elle n'en revint pas que Rosenberg osât parler sur ce ton à la nièce de son Führer, mais quand elle se retourna, indignée, vers son oncle, elle vit que Hess et lui les regardaient dans un silence indulgent qui semblait approuver l'insulte de Rosenberg. Y avait-il été incité ?

Hitler sourit.

— Les hommes n'ont que faire de l'intelligence chez les femmes. Nous voulons qu'elles soient de gentilles petites choses câlines. Tendres, douces et même un brin stupides.

Le visage de Geli était brûlant. Sa bouche faible. Elle eut une sensation de malaise au creux de l'estomac.

— Je suis ici pour être sermonnée ?

— Seulement si cela se révèle nécessaire.

Au bord des larmes, elle se contenta de fixer son assiette.

— Je ne connais rien de plus plaisant que d'éduquer un jeune être. Une jeune fille de dix-huit ou vingt ans est aussi malléable que de la cire, disait Hitler à Hess et à Rosenberg.

Elle faillit déclarer qu'elle en avait vingt-deux, mais elle se souvint qu'Eva Braun était plus jeune qu'elle.

— Vous voulez bien que je cite vos paroles à Herr Hess ? demanda Rosenberg à Hitler.

— Sur ce sujet ?

— Ce que vous disiez pas plus tard qu'hier.

— Je dis tant de choses !

— Si je me souviens bien, vous disiez : « Un homme doit être capable d'apposer sa marque sur chaque fille. Les femmes ne veulent rien d'autre. » Je trouve cela si...

Geli voulut se lever de table.

— Où vas-tu ? demanda son oncle.

— Je me sens mal.

— Assieds-toi !

Et le silence régna pendant que le serveur leur apportait des assiettes de minestrone. Rudolf Hess essaya de détendre l'atmosphère.

— Qui a dit « Pour les hommes l'amour est une chose à part, pour les femmes c'est toute leur existence » ? demanda-t-il.

— Moi, dit Hitler. Mais pas dans ces termes.

Alors il vit les larmes qui coulaient sur les joues de sa nièce et il changea de sujet.

À quatre heures du matin elle entendit sa porte s'ouvrir et se refermer doucement, elle se leva et vit un petit paquet enveloppé dans du papier doré. Une carte l'accompagnait, sur laquelle il s'était dessiné avec le corps d'un horrible dragon. « Je suis un monstre, avait-il écrit. Tu veux bien me pardonner ? »

Le paquet contenait d'adorables boucles d'oreilles ornées d'un diamant d'un demi-carat. Et il fut si détestable le lendemain, et sa mauvaise humeur si lassante, que sur l'insistance des Winter elle finit par lui pardonner.

Il devait y avoir une autre élection en septembre, et Hitler pensait que les chances du parti étaient si bonnes qu'il renonça à ses soirées à l'Opéra, à ses séances de cinéma et à son été à Obersalzberg afin de se consacrer à la campagne électorale. Geli emmena à nouveau Henny passer juillet et août avec elle à Haus Wachenfeld, et Heinrich Hoffmann leur postait chaque semaine des photographies d'Hitler à Brême, Darmstadt, Leipzig ou Postdam, en train d'ébouriffer gaiement les cheveux de blonds garçonnets, de tapoter les joues hâlées de fillettes en costumes villageois, de serrer les mains des ouvriers dans les usines, de partager le *Wurst* et la *Sauerkraut* d'un paysan sur son tracteur, de féliciter un épicer pour la propreté de son magasin, d'étudier une carte dans son avion spécial, de gratifier des dames âgées dont les votes lui étaient acquis d'un salut guindé, de haranguer froidement une salle pleine à craquer de ses SA minces et musclés pour qui il était de plus en plus un objet de vénération. « Six discours d'affilée et pas un mot sur les Juifs, écrivit Hoffmann, nous n'offensons personne ces temps-ci. »

Avec le Leica de son père, Henny prit des photographies de Geli assise sur la terrasse nord, sa jupe blanche à fleurs relevée à mi-cuisse pour que le choucas Schatzi se perche sur son genou, Geli imitant la pose flamboyante de Lilian Harvey devant le cinéma Mirabell à Salzbourg, Geli allongée sur une prairie et riant de bon cœur avec son frère Léo, une cigarette Prinz Josef à la main, Geli endormie nue sur la plage *Freikörperfunkultur*, un essaim de papillons volant doucement sur sa peau bronzée.

Craignant que les communistes ne cherchent à lui nuire en kidnappant ou en blessant sa nièce, Hitler avait donné des leçons de tir à Geli et à Henny, et leur avait confié son Walther 6.35 et quatre boîtes de munitions pour qu'elles deviennent de bonnes tireuses. Elles s'exerçaient sur des pommes de pin dans les bois près de la pension Moritz ou descendaient le Kehlstein jusqu'aux écuries du Doktor Seitz, où

elles tiraient sur des boîtes de conserve posées sur les barrières. Elles aimaient la virilité de cet exercice. Elles se prenaient pour des gangsters de Chicago, ou pour Jack Hoxie ou William S. Hart dans un western américain.

Un après-midi, en rentrant à Haus Wachenfeld, Henny dit à son amie qu'elle avait une confession à lui faire. Quelques mois auparavant, Hitler avait dîné chez les Hoffmann. Après le dîner ils avaient joué du Wagner au piano, et le leitmotiv de *La Force du destin* de Verdi, ensuite Hitler et son père étaient sortis et elle était restée seule à la maison. Soudain elle avait entendu la porte d'entrée s'ouvrir : c'était Hitler qui était revenu chercher sa cravache qu'il avait oubliée.

— Tu ne trouves pas ça bizarre, qu'il ait toujours ce truc avec lui ?

— Je n'ai plus trop la notion du bizarre, répondit Geli en haussant les épaules.

— Bref, il se plante sur le tapis rouge de l'entrée, sa cravache dans une main et son feutre dans l'autre, et là, il me demande le plus sérieusement du monde si je veux l'embrasser !

Geli se força à sourire.

— Et tu l'as fait ?

— Bien sûr que non ! Je lui ai dit : « Non, je vous en prie, vraiment pas, Herr Hitler ! Il me serait impossible de vous embrasser. » Et il est parti sans demander son reste.

— Sans essayer de te persuader ?

Henny secoua la tête et demanda :

— Et toi, il t'a persuadée ?

— Un peu.

— De faire l'amour ?

— On se touche de temps en temps. Et jamais en public. Il faut sauver les apparences. Quelques baisers. On se prend par le bras. Des regards tendres. Une main sur mon sein, trois fois maintenant. Vite fait, comme un petit garçon craintif.

— Tu n'es pas frustrée ?

— Oh, tu sais, l'éthique de cette situation est un peu floue.

Un choucas inconnu d'elle s'éleva dans les airs et parcourut quelques mètres pour se poser sur la verte pelouse de l'hôtel Zum Türken. Des femmes placides vêtues de robes d'été

blanches savouraient des cocktails à l'ombre d'un arbre et fixaient le pistolet dans sa main.

— Je pense que mon oncle est un voyeur, dit-elle sans raison particulière.

— Tu poses toujours pour lui ?

Quelle trahison pouvait encore la surprendre désormais ?

— Comment le sais-tu ? demanda Geli.

— Nous avons vu les croquis, mon père et moi. Franchement, on ne te reconnaît pas.

— Qui d'autre les a vus ?

— Oh, beaucoup de ses amis, je crois. Herr Hitler en était très fier.

— Il m'avait juré que ce n'était que pour lui ! s'exclama-t-elle, en rage. Il m'avait donné sa parole d'honneur ! Comment je pourrais regarder ces gens en face maintenant !

Henny essaya de plaisanter pour la dérider.

— Bah, ils te connaissent un peu mieux, c'est tout.

Hurlant de honte, elle replia les bras sur sa tête et le maudit.

— Allons, allons, dit Henny d'un ton maternel, et elle sourit en lui passant un bras autour de la taille et en la serrant contre elle. Ce n'est que de l'art, Angelika.

— Facile à dire pour toi, répondit Geli en essuyant ses larmes et en reniflant. Tu n'es qu'une effrontée.

Pour la campagne de 1930, le Doktor Goebbels organisa six mille rassemblements et parades aux flambeaux dans toute l'Allemagne. Des millions de livres sur le parti furent vendus ou distribués gratuitement. Et durant les six semaines précédant l'élection de septembre, Adolf Hitler prononça plus de vingt discours importants, souvent dans des chapiteaux venant d'être montés et ne contenant pas moins de dix mille personnes. Jusque-là, aucun pays d'Europe n'avait expérimenté un bourrage de crâne si frénétique, et le fruit de cette propagande se recueillit dans les résultats : il y eut trente-cinq millions de votants — contre quatre millions en 1928 —, et les nazis obtinrent cent sept sièges au Reichstag, quatre-vingt-quinze de plus. Ce que les masses appelaient encore le mouvement hitlérien était désormais le deuxième parti du Reich.

Avec le succès vint l'anxiété. Hitler était anéanti par des maux d'estomac qui étaient pour lui les prémices du cancer, ses insomnies empirèrent, il s'inquiétait de ses odeurs de pieds et de ses flatulences, il trouvait ses mains trop moites. C'est ainsi que deux jours après les élections il décréta qu'il avait besoin de vacances, et que lui, Geli et Angela se rendraient à Berlin pour ce que Hitler appela « une réunion familiale avec Aloïs », le frère aîné d'Angela.

Julius Schaub assistant à un festival de jazz à Stuttgart, Hitler décida qu'ils pouvaient tout aussi bien prendre le train.

Comme il voulait trouver un wagon de première classe pas trop bondé, Hitler les fit aller à la Hauptbahnhof un peu avant quatre heures du matin, mais c'était dimanche, et les cyclistes, les randonneurs que l'on appelait *Wandervögel*, les clubs sportifs juifs Makkabi et Schild, le Forum de gymnastique de Friedrich Jahn et la Ligue des filles allemandes avaient rempli la gare de leurs cris, en attendant les trains pour Garmisch, Passau, Nuremberg, et Bad Tölz.

Hitler baissa son chapeau mou et dissimula son visage à la foule désordonnée derrière un vieux numéro du *Berliner Illustrierte*, tandis qu'Angela allait leur chercher du thé bien chaud et que Geli parcourait la gare à la recherche de pastilles pour la gorge.

Mais près d'un kiosque fermé, elle tomba sur trente pèlerins en costume tyrolien arborant des insignes de la confrérie de Notre-Dame de Saint-Michel, qui assistaient à une consécration célébrée sur une table pliante transformée en autel. Elle n'était pas allée à l'église depuis son installation dans l'appartement de son oncle, aussi s'attarda-t-elle un moment, essayant en vain de prier, mais elle eut bientôt conscience que son oncle l'observait, et elle regagna le quai de Berlin.

Angela, qui n'avait pas ôté son chapeau cloche ni son imperméable avec l'insigne à croix gammée, finissait son thé et son oncle faisait mine d'être plongé dans les pages sportives de son journal.

— Tu crois toujours à ces foutaises ? demanda-t-il d'un ton sarcastique.

Geli ne trouva pas de réponse satisfaisante.

— Oh, toi et tes belles paroles ! dit Angela.

— Ce n'est pas en allant à l'église que l'on paie les factures.

— Aloïs est comme toi. Des mécréants, voilà ce que vous êtes.

— Nous ne pourrons pas avoir une nation forte si des religions sont en concurrence avec nous pour le contrôle du peuple, dit Hitler en repliant son journal. Nous voulons tout d'un homme, pas une partie de lui. Nous commencerons par nous débarrasser des Juifs. Ensuite nous éliminerons les catholiques. Et enfin toutes les autres religions. Dans quelques générations personne en Allemagne ne saura qu'un Juif appelé Jésus a jamais existé.

Les voitures pour Berlin arrivaient dans la gare et Hitler se tordit le cou pour voir où était le wagon de première classe.

— Je suis catholique, dit Geli. Maman aussi, et Léo aussi.

— Je l'étais aussi. Mais j'ai laissé tomber les enfantillages.

Un taxi les conduisit chez Aloïs Hitler junior qui habitait au deuxième étage d'une maison de Luckenwalderstraße, et ils furent accueillis par sa seconde femme, Maimee, dans un appartement décoré dans les tons violets où s'entassaient tant de tableaux et de meubles hérités qu'elle devait les contourner pour servir le café.

Angela et Geli, mal à l'aise, s'installèrent sur le sofa, puis Adolf vint se coller contre sa nièce, et sa main était si comprimée qu'il la posa d'abord familièrement sur la cuisse de la jeune fille avant de choisir la sienne. Ils faisaient tous les trois face au plus bel élément du salon, une nouvelle peinture à l'huile d'Adolf Hitler grandeur nature, dans une pose avantageuse avec son uniforme de SA et son regard d'« homme prédestiné ».

— Je suis vraiment si sensationnel ? demanda-t-il.

— Ce que les peintres n'arrivent jamais à rendre, c'est votre modestie, répondit Geli sans sourire.

— Ah, vous êtes tous là ! s'exclama Aloïs Hitler, en entrant dans la pièce d'un pas allègre, les bras écartés.

À quarante-huit ans, il avait taillé sa moustache pour qu'elle ressemble à celle de son demi-frère, mais avec ses lunettes sans

monture et ses cols durs il avait toujours tout du serveur de wagon-restaurant, et il sembla bien trop désireux de plaire lorsqu'il fit signe d'avancer à son fils aîné, William Patrick Hitler, qui était venu de Londres en vacances, et qu'il avait vu pour la dernière fois en 1913 à Liverpool.

Willie, comme on l'appelait, avait près de vingt ans et travaillait, leur apprit Aloïs, comme dessinateur dans une firme d'ingénieurs de Wigmore Street. C'était un jeune homme mince et assez beau, vêtu d'un costume de tweed gris, aux yeux tristes et à la tignasse brune peignée en arrière d'un front haut.

— Mon allemand pas bon, dit Willie.

— Oh, mais vous avez de la chance, mon jeune ami anglais, fit Hitler gaiement en secouant le genou de Geli, ma petite Geli parle votre langue aussi bien que la reine.

Willie soupira d'aise et dit en allemand :

— Quelle illustration !

Aloïs corrigea *Erläuterung* en *Erleichterung*.

— Ah oui, dit Willie, quel soulagement !

— Comme des télégrammes nous parlerons, dit Geli en anglais.

— Herr Doktor Hanfstaengl et moi venons d'écrire un article sur les élections pour le *Sunday Express*, dit Hitler. Et j'ai une interview avec le *Times* de Londres dans le courant de la semaine. Je vois tout le temps des journalistes. Vous comprenez mon allemand, Willie ?

Le neveu d'Hitler hocha la tête et dit que oui.

— Imbécile ! Tête de bois ! hurla Hitler avec une fureur inattendue. Vous pensiez que je n'entendrais pas parler des journaux américains ? Seul Adolf Hitler peut parler d'Adolf Hitler ! Je ne tolérerai pas que vous ou votre mère, Bridget, ou toi, Aloïs — ou qui que ce soit — pensiez que l'on peut me grimper sur le dos et chevaucher gratuitement vers la célébrité !

— Tout ce que voulait ce type de Hearst, dit Willie à son père en anglais, c'était une photo de moi. Et quelques questions. Je ne me doutais pas...

Ne connaissant que trop les colères d'Hitler, Geli se leva en soupirant.

— Si nous aidions Maimee à préparer le café, maman ?

— C'est justement ce que j'allais faire, dit Angela en se levant aussi.

Maimee était debout derrière la porte de la cuisine, les bras croisés, l'air effrayé, stupéfaite par cette crise de rage.

— Nous pensions qu'il serait content, dit-elle à Angela, et ça payait bien.

— Quel journal ?

— *L'American* de New York.

Elles entendirent Aloïs dire à Adolf :

— Mais j'ai dit combien tu étais bon et généreux quand tu étais petit !

— Et « la vie imaginaire » de mon enfance ? Est-ce que je suis vraiment « éloigné de la réalité » ? Même vos mensonges sont idiots ! Je balayais les rues pour survivre à Vienne ? J'étais peintre en bâtiment à Munich ? Je posais du papier peint ?

— Ils m'ont fait dire ce que je n'ai pas dit, répondit Aloïs.

Geli trouva des serviettes et les roula dans des ronds de porcelaine.

— Qui aurait pensé qu'une réunion de famille serait si amusante ?

— Il est sous pression en ce moment, dit Angela.

— Pourquoi lui trouves-tu toujours des excuses ?

— Écoute, c'est un génie. Les génies sont tous très tendus.

— Tu parles ! dit Geli.

Elle ouvrit la porte de la cuisine et jeta un coup d'œil dans la salle à manger.

Se vautrant dans l'apitoiement sur lui-même, Hitler se pressait le front avec la main gauche en gémissant.

— Oh, dire que j'ai toujours pris soin de tenir mes affaires personnelles à l'écart de la presse ! Et voilà que l'on cherche à savoir qui je suis ! Dans mon livre je n'ai pas dit un mot de mes ancêtres, ni de ma famille ou de mes amis d'enfance, pas un mot, et voilà que l'on fait des recherches et que l'on envoie des espions pour fouiller dans notre passé ! Un seul souffle de scandale et tout ce pour quoi j'ai travaillé sera détruit !

Maimee sortit les tasses et les soucoupes et Geli les porta dans la salle à manger avec l'air de dire « Ne faites pas attention à moi », tandis que son oncle, qui semblait dangereusement au

bord des larmes, criait que, par conséquent, il reniait toute parenté avec Aloïs et Willie. Si sa sœur pouvait porter le nom de Paula Wolf et se cacher de la presse à Vienne, Aloïs pouvait très bien raconter qu'il avait été adopté par son père, et qu'Adolf et lui n'avaient aucun lien de parenté. Et Willie pouvait rentrer en Angleterre et dire aux gens de Hearst qu'il avait découvert qu'il avait commis une terrible erreur, que son oncle était un autre Hitler, et que le célèbre Adolf Hitler ne faisait absolument pas partie de sa famille.

Angela apparut.

— Du café chaud !

Toute colère apparemment oubliée, Hitler sourit.

— Et du gâteau, j'espère !

— Elle en a fait ce matin, rien que pour toi.

Avec un plaisir enfantin, Hitler bondit du sofa et flatta Maimee pendant qu'Aloïs et Willie échangeaient un regard surpris.

— Chaud et froid, chuchota Geli à Willie en anglais. Noir et blanc. Des hauts et des bas.

Adolf mangea trois morceaux de gâteau en silence pendant qu'Aloïs et Angela évoquaient le passé, et lorsque Aloïs se mit à jouer avec son petit dernier de neuf ans, Adolf s'agita et proposa une promenade dans le Tiergarten.

Geli dit qu'elle avait toujours mal à la gorge, et Willie préféra rester avec elle dans l'appartement pour écouter la BBC sur la radio d'Aloïs : *Am I blue, You do something to me, Can't we be friends*. Vers cinq heures, Willie ôta enfin sa veste et ses chaussures et s'écroula de tout son poids sur le sofa à côté de Geli qui suçait une pastille pour la gorge. Elle sentit qu'il cherchait ses mots, puis il dit en anglais :

— J'espère que vous ne me trouverez pas trop direct, mais vous êtes vraiment épataante, vous savez. Vous êtes vraiment la plus sympathique de toute la famille.

— Merci.

— J'ai une petite amie, au cas où vous vous poseriez des questions.

— C'est bien pour vous, oui ? dit-elle en anglais.

— Oh, tout à fait. Très satisfaisant. Pas physiquement, ajouta-t-il, horrifié par ses propres paroles. Nous ne...

— Je comprends, sourit-elle.

La radio passait *Embraceable you*, et ils écoutèrent un instant en silence.

— Oncle Adolf a l'air drôlement imprévisible, reprit Willie. Émotionnellement parlant.

— On s'habitue, répondit-elle.

— Comment est-il ?

Elle rit en y réfléchissant.

— Un crocodile. Qui passe son temps à attendre. Et soudain, en un éclair, il fonce. *Und die Zähne*.

— Et les dents, traduisit Willie.

Elle passa à l'allemand pour dire que son oncle pouvait rester des heures à ne rien faire sinon se ronger les ongles et regarder par la fenêtre en sifflotant. Ensuite il était d'une activité terrifiante avant la période de repos suivante. Elle dit qu'il était étonnamment constant. D'autres se mettaient dans tous leurs états et tergiversaient, mais leur oncle prenait des décisions une bonne fois pour toutes, et jeudi prochain il penserait exactement la même chose qu'il y a quatre ans, et il mourrait sans changer d'avis. Elle admit qu'Hitler sortait gagnant d'une première rencontre, mais que c'était parce qu'il trouvait tous les gens fascinants la première fois qu'il les voyait. S'ils se joignaient à lui, il leur faisait des politesses et des amabilités tout en les questionnant sur leurs spécialités, et elle voyait sa machinerie interne recueillir d'eux ce dont il avait besoin, comprendre leurs affections, leurs désirs secrets et leurs mécanismes de pensée et de sentiments. Alors il leur parlait, les inondait de paroles, utilisant tout ce qu'il venait d'apprendre, dominant leur esprit, et ils étaient stupéfaits par la force de sa volonté et de son intellect, par son puits de sympathie. S'il voulait vous charmer, vous étiez charmé. S'il voulait vous persuader, vous étiez persuadé.

— Et s'il voulait vous aimer ?

Sans répondre, Geli se pencha en avant pour prendre une autre pastille.

— Vous êtes la seule à qui oncle Adolf montre de l'affection ? demanda Willie en anglais.

— Cela vous remarquez ?

— Et comment ! Vous vous marierez, vous croyez ?
Elle rougit.

— Mais nous sommes l'oncle et la nièce ! Quelqu'un dit ça ?

— Mon père.

Afin d'éviter le regard formidable d'Hitler, elle quitta le sofa et s'assit par terre sous le portrait, en entourant ses genoux de ses bras. Elle passa de nouveau à l'allemand.

— Je dois beaucoup à oncle Adolf pour avoir agi comme un père et pour avoir pris soin de ma famille. Je lui en serai toujours redevable. Sans lui, nous n'aurions ni maison ni argent. Nous lui en sommes tous reconnaissants. Et je suis sûre qu'il m'aime à sa façon. Mais je déteste sa jalousie et sa possessivité. J'ai souvent l'impression d'être son esclave. Vous connaissez ce sentiment ?

— Pas vraiment, non, dit-il en anglais.

— Parfois, reprit-elle en allemand, il ne supporte pas que je m'intéresse à quelque chose ou quelqu'un d'autre que lui. À tout instant je dois être prête à aller où il veut, ou à cesser toute activité pour obéir à son dernier caprice. Même mes leçons de chant hebdomadaires peuvent être annulées parce qu'il déteste être seul. Il nous arrive de passer une journée entière au cinéma, et il veut y retourner après dîner. Ça m'ennuie à mourir. Ou bien c'est l'Opéra. Soir après soir. J'ai vingt-deux ans. J'ai envie de m'amuser. Avec des gens de mon âge. Et tout ce que je fais, c'est dîner avec des hommes âgés.

— Et ils peuvent être drôlement rasoir ! dit son cousin.

Elle fut surprise de fondre en larmes et de voir se peindre sur le visage de Willie une terreur interloquée à l'idée qu'elle continue à s'épancher. Elle continua néanmoins.

— Vous comprenez, où qu'il aille il lui faut de la compagnie. Un auditoire d'adorateurs. Les mots volent de tous côtés autour de lui, comme un rempart de phrases. Qui peut y pénétrer ? Et est-ce qu'il écoute les autres ?

Willie admit que pour oncle Adolf, écouter semblait être une récréation.

— Oui ! Et donc je suis un mystère à ses yeux. Nous le sommes tous. Pas encore découverte. Sans complications. Il veut que je ne sois qu'une bonne ménagère, un animal domestique. Même quand je chante, ça le contrarie. Je me demande comment j'arrive à lui procurer un peu de plaisir.

— En tout cas, répondit Willie en anglais, je suis sûr qu'il serait ravi de voir qu'il peut vous bouleverser à ce point.

Elle rit.

— Excusez-moi. Je suis agacée, c'est tout. Peut-être que j'ai de la fièvre. Mais nous avons aussi de bons moments. Et oncle Adolf est très généreux.

Elle passa ses mains sur ses joues trempées de larmes. Elle prit une inspiration.

— Vous allez essayer d'oublier toutes les horreurs que j'ai dites quand vous rentrerez en Angleterre, n'est-ce pas ?

— Je ne me souviendrai que de vous, répondit Willie galamment.

— Même quand je le déteste, il gagne. Je me tourmente à cause de lui. Il m'obsède, je ne peux pas me le faire sortir de l'esprit.

XVI

La maison brune, 1931

Le premier janvier 1931, au 45, Brienerstraße, juste à l'est de la prairie de pierre blanche de Königsplatz, Adolf Hitler inaugura officiellement la Maison brune comme le siège du parti national-socialiste des ouvriers allemands. Lorsque les formalités officielles furent terminées en fin d'après-midi, Hitler, arborant bottes montantes, jodhpurs et uniforme de SA, emmena Geli dans une visite architecturale privée, lui faisant d'abord faire le tour à pied du bâtiment de quatre étages, lui inclinant la tête de ses mains douces et féminines pour qu'elle puisse voir comment les murs avaient été sablés et peints, les balcons ajoutés aux fenêtres, et l'immense drapeau rouge et noir des nazis accroché au-dessus de l'entrée principale.

- Vous avez fait du bon travail, dit-elle.
- Tu veux connaître les détails techniques ? Combien d'heures de travail il a fallu, par exemple ? Combien d'échafaudages en bois, combien de tonnes de ciment ?
- Pas vraiment, fit-elle avec un pauvre sourire.
- J'ai mémorisé tous les éléments.
- Voir me suffit.
- Sous la république de Weimar, c'est une ambassade étrangère, fit Hitler en regardant la Maison brune d'un peu plus loin, le front plissé. Nous allons bientôt changer cela.

Et il lui prit la main pour lui faire passer la grande porte de bronze gardée par quatre sentinelles aux visages durs portant l'uniforme noir des Schutzstaffeln, qui présentèrent la version nazie du salut fasciste en hurlant « *Heil Hitler !* ».

Les sols étaient du marbre le plus poli, les murs lambrissés d'une belle marqueterie de chêne, et des croix gammées avaient été imprimées dans le plafond de stuc ou gravées dans le verre fin des vitres. Les quarante *Gaue* étaient représentés dans le

hall par leurs étendards révolutionnaires rouge sang, tous inclinés en signe de respect vers deux monuments de bronze portant les noms des seize nazis tués devant le Feldherrnhalle, lors du putsch de 1923.

Il la fit descendre dans le bureau des archives aux chromes rutilants, où des classeurs d'acier ignifugé renfermaient les dossiers personnels de cinq mille membres du parti.

— Nous arrêterons les inscriptions quand nous serons un million, dit Hitler. Si nous ne pouvons pas réussir avec un million de membres, nous ne pouvons pas réussir du tout.

Puis il la ramena à la salle des sénateurs du rez-de-chaussée, où les plus hauts dignitaires du parti seraient invités pour des conférences, et s'assiéraient sur soixante sièges de marocain rouge disposés en fer à cheval sur deux rangs, face, naturellement, au Führer. Des bustes héroïques d'Otto von Bismarck, le premier chancelier de l'Empire allemand, et de Dietrich Eckart, qui était mort peu après le putsch et à qui Hitler avait dédié *Mein Kampf*, trônaient sur des socles à côté de quatre plaques illustrant les phases de l'évolution du parti depuis dix ans : sa formation, la proclamation de son programme, sa défaite au Feldherrnhalle, et son renouveau après la libération d'Adolf Hitler de Landsberg am Lech. Mais quand il montra la salle des sénateurs à Geli, Hitler laissa entendre qu'il la trouvait trop parlementaire, trop semblable au Reichstag qu'il détestait, et elle eut l'impression que cette salle ne serait jamais utilisée.

Toujours au rez-de-chaussée, de larges portes ouvraient sur un élégant restaurant, où une douce lumière blonde éclairait des murs de chêne à motifs de chevrons, des chaises de damas or, et des tables de marbre ocre. Des serveurs étaient encore là une fois le déjeuner fini, occupés à ranger la porcelaine de Dresde et l'argenterie, à disposer des fleurs de serre dans des vases de cristal, à passer l'aspirateur sur les tapis de peluche rouge. Chaque tissu, chaque coloris, chaque ornement avait été personnellement choisi par Hitler.

Les bureaux de Hess, de Himmler, de Goebbels, de Göring, de Schwarz et d'autres responsables du parti se trouvaient aux deux premiers étages. Chaque table de travail était parfaitement

dépouillée, à l'exception d'un téléphone noir, d'un bloc et d'un stylo-plume, et d'une photographie encadrée d'Hitler. Dans chaque couloir était accroché un portrait du Führer, et sur un mur il y avait une carte verte de l'Allemagne, les villes et les villages marqués par une croix gammée noire.

Le bureau d'Hitler était plus imposant et bien trop grand, mesurant environ cinquante pas d'une porte à l'autre, les murs recouverts de daim brun-rouge, des fenêtres allant jusqu'au plafond donnant sur Königsplatz, un somptueux tapis rouge qui sembla aussi moelleux qu'un matelas sous les pieds de Geli, une grande cheminée, un sofa doré et des chaises à une extrémité, et à l'autre deux chaises de bureau devant un immense bureau ministre, chargé de ciselures, et vierge de tout crayon. Un portrait en pied à l'huile du magnat de l'automobile Henry Ford, qui finançait le parti en secret, était accroché à un mur, un beau buste de Benito Mussolini trônait sur un piédestal, et non loin il y avait une des photographies obsédantes et fantomatiques qu'Heinrich Hoffmann avait faites d'Hitler, le visage d'une beauté artificielle encadré de noir, le regard hypnotique tel un assaut furieux.

Geli passa devant une bonne représentation à l'huile de la première attaque dans les Flandres en 1914 du 16^e régiment d'infanterie de réserve de Bavière, puis alla se planter devant une des nombreuses peintures du XVIII^e siècle de Frédéric le Grand que possédait Hitler. Elle se rendit compte soudain que le roi de Prusse avait posé la main gauche sur sa hanche dans un geste efféminé, ainsi que son oncle le faisait souvent.

— Ce vieux Fritz, fit Hitler, et elle se retourna.

Il était assis dans son fauteuil à haut dossier au cuir moelleux tel un pudding, les mains croisées devant lui comme si elle était son théâtre, son amusement.

— Le vieux Fritz a enlevé une jolie danseuse italienne, Barbara Campanini, pour qu'elle danse pour lui en privé tous les soirs. Mais elle devint plus que ça. Elle fut sa bouteille de Leyde, sa source d'énergie. On l'appelait « la Barbarina ». Une force odique émanait d'elle et électrifiait le souverain prussien, dont les nombreuses obligations et les longues heures de travail auraient pu saper la puissance.

— Pourquoi n'avez-vous pas son portrait à elle ?

— Je t'ai, répondit Hitler, imperturbable.

Elle le regarda sans ciller.

— Ah, oui ! j'avais oublié.

— Tu n'as jamais observé, Geli, que la santé, la vigueur et le goût de la vie surgissent d'un homme mûr quand il est avec une charmante jeune fille ? Tu ne peux qu'être d'accord. Ce n'est pas du tout la même chose avec les épouses. Les épouses doivent être avant tout des mères. Un homme mûr a besoin d'une maîtresse.

Et tu as Eva, pensa-t-elle. Elle fit tourner un globe terrestre sur son axe et sentit son oncle s'assombrir.

Il se leva brusquement, claqua des talons, et leva haut sa main droite en faisant le salut fasciste.

— Je peux rester le bras levé ainsi pendant des heures ! Uniquement grâce à mon incroyable volonté de fer ! Au congrès du parti à Nuremberg, Göring a essayé de rester aussi longtemps que moi, mais a échoué lamentablement. Il en était tout épuisé. Les autres n'ont même pas essayé.

Elle se contenta de le fixer.

— J'ai des lettres ! s'exclama-t-il.

Il farfouilla dans ses tiroirs et produisit un épais dossier rempli de cartes et d'enveloppes. Il chaussa ses lunettes et se mit à lire.

— Celle-ci vient d'une fanatique appelée Hildegard, qui m'a envoyé également un gâteau. « Mon cher Adolf en sucre, je regarde tes photos constamment, je les étale devant moi et je les embrasse. Oui, oui, mon cher, mon doux, mon bon Adolf, l'amour est solide comme l'or, et je n'y peux rien. » Et ainsi de suite.

— Et vous ne savez pas du tout qui c'est ?

— Celle-là vient d'une certaine Melita. « Mon cœur, j'ai fait faire une clé de la maison et une clé de ma chambre pour toi. Dans la prochaine lettre, je joindrai la première ; et dans la suivante, tu auras l'autre. Nous devons faire très attention car le salaud voudra nous tuer. Mais viens dès que tu peux, quand tu veux. »

— Elle a envoyé les clés ?

— Qui sait ? C'est Hess qui s'occupe de mon courrier. J'en ai une autre d'une lycéenne.

Il chercha la lettre, lut quelques lignes pour lui-même, et sourit.

— Elle m'appelle « Mon chou ». Elle parle de rencontre. « Si le pire devait arriver, nos parents (parce que ce sont les tiens aussi maintenant) t'autorisent à venir à la maison n'importe quand et à passer la nuit avec moi. »

— Prenez-la au mot, oncle Alf, dit-elle avec un sourire insolent. Je sens d'ici sa force odique.

Il ôta ses lunettes, replia la lettre, la rangea dans le dossier, et fourra le dossier dans le bureau.

— Il y a des centaines de femmes qui me trouvent désirable, dit-il.

— En effet, nous en avons la preuve à présent.

Hitler la fixa jusqu'à ce qu'elle détourne le regard.

— Baldur von Schirach va donner une soirée de carnaval ici pour la Ligue national-socialiste des étudiants allemands. Tu aimerais y aller ?

Elle refréna son enthousiasme avant de répondre.

— Je peux ?

— Je vais faire mieux que te donner la permission. Je vais t'accompagner.

Schirach se réjouit, bien sûr, et extorqua des fonds du parti pour une sculpture de glace représentant une gigantesque croix gammée, un généreux buffet suédois de viandes et de poissons froids, une chanteuse et un orchestre de six musiciens du night-club Resi de Berlin. Apprenant que le Führer serait présent, les étudiants affluèrent, dépassant par centaines les nombres que Schirach avait prévus, quelques-uns venant même d'Heidelberg et d'Innsbruck, et une foule fascinée et effervescente se rassembla autour d'Hitler tandis qu'il serrait des mains et signait des autographes, et que Schirach parlait de lui d'un ton émouvant comme du fils le plus éminent de l'Allemagne.

— Mon église n'est plus l'autel du christianisme, hurlait Schirach, mais les marches du Feldherrnhalle où le sang des anciens combattants fut versé pour nous. Leur esprit vit en

Adolf Hitler, notre Führer et notre héros, en qui reposent les racines de notre monde. Droit, ferme et modeste, il demeure un homme comme vous et moi, et nous l'aimons d'autant plus, car nous savons que c'est un génie dont l'âme touche les étoiles !

Si on regardait la nièce d'Hitler à ses côtés, c'était soit avec jalouse, soit avec étonnement. *Qui est cette fille ?* semblait-on dire. Elle avait beau vivre en Allemagne depuis 1927, elle n'était rien de plus qu'un accessoire, une bagatelle, un jouet, un sujet de bavardage, une odeur de scandale, une nièce. Elle portait une robe du soir de Lanvin en faille noire et strass et se sentait riche, vieille, et triste, assise aux côtés d'Hitler et de Schirach en smoking, regardant tous les trois d'un air morne tous ces jeunes gens en train de s'amuser et de danser. Soudain Rudolf Hess apparut à l'entrée, austère comme un Écossais, et son oncle se leva aussitôt.

— J'ai une réunion. Dix minutes, pas plus.

— À qui ai-je le droit de parler ?

Lançant un coup d'œil à un Schirach interdit, Hitler fit mine d'être surpris par cette question.

— Mais à qui tu veux, bien sûr !

Elle ne dit rien. Elle ne le regarda pas sortir. Elle vit Henny sur la piste de danse, faisant non de la tête à un garçon qui lui avait demandé de danser sur un succès inéaste de 1928 : *My Parrot Won't Eat No Hard-boiled Eggs*.

Henny aperçut Geli en compagnie du beau fondateur de la Ligue et se dirigea vers eux, rougissant un peu en tâchant de ne pas regarder Schirach en face, lequel se leva et dit gaiement :

— Venez vous joindre à nous, Fräulein Hoffmann.

— Je peux ? demanda-t-elle à Geli.

— Naturellement.

Schirach lui avança une chaise.

— Tu es venue toute seule ? lui demanda Geli.

Henny secoua la tête en regardant derrière Geli, les yeux écarquillés.

Geli se retourna. Le papa bossu d'Henny avançait joyeusement, en smoking, bras dessus bras dessous avec Eva Braun. Celle-ci portait une robe longue et froncée en taffetas, et un manteau de lainage noir avec un col et des poignets en

putois. Elle avait caché ses cheveux blonds sous un turban assorti de chez Agnès. Des semaines auparavant, Geli avait vu cet ensemble dans la vitrine d'un magasin de Maximilianstraße. Était-ce un cadeau d'Hitler ?

Schirach se leva.

— Je n'ai pas eu le plaisir, Fräulein...

Elle força un sourire sur son visage de chaton et lui serra la main.

— Eva Braun.

— Je dis à tout le monde que c'est ma nièce, plaisanta Hoffmann, qui tenait la jeune fille par la taille.

Et dans un silence aussi sonore qu'une porte qui claque, il enfonça le clou.

— Ce que fait le Führer, je le fais aussi.

— C'est sa vendeuse, dit Geli d'un ton glacial.

— Employée, précisa Eva. Et modèle.

— Je vois, dit Schirach.

— Tu as bu, papa ?

— Oh, il y en a qui trouvent ça drôle.

Eva et Geli échangèrent des regards noirs.

— Je viens de voir votre oncle, dit Eva. Ça m'a fait de la peine qu'il ait l'air si triste.

— Triste de vous voir ?

Eva n'était pas très futée.

— Je ne crois pas, dit-elle.

— Alors il était triste à cause de tous les singes qu'on a dû tuer pour ce turban et ce manteau ?

Eva baissa les yeux sur la fourrure de ses poignets.

— Toi aussi, tu as bu ? la gronda Henny.

Imitant Eva, Geli répondit mollement :

— Je ne crois pas.

— Changeons de sujet, dit Hoffmann en s'asseyant à califourchon sur une chaise. Tout à l'heure, un étudiant me disait qu'il avait du mal à bachoter pour ses examens de droit. Je l'ai donc aidé en passant en revue les différentes tactiques de défense pour obtenir un acquittement.

Il prit une flasque d'argent martelé dans la poche intérieure de son smoking et la tendit à la cantonade.

— Quelqu'un veut du schnaps ?

Il n'y eut pas d'amateurs. Il pencha la flasque et la termina, puis la remit dans sa poche.

— Il s'en est bien tiré au début, poursuivit-il. Mais il avait oublié la folie. Alors je lui ai dit : « Allez, il en reste une dont on parle tous les jours. Des criminels sont acquittés, non parce qu'ils sont mineurs, ou parce qu'ils ont agi par légitime défense, mais parce qu'ils sont... quoi ? » Le type a semblé perdu, puis son visage s'est éclairé d'une lueur d'intelligence et il a dit : « Parce qu'ils sont nazis ? »

Heinrich Hoffmann partit d'un grand rire et s'assura que sa fille, Geli et Eva partageaient son hilarité. Mal à l'aise, Baldur von Schirach se tortillait sur sa chaise, et Hoffmann le regarda du coin de l'œil avec agacement.

— Il faut crever les abcès, Herr von Schirach.

— Je ne trouve pas cela drôle ni juste.

— Le Führer, si.

— Vraiment ?

— Mais oui. Hitler a un formidable sens de l'humour, n'est-ce pas, Geli ?

Geli convint que son oncle aimait en effet s'amuser du malheur des autres.

— Nous allons tout le temps voir des films de Charlie Chaplin, intervint Eva.

— Vous n'allez pas au zoo voir les primates ? demanda Geli.

Eva fut sur le point de répondre quelque chose de stupide, mais Hoffmann vint à sa rescouisse.

— Nous devons y aller, dit-il en se levant.

Schirach sourit.

— Nous voulons vous voir danser le charleston, Heinrich !

— Oh, non, moi je danse le black-bottom. Il doit y avoir un jeu de mots à faire avec ça. Je vais y réfléchir.

Sur ce il prit Eva par la main pour traverser tranquillement la piste de danse en direction du bar.

— Au revoir, singesse !

Eva lui lança un regard mauvais par-dessus son épaule.

— Quelle amabilité ! dit Henny.

— C'est ma rivale.

— Mais non !

Geli se tourna vers Schirach.

— Voulez-vous sortir avec moi ? lui demanda-t-elle d'un ton grave.

Il blêmit.

— Mais je croyais que vous et Herr Hitler...

— Tu vois ? dit-elle à Henny. Et elle, elle va voir des films de Chaplin avec lui pendant que je reste toute seule à la maison. Qui ne craint pas d'offenser mon oncle ? Qui peut risquer de le rendre jaloux ? Oncle Alf m'a mise en quarantaine.

Voyant qu'elle était au bord des larmes, Schirach se leva galamment.

— M'accordez-vous cette danse, Geli ?

Elle regarda Henny, qui hocha furtivement la tête, et écouta la chanteuse du Resi entamer *Falling in Love Again*. Elle se leva.

— Oui, volontiers, dit-elle. Merci.

Schirach l'escorta jusqu'à la piste et lui maintint doucement la taille en lui prenant la main droite. Tandis qu'ils valsaient avec cinquante autres couples, elle sentit sa force et sa carrure, le contraste fascinant entre son torse et ses pas agiles. Elle se sentit petite et en sécurité, féminine et choyée. Elle n'y était pas habituée. Sa veste était saturée d'eau de Cologne, et même ce détail lui plut. Elle leva les yeux vers lui en souriant.

— Je n'ai pas valsé depuis le lycée.

— Je ne suis pas trop maladroit ?

— Pas du tout. Vous êtes très gracieux.

— C'est parce que mes parents étaient dans le théâtre.

— Les miens étaient dans la cuisine.

— Vous êtes rigolote ! dit-il en riant.

Elle se surprit à compter ses pas, tout empruntée, tandis que Schirach fredonnait avec la chanteuse. Il la guidait de son ventre sans muscles.

— Vous avez vu *L'Ange bleu* ? demanda-t-elle.

— Deux fois. Marlene Dietrich était fabuleuse, vous ne trouvez pas ?

— J'ai préféré Emil Jannings.

— Oui, mais son Professor Unrath était si vieux jeu et petit-bourgeois et triste. Je me disais : « Il incarne l'Allemagne contre laquelle nous nous rebellons. »

— Au moins il était amoureux. Elle était si dure, si insolente, si sadique.

— Ah, il y en a qui trouve cela...

— Fascinant ?

— Nous parlons encore de votre oncle ? demanda-t-il en riant.

Elle secoua la tête, puis l'approcha de la poitrine de son cavalier en chantant la fameuse chanson de Marlene Dietrich : *Les hommes s'approchent de moi comme les papillons d'une flamme. Et s'ils se brûlent les ailes, je sais que ce n'est pas ma faute. Aimer de nouveau. Je ne voulais pas. Que dois-je faire ? Je n'y peux rien.*

La chanson se termina enfin, la chanteuse fut généreusement applaudie, et Geli se sentit prise comme dans un faisceau par un regard venant d'au-delà de la piste. Elle sut de qui il s'agissait mais s'abstint de se retourner. Elle le força à s'humilier en franchissant toute la distance qui les séparait, tel un émissaire furieux, sur un chemin qui s'élargissait au fur et à mesure que les nombreux danseurs reculaient, ses chaussures résonnant comme des semelles de bois dans le silence. Puis elle se retourna enfin, et vit un visage blanc comme un malaise, réprimant la moindre trace de son courroux par égard pour tous ses enfants qui assistaient à la scène.

— Nous rentrons, dit Hitler.

Schirach était encore jeune, il fut étonné.

— Mon Führer, implora-t-il, il n'est que dix heures. J'ai une voiture à ma disposition. Je pourrais la ramener chez vous dans une petite heure, si vous voulez bien ?

Mâchoires serrées, Hitler tint le grand gaillard de vingt-deux ans dans son regard brûlant jusqu'à ce que la force d'âme de Schirach, sa gentillesse, la rougeur de ses joues féminines, tout cela ait disparu.

— Elle est avec moi, dit-il, et la jeune fille le suivit vers Rudolf Hess qui leur tendait leurs manteaux.

Le trajet jusqu'à Prinzregentenplatz s'accomplit dans un silence aussi imposant que celui d'un musée fermé, la colère de son oncle tentant de défigurer tout ce qu'il regardait de son œil courroucé, lui à l'avant, elle à l'arrière. Elle le précéda dans l'escalier qu'elle monta quatre à quatre, et en arrivant dans l'appartement, elle entendit Maria Reichert l'appeler.

— Fräulein Raubal ?

— Oui.

— J'ai quatre messages pour Herr Hitler.

Hitler entrait chez lui juste à ce moment. Il lança un regard noir à sa nièce puis alla voir Frau Reichert tandis que Geli suspendait son manteau, prenait une bière dans la cuisine et allait s'enfermer à double tour dans sa chambre. Elle mit le *Requiem* de Verdi sur le gramophone et sortit les canaris de leur cage, s'allongea sur le lit pour regarder Honzi et Hansi voler à tire d'aile d'un mur à l'autre et se poser sur les doigts qu'elle leur présentait, juste au-dessus de son visage. Elle les embrassa sur le bec. Elle caressa leurs plumes de ses joues. Elle finit sa bière.

Elle entendait Hitler dans son bureau à côté, qui braillait au téléphone sur Himmler, Göring et le Doktor Goebbels.

— Jamais vous ne serez capable de penser par vous-mêmes, tous autant que vous êtes ? hurlait-il.

Le bruit qu'il fit en raccrochant lui était destiné. Elle l'entendit bouillir dans le couloir juste devant sa porte, puis il alla dans la bibliothèque et, tel un enfant, se mit à tambouriner l'ouverture de *Rienzi* de Wagner sur le Bechstein blanc jusqu'à ce qu'elle retire l'aiguille du « Chœur des esclaves » de *Nabucco* et que la paix revienne.

Vêtue de sa robe de chambre de flanelle rose, elle sortit de sa chambre, jeta un coup d'œil dans le couloir et fila dans la salle de bains. Elle urina, se lava les mains, se mit de la crème sur le visage, fit mousser sur sa brosse à dents la poudre Chlorodont de son oncle, puis ouvrit l'armoire de toilette garnie de glaces au-dessus du lavabo et rangea ses affaires sur la seconde étagère, la première étant celle de son oncle. Elle prit une serviette dans le panier à linge en osier et frotta le robinet et les

poignées chromés, essuya les traces d'eau sur le miroir et la porcelaine. Elle remit la serviette en place et souleva le loquet.

Hitler était là, fragile et malheureux, toujours vêtu de son smoking.

— Ce n'est pas suffisant, dit-il en tombant à genoux.

Son visage s'aplatit contre la flanelle juste sous le cœur de Geli, dont les battements étaient à présent aussi sonores que les pas de son oncle dans l'escalier.

— Oh, Geli, ce n'est pas suffisant, répéta-t-il. Ce n'est pas suffisant.

— Quoi donc ?

— Ça.

— Notre relation ?

— Nous n'avons pas de relation !

Elle sentait sa mauvaise humeur dans son souffle humide, et se surprit à caresser doucement ses cheveux châtais, même si ses mains, elle le savait, allaient être luisantes de gras.

— Qu'est-ce qui serait suffisant, oncle Alf ?

— De l'affection, dit-il d'un ton faible et pitoyable, comme un petit garçon qui réclame un pfennig.

Puis il baissa la tête pour embrasser vigoureusement la flanelle rose au-dessus de son pubis, la chatouillant avec sa moustache.

Elle sentit un frisson courir le long de son dos, mais elle lui prit la tête dans ses mains et la souleva doucement.

— Il ne faut pas rester à genoux ici comme ça. Pensez aux dames.

Hitler lança un regard inquiet dans le couloir en direction des quartiers de Maria Reichert et de sa mère. On entendait vaguement la retransmission d'un concert de Noël sur la TSF de Maria ; sinon, l'obscurité régnait. S'accroupissant sur les talons, il remit de l'ordre dans sa mèche, puis attrapa l'encadrement de la porte et le bras que Geli lui offrait pour se remettre sur pied. Alors il la fixa et elle se sentit clouée sur place devant ses extraordinaires iris de mercure argenté, son visage vorace et sévère et tout-puissant. Il la dominait sans un mot. Certains membres du parti parlaient de ses yeux d'hypnotiseur, et à présent elle comprenait ce qu'ils voulaient dire. En quelques

secondes elle se sentit si faible qu'elle eut peur de s'effondrer sur le sol.

— Nous nous sommes privés tous les deux, dit-il. Nous n'avons pas laissé notre amour s'exprimer.

Est-ce qu'elle l'aimait ? Elle savait qu'elle était désorientée, triste et pleine d'aspirations. C'était cela l'amour ? Elle voulait se replier sur elle-même et être seule avec ses émotions un moment, mais il lui prit une main qu'il tint fermement derrière son dos en se dirigeant d'un pas décidé vers sa chambre aux murs tendus de rouge.

Elle resta là dans le froid pendant qu'il fermait la porte et dégrafa son nœud papillon d'un geste brusque. Elle se sentait partir à la dérive dans la géographie des rêves, quelque part entre la frayeur et la fascination, une contrée où elle semblait privée de volonté, où elle semblait se regarder elle-même tout en le regardant.

Il s'assit dans son fauteuil rouge pour enlever ses chaussures, ses chaussettes et ses fixe-chaussettes, et il la dévisagea avec un grand sérieux tout en retirant les boutons de col et de manchette de sa chemise de soirée.

— Tu vas rester plantée là à me regarder ?

— Je ne sais pas ce que je dois faire.

— N'es-tu pas une enfant de la nature ?

Elle n'avait jamais entendu les mots « enfant » et « nature » prononcés avec un tel ton sarcastique.

— Je ne sais pas ce que vous avez en tête.

Il sourit de ses dents plates et jaunes.

— Bien sûr que si.

Il prit dans son armoire un cintre en bois pour sa veste de smoking.

— Enlève ta chemise de nuit, Geli, dit-il sans se retourner.

— Oncle Alf, je ne sais pas...

— Fais ce que je te dis, dit-il du ton calme et indulgent d'un professeur.

Elle obéit. Elle était en chute libre et le savait. Elle se sentait déterminée et indisciplinée, comme si elle chevauchait une vague qui cherchait la mer, et que son flot sauvage effaçait toutes les barrières, toutes les frontières, tous les

gouvernements, les calendriers, les projets et toutes les intentions. Dans sa tête une voix d'homme la traita de grosse vache, alors elle éteignit le plafonnier de façon qu'il ne reste plus que la lueur jaune des appliques. Puis elle se dirigea nue vers le haut et large lit de plumes, et s'assit sur la courtepointe de satin or, les jambes bien croisées.

— Ne regarde pas, dit-il.

Elle resta donc les yeux baissés le temps qu'il débarrassa ses jambes maigres de son pantalon et le plie sur un cintre. Elle avait oublié qu'il portait des caleçons longs en hiver. Elle aperçut des morceaux de chair molle qui ballottaient tandis qu'il sautait et se débattait pour s'extirper à grand-peine de ses sous-vêtements avant de les fourrer dans un panier à linge. Surveillant sa nièce pour s'assurer de sa réserve, il prit la pose comme lorsqu'il se faisait photographier en uniforme de Chemise brune, les traits féroces, les poings serrés, rentrant son ventre mou et gonflant la poitrine, la tête haute et arrogante.

— Tu peux regarder.

Elle le trouva grotesque, mais le cacha, et cacha aussi qu'elle trouvait sa masculinité étrange et déroutante, car il avait une peau si blanche qu'elle semblait poudrée, des épaules et des bras dépourvus de muscles, une poitrine glabre qui ressemblait à celle d'une fille en pleine puberté, et un pénis flasque, violet, non circoncis, comme un petit pouce au-dessus d'un scrotum compact de petit garçon. Le regard de Geli se porta sur le nu vigoureux d'Adolf Ziegler.

— J'ai eu le privilège de te voir, dit son oncle. Et maintenant nous sommes quittes.

— On va faire l'amour ? demanda-t-elle d'un ton monocorde.

Elle vit son ombre sur le sol changer de forme lorsqu'il alla vers elle. Le froid la fit frissonner. Elle sentit les plumes s'enfoncer sous le poids de son oncle quand il s'assit tout près d'elle.

— Regardez-moi cette petite vicieuse, dit-il avec un sourire. Tu n'as pas honte de me presser comme ça ?

Elle se sentit épuisée sans savoir pourquoi.

— Quoi, alors ? On va s'embrasser ?

Il réfléchit le temps d'envisager plusieurs options.

— Va jusqu'au placard, dit-il enfin.

Elle obéit et son regard concupiscent pesa sur elle comme des mains.

— Dedans, par terre, il y a mes bottes. Mets-les.

Elle obéit.

— Et ma cravache est suspendue à l'intérieur de la porte.

Elle la prit.

— Je trouve tout ça carrément tordu, dit-elle cependant.

— Chut. Viens vers moi à présent.

Les bottes étaient trop grandes et ne la tenaient pas, aussi avança-t-elle en traînant les pieds et s'arrêta à trente centimètres de lui en pouffant, puis elle vit la violence de son regard noir et redevint silencieuse.

Ce regard ne s'adoucit pas en descendant vers les inestimables trésors de ses seins. Voulait-il qu'elle se sente laide ? Il se pencha, sortit une langue chargée et lécha en cercles autour de son téton droit, avant de le prendre entre ses dents et de tirer dessus jusqu'à lui faire mal. La voyant faire une grimace, il sourit.

— Apprends-moi, lui dit-il.

— Tendrement.

— Non, avec la cravache. Apprends-moi.

Elle entendit la voix masculine dans sa tête lui dire *Frappe-le*.

— Vous voulez que je vous frappe ?

— Oui !

— Je ne peux pas !

— Donne un coup de cravache sur le côté de la botte.

Elle cingla la botte.

— Oui, c'est ça. Encore.

Elle obéit.

Ses mâchoires s'ouvrirent comme celles d'un python, et dans un geste hideux, il enfourna dans sa bouche le plus possible de son sein gauche, le suça et l'avalà en lui faisant mal, jusqu'à ce qu'elle frappe la botte avec la cravache.

— Non !

Il retira sa bouche et sourit.

— Tu apprends vite !

— Je n'aime pas ce jeu.

— Il n'est pas pour toi, mais pour moi.

— Je croyais que vous vouliez de l'affection ?

Il ricana. Sa main plongea entre ses cuisses comme un couteau et trouva son vagin. Furieuse, elle serra plus fort les cuisses et essaya de retirer la main de son oncle avec la sienne.

— Tu ne vas pas me faire obéir ? pleurnicha-t-il.

Elle fit siffler la cravache.

— Non !

Il se recroquevilla et se prit la tête dans ses mains.

— Oh, tu as raison ! Je suis un ver de terre ! Une vermine !

Il s'accroupit aux pieds de Geli et se mit à se masturber, en bougeant la tête de bas en haut.

— Je n'aime pas ça, dit-elle.

— Frappe-moi alors !

— Non !

Elle essaya de s'échapper en se tortillant, mais il tenait fermement sa cheville de sa main gauche et elle ne put se libérer.

Puis il se mit sur le dos, de façon à voir la vulve de Geli pendant qu'il se branlait fébrilement.

— Oh oui, oh oui, c'est ça. Plus près. Accroupis-toi.

Elle hurla.

— Je n'aime pas ça du tout !

Il hurla en retour.

— Ne discute pas ! J'ai des droits sur toi après toutes ces années !

Il se produisait en lui un changement étrange qu'elle ne put pas identifier, elle savait seulement qu'il était terrifiant. Elle se pétrifia, il leva la main gauche et lui tripota les lèvres.

— Si tu dis non une fois de plus...

Un doigt trouva son chemin en elle, et elle tressaillit.

— Nous sommes amants, dit-il, et c'est ainsi que nous nous aimons.

Elle fit ce qu'il ordonna.

Le lendemain matin, Geli trouva par terre dans sa chambre une caricature où son oncle se représentait nu et impuissant,

avec une *Wienerwurst* longue et molle qui pendait entre ses jambes, et d'immenses points d'interrogation et d'exclamation qui jaillissaient de son crâne. Furieuse, Geli laissa le dessin sur son bureau de façon qu'Anni Winter le voie quand elle ferait le ménage.

Comme elle avait à peine fermé l'œil, elle resta au lit, feuilletant sans enthousiasme la partition de l'opérette de Paul Lincke *Frau Luna*, jusqu'à ce que le téléphone résonne dans le vestibule.

— Fräulein Raubal ! C'est votre mère ! lui dit Anni à travers la porte.

Elle alla dans le bureau d'Hitler et garda le combiné noir dans la main tant qu'elle ne fut pas sûre de ne pas se mettre à pleurer. Puis elle l'approcha de son oreille.

— Allô, maman ?

— Adolf t'a dit ? demanda Angela.

Elle enleva les cheveux de sa figure.

— Quoi ?

— Il va m'acheter une auto ! Une Wanderer ! Je n'arrive pas à le croire ! Je suis si contente !

Geli regarda la photographie de son oncle d'un œil morne.

— Alors je suis contente aussi.

XVII

Confessions, 1931

Elle le flatta en l'imitant : fulminant, pestant, pleurant, piquant des colères à se rouler par terre, planant dans l'euphorie quand tout allait bien, sombrant dans des journées entières de mauvaise humeur pour des affronts ou des abandons imaginés. Elle le haïssait. Elle ne le haïssait pas. Elle craignait d'être trop prude et timorée. Elle se sentait souillée et odieuse. Elle hurlait sur les serveurs au restaurant. Elle ne payait jamais un achat sans crier à l'escroquerie. Elle tournait à la garce, le savait, et détestait ça, détestait quand il disait : « Nous sommes pareils », détestait son entichement, la servitude poisseuse qu'il lui imposait, sa cruauté et sa perversion, son manque d'originalité en choisissant de montrer au monde un visage si vulgaire et si terne.

En mars, Hitler et Geli allèrent voir une pièce bavaroise de Ludwig Thoma au théâtre Kammerspiele, où il joua l'amoureux de façon écoeurante, trouvant des prétextes pour parler à l'oreille de sa nièce, la tripoter, pencher la tête tout près de la sienne comme un enfant, la regarder. Fatiguée de cette insistance, elle se mit un doigt sur la bouche pour le faire taire, et il croisa les bras et bouda un moment avant de recommencer à soupirer. C'est alors qu'il vit que Herr Doktor Hanfstaengl l'observait depuis un balcon latéral, et il prit l'expression « massacre des innocents » de ses photographies de propagande.

Ensuite ils dînèrent tous ensemble au café Schwarzwälder où un schnauzer, qui n'arrêtait pas de japper agaça tellement Hitler qu'il alla vers la table en question et se planta devant le chien de façon comique, jusqu'à ce que l'animal prenne peur et se taise. Puis il regagna sa place, humilia sa nièce en lui donnant des miettes de gâteau à la becquée, et brandit devant Putzi le

dernier relevé de droits d'auteur qu'il avait reçu des éditions Eher. *Mein Kampf* était sorti depuis presque six ans et se vendait en moyenne à six mille exemplaires par an, mais en 1930 il s'en était vendu soudain cinquante-quatre mille, et avec les droits étrangers, annonça-t-il fièrement, il serait bientôt un homme riche.

— Voilà une nouvelle qui mérite quelques coupes du meilleur champagne ! s'exclama Putzi.

Au lieu de cela, le Führer se lança dans un monologue d'une heure sur les prochaines élections de 1932, sur « les éléments clownesques de bolchevisme de salon » qui s'étaient égarés dans le parti et d'où il faudrait les extirper, sur sa patience face aux conflits continuels entre les voyous SA et les membres des SS, la troupe disciplinée et de plus en plus redoutable d'Heinrich Himmler, deux organisations qui lui étaient loyales et qui luttaient pour sa préférence.

— Quand une mère a de nombreux enfants, dit Hitler à son secrétaire chargé de la presse étrangère, et que l'un deux est en train de se fourvoyer, la mère avisée attrape fermement cet enfant par la main et ne le laisse pas s'échapper.

Même alors Putzi Hanfstaengl savait que Geli était cet enfant, car il était évident que le monologue d'Hitler l'ennuyait, et elle se laissait aller ouvertement à bâiller, à jouer avec ses couverts et à lancer des regards envieux par-dessus son étole de renard vers tous les couples joyeux qui les entouraient.

Lorsque le café Schwarzwälder ferma, leur Führer encore tout fringant insista pour que Herr et Frau Hanfstaengl viennent boire un verre avec sa nièce et lui dans l'appartement de Prinzregentenplatz. Une fois sur place, il demanda à Putzi de lui faire le plaisir de se mettre au piano, car il était réputé pour pouvoir jouer parfaitement de petites pièces dans n'importe quel style ou accord, et celui-ci commença par leur donner cinq interprétations différentes de « Hänschen Klein », à la manière de Bach, de Mozart, de Beethoven, de Schumann et de Wagner.

Tout en applaudissant frénétiquement, Hitler annonça tout joyeux :

— Et maintenant ma nièce va jouer pour vous.

Obéissante, celle-ci se leva de son sofa fleuri et rejoignit Putzi sur la banquette blanche.

— Doux et bref, lui souffla-t-elle, et Putzi lui dit de jouer les touches de la main gauche du *Lied de Horst Wessel*, tandis qu'il accélérerait la partie de la main droite sur un rythme de menuet.

À la fin, ils se levèrent et saluèrent.

Les yeux humides de plaisir, Hitler se précipita pour réveiller Frau Reichert avant qu'ils commencent un deuxième air.

— Il est deux heures du matin ! s'écria Geli, mais Hitler l'ignora.

— On ne m'avait jamais dit que vous étiez aussi pianiste, dit Putzi.

— Qui peut sonder la profondeur de mes talents ? sourit Geli.

— Vous faites souvent des duos avec le Führer ?

Le sourire de Geli s'effaça. Il eut l'impression que par son regard elle lui communiquait un secret.

— Nous essayons, dit-elle, mais c'est difficile. Mon oncle ne joue que les touches noires.

Elle fut invitée à un grand bal costumé au Deutsches Theater, et elle persuada Baldur von Schirach, dont le bureau était juste au-dessous de celui d'Hitler dans la Maison brune, d'insister auprès du Führer jusqu'à ce qu'il finisse par autoriser Geli à y aller. À condition qu'Heinrich Hoffmann l'y conduise, dit-il. Et qu'elle soit rentrée à onze heures. Puis le lendemain il décréta que Max Amann les accompagnerait également.

Le costumier de théâtre Ingo Schröder créa pour Henny un costume de princesse indienne en daim blanc, prenant modèle sur les westerns de Karl May, mais comme quatre de ses propositions pour Geli furent rejetées par Hitler pour diverses raisons, il refusa d'en faire d'autres.

Geli dessina un costume qu'elle se confectionnerait elle-même sur sa machine à coudre, et elle alla le soumettre à l'approbation d'Hitler un jour qu'il prenait un café et du strudel avec Ilse et Rudolf Hess dans le salon. Sur l'immense table ronde en acajou était étalée une grande feuille de carton rouge sur laquelle Hess avait collé des visages célèbres et la phrase

Wer ist der wichtigste Mann der Welt ? Qui est l'homme le plus important du monde ?

— Nous ne ferons que poser la question, lui expliqua Hess. La conclusion est inévitable. Mais nous nous demandons si les visages ne sont pas trop durs à reconnaître pour l'homme de la rue.

— Elle est très forte, dit Hitler. Elle va tous les trouver. Elle se pencha sur l'affiche.

— Herr Gerhart Hauptmann, l'auteur dramatique, énuméra-t-elle. Oncle Adolf. Léon Trotski. Albert Einstein. Et lui, je ne le connais pas.

— Notre nouvel ami, Hjalmar Schacht, dit Hitler. L'ancien président de la Reichsbank.

Geli haussa les épaules, l'air de dire « Voyez-vous ça ! ».

— Herr General Paul von Hindenburg, continua-t-elle. Max Schmeling.

— Et lui, qu'est-ce qu'il fait dans la vie ? demanda Hitler.

— Il n'est pas champion du monde de boxe poids lourd ?

— Non, dit Hitler. Il démontre la supériorité de la race aryenne.

Et il éclata d'un grand rire tandis qu'Ilse regardait le croquis de Geli.

— Oh, c'est joli. Qui est-ce ?

— Diane.

— Diane qui ? demanda Hitler.

Ilse tendit le croquis à son mari.

— La déesse romaine de la lune, répondit Geli. La protectrice des femmes.

— En quel tissu ? demanda Ilse.

— De la mousseline jaune.

— Ça sera ravissant.

Sans un mot, Rudolf passa le croquis à son Führer.

Hitler l'examina avant de demander :

— C'est quoi, la mousseline ?

— Oh, on s'en sert beaucoup pour les robes, dit Ilse. C'est un tissu léger.

— C'est-à-dire transparent, dit Hitler en lançant le croquis sur l'affiche. Si tu veux porter ce genre de choses, autant aller toute nue.

Geli rougit et lui lança un regard furieux.

— C'est vrai, dit-elle avec feu. J'avais oublié que nous devions maintenir les plus hauts critères de moralité.

Elle reprit le croquis et courut dans sa chambre en claquant violemment la porte.

En silence Hitler picora un peu de strudel, son regard distrait errant dans toute la pièce, puis finit par prendre congé d'une formule guindée pour aller traîner sa contrition geignarde dans le couloir.

Finalement elle choisit une robe de satin laqué blanc de Mainbocher, avec un bandeau argent orné d'une plume blanche, mais, assise dans sa loge aux côtés d'Hoffmann et d'Amann en smoking, à regarder les autres s'amuser sur la piste de danse au-dessous d'eux, elle songea que c'était du gâchis. On aurait dit qu'une feuille d'automne était tombée sur le crâne presque chauve de Max Amann, et, comme il avait rasé sa moustache à la Hitler sur les ordres de son Führer, elle se rendit compte soudain que sa lèvre supérieure désormais nue était aussi longue que son nez aplati.

— Quel âge avez-vous, Max ? demanda-t-elle tout à trac.

— J'aurai quarante ans en novembre.

— Vous êtes sûr que vous n'êtes pas plus âgé ?

— La guerre vous change un homme, répondit Amann.

— Et vous, Heinrich ?

Hoffmann finit d'ouvrir un magnum de champagne avant de répondre qu'il avait quarante-cinq ans.

— Et nous sommes petits tous les deux. Et pas séduisants pour deux sous. Et nous savons déjà que nous gâchons votre soirée.

— Ça se voit tant que ça ? Je suis drôlement subtile, dites donc !

— J'ai une fille, dit Hoffmann.

Elle vit une jolie femme qui ne portait qu'un loup sur le visage et une cravate rayée autour de la taille. Elle vit un homme

nu recouvert de peinture dorée. Une danseuse vêtue uniquement de plumes évoluait pour des étudiants dans leur loge.

— Ernst ! s'exclama soudain Hoffmann.

D'un pas tranquille, le capitaine Ernst Röhm, de retour de Bolivie où il instruisait des mercenaires dans l'art de la guerre, se dirigeait vers leur loge. Röhm sourit à Geli comme s'ils étaient de vieilles connaissances, et elle pensa que c'était parce qu'il était l'ami et le mentor d'Hitler depuis 1919, un des rares hommes que le Führer tutoyait. Elle le détesta immédiatement. D'abord parce qu'il était venu à un bal costumé en uniforme de SA, et ensuite à cause de son allure de soldat fanatique, trapu et gros, avec des cheveux bruns coupés court, des yeux minuscules, et un visage porcin rond et rougeaud, encore enlaidi par le fait que l'arête de son nez avait été emportée par un coup de feu sur le front de l'Est, et sa joue gauche cruellement arrachée par une balle russe. Son col de chemise semblait l'étrangler, et sa poignée de main était moite.

— Ainsi c'est vous la fameuse nièce, lui dit-il. Je me demandais si j'allais vous rencontrer un jour.

— Pourtant, je ne me cachais pas.

— Ah bon ?

— Vous prendrez bien une coupe de champagne avec nous ? demanda Amann.

Röhm accepta, raide comme s'il portait toujours une épée, et l'ancien sergent Max Amann, qui n'était que comptabilité et ambition, changea de place pour conférer avec lui.

Elle ne pouvait comprendre l'affection de ces hommes pour Röhm, car Putzi Hanfstaengl, qui le haïssait, lui avait raconté que Röhm était un amateur d'occultisme qui affichait son intérêt prédateur pour les garçons, aimait le sang et la violence de la guerre, et avait de nombreuses bêtes noires : les Juifs, les communistes, la chrétienté, la démocratie, tout officier d'un rang supérieur à celui de commandant, les civils en général, et les personnes de sexe féminin de tout âge. Geli avait appris que, avec le soutien de la Reichswehr et de riches industriels, Röhm avait formé juste avant le putsch une force civile de défense de cent mille anciens soldats afin d'écraser toute opposition et de

commettre des assassinats politiques, et que quelques années plus tard il s'était enfui en Bolivie – apparemment après une menace de chantage –, et n'avait accepté de revenir en Allemagne que lorsque Hitler lui avait offert le poste de chef d'état-major des SA.

Röhm se tourna vers Geli.

— Et comment va Léo ?

Elle se demanda comment ils se connaissaient, puis se souvint de la visite de son frère à l'occasion de la fête du parti en janvier 1923.

— Il va bien, répondit-elle. Il est instituteur à Linz à présent.

— Dans une école de garçons ? demanda Röhm avec un sourire lourd d'insinuation. En voilà un métier plaisant !

— Ernst ! le reprit Hoffmann. Sois poli !

— Et Emil Maurice ? demanda Röhm.

— Cela fait des mois que je ne l'ai pas vu.

La satisfaction fit s'enfoncer Röhm dans sa propre chair.

— Moi si. Il conduit toujours Hitler.

— Vraiment ?

— Vraiment. On oublie et on pardonne.

— Oncle Adolf est coutumier du fait, dit-elle d'un ton sarcastique.

Amann la regarda en fronçant les sourcils, puis Röhm poursuivit.

— Emil m'a dit que vous êtes modèle, maintenant.

Et Amann sourit.

Qui d'autre avait vu les dessins de son oncle ? Est-ce qu'elle était l'objet de commentaires obscènes à sa *Stammtisch* ? Rouge de honte, se sentant trahie, elle se tourna vers Hoffmann qui finissait sa flûte de champagne.

— Vous me faites danser ? lui demanda-t-elle ardemment.

— Pourquoi pas ?

En l'emmenant sur la piste, lui tenant la taille d'un geste paternel, il lui confia :

— J'ai déjà vu cette expression chez Adolf. Nous l'appelons « fureur rentrée ».

— Emmenez-moi d'ici, l'implora-t-elle.

— S'il vous plaît, pas tout de suite à la maison, dit Geli alors qu'ils avaient pris la direction de l'appartement.

Hoffmann obliqua donc complaisamment dans le Jardin anglais, où ils descendirent de voiture. Il la conduisit vers une baraque où il acheta des Paulaner, et le marchand complimenta Geli pour son bandeau à plume et sa belle robe. Puis, dans la douceur floue de la nuit, ils allèrent s'asseoir sous les poutres et les lanternes jaunes de la Tour chinoise à cinq étages. Hoffmann avala la moitié de sa première bière et tapa du poing sur une solive en regardant au-dessus de lui.

— Il paraît que c'est la copie de la Pagode de Kew Gardens, à Londres.

Elle ne disait rien. Elle buvait sa Paulaner.

Il s'assit à côté d'elle.

— Nous essayons de décider Adolf à aller en Angleterre, mais il ne veut pas voyager en dehors de l'Allemagne. Il estime que c'est au monde de lui rendre visite.

Elle poussa un soupir.

— C'est un Américain qui a conçu ce jardin, reprit Hoffmann. Benjamin quelque chose. Connu sous le nom de comte Rumford. Ma mère nous faisait de la soupe Rumford lorsque nous étions fauchés. À base surtout de pommes de terre, avec un soupçon de bacon émincé, et de l'avoine, de l'eau, du vinaigre, du sel.

Elle pleurait en silence, ses larmes luisant sous les lanternes.

— Allons, qu'est-ce qu'il y a ? Röhm n'est qu'un gros porc.

— Je suis toujours enfermée, dit-elle. Je dois faire tellement de concessions. Et de toute façon tout le monde me déteste.

— Qui ça ?

— Tous ses amis, les gens froids, cruels et stupides de la Maison brune. Je ne suis pas détestée, peut-être ?

— Cordialement, concéda-t-il.

— Mais pourquoi ?

— Il y a ceux qui pensent que vous le perturbez. Qui pensent qu'il est distrait. Affaibli. Et franchement il y a des rumeurs de scandale. Un oncle et sa nièce qui vivent ensemble. Nous pourrions être anéantis.

— Qui vivent ensemble ?

Hoffmann accusa le coup.

— Ce n'est pas le cas ?

— Mon oncle est un monstre !

— Voyons, ce sont les communistes...

— Oh, vous n'avez pas idée !

Elle sentit sa gêne et son ambivalence, son désir de s'enfuir sans entendre les accusations de Geli, mais le père en lui décida de rester.

— Racontez-moi.

Elle contint ses larmes. Elle reprit son souffle tant bien que mal.

— Il me fait faire des choses répugnantes.

— Quoi, par exemple ?

— Je dois le fouetter et l'insulter pendant qu'il se touche. Il veut que j'urine sur lui. Et pire. Des choses que je ne peux pas dire.

— Il vous force ?

Elle hocha la tête.

— C'est arrivé souvent ?

— Quatre fois maintenant. Pratiquement une fois par mois.

Elle vit qu'il voulait lui poser d'autres questions, mais qu'il s'en abstint. Délibérément, il se leva et s'éloigna de quelques mètres, passant au crible la confession de Geli. Au bout d'un moment il semblait aussi silencieux qu'un moteur éteint depuis tellement longtemps qu'il aurait été froid au toucher.

— Nous avons tous nos secrets, Geli, lui dit-il sans la regarder. En ce qui me concerne, je n'ai rien entendu de tout cela. Personne ne me fera dire le contraire. Et là c'est le père qui vous parle, je vous supplie de ne pas vous confier à Henny.

Elle le regarda qui feignait de regarder la lune, et elle se rendit compte qu'elle était plus seule que jamais.

— Vous comptez passer de l'autre côté, Herr Hoffmann ? demanda-t-elle.

— Tout ce que je possède est ici, répondit-il.

Durant tout le mois d'avril et de mai elle passa son temps à se disputer avec Anni Winter, elle eut une attitude méprisante pour Maria Reichert quand celle-ci faisait le ménage, elle

affirma avoir vu Frau Dachs déambuler dans le couloir un pic à glace à la main dans une crise de somnambulisme, elle chanta si mal qu'Adolf Vogl appela Hitler pour lui dire qu'il jetait son argent par les fenêtres, elle fut terrassée par des migraines et des douleurs menstruelles chaque fois que son oncle avait une soirée de libre. Elle devint si contrariante qu'il ne la présentait plus comme *meine Nichte* (ma nièce) mais comme *mein nicht* (ma non) ; elle finit par avoir gain de cause lorsque Hitler hurla :

— Impossible d'avoir la paix dans cet appartement !

Et ce fut lui qui suggéra d'aller à Obersalzberg trois semaines plus tôt que prévu.

Elle s'était dit qu'à Obersalzberg avec Angela elle serait en sécurité, et elle avait raison. Angela chassait Hitler de la cuisine, passait toutes ses soirées dans le jardin d'hiver, et même se réjouissait d'être invitée par sa fille à participer aux pique-niques, aux randonnées et aux excursions dans la Mercedes. Complètement obsédé par sa nièce, ses mains se posant sur elle à toute occasion, son regard irascible exprimant souvent le reproche, l'abandon et un appétit qu'il prenait pour du chagrin, Adolf Hitler était toutefois trop pompeux et trop conscient de son image pour être complètement vulnérable à la stupidité des amoureux transis, et lorsque Henny rejoignit la famille à Haus Wachenfeld pour le vingt-troisième anniversaire de Geli le 4 juin, il avait sublimé son désir, si bien qu'aux yeux de la jeune fille il ne parut que préoccupé, tatillon, et avunculaire, rien qu'un politicien rouspéteur qui crie au téléphone, qui ouvre d'un geste brusque un journal sur la terrasse, qui parcourt les revues médicales pour y découvrir les noms de ses maux et dénicher par quelle nouvelle maladie chronique il n'allait pas tarder à être infecté.

Un après-midi qu'elle était en train de lui faire du thé orange pekoe, Angela entendit son demi-frère mentionner d'une voix timide qu'il aimeraient bien accompagner Geli et Henny au cinéma de Berchtesgaden. Et Geli lui avait répondu le plus suavement du monde :

— Oh, je doute que ça vous plaise, oncle Adolf. *Jeunes filles en uniforme*. Il n'y a que des femmes dans ce film et ça parle

d'une directrice tyrannique dans une pension prussienne. Ce n'est pas votre tasse de thé, ajouta-t-elle en utilisant l'expression apprise de Willie Hitler.

Elle vit le visage de son oncle touché de plein fouet par la souffrance de l'isolement et de l'exclusion qu'il avait sans doute ressentie dans son enfance, puis il tourna les talons, vif comme un affront, et gravit l'escalier d'un pas lourd et bruyant.

Quand les filles revinrent du cinéma, elles trouvèrent Angela debout dans la cuisine, les bras croisés.

- Ton fiancé est parti à Berlin, dit-elle.
- Ce n'est pas mon fiancé. Nous ne sommes que parents.
- En tout cas, il est en rage.
- Quel événement ! fit Geli en levant les yeux au ciel.
- J'ignore ce que tu fais, mais ça ne me plaît pas.
- On est allées voir un film, c'est tout, dit Geli.

Angela se baissa pour sortir du four des blinis qu'elle leur avait maintenus au chaud, la nourriture étant toujours pour elle une consolation et une façon de régler un conflit.

— Tes camarades de lycée sont mariées aujourd'hui, dit-elle. La plupart ont déjà plusieurs enfants. Est-ce que tu essaies de détruire ton avenir ?

- J'essaie de le déterminer.

Angela ferma la porte du four et se redressa.

— Ne joue pas avec lui, Geli. Nous nous retrouverons à la rue.

— Nous nous vendons déjà. On y serait peut-être à notre place.

Angela leva une main dans un geste théâtral, comme pour dire que n'importe quelle autre mère l'aurait giflée depuis longtemps.

- File dans ta chambre ! ordonna-t-elle.
- Oh, je t'en prie ! fit Geli en obéissant néanmoins.
- C'est lui le patriarche ! cria sa mère au moment où elle arrivait en haut.

Elle fit un sourire ironique à Henny. Laquelle demeura impassible.

- Écoute, c'est vrai, non ? dit Henny.

Elle sortait toujours les bergers allemands chaque matin en allant chercher les journaux de son oncle à l'hôtel Zum Türken, mais maintenant elle y restait suffisamment longtemps pour lire en diagonale la première page du journal de gauche *Münchener Post*, ou « La cuisine empoisonnée », comme l'appelait son oncle à cause de ses fréquentes attaques satiriques contre le national-socialisme. Elle y lisait des comptes rendus hebdomadaires d'assassinats politiques commis de sang-froid par des factions appartenant au « parti d'Hitler », dont les crimes demeuraient impunis ou ne recevaient que de légères peines de prison à cause d'un système judiciaire favorisant la droite nationaliste. Elle lut également dans le *Münchener Post* que son oncle se vantait qu'« il n'arrive rien dans le mouvement sans que je le sache, sans que je l'approuve. Qui plus est, il n'arrive rien sans que je le veuille ».

Un jour de la fin du mois de juillet, alors qu'elle faisait la chambre de son oncle, elle trouva sous son lit un livre illustré du docteur Joachim Welzl intitulé *La Femme en tant qu'esclave : psychologie sexuelle des masochistes*.

Elle ne parvint pas à cerner précisément la relation entre ce livre et les articles de journaux qu'elle avait lus, mais elle était persuadée que cette relation existait, et elle en fut malade.

En juin, l'économie défaillante avait forcé le chancelier Heinrich Brüning à promulguer un décret d'urgence qui réduisait encore plus radicalement les allocations de chômage et autres aides sociales pour des millions de personnes qui subissaient déjà la dépression mondiale. Les ouvriers ne tardèrent pas à le surnommer « Chancelier Famine » et Hitler trouva de nombreuses raisons de voyager dans le nord du pays afin de susciter de nouvelles protestations.

Sans doute sur l'ordre d'Hitler, le Doktor Goebbels envoya une gentille lettre à Geli pour lui raconter la frénésie de leur tournée politique dans toute l'Allemagne. « Voyages interminables. Nous travaillons debout, au volant, en avion. Nous tenons des conversations importantes sur le pas des portes ou sur le chemin des gares. Nous arrivons dans les villes une demi-heure avant l'heure prévue pour le discours, il grimpe

sur l'estrade et parle. Quand il a terminé, il est dans un tel état qu'on dirait qu'il s'est plongé tout habillé dans un bain chaud. Puis nous remontons en voiture et roulons encore pendant deux heures. Nous avons besoin de repos. »

En août, Hitler téléphona à Edwin et Helene Bechstein pour leur dire qu'il prendrait des vacances à l'occasion du Festival de Bayreuth, et qu'il séjournerait à Wahnfried, chez sa vieille amie Winifred Wagner. Et ce fut Edwin Bechstein qui appela Haus Wachenfeld et insista pour que Geli les rejoigne, arguant que « c'est vraiment l'endroit où il faut être vu ». Puis il insinua que c'était son oncle qui l'invitait ; il avait opté pour une conciliation et un accord.

Ils prirent donc place dans la limousine des Bechstein pour se rendre à Bayreuth, situé à trois heures de voiture au nord de Munich. Le Direktor Bechstein, comme il aimait se faire appeler, s'installa sur le siège en face de Geli, très droit, les lunettes sur le nez et le nez plongé dans des papiers remplis de comptes étalés sur ses genoux. À côté de Geli était posée la chair solidifiée d'Helene Bechstein, bottelée comme dans un tonneau par le solide carcan d'un corset dont les baleines marquaient sa robe bleu marine, son visage mollissant de la couleur du saindoux, sa voix à la limite du cri tandis qu'elle grondait Geli pour la souffrance et l'angoisse qu'elle infligeait à son oncle.

— Vous auriez le cœur brisé si vous l'aviez entendu se plaindre comme moi ! Menacer de se tuer ! Quelle honte de faire subir tout ça à notre Wolf ! Et vous ! Qu'est-ce que vous êtes ? Une fille qui ne se rend pas compte de sa chance, voilà ce que vous êtes. Une slave au charme défraîchi et à la beauté éphémère. Qui traînera bientôt du côté de la gare de l'Ouest à Vienne, si elle ne fait pas attention.

— Vous allez continuer longtemps comme ça ? soupira Geli.

— Nous en avons le droit, dit le Direktor Bechstein. Nous sommes vos hôtes.

Elle rit à l'incongruité de cette parole, mais Helene Bechstein enfonça le clou.

— Qui est ce soupirant juif ?

— Nous savons tout, ajouta son mari.

Geli fut abasourdie.

— Il n'y a personne !

— Vous êtes enceinte ? demanda Helene Bechstein.

— Je croyais qu'était indispensable une contribution masculine.

— Ne soyez pas vulgaire, dit la vieille femme en se détournant.

— Ce n'était pas un pianiste ? demanda le Direktor Bechstein à son épouse.

— Un professeur de dessin à Linz, affirma celle-ci avec conviction.

— J'espère qu'il était beau, dit Geli. Je déteste sortir avec des crapauds.

Helene Bechstein la fixa.

— Wolf nous a suppliés de vous amener. Pour panser les blessures. Vous ne voyez pas qu'il désire ardemment une trêve ?

Mais le Festival Wagner remplissait Bayreuth de toutes les personnalités riches et célèbres que comptait l'Allemagne, et par conséquent Hitler avait des scrupules à s'associer au scandale de sa nièce. Il l'évita cet après-midi-là tandis qu'il parcourait les foules en serrant des mains et sollicitant des subsides. Elle se présenta donc à Wahnfried juste avant le spectacle dans une somptueuse robe de soirée rouge et chaussures assorties, et on lui dit qu'il passait un habit, puis on lui annonça qu'il partait. Elle dut partager une loge avec les Bechstein au Festspielhaus, et pendant la représentation d'une version flamboyante du *Crépuscule des dieux* elle surveilla de loin la loge de Winifred où Hitler se pâmait en écoutant la musique et flattait la bru du compositeur avec des petites tapes affectueuses, des chuchotements juvéniles, et le bavardage suffisant qui était pour lui synonyme de flirt. En rentrant à l'hôtel Goldener Anker Geli trouva un message disant qu'elle devait rentrer à Obersalzberg par le train du matin.

Elle ne revit son oncle qu'en septembre, dans l'appartement de Prinzregentenplatz. Trois semaines s'étaient écoulées. Elle sortait de la salle du petit déjeuner quand il apparut dans le couloir vêtu de ses bottes montantes et de son uniforme des Chemises brunes.

— Comment s'est passé ton été ? lui demanda-t-il en inclinant le buste.

— Calmement.

— Tu t'es bien reposée ?

— J'ai bien dormi. Et vous ?

— Anni ! appela-t-il en passant devant Geli.

Anni Winter sortit de la cuisine avec son plateau de thé et de biscuits.

Leurs rencontres fortuites dans l'appartement étaient empreintes de raideur polie, comme s'ils n'étaient que de vagues connaissances logeant au même étage d'un hôtel de luxe. Elle l'entendait toujours interroger les Winter sur ses faits et gestes, et elle remarqua que des hommes qu'elle pensait être des SS restaient pendant des heures devant la *Drogerie* de Grillparzerstraße, ou marchaient à cent mètres derrière elle lorsqu'elle longeait l'Isar pour se rendre aux bains publics Millier.

Un jour, vers midi, une amie d'université appelée Elfi Samthaber lui téléphona, et Geli dit à Frau Reichert qu'elle prendrait l'appel dans le bureau d'Hitler. Elle bavardait, assise à sa table de travail, quand elle vit dans la corbeille une note écrite sur le même papier à lettre bleu Wedgwood et parfumé à l'orchidée qu'elle avait reçu en cadeau pour son anniversaire.

Cher Herr Hitler,

Merci encore pour votre merveilleuse invitation au théâtre. Ce fut une soirée mémorable. Je vous suis très reconnaissante de votre gentillesse. Je compte les heures qui me séparent du plaisir d'une nouvelle rencontre.

*Bien à vous,
Eva Braun.*

Furieuse, elle déchira la lettre en quatre morceaux qu'elle laissa sur le buvard. Elle continua sa conversation.

Pendant son sommeil agité cette nuit-là, sentant l'air froid de l'Isar sur elle, elle essaya de rattraper la couverture et finit par se réveiller. Elle vit alors son oncle agenouillé par terre à côté du

lit, tout habillé, et comprit que c'était lui qui avait repoussé les couvertures, et doucement relevé sa chemise de nuit jusqu'à la taille. Il lui posa la main sur la bouche pour la maintenir fermée pendant qu'il la couvrait de baisers sonores qui lui irritaient la peau.

— Elle n'est rien pour moi, murmura-t-il. C'est toi qui comptes.

Sa main libre se força un chemin entre ses cuisses serrées et un frisson glacé la parcourut lorsqu'il toucha son sexe. Enfouissant son visage en elle, il lui demanda, de la voix étouffée des amants :

— Dis-moi ce que tu veux, Geli.

Et il enleva la main qui la bâillonnait.

Elle sentit la brûlure des larmes sur ses joues.

— Partir loin de vous.

Hitler eut un instant d'hésitation, et elle craignit qu'il ne la frappe, mais il continua comme si elle l'avait encouragé.

— Tu voudrais retourner à Vienne ?

Elle se sentit dans la peau d'une enfant à qui on ferait choisir un cadeau. Elle dit oui.

— Tu me laisseras faire ce que je veux ?

Elle n'avait pas le choix. Elle acquiesça.

Le 11 septembre elle accompagna Hitler qui voulait passer rapidement à la Maison brune avant d'aller voir à la séance de l'après-midi un film d'alpinisme intitulé *L'Enfer blanc de Piz Palü*, avec Luis Trenkel et Leni Riefenstahl. Mais le Führer mettait si rarement les pieds dans son bureau que Rudolf Hess et Franz Xaver Schwarz s'empressèrent de profiter de sa présence pour lui faire enfin signer des documents et étudier avec lui le planning des prochains événements.

En l'attendant dans le couloir, elle examina une aquarelle maladroite du putsch du Feldherrnhalle le 9 novembre 1923, montrant un Hitler téméraire et plus grand que nature, le poing levé dans un geste de défi, qui essuyait une fusillade des policiers en uniforme vert, tandis que ses camarades tombaient à ses pieds. Les autres visages étaient difficiles à reconnaître, à part l'homme petit et furtif derrière lui qui semblait bien être

Erich Ludendorff. L'intendant général d'armée et son oncle ne se parlaient plus, elle le savait, et elle supposa que le tableau avait été accroché dans le couloir pour modifier l'histoire, car à l'époque du putsch Ludendorff était le héros, et certains correspondants étrangers appelaient son oncle « le bruyant lieutenant de Ludendorff ». Pour son oncle, les faits n'étaient tout bonnement que des instruments à diriger.

Son porte-documents à la main, un Heinrich Hoffmann jovial descendait des bureaux de l'étage supérieur avec Putzi Hanfstaengl, qui lui avait posé la main sur l'épaule et avait l'air d'un géant à côté de lui, mais leurs visages se fermèrent lorsqu'ils aperçurent Geli, qu'ils ne daignèrent pas saluer, et Geli crut entendre Putzi murmurer « roulure sans cervelle », lorsqu'ils sortirent du bâtiment.

Un Rudolf Hess trop empressé vint la trouver dans le couloir.

— Nous avons de nombreuses transactions et délibérations qui exigent l'indispensable sagesse de notre Führer. Il le regrette profondément, et vous suggère d'aller au cinéma sans lui.

— Certainement, répondit-elle en cachant sa satisfaction.

C'était lui qui voulait voir ce film. Elle décida plutôt de profiter du beau temps pour se promener jusqu'aux étals des marchands de fruits du marché aux victuailles et les centaines de boutiques tout autour des pierres grises de l'hôtel de ville et de Marienplatz. Elle se régala du spectacle des cracheurs de feu, jongleurs, joueurs d'accordéon, d'un vieil homme qui avalait des tessons de bouteille en souriant, d'une femme blonde et robuste qui, sous le nom de « Madame Personne », tordait des barres de fer à mains nues pour dix pfennigs. Elle acheta à un kiosque le best-seller pacifiste d'Erich Maria Remarque *À l'ouest rien de nouveau*, et le lisait en buvant une chope de Franziskaner, installée à une terrasse de Neuhauserstraße, juste en face de l'église Saint-Michel, lorsqu'une voix d'homme lui fit lever la tête.

— Quelle bonne surprise !

Elle mit sa main en visière devant ses yeux mais ne distingua pas tout de suite le visage de l'homme en question tant le soleil

brillait derrière lui. Alors il gagna l'ombre en boitant et elle vit un grand prêtre à l'allure de soldat, la cinquantaine, vêtu d'un manteau et d'un chapeau de lainage noir, le jésuite qu'elle avait rencontré sept ans auparavant à la Hofbräuhaus, celui qui avait regretté de lui dire que son oncle était un homme dangereux.

— Vous êtes nazie à présent ? lui demanda-t-il.

Elle lui dit que non. Puis elle se souvint qu'il s'appelait Rupert Mayer.

— C'est votre bijou qui tend à le faire croire, dit-il.

Elle tripota la croix gammée en or qui ornait son cou.

— Un cadeau. Voulez-vous vous asseoir ?

— J'ai des confessions dans peu de temps. Un catholique ne peut être antisémite, reprit le jésuite d'un ton ferme. Vous savez cela ?

Elle répondit par l'affirmative sur un ton amical, mais peu convaincue.

— Il y en a beaucoup qui ne le sont pas, dit Mayer en joignant les mains. Alors, vous aimez l'Allemagne, malgré le climat politique ?

— Oui. C'est un beau pays.

— Bon. Cela fait combien de temps maintenant que vous vivez ici ?

— Quatre ans.

Il fronça les sourcils en continuant son inventaire.

— Vous êtes heureuse ?

Elle se sentit offensée d'une certaine façon.

— Pourquoi cette question, père Mayer ?

— La Fräulein d'aujourd'hui n'est pas celle que j'ai rencontrée il y a sept ans.

— Je suis plus vieille, dit-elle.

— Non. Je le vois bien. Le joug n'est pas facile à supporter.

Les larmes lui brouillèrent la vue et elle se détourna pour les retenir. Décidément, elle pleurait pour un oui ou pour un non à présent. Elle entendit le prêtre lui parler.

— Ça va, Fräulein Raubal ?

Elle hocha la tête et agita la main. Pour lui dire de partir. Elle finit sa bière et repoussa la chope tandis que le prêtre touchait son chapeau et se préparait à traverser Neuhauserstraße,

appuyé sur sa canne. Elle le regarda attendre qu'un flot de camions soit passé, puis elle se leva et se dirigea vers lui d'un pas hésitant.

— Quelle circulation ! sourit-il.

— C'est vrai, lui dit-elle. Je ne suis pas heureuse.

— Cela ne me surprend pas, répondit-il d'un ton compatissant.

— Vous voulez bien m'entendre en confession ?

XVIII

18 septembre 1931

Sa décision était prise. Après la messe en l'église Saint-Michel ce dimanche, à laquelle Hitler l'avait autorisée à assister, à contrecœur et en la couvrant de sarcasmes, elle se rendit à pied chez Adolf Vogl pour annuler ses leçons de septembre et lui demander s'il connaissait quelqu'un avec qui elle pourrait étudier à Vienne. Comme il était membre du parti, elle lui dit qu'elle n'y resterait que quelques mois. Vogl lui conseilla de passer une audition auprès de son propre maître de chant, le Professor Otto Ro, et lui donna une lettre d'introduction.

Le lundi 15 septembre, Willi Schmidt, important critique musical de Munich, accueillit Geli dans son bureau et, penché sur le côté dans son fauteuil à haut dossier, il l'écucha chanter « Domine Jesu » du *Requiem* de Mozart, et « Lacrymosa » du *Requiem* de Verdi. Puis il écrivit un mot de recommandation de trois paragraphes qui qualifiait la jeune dame de délicieuse, louait aimablement la beauté de sa voix et la régularité de sa respiration, et suggérait qu'elle serait au meilleur d'elle-même dans les lieder.

Elle fut d'accord avec lui. Elle dit à Schmidt, qui lui n'était pas membre du parti, qu'elle résiderait de façon permanente à Vienne.

— Quel dommage ! lui dit-il. Pourquoi quittez-vous l'Allemagne ?

— Mon oncle me brutalise, lui avoua-t-elle franchement, mais elle ne prit aucun plaisir à voir sa surprise.

Elle sortit aussitôt.

Sans se presser, elle descendit Brienerstraße jusqu'à la Maison brune, et en entrant fit un signe de la main au SS qui l'avait suivie. Elle trouva Hitler dans l'élégant décor chêne et or du restaurant, assis juste au-dessous d'un immense portrait de

Dietrich Eckart, en train de pérorer devant Otto Wagener, le conseiller économique du parti, sans doute afin de l'impressionner par sa mémoire phénoménale des chiffres concernant l'agriculture, la finance et l'industrie. Sans accorder un regard à sa nièce, Hitler tapota d'un geste condescendant une place à côté de lui sur la banquette en forme de fer à cheval recouverte de tapisserie. Elle s'assit et se glissa vers lui.

Fumeur invétéré, Otto Wagener était un gros bonhomme sympathique, dont le visage aurait été à peu près identique si on l'avait placé à l'envers sur sa tête. Changeant de sujet de peur d'ennuyer la demoiselle, Wagener lui demanda si elle était étudiante.

— Je l'étais, répondit-elle avec un enthousiasme feint. Mais oncle Alf sait toujours quelle est la meilleure chose à faire, alors il a décidé que je serais chanteuse.

— Chanteuse ! s'exclama Wagener. Vraiment, Herr Hitler, ce n'est pas juste. Votre famille a reçu des talents en abondance, et il ne reste rien pour les autres.

Du fond de sa vanité vorace et jamais assouvie, Hitler trouva un moment pour sourire.

— Nous sommes d'une bonne lignée, dit-il. C'est vrai.

— Et oncle Alf est si généreux, poursuivit Geli, qu'il m'envoie à Vienne pour prendre des leçons.

Elle vit que son oncle s'efforçait de cacher sa surprise.

— Rien ne vaut Vienne pour l'opéra. Vous partez bientôt, Fräulein Raubal ?

— Mercredi.

Elle sentit sur elle la brûlure du regard d'Hitler, mais un serveur vint placer sans bruit une soucoupe, une tasse à thé et une cuillère devant elle, et elle se concentra sur ce mouvement.

Tout frêle dans un uniforme SS noir, Heinrich Himmler entra en trombe et se glissa derrière Hitler pour lui chuchoter quelque chose à l'oreille. Son visage semblait aussi blafard et lisse que les dunes du Chiemsee, et les verres de son lorgnon scintillant dans la lumière des lustres se blottissaient comme des pièces d'argent contre son nez.

— Qui ? demanda Hitler en dévisageant sa nièce.

Himmler répéta le nom en question d'une voix étouffée.

Alors, Geli se tourna vers Wagener.

— J'ai des lettres d'introduction auprès des meilleurs professeurs, et le célèbre critique musical Willie Schmidt m'a même fait l'honneur d'un mot de recommandation.

Toujours guindé, Himmler suggéra une idée en secret à son Führer, et Hitler sourit.

— Elle va à Vienne pour quelques semaines, dit-il à Wagener, pour fignoler tout cela. Ensuite, si elle a du courage, elle pourra se produire au théâtre Prinzregenten en décembre.

Wagener n'était pas idiot. Préférant ignorer ce qui se tramait entre ces deux-là, il demanda :

— Et que prévoyez-vous dans le marché du pétrole brut, Herr Hitler ?

Hitler discourut. Calmement, Geli sirota son thé.

Le mercredi 16 septembre, elle quitta Munich avec une seule valise pour faire croire qu'elle ne partait en effet que pour un voyage de quelques semaines. Elle n'avait pas d'économies, et n'avait pas réfléchi à un travail éventuel. Elle voulait filer, un point c'est tout.

Elle prit le train pour Berchtesgaden, où Angela alla la chercher dans l'auto Wanderer que son demi-frère lui avait offerte en janvier, et elles discutèrent de quatre pensions pour femmes où Geli pourrait séjourner, si elle n'habitait pas avec sa tante Paula. Afin de cacher ses intentions à sa mère, Geli ne prit que quelques vêtements d'automne et d'hiver dans l'armoire située à l'étage de Haus Wachenfeld, et elle attendit la fin du dîner pour téléphoner nonchalamment à la gare de Salzbourg et se renseigner sur les départs du lendemain pour Vienne. Elle aida sa mère à faire la vaisselle en sifflotant.

— Cela faisait des mois que je ne t'avais pas vue si joyeuse, lui dit Angela en rangeant le reste de bouillon de bœuf dans la glacière.

Geli secoua le torchon humide, le plia et le suspendit avant de répondre.

— Vienne me manquait tellement, mentit-elle.

Angela sourit.

— Je devrais venir avec toi et amener un peu de bonne vieille morosité pour rétablir l'équilibre.

— Oh, ce n'est pas la peine, vraiment, répondit Geli. Il paraît qu'il y a des nazis là-bas aussi.

Angela poussa une chaise sous la table.

— Attention à ce que tu dis. Moi, je suis nazie.

— On te trompe, maman.

— Oh, toi, tu crois toujours tout savoir !

Elle eut un pauvre sourire.

— C'est vrai, avoua-t-elle. Je sais tout sur oncle Adolf.

Un accès de perplexité ravagea le visage d'Angela comme de l'urticaire, puis elle comprit. Assommée, elle se détourna de Geli et s'appuya sur la table de la cuisine, submergée par le chagrin, ses mains rouges si incrustées dans le chêne qu'elle aurait pu sentir les veines du bois.

— Mais c'est un grand homme, dit-elle, un génie.

— Non. Il est mauvais. Ils le sont tous. Tu ne vois pas qu'oncle Adolf nous achète ? Si nous aimons les bonnes choses, l'argent et la célébrité, nous devons pardonner les mauvaises. On dit : « Oh, il est ainsi », comme si ça n'avait pas d'importance. Mais tout a de l'importance : la haine, les mensonges, les mauvais traitements...

— N'en dis pas plus, fit Angela en se collant les mains sur les oreilles.

— Les choses qu'il me fait faire, dit Geli, mais doucement, de façon à n'être pas entendue.

Le jeudi matin, alors qu'elles s'apprêtaient à partir à la gare, Angela reçut un coup de téléphone d'un Adolf dans tous ses états, lui disant qu'il avait changé d'avis, qu'il se sentait déjà trop seul, que Geli ne devait pas partir en Autriche tout de suite, que Julius Schaub était en route pour venir la chercher.

Angela raccrocha et eut un coup au cœur en voyant le visage de sa fille.

— Il a changé d'avis une fois, il changera peut-être encore, dit-elle dans une piètre tentative de réconfort.

Geli pleurait de rage.

— Nous pourrions partir tout de suite pour Salzbourg, proposa-t-elle. Schaub ne sera pas là avant une heure, et d'ici là je serais sur la route de Vienne.

Angela la prit dans ses bras.

— Il paraît qu'il y a des nazis là-bas aussi, lui dit-elle.

Elle enrageait sur le siège avant de la Mercedes, tandis que Schaub ramenait la fugueuse à Munich. Les bras obstinément croisés, elle regardait d'un air furibond des ciels gris comme des couvertures de prison et des champs de foin balayés par le föhn, ce vent du sud humide et chaud. Un fermier attendait sur une faucheuse et un ouvrier agricole tenait les harnais d'un attelage pendant qu'une vieille femme, vêtue d'une robe qui avait tout du linceul, se hâtait vers eux en traînant les pieds, chargée de sacs à provisions si pleins de nourriture que ses doigts semblaient prêts à se détacher de ses mains.

— On dirait moi, dit Geli à Schaub.

Avec son sérieux habituel, Schaub observa la femme et conclut que Geli plaisantait.

— De nombreuses femmes seraient toutes prêtes à prendre votre place, dit-il.

— Qu'elles le fassent. Chacune son tour.

— Tout n'est pas si mal, dit Schaub.

— Je suis enchaînée.

— C'est un slogan communiste ! s'exclama-t-il d'un ton dédaigneux. En fait, poursuivit-il, les yeux intensément fixés sur la route, les gens ne savent pas quoi faire de la liberté. Choisir les perturbe. Ils errent sans but. Ils n'en retirent que des migraines et des dettes. Ils ont besoin d'un Hitler pour penser à leur place et leur dire quoi faire. Pour les forcer à le faire, s'ils ne sont pas d'accord.

— Et c'est lui qui vous a dit ça ?

— De toute façon, il a raison, répondit Schaub. Le Führer a toujours raison.

Elle soupira.

— Vous êtes désespérants. Tous autant que vous êtes.

Schaub eut l'air sincèrement dérouté.

— Mais nous sommes pleins d'espoir, au contraire !

À force, elle finit par s'endormir. Elle se réveilla devant l'appartement de Prinzregentenplatz pour voir son oncle, debout près de la voiture dans son uniforme de Chemise brune,

qui la regardait par la vitre d'un air inquiet. Toujours attentif au moindre détail la concernant, il sembla remarquer qu'elle s'était débarrassé de la croix gammée en or qu'il lui avait offerte, et qu'elle portait à présent une croix.

— Tu vas bien ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas. Elle ouvrit la portière et descendit de voiture. Elle sentit sa moustache la piquer lorsqu'il déposa un baiser conventionnel sur sa joue.

— Comment puis-je être le Führer d'une grande nation si ma propre nièce ne m'obéit pas ? demanda-t-il dans un murmure.

— Mais je ne fais que ça, vous obéir !

— Oh, mais tu te sers de tes artifices féminins, c'est ainsi que les femmes désobéissent.

Éitant de la toucher, Hitler s'assit à la place de Geli.

— Je dois préparer un discours, lui dit-il. Nous allons à Hambourg demain pour lancer ma campagne présidentielle.

— Nous ?

— Enfin, pas toi.

Geli était outrée.

— Vous m'avez fait revenir pour pouvoir partir ?

Hitler ne voyait pas où était le problème.

— Comme ça, je saurai où tu es.

— Dans l'appartement, toute seule.

Schaub avait posé la valise de Geli sur le trottoir. Sans se retourner, Hitler lui cria :

— Schaub ! Vous êtes libre, ce soir ?

— Si vous le souhaitez.

— Emmenez votre femme et ma nièce au cinéma.

Alors il sourit, comme si, en un éclair, il avait tout résolu ; il s'en étonnait lui-même.

Comme elle savait qu'Hitler désapprouverait, elle insista pour que les Schaub l'emmènent voir *M le maudit*, un film de Fritz Lang avec Peter Lorre dans le rôle d'un assassin d'enfants. Par la suite, Schaub affirma que sa femme avait remarqué que Geli était « inattentive, triste, pratiquement au bord des larmes ». Les deux femmes étaient allées chercher du chocolat au stand de confiserie, et elle avait demandé à Geli ce qui

n'allait pas, mais Geli n'avait pas voulu lui faire de confidences, se contentant de lui dire qu'elle était « contrariée ». Après le film Schaub dut retourner à la Maison brune pour aller chercher Hitler, aussi sa femme et Geli partagèrent-elles un taxi pour le retour. Une fois arrivée au 16, Prinzregentenplatz, Geli n'avait pas l'air d'avoir envie de rentrer. Elle fit de longs adieux à Frau Schaub et lui demanda ce qu'elle comptait faire les jours suivants, parce qu'elle aussi était seule. Frau Schaub lui dit de l'appeler chez elle, et après lui avoir serré la main, Geli pénétra dans la maison, sifflant comme Peter Lorre dans le film. Elle ne téléphona pas.

Le föhn continua à souffler, et le 18 septembre, juste après le petit déjeuner, Geli se rendit aux bains publics Müller en flânant le long de l'Isar. Elle portait un collier de perles et une robe d'après-midi à manches courtes couleur taupe et des chaussures basses bicolores. Elle nagea un kilomètre et barbota dans la piscine avec son amie Elfi Samthaber, qui n'en revenait pas de la trouver encore à Munich. Elle dit à Elfi qu'elle avait eu un contretemps, mais qu'elle pensait aller bientôt en Autriche.

La chaleur était accablante, l'air gris du matin était aussi moite que de la vapeur d'eau, et les avenues étaient encombrées de voitures et de cars remplis de touristes attentifs venus d'ailleurs pour les premiers jours d'Oktoberfest. Elle alla à pied jusque chez les Hoffmann à Bogenhausen, mais on ne la fit pas entrer, même quand la femme de chambre réveilla Henny et que celle-ci apparut sur le seuil vêtue d'un kimono rouge, les yeux bouffis de sommeil et les cheveux aussi emmêlés qu'un roncier. Il y avait des tas d'étuis d'appareils photographiques dans le vestibule, et lorsque Henny ferma la porte d'entrée pour s'installer avec Geli sur le perron, elle lui dit en bâillant qu'elle avait décidé de renoncer à accompagner son père à Hambourg, où il devait photographier le Führer.

— Tu veux faire quelque chose ce soir ? lui demanda Geli.

Il lui fut répondu qu'Henny allait à une soirée d'Oktoberfest avec Baldur von Schirach.

— Samedi alors ?

Elle vit la valse de la peur et de la pitié dans le regard de son amie, et elle se leva.

— Ton père t'a donné des instructions, à ce que je vois.

— Lui, et d'autres aussi, répondit Henny. Mais tu ne devais pas aller à Vienne ?

— J'y vais toujours.

— Fais-le. À ce que j'entends, tout le monde est mal à l'aise à cause de toi.

— Pour quelle raison ?

— J'ai appris à ne pas poser de questions.

— Peut-être que je vais rester en Allemagne rien que pour les embêter.

— Ne les provoque pas.

À cet instant, Henny aperçut une Chemise brune qui passait lentement à bicyclette et les dévisageait toutes les deux ouvertement, et elle disparut dans la maison.

À une heure Geli déjeuna de spaghetti et de chianti, et elle était en train de finir son repas lorsque Hitler, en uniforme de Chemise brune, la rejoignit dans la salle à manger de l'appartement ; il revenait du siège du parti pour demander à Anni Winter de lui préparer ses affaires pour le week-end. Schaub et Hoffmann, lui dit-il, viendraient le chercher à six heures.

— Vous irez jusqu'à Hambourg ce soir ? demanda Geli.

— Au moins jusqu'à Leipzig. Je déteste manquer de temps quand je fais un discours. L'art oratoire a l'air facile, mais ça ne l'est pas.

Elle convint que ça devait être difficile.

Dédaignant sa gentillesse, Hitler se tourna vers la cuisine.

— Frau Reichert ! Est-ce que je vais attendre tout l'après-midi ? cria-t-il.

Puis il se carra sur sa chaise et soupira en joignant les mains sur ses jambes croisées.

— Je n'ai pas arrêté d'avoir de mauvais pressentiments aujourd'hui.

Elle lui dit que c'était le föhn. Que les vents chauds perturbaient les gens.

— Où serais-tu à présent ? lui demanda-t-il avec un sourire narquois. Assez loin de Linz ? À quelques heures de Vienne ?

Elle ne répondit pas.

Maria Reichert entra d'un pas pressé, apportant sur un plateau un service à thé en argent et une bonne assiettée de spaghettis à la sauce tomate, sans viande. Elle rappela à Herr Hitler qu'elle était en congé à partir de cinq heures jusqu'à lundi matin, mais qu'elle avait engagé une amie, Anna Kirmair, pour faire le ménage du samedi. Et que les Winter viendraient une demi-journée le lendemain pour faire l'argenterie et la lessive.

Il lui dit qu'elle l'ennuyait, et elle sortit, rouge de confusion.

— Et moi aussi, je vous ennuie ? demanda Geli.

Tout en enroulant ses pâtes sur sa cuillère, Hitler sourit d'avance à son trait d'esprit.

— Oh, toi, tu es tout sauf ennuyeuse.

— Vous me laisserez aller à Vienne ?

— Je n'ai pas encore décidé.

Bêtement, elle lui demanda comment il savait qu'elle ne partirait pas puisqu'il ne serait pas là, et cela le fit beaucoup rire.

Elle sentit des larmes de frustration lui monter aux yeux, et fut encore plus furieuse de voir qu'il en tirait un plaisir manifeste. Elle se leva en silence et alla dans sa chambre. Elle ne claqua pas la porte.

Elle s'aperçut qu'il l'avait suivie. Des tortillons de rage se formaient sur son front, et des flammes bouillonnaient dans son regard.

— À cause de toi, je suis sans défense et pitoyable, dit-il. Tu le vois bien, n'est-ce pas ? Je suis amoureux de toi, et toi tu me détestes et tu me rejettes. Pourtant, tu m'ensorcèles. Je suis perdu et anéanti. Même en ce moment ma gorge se serre. Mon cœur se brise. Tu ne peux pas détruire l'Allemagne de cette façon.

— C'est vous qui détestez ! C'est vous qui détruisez ! Vous ferez à l'Allemagne ce que vous me faites à moi ! Et je ne peux plus le supporter !

Il hurla.

— Tu veux ce que je veux ! Et pas le contraire !

Sur ce il claquait la porte de sa chambre et la porte d'entrée et dévala les escaliers avec fracas.

Elle regardait par la fenêtre d'un air solennel tandis que les bottes d'Hitler marchaient à grands pas vers son auto qui l'attendait.

Maria Reichert rapporta qu'elle avait entendu Geli pleurer tout l'après-midi derrière sa porte fermée, mais Anni Winter affirma qu'elle était allée acheter de la crème Zuchooh et des pastilles Carmol à la *Drogerie*. Et que, lorsque Geli lui avait donné ses achats pour qu'elle les mette dans la trousse de toilette d'Hitler, elle avait dit : « Je ne sais vraiment pas pourquoi il ne me laisse pas partir, je n'ai absolument rien de commun avec lui. »

Plus tard, Anni protégea le Führer en racontant à un journaliste que Geli lui avait dit d'un air malheureux : « Je ne sais vraiment pas pourquoi je ne le laisse pas partir ; je n'obtiens absolument rien de mon oncle. » Anni alla plus loin en insinuant que Geli était déprimée à cause de l'affection grandissante d'Hitler pour Fräulein Braun, et qu'elle avait trouvé la note d'Eva dans la poche de son oncle en aidant Anni à faire ses bagages. Elle dit également qu'elle était passée devant la porte de Geli juste avant de partir ce soir-là, et qu'elle était fermée à clé de l'intérieur. Geli écoutait du jazz américain. Duke Ellington.

La veuve Reichert revêtit une coiffe bavaroise verte et une longue jupe tyrolienne qui la boudinait à la taille mais remontait sa poitrine, et à cinq heures, après avoir crié ses instructions à sa vieille mère sourde, elle partit travailler dans une des immenses tentes de la Fête de la bière.

À cinq heures et demie le Führer revint chez lui pour prendre un bain et passer un costume bleu marine très chic et un chapeau mou. Et lorsque Anni et Georg Winter partirent à six heures, Julius Schaub et Heinrich Hoffmann faisaient les cent pas sous la frise de Wotan en pierre grise du 16, Prinzregentenplatz. Le *Haushofmeister* aux attaches fines ployait vers la droite sous le poids de la valise d'Hitler, et

Schaub la lui prit des mains pour la mettre dans le coffre de la Mercedes.

Là-haut dans sa chambre, Geli feuilletait le magazine de mode *Die Dame* quand elle entendit son oncle hésiter devant sa porte avant de frapper doucement pour lui dire au revoir.

— Vous me laisserez aller à Vienne ? lui lança-t-elle sans bouger du sofa.

Et elle entendit le pas lourd d'Hitler s'éloigner dans le couloir.

Elle alla remonter les stores vénitiens pour regarder dans Prinzregentenplatz, et leva un peu plus sa fenêtre à guillotine quand elle vit son oncle serrer la main d'Heinrich Hoffmann et s'avancer vers la portière avant droite que Schaub avait ouverte pour lui. Elle se pencha à l'extérieur.

— Vous me laisserez aller à Vienne ? lui cria-t-elle.

Il trépigna comme un enfant.

— Pour la dernière fois, non ! hurla-t-il dans sa direction.

Elle s'éloigna de la fenêtre.

— Nous nous sommes disputés, l'entendit-elle expliquer.

— Ça lui passera, répondit Heinrich Hoffmann d'un air indifférent.

— Un instant, dit Hitler.

Cherchant à faire la paix avec sa nièce, il retourna dans l'immeuble. Et son photographe le suivit, au cas où sa médiation serait nécessaire.

Geli accueillit le Führer sur le seuil de l'appartement, et demanda encore, d'une voix douce :

— S'il vous plaît, vous me laisserez aller à Vienne ?

Elle eut un frisson lorsqu'il lui caressa gentiment la joue, puis elle sentit qu'il se laissait flétrir.

— D'accord, petite princesse. Tu pourras partir dès mon retour.

Elle sourit.

— Au revoir, oncle Adolf. Au revoir, Herr Hoffmann.

Et les hommes partirent pour Hambourg. Elle ferma la porte d'entrée et vit la vieille Frau Dachs dans le couloir, qui s'avancait avec un plateau contenant une cuillère et un bol de soupe de pommes de terre.

— Vous en voulez ? demanda-t-elle.
— Je me ferai à dîner.
— Comment ?
Geli secoua exagérément la tête.
— Bon, je vais dans mes appartements, dit la vieille dame.
Ne veillez pas trop tard.

Elle se promena dans Prinzregentenstraße sous les zéphyrs tièdes du föhn, acheta une bouteille de Liebfraumilch bien frais, un morceau de gouda, et un bouquet parfumé de freesias jaunes dans un cornet de papier paraffiné ; elle les disposa ensuite soigneusement dans un vase de Dresden qu'elle posa sur sa commode blanche, à côté de la photographie encadrée de Muck, son berger allemand préféré. Elle emporta un verre de vin dans le vestibule et s'assit sur le parquet pour téléphoner à Elfi Samthaber et bavarder gaiement de la mode d'automne qu'elle avait vue dans *Die Dame*, avant de promettre de rappeler samedi. Elles pourraient peut-être aller au théâtre. Elle mangea du fromage et des biscuits et écouta Radio Berlin en se vernissant les ongles. Elle feuilleta des magazines. Elle s'installa à son bureau et sortit une feuille de papier à lettres bleu Wedgwood avec « Angelika Raubal » imprimé en écriture anglaise dans le coin supérieur gauche. Elle commença une lettre amicale à Ingrid von Launitz. Elle écrivait, tête baissée, lorsqu'elle entendit la porte d'entrée s'ouvrir en catimini et se refermer très doucement. Elle regarda le réveil Longines près de son lit. Onze heures et demie.

— Maria ? appela-t-elle.
Pas de réponse. Elle prit peur.

Le mystérieux personnage semblait se tenir immobile, comme s'il essayait de voir si d'autres personnes étaient éveillées. Puis il avança dans le couloir. Elle regarda fixement sa porte, mais entendit les chaussures de l'intrus marcher sur le tapis et entrer dans le bureau. Elle entendit un tiroir céder quand il tira dessus, puis grincer et heurter la butée quand il le ferma d'un coup de cuisse.

— Mon oncle ?

Silence. Était-il en train d'hésiter ? De vérifier son reflet dans le miroir ? Elle avait toujours le stylo à la main. Elle le lâcha. Elle reboutonna sa robe et enleva une mèche de cheveux de son visage. C'est alors qu'elle vit la poignée de cuivre de sa porte se baisser doucement et la haute porte de chêne s'ouvrir comme la page d'un vieux livre.

Et Hitler se matérialisa, impassible et sombre, toujours vêtu de son beau costume bleu, légèrement penché en avant, les mains derrière le dos, les sourcils froncés. Il avait l'air d'un banquier qui, cherchant la sortie d'un théâtre, se retrouve sur la scène. Son visage était blême. Sa mèche pendait. Il semblait plein de phrases et d'émotions rentrées. Les braises de leur dispute brûlaient encore sous la cendre.

— Vous ne deviez pas aller à Hambourg ?

— Nous nous sommes arrêtés à Nuremberg. Nous nous sommes installés à l'hôtel Deutscher Hof, et Schaub m'a emmené à la gare.

— Pour quoi faire ?

Il se contenta de la dévisager un instant, un faux sourire à la bouche. Des couteaux dans les yeux. Puis il détourna le regard.

— Qu'est-ce que tu écris ?

— Une lettre.

Et tout en sachant qu'elle ne ferait qu'augmenter sa curiosité, Geli se surprit à replier les bras sur la page.

Hitler s'avança d'un pas tranquille, comme un professeur méfiant qui recherche les auteurs d'une rébellion dans sa classe.

— À qui ? Tu connais quelqu'un loin d'ici à qui écrire ?

— Ingrid. À Vienne.

Elle s'écarta tandis qu'il faisait le tour du bureau. Il s'appuya familièrement contre elle, et elle lui laissa la place. « Chère Ingrid », lut-il. Il se recula pour déchiffrer la lettre sans ses lunettes. « Quand je viendrai à Vienne, très bientôt j'espère, nous irons ensemble à Semmering et... »

— Et... c'est là que vous êtes entré.

— Et quoi ?

— On s'amusera bien, dit-elle.

— Semmering. La station thermale ?

— Oui.

— J'étais trop pauvre pour aller dans des stations thermales quand j'avais vingt-trois ans. Où prendras-tu l'argent ?

Ce n'est pas le fait qu'il ne lui donne plus d'argent qui la suffoqua. C'est le fait qu'elle n'y avait même pas songé.

— Et qu'est-ce que tu raconteras sur moi à tes amis autrichiens ? lui demanda-t-il, les yeux brillants de larmes. Tu diras aussi au Professor Otto Ro que ton oncle t'a brutalisée ?

Ça devait arriver, pensa-t-elle. Elle eut peur qu'il ne la frappe, mais il avait toujours les mains derrière le dos.

— Je ne raconterai plus rien sur vous, s'empressa-t-elle de dire. Je vous le promets.

Sans répondre, il sortit sa main droite de derrière son dos et posa un pistolet sur la lettre, son Walther 6.35, laid comme les sept péchés capitaux, aurait dit Angela. Monopolisant l'attention. Tous les autres objets de la pièce en semblaient plus petits.

— Prends-le en main, dit-il.

Elle se fabriqua un ton désinvolte, plein d'innocence et de ce qu'il appelait les artifices féminins pour lui répondre.

— Je n'aimerais mieux pas.

Puis elle se leva et rangea la chaise sous le bureau. Elle s'éloigna de son oncle avant d'aller s'asseoir sur le sofa à la manière de ses actrices préférées, le bras gauche plié bien haut sur le dos du sofa, la main dans les cheveux, aussi allègre que si elle participait à un pique-nique, le visage serein dans le soleil.

— Pourquoi le pistolet ? demanda-t-elle nonchalamment.

— C'est un jouet sexuel, répondit-il sans sourire.

Elle eut un rire nerveux. Elle sentit un changement en lui, une soustraction d'émotions, froide et mécanique, comme si lui-même était le pistolet.

— Tu m'embrasses pour me dire au revoir ? demanda-t-il.

Elle était sidérée. Elle avait gagné, finalement ? Elle partait ? Elle sourit. Tout semblait facile à présent.

— Bien sûr.

Elle alla jusqu'à lui et tendit son visage tandis que le ventre mou de son oncle s'enfonçait contre elle comme de la gélatine, et il planta brusquement ses lèvres pincées sur la bouche pleine et souple de Geli, avant de retrouver sa raideur habituelle.

— Et maintenant pour la dernière fois, dit-il, je voudrais que tu m'excites.

Elle s'efforça de cacher son désarroi.

— De quelle façon ?

Faisant passer le poids du Walther dans la main droite, il toucha l'encolure de sa robe avec le canon froid de son pistolet.

— Déboutonne-la, dit-il.

D'un geste hésitant elle défit son col, puis deux boutons supplémentaires.

Mais, du ton apaisant que l'on utilise pour calmer les chiens, il ordonna :

— Un peu plus, princesse. Montre-moi tes nichons.

Elle se sentit insultée, mais fit ce qu'il demandait, écartant le devant de sa robe autour de son soutien-gorge bien rempli. Il regardait, imperturbable, et elle tressaillit quand elle sentit l'acier froid du pistolet Walther entourer lentement chaque sein comme s'il exécutait un dessin humoristique, allant jusqu'à toucher le tissu recouvrant son téton droit en faisant « Bip » puis le gauche, avec un nouveau « Bip ». Il avait l'air de vouloir qu'elle sourie, aussi sourit-elle.

C'est alors que son poing libre s'éleva et vint s'abattre sur le visage de Geli. Elle vacilla contre le sofa et entendit un concert de cloches dans sa tête, puis un carillon moins fort. Quand elle toucha son nez, un ruban de sang chaud s'enroula dans ses doigts et elle sut aussitôt qu'elle avait le nez cassé. Elle était dans un tel état de choc qu'elle ne cria pas.

— Regarde ce que tu me fais faire, dit Hitler. À raconter des choses sur moi !

Il secouait sa main pour évacuer la douleur.

Elle était à genoux et se mit à penser de façon absurde que si elle trouvait un mouchoir elle pourrait empêcher le sang de tremper sa robe. Elle se demanda s'il était possible que sa beauté soit détruite à jamais. Puis elle se rendit compte que ce n'était pas fini.

De sa main libre il lui leva le menton et fronça les sourcils de mécontentement.

— Ne te tracasse pas, dit-il. Ce n'est pas le souvenir que je garderai de toi.

— Non ! dit-elle.

— Les Japonais qui ont trahi leur chef font un suicide d'honneur, dit-il. Et maintenant je voudrais que tu te tues !

Les yeux écarquillés, elle scruta son visage dans l'espoir de découvrir qu'il plaisantait. Mais elle savait qu'il était sérieux.

— Non, oncle Adolf ! cria-t-elle. Non, non ! S'il vous plaît !

— Tu es vraiment pitoyable, dit-il calmement. Le suicide n'est qu'un éclair de douleur, une fraction de seconde, et c'est le néant. Tous les problèmes s'évanouissent dans le vide.

— Alors, faites-le vous-même, espèce de salaud ! hurla-t-elle, en furie.

Tout en tenant son nez douloureux, elle lança le poing dans sa direction, mais il l'empoigna par les cheveux pour l'immobiliser, plaça le Walther juste au-dessus de son cœur, et tira.

Elle tressauta sous l'impact de la balle qui la traversait avec fracas et vit qu'Hitler portait les mains à ses oreilles pour atténuer le bruit du coup de feu. *Les canaris*, pensa-t-elle fugitivement, avant de tomber, inconsciente.

Inquiet, Hitler regarda dans le couloir, mais il se souvint qu'il n'y avait que Frau Dachs dans l'appartement, et qu'elle était sourde. Fermant la chambre à clé de l'intérieur, il s'accroupit au-dessus de sa nièce comme si elle était une fleur inconnue de lui, les mains vides à part le pistolet, les bras sur les genoux, l'air fasciné. Elle respirait encore, mais très difficilement, avec un soupir humide à chaque expiration, et un léger cri grinçant à l'inspiration, comme un gond usé qui a besoin d'être graissé. Il se pencha un peu plus, et vit que des bulles de sang se formaient quand elle respirait à cause de sa blessure au poumon, faisant des taches lie-de-vin sur le devant de sa robe taupe. Une larme fragile apparut dans l'œil droit de Geli et roula sur sa joue. Hitler l'essuya avec son pouce, puis se leva, le dos endolori, et s'assit lourdement sur le sofa, le pistolet encore chaud entre les cuisses. Elle était solide. Elle s'accrochait à la vie, comme Klara, sa mère. En regardant ses petits tressautements, il savait qu'elle était en train de mourir. Puis il sut qu'Angelika Raubal était morte, et qu'il n'avait rien d'autre à

faire que de pleurer en s'apitoyant sur lui-même, sur son deuil, son amour et son malheur.

XIX

Épilogue

En s'éveillant à l'aube, le 19 septembre, il comprit qu'il était temps d'agir, alors il posa le pistolet sur un coussin du sofa, contourna précautionneusement la mare de sang, alla jusqu'au téléphone du couloir, et appela Rudolf Hess chez lui.

— J'ai tiré sur ma princesse, lui dit-il.

Arraché brutalement au sommeil, Hess eut besoin de quelques secondes pour assimiler cette nouvelle.

— Où êtes-vous ? demanda-t-il ensuite.

— À l'appartement.

— Elle est morte ?

— Oui.

— Je suis le premier à l'apprendre ?

— Oui.

— Attendez-moi, dit Hess. Vous avez fait ce qu'il fallait, mon Führer, ajouta-t-il.

En vingt minutes, Hess arriva à l'appartement, où le Führer avait déjà réveillé Maria Reichert pour qu'elle fasse du thé. Hess la questionna dans la cuisine, et elle lui dit qu'elle était rentrée d'Oktoberfest vers deux heures du matin. Comme elle était *beschwipst*, elle était allée se coucher directement.

Savait-elle ce qui était arrivé à Fräulein Raubal ?

Elle répondit qu'on lui avait dit qu'elle s'était suicidée.

— Oui, c'est bien triste, dit Hess.

Puis il vit la vieille Frau Dachs à la porte de la cuisine, en robe de chambre matelassée, un filet dans les cheveux.

— J'ai beau être sourde, je l'ai senti, dit-elle. Vers minuit. Les vitres ont tremblé, et tout l'appartement s'est ébranlé quand elle est tombée.

Hess se tourna vers la fille de la vieille dame.

— Faites en sorte qu'elle s'habille et aille chez une amie, voulez-vous ? Il ne faut pas la bouleverser davantage.

— *Mutti*, dit Maria. Sors !

Hess se précipita dans la chambre de Geli. Elle était allongée sur le ventre, les jambes pliées sur la droite, comme si elle était agenouillée avant de tomber. Elle semblait vouloir remettre de l'ordre dans ses cheveux bruns de la main droite, tandis que son bras gauche était à plat par terre, comme pour essayer d'atteindre le Walther sur le sofa. Elle était déjà prise par la rigidité cadavérique et le devant de sa robe était inondé de sang noirâtre qui s'étalait du sofa jusqu'au lit à baldaquin. On ne voyait aucune empreinte de pas. Une clé était encore dans la serrure à l'intérieur, ce qui était une bonne chose. Hess alla jusqu'à la chambre d'Hitler, prit la clé qui était sur sa porte, constata qu'elle allait dans la serrure de Geli, et referma sa porte à clé depuis le couloir.

Le Führer regardait les voitures dans Prinzregentenplatz en buvant une infusion de pelures d'orange, et semblait plutôt placide, mais un terrible éclair de folie passa dans ses yeux lorsque Hess lui tendit la clé.

— Où sont Schaub et Hoffmann ? demanda Hess.

— À Nuremberg, dit le Führer. Hôtel Deutscher Hof.

— Nous vous emmènerons hors d'ici dès que les autres arriveront, lui dit Hess.

C'est un par un qu'Heinrich Himmler, Max Amann, Franz Xaver Schwarz, et Baldur von Schirach les rejoignirent dans l'appartement. Le Führer n'étant pas encore tout à fait lui-même, Himmler l'emmena dans son bureau du siège du parti pendant que les autres messieurs de la Maison brune se réunissaient dans la bibliothèque pour mettre au point une histoire.

Les époux Winter et Anna Krimair, la femme de journée, arrivèrent environ quinze minutes plus tard, à neuf heures, et trouvèrent les quatre dignitaires nazis en pleine discussion orageuse.

— Que s'est-il passé ? demanda Georg à Max Amann.

— Nous n'avons pas encore décidé, lui fut-il répondu.

Ils prirent leur décision dans les minutes qui suivirent, et Baldur von Schirach appela Adolf Dresler à la Maison brune pour échafauder un communiqué de presse disant qu'Adolf Hitler avait annulé son discours à Hambourg et était profondément affecté par le suicide d'Angelika Raubal, sa nièce, laquelle habitait une pièce meublée dans un immeuble de Bogenhausen où Hitler possédait un appartement.

Dans le même temps, Rudolf Hess expliquait aux membres de l'état-major qu'un scandale causerait la perte du parti, et que s'ils avaient foi en Hitler, haïssaient les communistes et les Juifs autant que lui, et fondaient leurs espoirs dans une Allemagne glorieuse où on ne manquerait de rien, ils devaient mettre de côté leurs scrupules mesquins et fournir à la police des déclarations analogues. Tous furent d'accord, mais on leur donna leurs instructions si vite que soit leurs histoires ne concordaient pas, soit elles concordaient tellement qu'elles semblaient avoir été apprises par cœur.

Puis Amann tendit le téléphone à Hess, qui entendit Himmler hurler que Göring, Goebbels et lui pensaient que qualifier de suicide le fâcheux incident qui était arrivé à la nièce d'Hitler pourrait causer autant de dégâts au parti que dire que c'était un meurtre. Pourquoi voudrait-elle, elle qui connaissait si bien son oncle, mettre fin à ses jours ? Le fait de vivre près du Führer n'aurait-il pas dû la rendre heureuse et optimiste ?

Schirach rappela Adolf Dresler pour lui demander de changer le communiqué de presse et dire qu'il s'agissait d'un « lamentable accident », et qu'elle s'était tuée en manipulant le pistolet ; mais c'était trop tard, le premier communiqué avait été diffusé. Schirach dut dire à Hess que cette version ne pouvait plus être changée et ils discutèrent d'un motif de suicide n'impliquant pas le Führer. Elle s'était rendu compte, décidèrent-ils, qu'elle n'était pas une bonne chanteuse. Elle était vexée et elle avait honte.

Lorsque Max Amann appela l'hôtel Deutscher Hof, on l'informa que les amis d'Hitler venaient de partir. Un chasseur fut envoyé en taxi pour les arrêter.

Après avoir donné à Anni Winter la tasse et la soucoupe du Führer à laver, Rudolf Hess courut dans le couloir pour foncer

sur la porte fermée à clé de Geli, mais elle tint bon. Si l'on en croit Ilse Hess, Georg Winter alla chercher un tournevis qu'il inséra entre le montant et la serrure tandis que Hess se jetait à nouveau sur la porte. Cette fois elle céda, mais Hess se fit mal à l'épaule droite.

Franz Xaver Schwarz étant à la fois conseiller municipal et trésorier du parti, ce fut à lui qu'il incomba de téléphoner aux policiers et de les recevoir quand ils arrivèrent. Maria Reichert emmena sa mère chez des amis au rez-de-chaussée, donc celle-ci ne fut pas interrogée sur les événements du 18 septembre alors qu'elle avait été présente toute la nuit.

Finalement Heinrich Hoffmann appela Rudolf Hess depuis l'hôtel de Nuremberg, situé à environ deux heures de voiture. On le mit au courant du meurtre et on lui ordonna de dire qu'Hitler était resté avec eux à l'hôtel cette nuit-là, et de rentrer en vitesse à Munich avec Schaub comme si le Führer était avec eux.

- Et comment est-il ? demanda Hoffmann.
- Rongé par le chagrin, naturellement.
- Non, je veux dire réellement.
- On s'en sortira, dit Hess, et il raccrocha.

Il tendit le combiné à Schwarz tandis qu'Amann, Schirach et lui se rendaient à la Maison brune pour conférer avec le Führer.

Schwarz appela Franz Gürtner, le ministre bavarois de la Justice, qui avait qualifié les nazis de « chair de notre chair », ainsi que Ernst Pöhner, ancien commissaire de police et nationaliste patriotique qui excusait constamment la violence des SA du moment qu'elle était dirigée contre les communistes. De nombreux détails furent omis.

Le médecin légiste, Doktor Müller, et deux inspecteurs de la police criminelle de la Polizeidirektion München arrivèrent à l'appartement peu après onze heures ce matin-là et furent poliment conduits à la scène du crime par Schwarz, qui affirma avoir été appelé par Maria Reichert dès que celle-ci eut vu le corps.

On ne prit pas de photographies. On ne fit pas d'autopsie. Le Kriminal Kommissar Forster se promena dans la pièce à la recherche de preuves, mais ramassa seulement le Walther 6.35,

la douille, et la lettre inachevée de Geli. Le Doktor Müller déplia une toile cirée sur le sang et s'accroupit dessus pour examiner le corps, indiquant aux inspecteurs de police que la balle fatale était entrée dans la poitrine de la victime juste au-dessus du cœur, qu'elle avait manqué, et avait traversé verticalement le poumon et le rein gauches avant de s'arrêter bien à gauche de la colonne vertébrale, juste au-dessus de la ceinture pelvienne, où on la sentait sous la peau. À l'entrée de la blessure, la peau était comme tatouée, ce qui voulait dire que l'on avait tiré à une distance de quelques centimètres. La rigidité du visage, du tronc et des extrémités semblait indiquer que la mort était survenue entre quatre et quarante heures auparavant. La rigidité cadavérique, expliqua-t-il, était trop variable pour fournir une plus grande précision sur l'heure de la mort. Il trouva des hématomes violacés sur le cou et les cuisses de Geli, mais il estima que ce n'était que la lividité cadavérique. Le Doktor Muller pensait que la couleur grisâtre de la peau devait venir du fait que la mort était essentiellement due à la suffocation suivant le coup de feu dans le poumon. Quelques jours plus tard, lors d'une enquête supplémentaire, il sembla se souvenir d'une blessure au nez, mais affirma que celui-ci avait été aplati pour être resté contre le sol pendant de nombreuses heures. Mais ce samedi, Doktor Müller se releva après avoir examiné Geli et, tout en arrachant d'un geste brusque ses gants de caoutchouc, il dit aux policiers :

— Suicide ou homicide, allez savoir !

Le Kriminal Kommissar Sauer demanda à son collègue de tenir le Walther de façon à reproduire la même trajectoire, et il n'y réussit qu'en se tenant face au canon et en insérant ses pouces dans la sécurité de la détente tout en serrant la crosse avec les doigts.

— Ça donne quoi ?

— Pas très pratique, dit Forster.

— Mais c'est possible ?

— Si elle avait voulu se tuer, pourquoi est-ce qu'elle s'y serait prise comme ça ?

Sauer et Forster allèrent interroger les domestiques sous la surveillance silencieuse de Franz Xaver Schwarz. Georg Winter

n'avait pas grand-chose à dire, si ce n'est qu'il avait forcé la porte avec un tournevis et avait « trouvé Raubal allongée par terre comme un cadavre. Elle s'était tuée. Je ne vois aucune raison pour expliquer son geste ».

Plus tard Maria Reichert affirmerait qu'elle était dans l'appartement quand le coup de feu avait été tiré, vers les huit heures du soir, mais qu'elle avait cru que le bruit avait été fait par des fêtards dans la rue. Elle maintiendrait aussi que le lendemain matin elle avait appelé Schwarz et que lui-même avait appelé un serrurier du nom de Hatzk pour ouvrir la porte fermée à clé. Pourtant le samedi avec Sauer, elle avait bien suivi les instructions de Hess, et avait dit qu'après le déjeuner, et après le départ du Führer, elle avait entendu un bruit semblable à un coup de feu provenant de la chambre de Geli, mais qu'elle avait pensé que la Fräulein avait jeté par terre une bouteille de parfum qui était sur la commode. « C'est qu'elle avait un sacré caractère », commenta-t-elle. Elle ne l'avait pas vue après ça. À neuf heures samedi matin, elle avait frappé à la porte pour réveiller Geli, et, n'obtenant pas de réponse, elle avait appelé Anni Winter qui, à son tour, avait appelé son mari. Georg Winter avait forcé la serrure et elle avait hurlé en voyant le corps.

— Je ne peux pas expliquer pourquoi Raubal s'est tuée, dit-elle, avant d'ajouter : Elle était très agitée ces derniers temps.

Selon les rapports de police, le témoignage d'Anni Winter disait que « Raubal ne voulait pas passer le week-end à Obersalzberg comme prévu, parce qu'elle n'avait rien à se mettre. Elle m'a dit que son oncle Adolf avait refusé de lui acheter une nouvelle robe, ce qui impliquait de lui payer le train jusqu'à Vienne, car elle n'achetait ses beaux vêtements qu'à Vienne ou à Salzbourg. Mais elle n'a pas semblé trop déçue. Elle était très lunatique. Vers trois heures de l'après-midi, j'ai vu Raubal, très énervée, aller dans le bureau d'Hitler et retourner en hâte dans sa chambre. Cela m'a semblé plutôt étrange. Maintenant je me dis qu'elle était allée chercher le pistolet. À neuf heures ce matin j'ai voulu lui apporter le journal dans sa chambre, comme à mon habitude, mais je n'ai pas pu entrer, et personne ne m'a répondu quand j'ai frappé. J'ai d'abord cru que

Raubal avait passé la nuit dehors, mais ensuite je me suis rendu compte que la porte était fermée à clé de l'intérieur, avec la clé dans la serrure. J'étais présente quand mon mari a forcé la serrure. Je ne sais pas pourquoi Raubal s'est tuée ».

Anna Kirmair n'a fait que confirmer que la clé était encore dans la serrure, et que la porte était fermée de l'intérieur. « Pourquoi Raubal s'est donné la mort, je n'en sais rien. »

Il y aurait aussi de nombreux récits, tous différents, d'une violente dispute entre Hitler et sa nièce dans l'après-midi du 18 septembre – elle était enceinte d'Adolf, d'un pianiste, elle était jalouse d'Eva Braun, elle avait un amant juif à Linz, un amant juif à Vienne, elle voulait absolument rendre visite à sa tante Paula –, mais tout cela n'était que fiction et fantasmes destinés à créer l'image d'une jeune femme déprimée et détraquée, et la diversité même de ces histoires montrait que personne n'y croyait vraiment.

À deux heures de l'après-midi, Maria Fischbauer, préparatrice de cadavres de profession, se présenta à l'appartement avec un seau en fer-blanc, une barre de savon et un gant de toilette. Elle lava le cadavre de Geli sans le déshabiller, et avec l'aide d'Anna Kirmair allongea le corps dans un cercueil en bois que trois employés du cimetière de l'Est avaient monté. Puis ils furent autorisés à l'emporter discrètement. Lorsqu'on l'interrogea par la suite, Frau Fischbauer déclara : « À part l'entrée de la blessure sur la poitrine, je n'ai pas constaté de blessures, et en particulier je n'ai pas constaté que son nez était cassé ou blessé de toute autre façon. »

Rosina Zweckl, qui travaillait au cimetière de l'Est, transféra le corps de Geli dans un cercueil en zinc, plus beau, fourni par le parti. Elle dit qu'elle avait soigneusement examiné le corps car elle avait entendu dire qu'il s'agissait de la nièce d'Hitler. On lui avait dit qu'elle était vierge, sans doute pour faire taire la rumeur d'une grossesse. « Son visage était très bleu », déclara-t-elle aux enquêteurs, mais elle ne put en dire guère plus. Puis, comme si on lui avait fait la leçon, elle paraphrasa Maria Fischbauer : « À part l'entrée de la blessure sur la poitrine, je

n'ai pas constaté de blessures, et en particulier je n'ai rien constaté de suspect au niveau du nez. »

Sauer revint à l'appartement du 16, Prinzregentenplatz à trois heures et demie ; il y trouva Adolf Hitler et Heinrich Hoffmann, comme leurs amis l'avaient promis.

Le photographe alluma une cigarette dans ce qu'il appelait « la salle du café et des gâteaux », qui donnait dans le vestibule, et, retombant dans son rôle d'amuseur volubile de *Stammtisch*, raconta qu'ils avaient quitté Munich à l'heure du dîner vendredi, mais que, comme ils étaient tous fatigués et perturbés par le föhn, ils avaient décidé de ne pas aller plus loin que Nuremberg et de passer la nuit au Deutscher Hof, l'hôtel du parti.

Sauer nota cela.

— Vous vous êtes inscrits tous les trois ?

— Non, seulement moi. Nous étions tous dans la suite d'Hitler.

— Et quelle heure était-il ?

— Environ huit heures.

Sauer lui demanda de poursuivre.

Donc, ce matin, ils se dirigeaient vers le nord après avoir quitté Nuremberg, quand Hitler remarqua le chasseur de l'hôtel qui leur faisait signe de s'arrêter. En entendant que Rudolf Hess voulait lui parler de toute urgence, Hitler retourna précipitamment à l'hôtel à toute vitesse, lança sa cravache et son chapeau sur une chaise du hall, et se faufila dans une cabine téléphonique. « Hitler à l'appareil », entendit Hoffmann. « Il est arrivé quelque chose ? » Puis, d'une voix rauque : « Oh ! Mon Dieu ! C'est terrible ! » Hoffmann avait essayé de comprendre ce qui se passait, mais n'avait entendu que ces mots : « Hess ! Répondez-moi : elle est vivante, oui ou non ? »

Le photographe alluma une autre cigarette avec la première et continua.

— Craignant la fureur légendaire d'Hitler, Rudi s'est empressé de raccrocher. Qui n'en aurait pas fait autant avec une si triste nouvelle ? Et Hitler s'est dirigé vers la Mercedes, les cheveux en bataille sur le front, les yeux vitreux et hagards. « Il est arrivé quelque chose à Geli », a-t-il dit avant de demander à

Schaub de revenir à Munich en criant : « Poussez cette auto à fond ! Je veux revoir Geli vivante ! » La frénésie d'Hitler était contagieuse, continua Hoffmann. L'accélérateur au plancher, la superbe auto a parcouru tout le trajet de retour à Munich en faisait crier ses pneus, mais près d'Ebenhausen nous avons été arrêtés pour excès de vitesse par le Hauptwachtmeister Probst.

— Nous vérifierons cela, naturellement, dit Sauer.

— Schaub a la contravention pour le prouver, dit Hoffmann, tout content de lui. Nous roulions deux fois plus vite que la vitesse autorisée.

— Et vous n'avez appris la terrible nouvelle qu'une fois arrivés ici ?

— Nous sommes allés d'abord à la Maison brune. C'est là que nous avons su.

— Elle était vivante et en bonne santé quand vous êtes partis vendredi ?

— Mais oui. Elle a embrassé affectueusement le Führer pour lui dire au revoir.

— Elle était du genre à se suicider ?

— Bien au contraire, répondit le photographe sournoisement. Absolument pas hystérique. Elle était de nature insouciante. Elle avait un regard frais et sain sur la vie. Et c'est pourquoi tous ses amis sont étonnés qu'elle ait voulu mettre fin à ses jours.

Sauer alla dans le bureau à côté de la chambre de Geli pour interroger Hitler, qui portait à présent un costume gris et une cravate jaune, avec une croix gammée en or au revers de son veston. Sauer le sous-estima.

— Où sont votre cravache et votre chapeau ? demanda-t-il, comme s'il l'avait pris en faute.

Sans se démonter, Hitler se carra dans sa chaise avant de répondre.

— J'ai des vêtements de rechange au siège du parti. La tragédie m'a fait transpirer atrocement, et je ne voulais incommoder personne.

— La tragédie ? Mais on m'a dit que vous pensiez que votre nièce était toujours vivante ?

— Oh, au fond de soi on sait ces choses, même si on garde toujours espoir. Nous nous aimions beaucoup.

— On vous a dit comment elle est morte ?

— Elle a enveloppé mon Walther dans une serviette de toilette pour étouffer le bruit de l'explosion, dit-il avec un aplomb stupéfiant. Et elle s'est tiré une balle dans la bouche.

Sauer le fixa mais Hitler ne dit pas un mot de plus.

— Parlez-moi d'elle.

— Elle est née à Linz, en Autriche. C'était la fille de ma demi-sœur. Elle avait vingt-trois ans.

Et il s'arrêta là aussi, comme si cela suffisait – lui qui était célèbre pour ses monologues interminables.

— Et puis ?

Se pressant le front avec la main dans un geste de tristesse, Hitler soupira et poursuivit :

— Ma nièce a étudié la médecine à l'université, mais cela ne lui plaisait pas. Elle s'est donc tournée vers des leçons de chant. Elle devait faire bientôt ses débuts sur scène, mais elle ne se sentait pas tout à fait prête et m'avait supplié de lui permettre de prendre des cours supplémentaires avec un certain professeur Otto Ro à Vienne. Naturellement, étant son tuteur, j'avais peur à l'idée qu'elle soit souillée par des influences dangereuses et peu recommandables dans cette sentine de tous les vices, et je n'ai accepté qu'à la condition que sa mère, qui demeure à Obersalzberg, l'accompagne. Pour je ne sais quelle raison Geli n'a pas daigné m'obéir, et je me suis donc déclaré tout à fait opposé à cette idée. Elle en a peut-être été contrariée, pourtant elle n'a pas semblé particulièrement chagrinée, et elle m'a dit au revoir tout à fait calmement lorsque je suis parti pour Hambourg vendredi après-midi.

— À quelle heure ?

— Vers trois heures.

— Et vous n'avez effectué que le tiers du trajet ?

— Nous avions tout le temps. Mon discours était prévu à huit heures ce soir.

— Savez-vous ce qui aurait pu pousser votre nièce à se suicider ?

— Elle a peut-être pensé qu'elle m'avait déçu. Elle m'avait supplié de lui offrir des leçons de chant, et j'avais accepté, par générosité, mais elle se rendait compte qu'elle n'était pas douée. Pour être franc, je crois qu'elle a eu peur de monter sur scène. Ou alors, c'était peut-être une histoire d'amour contrarié. Il y a tant de rumeurs qui circulent. Cependant, comme j'étais son oncle, ma curiosité naturelle pour sa vie privée était arrêtée par les convenances. En fait, je me devais d'être bien plus distant que je ne le souhaitais, et je n'étais pas toujours au courant des détails de sa vie intime.

— Autre chose ?

Contemplant le ciel gris par la fenêtre de son bureau, Hitler se mit à sucer son petit doigt de la main droite d'un air pensif.

— Je me souviens maintenant qu'un jour elle a participé à une séance de tables tournantes où on lui avait dit qu'elle ne mourrait sans doute pas de mort naturelle. Et elle a toujours eu peur des armes à feu, peut-être à cause d'un mauvais pressentiment.

— Elle savait où vous rangiez votre pistolet ? demanda Sauer.

— Oh, oui !

Et il fixa son fameux regard hypnotisant sur Sauer, ses yeux se mouillant de larmes à point nommé.

— Il faut que vous compreniez que la mort de Geli m'a profondément affecté. Elle était la seule parente avec qui j'étais vraiment proche. Nous étions inséparables. Et regardez ce qui m'arrive !

Frau Angela Raubal fut priée de venir d'Obersalzberg samedi, et elle fut attendue à la gare par Rudolf Hess, Franz Xaver Schwarz et Anni Winter. Elle s'évanouit en voyant le corps de Geli au cimetière de l'Est. Elle revint à elle dans un des salons, sous le regard inquiet et compatissant de Rudolf Hess qui en faisait un peu trop. On lui dit que la police et le médecin légiste venaient de terminer leur enquête. Tout le monde avait conclu à un suicide, et Angelika Raubal, étudiante en médecine, fut enregistrée sous le numéro 193 dans le registre des *Selbstmörder* de Munich pour 1931. On ne dit pas à Angela qu'un procureur nommé Gläser, indigné par ce jugement

précipité, avait demandé un supplément d'enquête, mais que sa demande avait été rejetée par Franz Gürtner, qui deviendrait le ministre de la Justice du Reich quand Adolf Hitler accéderait au pouvoir.

Le *Völkischer Beobachter* omit de mentionner la mort de Geli, mais, le lundi 21 septembre, le *Münchener Post* publia l'information dans un article intitulé : « Une mystérieuse affaire : le suicide de la nièce d'Hitler. » Le journaliste avait certes tort de penser que Geli vivait Prinzregentenplatz dans un appartement séparé de celui de son oncle, et qu'elle voulait aller à Vienne pour se fiancer, mais il était apparemment informé de la dispute entre Hitler et sa nièce, et il fit allusion à un homicide plutôt qu'à un suicide en écrivant que « Fräulein Geli avait été retrouvée morte dans l'appartement avec le pistolet d'Hitler dans la main. L'arête de son nez était brisée, et son corps portait d'autres blessures sérieuses ». Il savait également que le samedi matin « des messieurs de la Maison brune ont conféré sur ce qui devait être annoncé comme motif du suicide. On tomba d'accord pour expliquer la mort de Geli par des ambitions artistiques déçues ».

L'article du *Münchener Post* força la police à ordonner un supplément d'enquête, mais rien n'en ressortira. Le pistolet Walther fut rendu à Hitler le 21 septembre, et ce jour-là le cercueil de zinc contenant le corps de Geli était envoyé par chemin de fer du cimetière de l'Est de Munich au cimetière central de Vienne.

Léo Raubal prit le train à Linz et vit que sa mère était accompagnée dans ce voyage funèbre par le capitaine Ernst Röhm et Heinrich Himmler, qui leur firent l'offense de prétendre être de vieux amis de la famille. À la suite de son putsch de 1923, Hitler avait perdu la nationalité autrichienne et il lui était interdit d'entrer dans le pays. Léo trouva étrange que sa sœur ne soit pas enterrée à Munich ou à Berchtesgaden ; mais lorsqu'il en demanda la raison à sa mère, celle-ci répondit : « Oh, je l'ignore », d'un ton vague, et chaque fois qu'Angela parlerait du suicide par la suite, Léo aurait l'impression que sa mère cachait des choses.

Elle avait choisi le père Johann Pant pour la messe d'enterrement à Vienne, car celui-ci avait rencontré Adolf trente ans auparavant, lorsqu'il était aumônier dans un foyer et que le jeune Adolf vendait des cartes postales peintes à la main ; il avait recherché des subsides pour l'éducation de Geli quand Angela n'avait pas les moyens de la financer. Le prêtre confia à Léo qu'il y avait un problème venant d'en haut, car l'Église considérait tout suicide comme une grave offense envers Dieu ; il allait devoir refuser à Geli un office catholique et un enterrement en terre consacrée.

Malgré une fervente éducation catholique, Heinrich Himmler avait dévié de l'Église autant qu'Hitler ; mais lorsqu'il eut connaissance de cet obstacle, certain que le prêtre n'allait rien révéler de ce qu'il entendrait dans le confessionnal, Himmler eut un sursaut d'honnêteté et décida d'aider la famille Raubal en demandant secrètement au père Johann Pant le sacrement de la confession. Ce soir-là, le prêtre déclara à Léo que sa sœur serait enterrée avec tous les rites funéraires de l'Église catholique et « de ce fait vous pouvez tirer des conclusions que je ne peux pas vous communiquer ».

Elle fut enterrée solennellement dans un mausolée au 9, Arkadengruft, en face de l'église Luger. La tante Paula Hitler était présente avec les Raubal, ainsi qu'Ernst Röhm, Heinrich Himmler, Adolf Müller, l'imprimeur du *Völkischer Beobachter*, et le *Gauleiter* nazi autoproclamé de Vienne, Alfred Frauenfeld. Une belle plaque de marbre serait installée par la suite, avec cette inscription :

ICI NOTRE ENFANT BIEN-AIMÉE
GELI
REPOSE DANS LE SOMMEIL ÉTERNEL
ELLE ÉTAIT NOTRE RAYON DE SOLEIL
4 JUIN 1908-18 SEPTEMBRE 1931
FAMILLE RAUBAL

Angela Raubal allait rester un membre loyal du parti national-socialiste des ouvriers allemands et demeurer la

gouvernante du chalet d'Obersalzberg, qui serait remanié de façon grandiose pour devenir le Berghof, mais abandonnerait ses fonctions en 1935 parce qu'elle détestait Eva Braun – qu'elle traitait de grosse dinde – et épouserait un certain Professor Martin Hammitzsch, âgé de soixante ans, directeur d'une école d'ingénieurs des travaux publics de Dresde. Prétextant des affaires d'État urgentes, Adolf n'assista pas au mariage. Lorsque le Führer se suicida avec Eva Braun en 1945, Angela découvrit que l'homme le plus riche d'Europe avait laissé au parti le Berghof, son mobilier, ses tableaux et quelques objets personnels, mais que Paula et elle ne devaient recevoir qu'une rente à vie de douze mille *Reichsmarks* par an. Elles n'en virent jamais la couleur. Interrogée par l'*Office of Strategic Services* américain après la guerre, Angela continuait à ne pas tenir Hitler pour responsable de la mort de Geli et soutenait qu'elle avait été assassinée par Himmler. Frau Hammitzsch pensait aussi qu'Hitler avait eu l'intention d'épouser sa nièce, mais avait temporisé, selon elle, parce que Geli était amoureuse d'un violoniste de Linz. Angela mourut en 1949 à l'âge de soixante-six ans.

Après 1933, Aloïs Hitler junior n'eut guère de contacts avec son demi-frère – lequel ne parla jamais de lui à ses amis – et ne mit jamais les pieds à la chancellerie à Berlin. Son fils Heinz fut tué à la guerre, et il perdit son restaurant de la Wittenbergplatz. Par testament, son demi-frère lui léguait soixante mille marks, somme qu'il n'avait toujours pas touchée quand il mourut en 1956.

Paula Hitler demeura à Vienne sous le nom de Wolf, où elle menait une vie réservée et craintive dans un appartement aux rideaux toujours tirés. Elle mourut en 1960. Elle ne s'était jamais mariée.

William Patrick Hitler émigra en Amérique, où il changea de nom et servit dans la marine, informant l'OSS sur sa famille. Après la guerre il s'installa juste à la sortie de New York. Il appela son fils Adolf.

Instituteur dans une *Realschule* de Linz, Léo Raubal épousa sa fiancée Anne, eut deux enfants et sortit gradé d'une école d'officiers de réserve. Il fut enrôlé dans la Luftwaffe en 1939,

moins d'un mois après la déclaration de guerre, et servit comme lieutenant et aide de camp du commandant. En janvier 1943, pendant le siège de Stalingrad, il fut blessé et fait prisonnier par les Russes, et une offre fut faite à son oncle de le libérer en échange du fils de Staline. Hitler refusa, déclarant « la guerre, c'est la guerre », et Staline en fit autant. Condamné à vingt-cinq ans de prison – la peine de mort était officiellement interdite en Russie soviétique – Léo fut l'un des rares à survivre au goulag et fut libéré en 1955, vouant toujours une foi perverse à Adolf Hitler et, en dépit de toutes les preuves accablantes, fermement convaincu que son oncle était innocent du meurtre de sa sœur.

Putzi Hanfstaengl tomba en disgrâce au sein du parti à cause de son obstination à vouloir que le Führer adoucisse ses vues sur la religion et la race, et fut assez téméraire pour traiter le Doktor Goebbels de salaud en public. Persuadé qu'il risquait d'être bientôt « neutralisé », il s'enfuit en Angleterre en 1937, puis, sous le nom de Dr Sedgwick, travailla à la Maison-Blanche en tant que conseiller en guerre psychologique, et fournit au président Franklin D. Roosevelt, son condisciple à Harvard, des informations sur la hiérarchie nazie. Après la guerre, il fut rapatrié en Allemagne, où il mourut en 1975.

Entre leur première rencontre en 1919 et le suicide du Führer en 1945, Heinrich Hoffmann prit plus de deux millions et demi de photos d'Adolf Hitler. Lorsque le visage du chancelier du Reich fut imprimé sur des timbres-postes, ils reçurent tous les deux des royalties, et Hoffmann devint encore plus riche qu'il ne l'était déjà grâce au succès de livres de photographies tels que *Allemagne, réveille-toi !*, *Hitler conquiert le cœur allemand*, *Hitler inconnu*, *La Jeunesse autour d'Hitler*, *Hitler dans ses montagnes* et *Hitler libère les Sudètes*. Hitler le nomma Professor en 1938, et en 1940 il fut élu député du Reichstag. Après la guerre on le jugea comme « bénéficiaire » du III^e Reich, et il fut condamné aux travaux forcés et à la perte de ses biens. Il mourut à Munich en 1957 à l'âge de soixante-douze ans.

Henrietta Hoffmann épousa Baldur von Schirach en mars 1932 avec la bénédiction d'Hitler, et la réception eut lieu dans l'appartement du 16, Prinzregentenplatz. Henny se changea

dans la chambre de Geli toujours fermée à clé, et constata qu'elle avait été transformée en sanctuaire, ou, selon ses propres paroles, en « monument funéraire égyptien », avec les chandails et les jupes plissées de Geli toujours dans l'armoire, les partitions et les livrets des opéras à l'endroit où ils se trouvaient quand elle était morte, et un portrait émouvant de Geli en pied par Adolf Ziegler, accroché au mur. Les taches de sang avaient été nettoyées, et l'air embaumait les freesias qu'Anni Winter remplaçait chaque fois qu'elle faisait le ménage. Elle apprit qu'il y avait des peintures ou des sculptures représentant Geli dans tous les bureaux d'Hitler.

Elle soutint toujours que son amie s'était suicidée. « Hitler avait dressé des barrières si infranchissables dans sa vie, racontait-elle, l'avait confinée dans un espace si restreint, qu'elle ne voyait pas d'autre issue. À la fin elle haïssait son oncle, elle voulait vraiment le tuer. Mais c'était impossible. Alors elle s'est tuée, elle, pour le faire souffrir profondément, pour le déstabiliser. Elle savait que rien ne pouvait lui faire plus de mal. Et parce qu'il le savait également, il devait se sentir responsable. »

Elle dit qu'il n'y eut « plus jamais de joyeux pique-niques » après la mort de Geli, et que personne n'osait prononcer son nom. Hitler ne joua plus jamais de piano, il devint plus négligé dans son apparence, il ne but plus une goutte d'alcool, sa gestion du temps devint encore plus anarchique, et, tous les ans jusqu'en 1939, il passa la nuit du 18 septembre et la veille de Noël dans la chambre de sa nièce, à veiller et à s'apitoyer sur lui-même.

En 1943, au Berghof, dans une confrontation en tête à tête avec Hitler, Henny von Schirach critiqua les mauvais traitements infligés aux Juifs en Autriche, et se mit le Führer à dos. Quelques mois avant la fin de la guerre, son mari et elle divorcèrent. Elle avait eu quatre enfants avec Baldur von Schirach, et avait appelé son aînée Angela.

En 1933 le chancelier Hitler nomma Baldur von Schirach, alors âgé de vingt-six ans, chef de la jeunesse du Reich et l'offrit au public comme un Adonis incarnant tout ce qui faisait la beauté et la gloire des jeunes gens. Sa photographie n'allait pas

tarder à être diffusée en Allemagne aussi largement que celle d'Adolf Hitler. La jalousie poussa d'autres nazis à le calomnier et à plaisanter sur son aspect efféminé, si bien qu'en 1941 il fut évincé de la hiérarchie nazie et envoyé à Vienne comme *Gauleiter* et gouverneur du Reich. Schirach justifia la déportation vers l'est de près de deux cent mille Juifs autrichiens comme « une contribution à la culture européenne », mais par la suite, au cours des procès de Nuremberg, il nia avoir été au courant de leur extermination et qualifia l'annihilation de la communauté juive européenne de « crime le plus grand et le plus satanique de l'histoire du monde ». Condamné à vingt ans de prison pour crimes contre l'humanité, il fut relâché en 1966 et mourut douze ans plus tard.

Julius Schaub devint *Obersturmführer*, lieutenant, dans les SS, puis l'aide de camp d'Hitler pendant toute la guerre, et au fur et à mesure que la santé du Führer se dégradait, sa béquille. En prison il écrivit des mémoires impubliables, puis tomba dans l'obscurité qu'il méritait.

En 1935 Emil Maurice fut condamné par la Gestapo pour avoir des ancêtres juifs, mais le Führer intervint en faveur de l'ancien combattant, et en 1937, alla jusqu'à placer Emil à la tête du *Landeshandwerksmeister*, une société d'artisans professionnels, poste qui ne pouvait pas plus mal lui convenir. Pendant la guerre il fut *Oberführer*, brigadier général, dans les SS, et il en revint vivant. Le biographe d'Eva Braun qui l'interviewa en 1968 constata que trente-sept ans après la mort de Geli Raubal, il en était toujours amoureux.

Lorsqu'il était ministre de la Propagande et de l'Information, Joseph Goebbels affirma un jour cyniquement que pour attirer de nouveaux membres au sein du parti, il fallait exciter les instincts les plus primitifs « des idiots, des paresseux et des lâches », et que la haine était son principal fonds de commerce ; mais en 1945, c'est lui qui était haï et ridiculisé dans toute l'Allemagne sous les sobriquets de « nain méchant » et de « Mickey de Wotan ». N'ayant jamais eu d'ami, il révérait toujours Hitler comme un dieu teutonique, et lui vouait une vénération sans limites, si bien qu'il se sentit privilégié lorsque

sa femme et leurs six jeunes enfants furent invités à partager l'horreur des derniers jours dans le bunker situé sous la chancellerie du Reich à Berlin.

Magda Goebbels était depuis longtemps si étrangement amoureuse d'Hitler qu'elle avait accepté, pour être plus près de lui, d'épouser l'infidèle Doktor Goebbels, et se plaisait souvent à penser qu'elle était « la première dame du Reich ». Tout comme son mari, elle ne concevait pas la vie sans le Führer. Quelques heures avant le suicide d'Hitler, Magda fit faire une piqûre de morphine à son fils et à ses cinq filles pour les détendre, puis leur fit avaler du chocolat empoisonné avant de les regarder mourir. Ensuite le Doktor et Frau Goebbels gravirent les quatre étages qui menaient au jardin de la chancellerie, et là, dans la nuit, Magda mordit dans une ampoule de cyanure de potassium tandis que son mari, debout derrière elle, lui tirait une balle dans la tête. Le Doktor Goebbels mordit à son tour dans une ampoule tout en se tirant une balle de son Walther P.38 dans la tempe droite. Pour s'assurer de leur mort, un garde SS tira deux fois dans les corps à terre. Imitant Hitler en tout, le Doktor Goebbels avait laissé des instructions pour que les ordonnances SS arrosent leurs corps avec le contenu de quatre jerricans d'essence avant d'y mettre le feu, mais la combustion fut incomplète et leurs visages, bien que dépourvus de peau, étaient encore reconnaissables lorsque les troupes russes les découvrirent et les photographièrent.

Le 21 mai 1945, à un poste de contrôle entre Hambourg et Bremerhaven, des soldats britanniques arrêtèrent une voiture dans laquelle se recroquevillait un homme à l'allure familière. Rendu fou par l'échec et la maladie, il avait rasé sa moustache grise, remplacé son pince-nez par un faux bandeau sur l'œil, revêtu un uniforme de concierge, mais c'était quand même, sans doute possible, Heinrich Himmler, le ministre de l'Intérieur, le commissaire du Reich pour la consolidation de la nation allemande, *Reichsführer* des SS, du service de sécurité, de trois millions de policiers, des camps de prisonniers de guerre et des camps d'extermination de Kulmhof, Belzec, Sobibor, Maidanek, Birkenau, Treblinka et Auschwitz. Le médecin qui l'examinait en prison aperçut dans sa bouche ce qui semblait être une

molaire noire et cariée. C'était en fait une ampoule de cyanure. Himmler la mordit immédiatement, avala le poison et se tortilla par terre pendant une agonie de douze minutes – que d'aucuns trouveront trop brève.

Collectionnant les fonctions et les titres tout comme il s'emparait des œuvres d'art, Hermann Wilhelm Göring était, avant de tomber en disgrâce auprès d'Hitler, ministre prussien de l'Intérieur, président du Reichstag, chef de la Luftwaffe, chef de la Gestapo et *Reichsmarschall* de la grande Allemagne, le gros Falstaff de bien des plaisanteries cruelles. Flamboyant, avide, hédoniste, jovial, cruel et misanthrope, amateur de chasse au cerf, possédant l'œil acéré d'un connaisseur pour repérer les objets d'art et les bijoux, Göring était considéré dans les cercles nazis comme un homme de grande culture ; mais à cause de son manque d'éducation, de sens moral, de réflexion, de qualités de gestionnaire, de compréhension de la technologie, de persévérance, et ses fréquentes sous-estimations de la force alliée, les nombreuses organisations dont il était responsable s'affaiblirent et capotèrent pendant la guerre, et le 9 mai 1945 il fut fait prisonnier par des soldats de la 7^e armée des États-Unis. Reconnu coupable de crimes de guerre et de crimes contre l'humanité par le tribunal militaire international de Nuremberg, il fut condamné à mort par pendaison en 1946, mais, alors que l'on installait la potence dans la cour de la prison de Spandau, il parvint à se suicider grâce à un poison caché. Il cligne de l'œil sur le cliché pris après sa mort.

Alfred Rosenberg, que l'on appelait « le grand prêtre intellectuel de la race supérieure », continua dans les années trente à publier largement sur les thèmes racistes, antisémites et anticatholiques, et reçut en récompense le titre d'« adjoint à l'éducation spirituelle et idéologique du NSDAP », puis fut nommé ministre du Reich pour les territoires occupés de l'Est, fonctions qui lui permirent de liquider les ghettos juifs, de piller les œuvres d'art des collections juives, et d'écrire des mémorandums que personne ne lisait. Au procès de Nuremberg il affirma que ses écrits avaient été utilisés à mauvais escient de façon éhontée, qu'il avait voulu trouver une solution « chevaleresque » à la question juive, que les camps de

concentration et les chambres à gaz étaient inconcevables pour lui et pour Hitler, lequel avait seulement eu l'intention de donner de « sérieux avertissements » aux Juifs. Rosenberg fut déclaré coupable de crimes contre l'humanité et exécuté par pendaison en 1946.

Rudolf Hess était l'adjoint du Führer et ministre du Reich sans portefeuille quand, en 1941, dans une équipée audacieuse, il survola la mer du Nord en Messerschmitt et sauta en parachute au-dessus de l'Écosse pour négocier la paix avec la Grande-Bretagne de façon indépendante et demander la démission de Winston Churchill. Incarcéré à la Tour de Londres jusqu'en 1945, il simula la folie, l'amnésie et un désintérêt total pour les procès de Nuremberg, se plaignait continuellement de sa santé, et était évité par les autres prisonniers qui l'avaient surnommé « Fräulein Anni ». Affirmant qu'il avait travaillé sous les ordres « du plus grand fils que l'Allemagne ait produit au cours de ses vingt siècles d'existence », il écrivit : « Même si je le pouvais, je ne voudrais pas effacer la période nazie de ma vie. Je ne regrette rien. » Lorsque onze de ses coaccusés furent exécutés, Hess s'en amusa. Même après la guerre il continua à déclarer que les Juifs d'Allemagne devraient être emprisonnés « pour leur propre sécurité ». Ce n'est qu'à soixante-quinze ans qu'il autorisa sa femme Ilse à lui rendre visite. Le Hessel d'Hitler, son Rudi, était le seul pensionnaire de la prison de Spandau lorsqu'il mourut en 1987 à l'âge de quatre-vingt-treize ans, après quoi la prison fut détruite.

Le 20 avril 1945, Adolf Hitler célébra son cinquante-sixième anniversaire dans l'espace confiné d'un bunker inachevé de béton armé, enfoui sous le jardin de la chancellerie du Reich à Berlin. Les murs des trente pièces suintaient, des restes de nourriture jonchaient les couloirs, les sols étaient couverts d'un enchevêtrement de câbles électriques, le bombardement de la ville par l'Armée rouge faisait un bruit angoissant, et, avec soixante-dix personnes entassées sous terre et trop peu de sanitaires, la puanteur était si atroce qu'un membre du personnel raconta par la suite que « c'était comme si on travaillait dans une pissotière ».

C'est une Eva Braun frivole et transie d'amour qui vint rejoindre Adolf, pour trouver un vieillard piaillant, hystérique, voûté et prématulement sénile, au teint terreux, dont les yeux autrefois perçants étaient à présent larmoyants et injectés de sang, dont les cheveux avaient grisonné subitement, dont les mains tremblaient, qui sentait mauvais, qui grelottait, qui ne pouvait même plus tenir un fusil, qui perdait l'équilibre en marchant, que son valet devait aider à mettre au lit. Des taches de soupe et de moutarde souillaient sa veste d'uniforme marron. Il avait souvent de la bave sur les lèvres et il crachotait ou sifflait dans ses fausses dents quand il parlait. Des armées imaginaires ignoraient ses ordres, il était entouré de traîtres, ses amis les plus chers l'avaient trompé ou mis en danger.

Eva Braun était sa maîtresse secrète depuis treize ans, « la femme à ma disposition à Munich ». Le 1^{er} avril, il affirmait encore à sa secrétaire : « Eva est bien gentille, mais seule Geli pouvait m'inspirer une véritable passion. Épouser Eva est hors de question. La seule femme à qui j'aurais pu me lier pour la vie était ma nièce. »

Pourtant, il épousa bien Eva Braun dans la salle des cartes du bunker, le 28 avril, un peu avant minuit. Elle portait une robe de taffetas de soie noire. Ils jurèrent devant un officier d'état civil qu'ils étaient de pure origine aryenne et exempts de toute maladie héréditaire, et ce fut fait. Ensuite Hitler but du tokay et évoqua le bon vieux temps en plaisantant avec Joseph et Magda Goebbels, tandis qu'Eva envoyait chercher le phono et *Red Roses*, le seul disque qu'ils aient sous la main. Les officiers dansèrent avec les cuisinières et les secrétaires. Exceptionnellement, Eva et les autres osèrent fumer. À quatre heures du matin, Hitler signa ses dernières volontés et son testament politique, distribuant ses possessions, reniant le *Reichsführer* Himmler et le *Reichsmarschall* Göring à cause des bruits qui couraient sur leurs propositions de reddition, affirmant que la Luftwaffe, l'armée et les SS l'avaient tous trahi, et se félicitant pour son rôle dans l'élimination de la juiverie internationale tout en conseillant aux autres nations d'agir de même, aussi impitoyablement.

— Et maintenant, déclara-t-il après avoir signé, il ne nous reste plus qu'à mourir.

Eva écrivit une lettre à sa sœur pour lui annoncer son mariage, admettant que tout était perdu : « Je ne comprends pas comment tout cela a pu arriver, il y a de quoi perdre sa foi en Dieu ! » Elle fit d'autres lettres à des amies qui étaient si puériles et d'une sentimentalité si dégoulinante que l'aviatrice qui avait promis de les porter les déchira, écœurée.

Lorsqu'il devint chancelier en 1933, Hitler avait acheté une chienne berger allemand qu'il avait baptisée Blondi ; c'est elle que l'on voyait sur les photos d'Hoffmann censées montrer le Führer dans des poses décontractées, comme un être sympathique et affable. Et là, afin de tester l'efficacité du poison, Hitler observa studieusement un médecin écraser une capsule de cyanure de potassium dans la bouche de Blondi et lui fermer le museau. Sous les yeux horrifiés d'Hitler elle fut prise de convulsions frénétiques accompagnées de gémissements, avant de s'écrouler, morte. Il lui présenta immédiatement le salut hitlérien et des soldats SS emmenèrent son cadavre.

Le 30 avril, dans l'après-midi, tous se serrèrent la main une dernière fois, et Eva suivit son frêle mari qui se rendait dans sa suite privée d'un pas mal assuré, puis s'assit sur un grand canapé recouvert d'un tissu imprimé d'antilopes bondissantes et de guerriers médiévaux en bottes russes. À trente-trois ans, elle était encore jolie, vêtue d'une robe bleue, d'un foulard de soie framboise, et d'escarpins en daim ; lui arborait un uniforme propre sortant des ateliers du tailleur Wilhelm Holster à Berlin, un brassard rouge à croix gammée, une belle montre en or, un médaillon que sa mère lui avait offert pour ses neuf ans, sa croix de fer pour bravoure, et sa médaille pour les Blessés de 1916. Une photographie encadrée de Klara Hitler trônait tout près. Hitler tendit à sa jeune épouse le Walther 6.35 avec lequel il avait tué Geli, celui qu'il plaçait dans la ceinture de son pantalon lorsqu'il sortait, et Eva le posa à côté d'elle sur le canapé. Elle écouta ses instructions. Ils ne s'embrassèrent pas. Il fut dit par la suite qu'Eva était dans un état de terreur contrôlée. Elle se mit une ampoule Zyankali contenant du cyanure de potassium dans la bouche et hésita un instant avant de la briser avec ses

molaires. Elle poussa un cri quand les éclats de verre lui coupèrent la joue. Elle devait ensuite se tirer une balle, mais le poison agit trop vite et elle s'écroula sur la droite. L'odeur d'amande amère flotta dans la pièce. Hitler se mit une ampoule Zyankali dans la bouche, la coinça entre le bridge de sa mâchoire supérieure et ses fausses dents du bas, et se plaça juste sous le menton un Walther 7.25 dont il pressa immédiatement la détente, ce qui lui fit fermer la mâchoire et briser l'ampoule. En tombant sur le côté il renversa un vase dont l'eau se répandit sur le devant de la robe d'Eva, comme une tache de sang.

Un aide de camp se précipita en entendant le coup de feu, ainsi que d'autres soldats SS, et le Führer et sa femme furent couchés dans des couvertures de laine grise et sortis dans le jardin de la chancellerie. Là, on les arrosa complètement avec le contenu de quatre jerricans d'essence, qu'on alluma en lançant un chiffon enflammé. Un nuage noir et fétide se forma au-dessus des cadavres tandis que les flammes en dévoraient la peau, les cheveux et les vêtements, puis le feu s'étouffa lentement. De temps à autre, des soldats ressortaient sous les bombes russes pour verser un peu d'essence sur les suicidés, mais la chaleur n'était pas assez forte pour brûler entièrement les dents et les os, et six heures plus tard, les restes carbonisés et fumants furent enterrés en hâte dans un trou d'obus où les Russes les trouvèrent, exactement comme Hitler l'avait craint.

Si seulement il avait agi ainsi quatorze ans plus tôt ! Le 20 septembre 1931, au 16, Prinzregentenplatz, Hitler ne dormit pas de la nuit, à deux doigts de céder à la tentation de rejoindre sa nièce dans la mort. Mais il se mit dans une rage étrange en découvrant que les membres du parti parlaient de son Angelika Raubal comme d'une suicidée, et lorsque Göring suggéra que cela pouvait tout aussi bien être un accident, il se jeta contre son immense poitrine en versant des larmes de gratitude et de soulagement.

— Maintenant, je sais qui est mon véritable ami, lui dit Hitler en pleurnichant et en soupirant.

Convaincus que leur Führer devait être surveillé de près, les messieurs de la Maison brune demandèrent à Julius Schaub et à Heinrich Hoffmann de l'accompagner à la villa d'Adolf Müller située à Saint-Quirin, dans les bruyères au bord des eaux bleues du Tegernsee. Pendant le trajet, il se plaignit de sa santé – sueurs nocturnes, tension nerveuse, nausées, aigreurs d'estomac, spasmes musculaires, difficultés à avaler –, et conclut que ces troubles étaient les signes avant-coureurs du cancer de l'estomac et qu'il ne lui restait que quelques années pour mener à bien tous ses projets.

— Mais la tâche est trop immense, poursuivit-il, et le but trop éloigné. Il vaudrait mieux que je meure tout de suite.

Le photographe craignait une dépression nerveuse pour son Führer, et lorsqu'il découvrit que celui-ci avait emporté son pistolet Walther, il le lui cacha dans un étui d'appareil photo Nettel, de peur qu'Hitler n'attende à ses jours. Hitler ne voulait ni parler ni se nourrir. Il passait des heures à faire les cent pas dans sa chambre à l'étage, seul.

Dans les mémoires qu'il publia après guerre, Hoffmann, en relatant cette fameuse nuit, écrivait : « La mort de Geli avait bouleversé mon ami jusqu'aux tréfonds de son âme. Se sentait-il coupable ? Se torturait-il avec des remords et des reproches ? Qu'allait-il faire ? Toutes ces questions me travaillaient, mais je ne pouvais répondre à aucune. »

Le lendemain matin, il apporta du lait, du jambon et des biscuits à son Führer.

— Vous ne voulez pas essayer de manger quelque chose ? lui demanda-t-il.

En silence, Hitler secoua la tête et continua à faire les cent pas dans sa chambre.

— Il faut que vous mangiez un peu, sinon vous allez vous trouver mal, insista Hoffmann en lui présentant le jambon.

— Manger ça, ce serait comme manger un cadavre ! dit Hitler en voyant cette viande rose.

Il ajouta que pour rien au monde il ne mangerait à nouveau de la viande, promesse qu'il ne trahit que de temps à autre, pour des boulettes de foie.

À l'heure du dîner, comme Hoffmann se souvint que le Führer adorait les spaghetti, il appela Henny pour lui demander stupidement comment on les préparait. S'essayant à l'art culinaire pour la première fois de sa vie, il trouva qu'il ne s'en était pas trop mal tiré, mais Hitler ne voulut toujours rien avaler, et ses pas se remirent à résonner dans la nuit.

Enfin, le mardi après-midi, Adolf Müller, l'imprimeur du *Völkischer Beobachter*, arriva à sa villa de Saint-Quirin et informa le Führer que sa nièce avait été enterrée le matin même. Malgré ses trois nuits d'insomnie, Hitler décréta que désormais les autorités autrichiennes ne l'attendaient plus et décida de se rendre à Vienne sur-le-champ, en compagnie d'Emil Maurice, de Julius Schaub et de Rudolf Hess, prêts à rouler toute la nuit.

Le mercredi matin au lever du soleil, ils furent accueillis au cimetière central par le *Gauleiter* nazi Alfred Frauenfeld, mais, fredonnant la marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*, Hitler entra seul par le grand portail de fer et déposa sur la tombe de Geli vingt-trois chrysanthèmes rouges, son âge et sa fleur préférée. Puis, comme il ne voulait pas prier, il ressortit aussitôt du cimetière.

— C'est la seule femme que j'aimerai jamais, déclara-t-il. Désormais l'Allemagne sera ma seule épouse.

Les hommes se regardèrent un instant, puis Heinrich Hoffmann suggéra qu'ils aillent prendre un petit déjeuner, et Frauenfeld les invita chez lui. Le Führer accepta à condition qu'on passe d'abord devant l'hôtel Belvedere, à l'intérieur du Ring, car il y avait une frise d'un sphinx dont le visage lui faisait penser à Geli, puis devant le magnifique Opéra, où il poussa des soupirs mélodramatiques, en leur racontant qu'il venait y écouter Wagner avec August Kubicek juste avant la naissance de Geli.

Schaub, Hoffmann, Hitler, Hess, Maurice et Frauenfeld gravirent d'un pas lugubre l'escalier qui les menait à l'appartement du *Gauleiter*, et s'assirent autour d'une grande table ronde pendant que leur hôte réveillait sa femme pour qu'elle leur prépare à manger. Aucune parole ne fut échangée durant un moment, et on n'entendait que les bruits provenant

de la cuisine. On cassait des œufs, on actionnait le moulin à café. Puis, pour réconforter le Führer, Heinrich Hoffmann évoqua sa première rencontre avec Geli.

— Elle chantait à Munich avec une chorale qui s'appelait Seraphim et vous l'aviez invitée à assister à un de vos discours.

— Je m'en souviens, sourit Hitler.

— Et Emil l'avait amenée à la soirée que je donnais pour votre anniversaire. Elle était ravissante. Toujours aussi imprévisible, ma fille qui avait trop bu de champagne lui a dit qu'elle avait des seins magnifiques. Elle a juste répondu « merci ». J'ai eu envie de la photographier sur-le-champ.

Voyant que le Führer appréciait cette évocation, Julius Schaub raconta qu'il avait emmené Geli visiter Munich ce jour-là, et qu'il l'avait aidée à acheter des nouvelles tenues.

— Elle n'était pas inhibée avec les hommes comme le sont certaines jeunes filles. Elle était ouverte, pleine d'entrain et toujours prête à plaisanter.

Rudolf Hess dit qu'il l'avait vue pour la première fois en 1924.

— Nous étions à la forteresse de Landsberg, et elle était venue vous rendre visite avec Angela. Elle avait quinze ans. Et quel charme ! Nous avons parlé astrologie. Je venais tout juste de commencer à taper *Mein Kampf* sur la vieille Remington.

— Ses yeux étaient comme des poèmes, dit Emil Maurice.

L'imposante épouse du *Gauleiter* versa du thé et un trait de vodka dans la tasse d'Hitler, et du café pour les autres. Et se retira.

— La première fois que j'ai vu Geli, dit enfin Hitler, c'était le jour de son baptême à Linz, en 1908. Elle était tout bébé, bien sûr. Elle a serré mon doigt dans sa petite main et je me suis présenté comme Adolfus. C'est le nom qui figure sur le registre de baptême. À l'époque je partageais un appartement ici avec August Kubizek. Nous vivions dans la pauvreté et le dénuement. Ma vie est un miracle.

Les autres approuvèrent.

Puis Hitler se mit à parler, non plus de sa nièce, mais de la possibilité de faire campagne pour la présidence contre le vieux général Paul von Hindenburg. Il hésita, et fixa le mur à côté de

la tête de Hess comme si c'était une porte derrière laquelle se tenait un être aimé sur le point d'entrer, ou comme s'il imaginait une histoire encore à écrire, comme s'il imaginait *six millions de Juifs*.

— Et maintenant, que le combat commence, dit-il d'une voix ferme et assurée.

FIN

NOTE DE L'AUTEUR

Cet ouvrage est une fiction basée sur des faits. Je suis resté fidèle à l'histoire de la période aussi souvent que possible, et particulièrement dans le cas d'Hitler, j'ai incorporé librement des citations réelles dans les dialogues du roman. Mais naturellement la plupart des moments les plus importants de la vie passent inaperçus des historiens ou des journalistes, et ce sont de ces moments intimes que la fiction tire sa force et son intérêt. J'ai pris la liberté d'inventer dans ces circonstances, mais toujours avec un souci de vraisemblance et de fidélité aux documents.

Afin d'éviter au lecteur de se perdre dans la multitude des personnages qui entourent en général les politiciens, j'ai soit omis de mentionner l'existence d'une personnalité – par exemple il n'y a aucune mention des frères Strasser –, soit combiné deux personnages en un seul – comme dans le cas des chauffeurs d'Hitler Julius Schreck et Julius Schaub, qui, par commodité, ne font ici qu'un seul : Julius Schaub. Pour des raisons similaires Elfriede Raubal, l'autre nièce d'Hitler, la petite sœur de Geli, n'apparaît pas ici. On ne sait pas grand-chose de cette sœur, elle ne figure pas dans les principaux événements de cette histoire, j'ai donc préféré ne pas en parler. Ingrid von Launitz et Christof Fritsch sont des personnages imaginaires qui tiennent le rôle des jeunes filles de Vienne et des jeunes gens de Munich fréquemment associés à Geli, mais jamais nommés. J'ignore si Geli a rencontré Rupert Mayer, mais cela ne m'a pas semblé extravagant, et comme il était connu en tant qu'opposant de la première heure au régime, je n'ai pas pu résister à les faire se rencontrer. Les lettres des admiratrices d'Hitler sont des adaptations de lettres qui lui ont bien été envoyées, mais plus tard, pendant la guerre. J'espère que les historiens et les personnes connaissant bien les faits seront

d'accord pour trouver que mes légères modifications de la chronologie sont mineures.

J'ai commencé à m'intéresser à l'histoire d'amour entre Adolf Hitler et sa nièce en lisant *Hitler et Staline : Vies parallèles*² d'Allan Bullock, lorsque j'y ai appris que Geli Raubal, dont je ne soupçonnais pas l'existence à l'époque, était la seule femme qu'Hitler ait jamais aimée ou voulu épouser – Eva Braun n'étant rien de plus que sa maîtresse cachée. Poussé par la curiosité, j'ai consulté d'autres biographies d'Adolf Hitler, dont celle de John Toland³ qui fait autorité, dans laquelle il indique que « selon certains sous-entendus, ce serait le Führer lui-même qui aurait liquidé sa nièce, et selon certaines allégations, le ministre de la Justice Gürtner aurait détruit les preuves ». Dans une note, John Toland précise qu'« Hitler ne pouvait pas avoir tué Geli puisqu'il était à Nuremberg », et je me suis demandé comment John Toland et ses collègues biographes pouvaient en être si sûrs. Quels témoignages corroborraient cet alibi ? Ceux d'Hitler et de ses amis ? Pourquoi les croire ?

Les deux sources primaires qui ont été importantes pour moi au début sont *Adolf Hitler : Les Années obscures*⁴ de Ernst Hanfstaengl et *Hitler Was My Friend*⁵ d'Heinrich Hoffmann, qui, toutes deux, laissent entendre qu'une relation étrange, voire perverse, s'était établie entre Hitler et sa nièce, ce qui augmenta mes soupçons de la possibilité d'un meurtre camouflé. D'ailleurs, plus j'étudiais les récits de ce supposé suicide, plus je trouvais de contradictions, de divergences, de dérobades et de mensonges, et plus l'homicide devenait vraisemblable.

Au printemps 1997, j'avais écrit environ quatre-vingts pages de ce roman quand mon éditeur m'apprit ce qui sembla au premier abord une mauvaise nouvelle : un essai venait d'être

² Albin Michel/Robert Laffont, 1994, traduit de l'anglais par S. Quadruppani.

³ *Hitler*, Laffont, « Bouquins », 1983, traduit de l'anglais par L. Dilé L. Tranec-Dubled, R. J. Barada.

⁴ J'ai lu, 1972, traduit de l'anglais par Cl. Noël.

⁵ Londres, 1955.

publié en Angleterre sur le même sujet, *Hitler et Geli*⁶ de Ronald Hayman. Je me suis empressé de m'en procurer un exemplaire, et j'ai été fasciné, et reconnaissant, de constater que Ronald Hayman partageait mes soupçons de meurtre et, comme il avait effectué bien plus de recherches sur le sujet que je n'avais pu en faire jusque-là, son magnifique ouvrage devint pour moi une ressource importante au fur et à mesure que j'avançais dans mon roman. La bibliographie de Ronald Hayman attira aussi mon attention sur « Hitler's Doomed Angel⁷ », un article révolutionnaire de *Vanity Fair* sur Geli écrit par Ron Rosenbaum. Et le superbe livre de cet auteur : *Pourquoi Hitler ?*⁸, parut alors que je terminais le premier jet de mon roman. Cet ouvrage m'a été aussi extraordinairement utile pour m'aider à comprendre les personnages, la période historique et les rumeurs persistantes sur ce qui s'était réellement passé dans l'appartement d'Hitler au 16, Prinzregentenplatz. J'ai également trouvé beaucoup de matière en visitant l'exceptionnel Mémorial de l'Holocauste à Washington DC, en lisant la première biographie d'Hitler, *Der Führer* de Konrad Heiden⁹ ainsi que *The Making of Adolf Hitler : The Birth and Rise of Nazism*¹⁰ d'Eugene Davidson, *Hitler*¹¹ de Joachim Fest, *Adolf Hitler : Mon ami d'enfance*¹² d'August Kubizek, *Where Ghosts Walked : Munich's Road to the Third Reich*¹³ de David Clay Large, *The Psychopathic : Adolf Hitler*¹⁴ de Robert G. L. Waite, et *The Death of Hitler*¹⁵ d'Asa Petrova et Peter Watson. Même si mes conclusions peuvent parfois différer des leurs, je n'aurais pas pu parvenir à ces

⁶ Plon, 1998, traduit de l'anglais par P. Blot.

⁷ « L'ange maudit d'Hitler ».

⁸ Lattès, 1998, traduit de l'anglais par Ph. Bonnet.

⁹ Londres, 1944.

¹⁰ University of Missouri Press, 1997.

¹¹ Gallimard, 1973, traduit par Fritsch-Estrangin *et al.*

¹² Gallimard, 1954, traduit par L. Graf.

¹³ New York, 1997.

¹⁴ New York, 1977.

¹⁵ Londres, 1995.

conclusions sans eux, et je suis donc profondément reconnaissant envers tous ces auteurs, et beaucoup d'autres.

Je remercie également la Fondation Lila Wallace-Reader's Digest, qui m'a apporté son aide financière pour mes recherches et l'écriture de cet ouvrage, mon éditrice, Terry Karten, pour son discernement et ses conseils affectueux, mes agents, Peter Matson et Jody Hotchkiss, pour leur soutien et leur enthousiasme sans faille, le docteur Dan Caldwell de l'université de Pepperdine, pour son aide généreuse dans mes recherches, le révérend Paul Locatelli, S. J., et l'université de Santa Clara pour m'avoir accordé le temps d'écrire, Dick et Elizabeth Moley pour leur attitude amicale envers mon travail, et John Irving, qui, lorsque je lui ai parlé de mon idée d'écrire une nouvelle basée sur mes découvertes initiales, m'a dit que je pourrais plutôt avoir de la matière pour un roman. Je remercie particulièrement Jim Sheppard. Ce livre a ses origines dans les conversations tardives que nous avons eues au fil des années, sur les films et l'histoire de l'Allemagne de Weimar et du III^e Reich, et s'est enrichi du savoir, de la perspicacité, de l'honnêteté et de l'humour qu'il a généreusement apportés en critiquant chaque chapitre aussitôt terminé. Et enfin, j'exprime ma gratitude à la première lectrice de ces pages, mon épouse, Bo Caldwell, dont la foi dans ce projet, les compliments, les questions et l'optimisme furent exactement ce dont j'ai eu si souvent besoin.